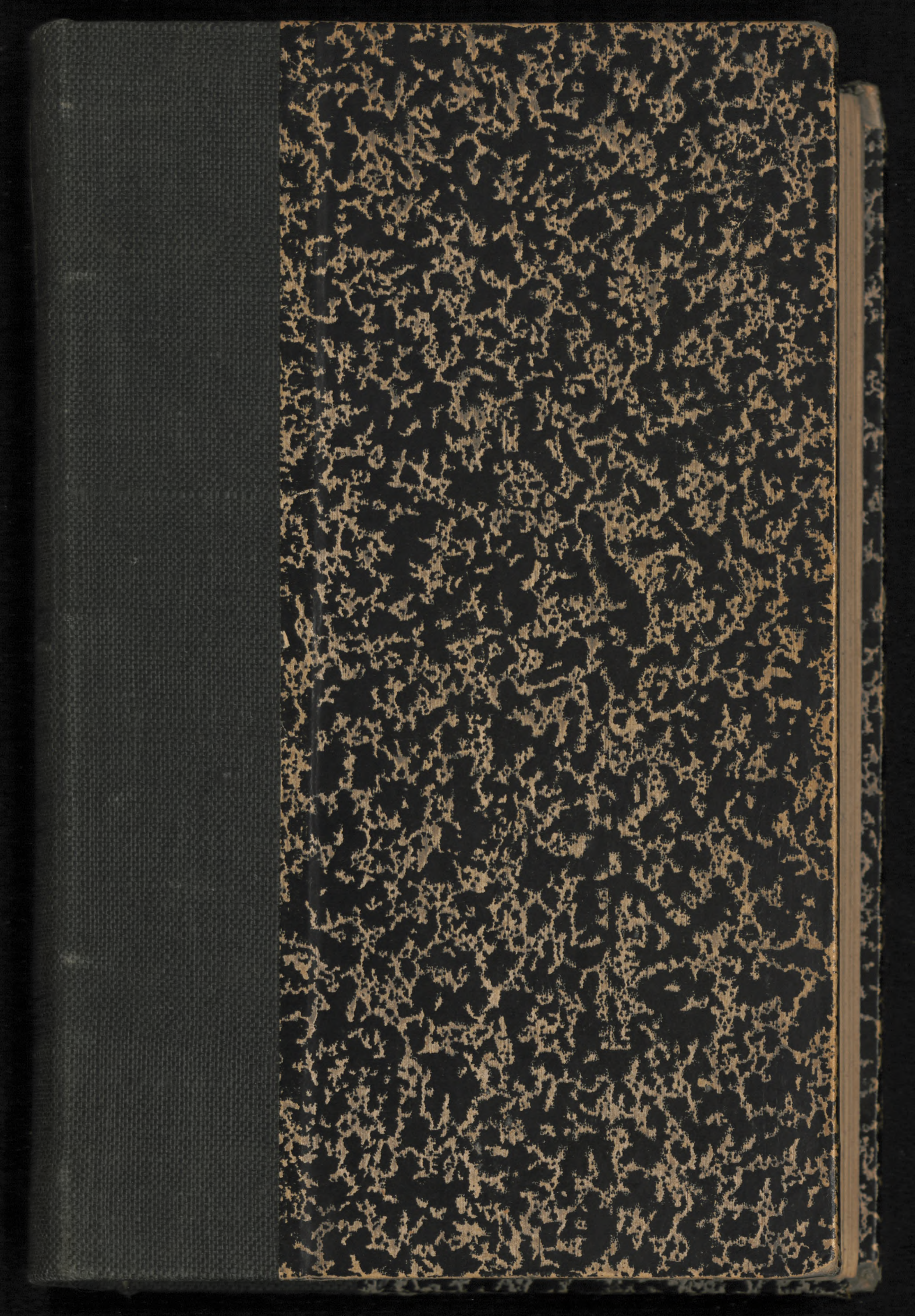


H. IBSEN

ŒUVRES
COMPLÈTES

TOME
15





HENRIK IBSEN

ŒUVRES COMPLÈTES

TRADUITES PAR

P. G. LA CHESNAIS

TOME QUINZIÈME

LE CONSTRUCTEUR SOLNESS
POÈMES ET DISCOURS
LE PETIT EYOLF

PARIS
LIBRAIRIE PLON

HENRIK IBSEN

ŒUVRES COMPLÈTES

A LA MÊME LIBRAIRIE :

ŒUVRES COMPLÈTES DE HENRIK IBSEN

Tome I. ŒUVRES DE GRIMSTAD (1847-1850). *Poèmes. Le Prisonnier d'Ahershus. Catilina.*

Tome II. ŒUVRES DE KRISTIANIA (Avril 1850-Octobre 1851). *Poèmes. Proses. Norma. Le Tertre du Guerrier.*

Tome III. ŒUVRES DE BERGEN (Octobre 1851-Août 1857). *Poèmes. Proses. La Nuit de la Saint-Jean. Madame Inger d'Ostraat.*

Tome IV. ŒUVRES DE BERGEN *(suite)*. (Octobre 1855-Août 1857). *La Fête à Solhaug. Olaf Liljekrans. Les Guerriers de Helgeland.*

Tome V. ŒUVRES DE KRISTIANIA. Second séjour. (1857-1864). *Poèmes et Proses.*

Tome VI. ŒUVRES DE KRISTIANIA. Second séjour *(suite)*. *La Comédie de l'amour. Les Prétendants à la couronne.*

Tome VII. ŒUVRES D'ITALIE. Premier séjour (1864-1869). *Brand.*

Tome VIII. ŒUVRES D'ITALIE. Premier séjour *(suite)*. *Peer Gynt* (1867).

Tome IX. ŒUVRES DE DRESDE (1867-1873). *L'Union des jeunes* (1869). *Poèmes et proses.*

Tome X. ŒUVRES DE DRESDE (1867-1873) *(suite)*. *Empereur et Galiléen (suite).*

Tome XI. LES DRAMES MODERNES (1873-1890). *Les Soutiens de la Société. Maison de Poupée.*

Tome XII. LES DRAMES MODERNES *(suite)*. *Les Revenants* (1881). *Un Ennemi du peuple* (1882).

Tome XIII. LES DRAMES MODERNES *(suite)*. *Le Canard sauvage* (1884). *Rosmersholm* (1886).

Tome XIV. LES DRAMES MODERNES *(suite)*. *La Dame de la mer* (1888). *Hedda Gabler* (1890).

A paraître :

Tome XVI et dernier. ŒUVRES DE KRISTIANIA. Troisième séjour *(suite)*. JOHN GABRIEL BORKMANN (1896). *Quand nous, les morts, nous nous réveillons* (1899).

AUTRES OUVRAGES DU TRADUCTEUR :

Johan Bojer, sa vie et son œuvre (CALMANN LÉVY).

La Représentation proportionnelle et les partis politiques (RIEDER).

Le Groupe socialiste du Reichstag et la déclaration de guerre (ARMAND COLIN).

La Révolution rouge en Finlande (ÉDITIONS BOSSARD).

Le Brand d'Ibsen (MELLOTTÉE).

TRADUCTIONS :

WILLIAM MORRIS : **Nouvelles de nulle part** (RIEDER).

GORKY : **Les Déchus. — L'Angoisse. — Varenka Olessova.** Traduit du russe en collaboration avec S. KIKINA (MERCURE DE FRANCE).

H. C. ANDERSEN : **Contes**, tomes I-III (MERCURE).

J.-F. WILLUMSEN : **La Jeunesse de Greco**, tome II (G. CRÈS).

Mémorial pour le centenaire de la naissance de N. H. Abel (en dépôt chez GAUTHIER-VILLARS).

JOHAN BOJER : **Sous le Ciel vide. — Les Nuits claires. — La Grande Faim. — Le Dernier Viking. — Dyrendal. — Les Émigrants. — Le Prisonnier qui chantait. — Le Nouveau Temple. — Gens de la côte. — Oiseaux blancs. — La Maison et la mer. — Le Jour et la nuit. — Hommes du Roi.** (CALMANN LÉVY).

PETER EGGE : **Hansine Solstad** (STOCK).

FR. VINSNES : **Le Carrefour** (STOCK).

HENRIK IBSEN

ŒUVRES COMPLÈTES

TRADUITES PAR P.-G. LA CHESNAIS

TOME QUINZIÈME

LE CONSTRUCTEUR SOLNESS
POÈMES ET DISCOURS
LE PETIT EYOLF

3 vol





PARIS
LIBRAIRIE PLON
LES PETITS-FILS DE PLON ET NOURRIT
IMPRIMEURS-ÉDITEURS — 8, RUE GARANCIÈRE, 6e

LE CONSTRUCTEUR SOLNESS

NOTICE

CHAPITRE PREMIER

HILDE ET LE CONSTRUCTEUR D'ÉGLISES

De plus en plus, surtout depuis que le grand succès, en 1887, lui était venu en Allemagne, le temps d'Ibsen semblait absorbé, après l'envoi de chacun de ses manuscrits à son éditeur, par la publication et les représentations. Pour la correction des épreuves, il s'en remettait à August Larsen, qui était directeur de la fabrication chez Gyldendal. Mais des traductions allemande, française et anglaise paraissaient à peu près en même temps, et des traductions italienne et hongroise étaient annoncées. Et surtout il y avait les représentations, avec les précautions à prendre pour que les droits d'auteur fussent préservés, bien que le Danemark ni la Norvège n'eussent encore adhéré à la convention de Genève. Cela était important, car Ibsen avait fort peu profité de ses premiers succès en Allemagne et ailleurs, et les pays scandinaves avaient jusqu'alors à peu près seuls contribué à l'assez large aisance qu'il avait acquise. C'est seulement vers la fin des « années 80 », semble-t-il, qu'il est devenu vraiment riche. C'est sans doute pourquoi un ami d'enfance, que l'on ne nomme pas, et qui lui rendit visite peu après son soixantième anniversaire, fut très amusé

de le voir courir les magasins de Munich, avec sa femme, pour acheter un mobilier. Ils avaient l'air, après trente ans de mariage, de nouveaux mariés qui vont s'installer [1]. Ils avaient toujours vécu dans des appartements meublés, et il est clair qu'à ce moment, Ibsen ne songeait pas à quitter Munich.

Et chaque pièce nouvelle était aussi une cause de dérangement pour lui parce qu'il acceptait volontiers les invitations aux premières à propos desquelles diverses villes allemandes organisaient des fêtes en son honneur. Ce n'était pas qu'il lui fût agréable d'assister à la représentation de ses pièces. C'était plutôt le contraire, car il ne trouvait jamais ses personnages vraiment réalisés par les acteurs. Généralement il les subissait et leur adressait des compliments banals. Mais il jouissait de son succès.

Il assista le 31 janvier à la première des premières de *Hedda Gabler* qui eut lieu à Munich, puis, le 10 février, à la première de Berlin, au Lessing-Theater, représentations passables, devant un public qui comprenait mal la pièce, si l'on en juge d'après la critique allemande, mais on applaudissait de confiance l'auteur à la mode. Et cela lui suffisait. Il était habitué, en effet, à ce manque de compréhension. Sa femme disait qu'il fallait attendre dix ans avant que ses œuvres fussent comprises, et il est clair que le propos venait de lui.

Deux mois plus tard, il était à Vienne, le 8 avril, où une foule venait le saluer à son arrivée à la gare. Il assistait le lendemain à la répétition, puis, le 11 avril, à la première des *Prétendants à la Couronne* au Burgtheater. Après la représentation, dans une fête donnée par la jeunesse littéraire de Vienne, il fut proclamé le plus grand auteur dramatique vivant, et il répondit par quelques paroles assez banales, disant que le souvenir de cette fête deviendrait sans doute un poème [2]. L'idée que

[1] Dr Rudolph Lothar, *Ibsen*, p. 143.
[2] *Wiener Allgemeine Zeitung*, 14 avril 1891.

toute fête donnée en son honneur apporterait quelque élément à son œuvre devenait de plus en plus un cliché. Un « Théâtre libre » fut fondé à Vienne, c'est-à-dire une société pour « la littérature moderne », et dont il fut nommé membre d'honneur. Et il fut également élu membre d'honneur d'un *Verein für erweiterte Frauenbildung*[1]. Puis il alla passer quelques jours à Budapest, pour s'y voir également fêté et joué.

Entre les voyages à Berlin et à Vienne et Budapest, il était rentré à Munich, où l'Association des journalistes et écrivains munichois donna à propos du soixante-dixième anniversaire du prince régent de Bavière une grande fête où les représentants des écoles littéraires anciennes firent défaut, mais où Ibsen fut invité comme hôte d'honneur. Un orateur ayant dit qu'il devait être pénible pour Ibsen, de trouver en Allemagne tant d'adversaires de sa tendance, il répondit à peu près : « Je ne me soucierais pas d'exister si je n'avais pas d'adversaires ; il n'y aurait plus alors rien à faire pour moi. Mettre les esprits en mouvement est pour moi l'essentiel ; je ne cherche pas le succès, je veux l'opposition, car c'est alors qu'il y a une voie à frayer[2]. » Lorsque le banquet touchait à sa fin, un incident se produisit. Un poète connu comme bon lyrique, mais moins heureux dans ses essais dramatiques, Martin Greif, se leva. Il était connu surtout, et craint, pour l'audace de ses improvisations lorsqu'il était un peu excité. Très nationaliste, il se livra à une violente attaque contre les dramaturges étrangers, et ança contre Ibsen « quelques flèches rhétoriques acérées ». Il y eut sensation lorsque Ibsen frappa sur son verre, demandant ainsi la parole.

Il célébra Munich, ville d'art hospitalière, qui faisait place à

[1] Halvdan Koht, *Henrik Ibsen, eit diktar-liv*, II, p. 322. V. aussi *Aftenposten*, 1891, n° 242.
[2] *Dagbladet*, 8 mars 1891, dans la collection de coupures de journaux de Halvorsen, à la Bibliothèque de l'Université, à Oslo. La date est sans doute erronée, car la date de la naissance du prince régent est le 12 mars.

toute valeur, qu'elle fût indigène ou étrangère. Munich en profite certainement, car sa renommée se répand dans le globe entier. On conçoit très bien pourquoi Martin Greif s'emporte précisément contre les dramaturges étrangers, bien que notoirement Greif soit un poète lyrique, et non un dramaturge. Mais lui-même, Ibsen, ne se sent pas atteint par ces attaques, n'ayant pas du tout l'impression d'être à Munich un dramaturge étranger. Il est joué au moins aussi souvent et avec au moins autant de succès et de critique que Martin Greif, et il partagera sans jalousie et fraternellement avec celui-ci ses lauriers !...

Ces paroles pleines de méchancetés à double sens provoquèrent un énorme vacarme, mais le président Michael Georg Conrad réussit par un discours adroit à obliger Ibsen et Greif à se serrer la main devant l'assemblée.

Et Conrad accompagna Ibsen lorsqu'il rentra chez lui, les jambes peu solides. Ibsen s'appuyait sur le bras de Conrad, s'arrêtait souvent, et grommelait : « Qu'est-ce qu'il voulait, ce Martin Greif? Je ne comprends pas. Quelle sorte de drames écrit-il? Des drames sur des gens morts depuis longtemps, qu'il n'a jamais pu connaître. Peut-on écrire des drames sur des gens qu'on ne connaît pas? Quel rapport entre ces morts et Martin Greif? Il n'a qu'à les laisser tranquilles et à dramatiser les vivants tant qu'il voudra. Il dérange maintenant les princes bavarois morts dans le repos de leurs tombes. Quand il en aura fini avec eux, viendront sans doute les Hohenzollern. Il est vrai que les rois morts ne manquent pas. L'histoire est vaste. Mais ce n'est pas là, aujourd'hui, l'affaire du théâtre ! » Et comme Conrad lui objectait : « Mais, cher docteur Ibsen, vous avez pourtant écrit aussi un *Catilina* », Ibsen répliquait vivement : « Oho ! D'abord, Catilina n'était pas un roi, mais un anarchiste. Et puis, dans ce temps-là, je n'étais pas auteur dramatique, mais pharmacien. *Catilina* fut le premier essai dramatique du pharmacien. Martin Greif a-t-il jamais été

pharmacien? Alors! » A cela, dit Conrad, il n'y avait rien à répondre [1].

Ces déplacements et ces fêtes sont tout ce que l'on sait de la vie extérieure d'Ibsen depuis l'achèvement de *Hedda Gabler* jusqu'à son départ pour les vacances de 1891, et sa correspondance ni les papiers qu'il a laissés n'indiquent aucun travail en cours. La seule indication que l'on ait est la conversation rapportée par Julius Elias, où Ibsen, après la première de *Hedda Gabler* à Berlin, confie à son jeune admirateur de quel motif psychologique il a l'esprit occupé à ce moment [2]. Il s'agissait de cette disposition observée chez Emilie Bardach à ne désirer la conquête d'un homme que pour le prendre à une autre femme. Ibsen est alors dans sa période dominée par la recherche des cas psychologiques singuliers. Depuis *Le Canard sauvage*, cela paraît être de plus en plus le point de départ de ses créations dramatiques. Il semble, d'ailleurs, que ce sujet n'a pas été une inspiration soudaine qui lui est venue, ce soir de février 1891, en faisant ses malles. Il méditait sans doute déjà depuis quelque temps cette nouvelle « fantaisie ». Mais il en était au stade où il « rêvait » sur sa future pièce. Le personnage entrevu devait beaucoup évoluer pour devenir la Hilde de *Solness*. Émilie Bardach s'y est suffisamment reconnue, puisqu'elle a signé « princesse d'Orangia » la photographie qu'elle a envoyée à Ibsen, mais elle a dit que dans *Le Constructeur Solness* elle avait reconnu Ibsen beaucoup mieux qu'elle-même, et cela était bien vu, car sa contribution au personnage de Hilde s'est peu à peu effacée.

Ibsen, au surplus, trouvait dans la galerie de ses personnages une figure esquissée, qu'il pouvait reprendre. C'était l'une des deux filles qu'il avait données à Rosmer dans ses premières notes pour *Rosmersholm : « La cadette :* à l'affût ; passions

[1] Journal de Conrad, cité par le Dr Rudolph Lothar, *Ibsen*, p 129.
[2] Tome XIV, p. 330.

naissantes [1]. » Cette fille de Rosmer était devenue Hilde Wangel dans *La Dame de la Mer*, et a conservé son nom dans *Solness*. C'est, avec Aslaksen, le second des personnages d'Ibsen qui paraît dans deux pièces différentes. La Viennoise et aristocratique Émilie est ainsi transformée en une jeune fille très norvégienne d'un type moderne qu'Ibsen n'avait guère connu autrefois, bien qu'il l'eût esquissé déjà dans *Les Soutiens de la Société;* mais il avait dû alors justifier par des circonstances exceptionnelles les audaces de Dina Dorf. On verra qu'il a rencontré plus tard, mais avant d'écrire son nouveau drame, une jeune femme qui lui a aussi servi de modèle.

Hilde a été sans doute, d'abord, le personnage principal du drame futur. Mais, de même que Lövborg avait été, un moment, le personnage principal du drame précédent, qui est devenu *Hedda Gabler*, de même Solness a fini par donner son nom à la pièce nouvelle. Il est fort probable que l'invention de Solness provient des souvenirs d'enfance d'Ibsen, liés à la tour de l'église de Skien et à l'idée du vertige, à quoi se sont ajoutées les légendes fréquentes au sujet des constructeurs d'églises.

Ces souvenirs furent ravivés en février 1891, par une lettre qu'il reçut de sa sœur Hedvig, et où elle l'informait que des fêtes allaient avoir lieu à Skien pour l'inauguration d'une salle des fêtes. La lettre semblait suggérer qu'il pourrait, à cette occasion, envoyer un poème de circonstance, et c'est à quoi il répondit le 13 mars, s'excusant de n'en rien faire, parce qu'il n'écrit plus de poèmes de ce genre, mais priant sa sœur

de communiquer cette lettre, afin que tous puissent savoir que je suis par la pensée parmi vous, à votre fête, de même que j'ai été si fréquemment par la pensée parmi vous, tant dans vos malheurs que dans vos espoirs de jours meilleurs.

[1] Tome XIII, p. 643.

La ville avait subi un terrible incendie en 1854, et de nouveau en 1886, mais après ce dernier incendie, elle fut reconstruite superbement et une période de prospérité s'ouvrit. Ibsen écrit à ce sujet :

> La maison où je suis né, et où j'ai vécu mes premières années d'enfance..., l'église, la vieille église avec l'ange baptismal suspendu sous la voûte, sont brûlés. Tous les plus anciens souvenirs auxquels je pouvais m'attacher..., tout a brûlé.
>
> Comment n'aurais-je pu me sentir profondément et personnellement ému des coups qui ont frappé notre commune ville natale?
>
> Mais vous pouvez croire aussi que j'ai lu avec une vive joie les comptes rendus sur la renaissance magnifique de la ville, qui s'est accrue et a progressé de multiples manières [1].

Cette lettre singulière, où Ibsen s'adresse tantôt personnellement à sa sœur, tantôt collectivement aux habitants de Skien, fut sans doute lue à la fête d'inauguration, et des honneurs furent rendus à Skien le 28 mars à l'occasion de l'anniversaire d'Ibsen, qui remercia [2].

C'est le motif de l'heureux incendie qui apparaît ici et figurera dans *Solness*. Et Ibsen, ramené à ses souvenirs de Skien, a sûrement revu ce qui l'avait le plus frappé. Il l'a longuement raconté dans ses « Souvenirs d'enfance » écrits en 1880 [3]. C'était la légende du veilleur qui s'était tué en tombant de l'ouverture située dans la tour de l'église, et d'où il proclamait les heures, et l'histoire de la frayeur causée à sa mère par une bonne qui, par cette ouverture, l'avait penché sur le vide. Les motifs de la tour d'église, du vertige et de la chute fournissaient, avec l'incendie, les éléments essentiels de la fable du futur drame.

Ibsen a dû beaucoup réfléchir, ou « rêver » sur cette légende du veilleur, car peu avant son départ en vacances, il entendit conter la légende du constructeur de l'église Saint-Michel de

[1] *Breve*, II, p. 197.
[2] *Morgenbladet*, 1891, nº 200.
[3] Tome I, pp. 366-7.

Munich : effrayé à l'idée que l'énorme voûte de son église ne pourrait pas tenir, cet homme s'était précipité du haut de la tour. Ibsen dit : « Cette légende doit être venue du nord ; je crois, du moins, que nous en avons beaucoup de ce genre chez nous. » Et comme on lui disait qu'en Allemagne presque toutes les cathédrales célèbres avaient pareille légende sur le constructeur, Ibsen dit : « Savez-vous pourquoi? » Non, on ne savait pas. Et, après un silence, il déclara : « Les gens ont le juste sentiment que personne ne peut impunément bâtir aussi haut [1]. »

L'idée d'une Némésis, forme païenne de la conscience du péché, avait toujours hanté l'esprit d'Ibsen, et je crois que le travail de sa pensée se révèle fort bien ici. Ayant une fable dramatique en voie de construction, il en arrive vers juin ou juillet à entrevoir un problème moral qui lui donnera intérêt et sens.

Un fait demeure acquis : le principal personnage masculin sera un architecte, et cela lui convenait fort bien. Lui-même avait écrit autrefois le poème « Projets de construction » [2], où il bâtissait un « château de rêve », et il avait introduit ce poème dans son recueil de 1871, où il disait vouloir bâtir un « château de nuage », expression qui reviendra plusieurs fois dans *Solness*, et que j'y ai traduite par « château en Espagne » [3]. Et il se considérait volontiers comme un constructeur. Le peintre Erik Werenskiold a raconté qu'un jour, voyant Ibsen absorbé dans la contemplation de maisons neuves, lui avait dit : « Hé ! vous vous intéressez à l'architecture? — Oui, c'est mon propre métier, » avait répondu Ibsen [4].

Et les souvenirs de Skien apportaient encore un autre élé-

[1] H. Koht, *Henrik Ibsen, eit diktar-liv*, II, p. 350.
[2] Tome III, p. 120.
[3] Ce poème modifié ne figure pas dans le tome IX, p. 131, qui devrait être sa place. Je le donne dans le présent volume, p. 245.
[4] *Dagbladet*, 1928, nº 68. Cité par H. Koht, *op. cit.*, II, p. 351.

ment, le motif des poupées. La mère d'Ibsen, cette dame si effacée et devenue piétiste évidemment parce que les difficultés de la vie matérielle et son mari absorbant et ironique avaient en elle étouffé presque toute vie personnelle, avait primitivement un naturel gai, en même temps qu'un goût très vif pour le théâtre. Elle avait conservé une collection de poupées auxquelles elle recourait pour tromper son ennui lorsque Knud Ibsen ne la voyait pas [1].

Mais comment se relieront ces éléments épars, la future Hilde, encore assez indéterminée, le constructeur qui a le vertige, sa femme qui n'a plus aucun intérêt dans la vie, et pour qui les poupées sont un recours et une sorte de remplacement, et l'incendie qui doit être à la fois un grand malheur et le point de départ d'une période de grande prospérité? Comment tout cela va-t-il se coordonner? Quelle sera la fable, et quel sera surtout le vrai sujet du futur drame? Ibsen n'est pas pressé. Il se contente de « rêver » sur sa pièce et ses personnages.

Ibsen n'était d'ailleurs pas alors en disposition de concentrer sa pensée sur un sujet bien défini. Elle était trop incertaine. On le fêtait, en Allemagne, comme le chef de l'école littéraire moderne, mais plus encore comme le prophète des temps nouveaux. A Vienne, on l'avait même salué comme homme politique. Et certes, s'il avait toujours eu soin de se tenir à l'écart de la politique proprement dite, son ambition avait bien été d'exercer sur les esprits une influence, et dans ses déclarations publiques, il continuait à faire figure de militant d'extrême gauche, comme dans son discours de Munich, où il dit vouloir l'opposition, « car c'est alors qu'il y a une voie à frayer ». La même tendance lui fait écrire en 1891 sur un album suédois, en un distique : « Aussi loin que mon œuvre met les esprits en branle — s'étendent les frontières de ma

[1] Oskar Mosfjeld, *Dukkene i Ibsens liv og diktning*, dans *Aftenposten*, 13 octobre 1939.

patrie, » qu'il enverra en 1894 à une dame hollandaise[1]. Mais en même temps il savait bien que de tels propos s'appliquaient mal à ses dernières œuvres, où le caractère militant s'était fort atténué, s'il n'avait disparu. Et, dans la pratique, il savait bien que ses intentions, en cherchant un sujet de pièce nouveau, n'étaient pas du tout combatives, comme autrefois. Il s'absorbait dans l'étude de cas psychologiques curieux, qui étaient le point de départ, et la raison d'être, au moins primitive, de ses derniers drames. Si quelque idée s'en dégageait ensuite, c'était un surplus. Et une contradiction se développait entre sa réputation acquise et la réalité de ses œuvres nouvelles.

Or, le constructeur sujet au vertige était aussi un être contradictoire, analogue au poisson qui a peur de l'eau, dont l'idée avait tellement amusé Brand enfant, et en présence de cet artiste qui lui ressemblait comme un frère, Ibsen mûrissant se trouvait amené à maint retour sur lui-même, et sur les contradictions de sa propre vie. Une pièce à idée se préparait dans son esprit, et je présume que, vers le moment où il allait partir en vacances, Hilde était passée au second plan, et Solness était en train de devenir le personnage principal de son futur drame.

C'était un voyage en Norvège qu'il se proposait de faire pour la troisième fois depuis son exil volontaire. Il n'avait pas l'idée, cette fois, d'examiner si l'atmosphère norvégienne lui était devenue plus respirable, et s'il pourrait se fixer dans son pays. Il comptait revenir à Munich. Il voulait seulement aller visiter le cap Nord. Pourtant, il fit emballer son mobilier récemment acquis avant de partir[2].

Il se sentait un peu moins chez lui en Allemagne qu'au temps où il écrivait à Hoffory qu'il avait élargi son sentiment scandinave jusqu'à un sentiment de race. De « Germain », il était devenu citoyen du monde. Son succès universel avait produit

[1] *Hundreaarsutgave*, XIV, p. 529.
[2] Dr Rudolph Lothar, *Ibsen*, p. 143.

cet effet, comme l'indique son distique à Sigrid Arnoldson.

Et il était attiré vers la Norvège par le désir de revoir son fils, qui, après quatre ans de carrière diplomatique, avait donné sa démission en 1889 parce que le gouvernement suédois ne laissait pas assez de liberté d'action à un diplomate norvégien. Sigurd Ibsen, rentré en Norvège, se jeta dans la lutte pour les revendications norvégiennes extrêmes, et la rigoureuse et claire logique de ses articles lui donna rapidement une réputation telle qu'il se trouva, quelques années plus tard, comme désigné d'avance pour le poste de ministre des Affaires étrangères, lorsque la Norvège pourrait en avoir un à elle.

CHAPITRE II

LE RETOUR EN NORVÈGE

Ibsen et sa femme arrivèrent de Stettin à Kristiania le 16 juillet et descendirent au Grand Hôtel. Interviewé aussitôt, il dit qu'il venait seulement pour un voyage de vacances. Le visiteur ayant abordé le terrain politique, il déclara que droite et gauche se valaient [1]. Évidemment, il n'était plus agressif, comme on l'avait vu à sa dernière arrivée en Norvège, six ans plus tôt.

Des journalistes de gauche, du *Verdens Gang* et de *Dagbladet*, l'avaient accueilli sur le quai. *Dagbladet* lui avait souhaité la bienvenue « de la part de tous les Norvégiens et Norvégiennes d'esprit libéral ». Mais la droite ne voulait pas le laisser accaparer ainsi, et *Aftenposten* publia cet article :

Notre grand écrivain glorifié est en ce moment dans sa patrie après plusieurs années d'absence.

Cette fois encore son séjour sera très court, mais nous exprimerons le désir qu'il reste assez longtemps pour se rendre compte que ses compatriotes savent aussi apprécier la renommée qu'il s'est acquise par ses œuvres remarquables, et l'éclat qu'il a ainsi contribué à répandre sur son pays.

Nous ne partageons pas, comme le savent nos lecteurs, les vues d'Ibsen sur la vie humaine et les rapports sociaux ; mais nous sommes fort capables de voir et d'admirer l'imposante puissance poétique que le pays a produite en lui, et nous souhaiterions que M. Ibsen également fût capable de s'émanciper de l'amertume qui l'a conduit à préférer

[1] Rosenkrantz Johnsen, *Passiar*, p 35.

d'autres pays à sa patrie ; car, à tout prendre, c'est bien du terrain spirituel de son pays que Henrik Ibsen a puisé sa meilleure force, et s'il pouvait se résoudre à s'installer parmi ses compatriotes, sa plume acérée et son sens critique aigu trouveraient bientôt suffisamment contre quoi se tourner ici, où la grossièreté plébéienne s'étale encore si largement dans le domaine de la vie intellectuelle, et où l'esprit superficiel et le dilettantisme ont le verbe si haut, sous l'égide de Björnson [1].

Ainsi, les positions étaient prises et ne pouvaient être plus favorables. C'était à qui ferait le meilleur accueil au grand poète revenu au pays. Les passions politiques demeuraient aussi vives, mais se taisaient dès qu'il s'agissait de lui. Et lorsque, le 7 août, après son périple au long des côtes norvégiennes, il fut revenu s'installer au Grand Hôtel, il fut fêté comme il avait pris l'habitude de l'être en Allemagne depuis quelques années.

Il retrouva son ami Brandès, qui était aussi au Grand Hôtel, et il fut extrêmement aimable. Ils se rencontraient tous les jours à déjeuner.

Brandès eut l'idée d'organiser un banquet en l'honneur d'Ibsen à Sandviken, mais Ibsen ne voulait entendre parler que d'une réunion en petit comité. Brandès le rassura, mais fut débordé par les demandes des gens qui voulaient prendre part à la fête, et eut de la peine à décider Ibsen à entrer dans la salle, lorsqu'il sut qu'on était si nombreux. Peut-être craignait-il que le banquet devînt une manifestation des amis de Brandès, artistes, écrivains et journalistes de gauche. Aussi fut-il plus taciturne que d'habitude. Brandès, dans son discours, s'efforça de donner une forme spirituelle et amusante aux compliments qu'il lui adressa, mais n'obtint en réponse que ces mots : « Voilà un discours auquel on pourrait faire bien des objections, que je préfère toutefois ne pas faire. » Et comme Brandès le priait de les formuler, il répéta : « ... que je préfère

[1] *Aftenposten*, 17 juillet 1791. Cité d'après H. Koht, *Henrik Ibsen, eit diktar liv*, II, p. 330.

toutefois ne pas faire. » Cependant Ibsen fut très satisfait, remercia Brandès très cordialement lorsqu'il se retira, et ajouta : « C'était une fête très réussie [1]. »

Le « Théâtre de Christiania » rouvrit le 28 août avec *Hedda Gabler*, et Ibsen, à son arrivée dans la loge d'honneur, fut salué par une formidable ovation, qui fut renouvelée après chaque acte. Peu après, le 14 septembre, eut lieu au même théâtre la centième de *L'Union des Jeunes*, et de nouveau il fut acclamé. Pour fêter un événement aussi rare, il y eut ensuite un banquet au « Tivoli », où Schröder, le directeur du théâtre, prononça un discours banal, auquel il répondit en parlant du futur théâtre et se plaignant des lenteurs du comité. Il donna des exemples de l'esprit d'entreprise et de la rapidité manifestés en Allemagne en pareille matière. Il n'y avait pas de doute, dit-il, sur l'endroit où le futur théâtre devrait s'élever, et la première pierre devrait être posée le 18 octobre. Et Björn Björnson l'interrompit, s'écriant : « Ce sera fait [2] ! » Et quelques jours plus tard, le 17 septembre, August Lindberg, avec sa troupe suédoise, joua *Les Revenants* au théâtre du « Tivoli », ce drame que Schröder n'avait jamais voulu donner au « Théâtre de Christiania », et cette fois ce fut le radical Ibsen qui fut acclamé. Il parut sur la scène, ce qu'il avait refusé à la centième de *L'Union des Jeunes* [3].

Vraiment, Ibsen était au pinacle. Dans son propre pays, avec une unanimité qu'il n'avait pas connue en Allemagne, il était salué comme la gloire nationale. Nul doute qu'il a grandement joui de ces hommages, sans aucune voix dissidente, sauf celle de son vieux camarade « hollandais » Ludvig Daae, toujours aussi fougueux et de plus en plus réactionnaire. C'est alors qu'eut lieu la réconciliation avec L. Dietrichson. Le « Hollandais » Birkeland vivait très retiré, d'humeur assez

[1] Georg Brandes dans *Det ny Aarhundrede*, III, 2 (1906), pp. 219-221.
[2] *Aftenposten*, 11 septembre 1891.
[3] H. Koht, *Henrik Ibsen, eit diktar-liv*, II, p. 334.

sombre, mais Ibsen le rencontrait chez Carl Lie, haut magistrat conservateur, frère de Jonas Lie, toujours de bonne humeur, et dont la conversation était pleine d'humour et d'amusantes saillies [1]. Si ses relations personnelles étaient surtout de « droite », cela ne le gênait pas, car « droite » signifiait surtout une certaine attitude politique vis-à-vis de la Suède, et cette question ne l'intéressait guère. Aussi cultivait-il à la fois ses amis de droite et de gauche, ce qui ne l'empêchait pas d'affirmer hautement les tendances de toute sa vie en faveur des idées auxquelles il tenait vraiment, comme lorsqu'il adressa, le 25 octobre, ce télégramme à Brandès, rentré à Copenhague, où un banquet lui était offert pour le vingt-cinquième anniversaire de son début dans la littérature :

Pour vingt-cinq ans de travail mémorable et génial de défrichement au service de la libération intellectuelle, je vous adresse aujourd'hui avec reconnaissance et amitié mes plus vives félicitations [2].

Chez la plupart de ses amis il était un hôte agréable. « Quand il était entré, sans bruit et gauchement, qu'on lui avait dit quelques paroles banales, et que sa timidité était surmontée, il était toujours content d'être en société, s'animait et s'intéressait à tout, » a écrit la femme du maire de Kristiania. « Comme c'est charmant ici ! » dit-il un jour avec chaleur. Cette dame a eu toujours le sentiment qu'il éprouvait un indicible besoin de chaleureuse amitié [3]. Et c'est le sentiment qu'il m'a laissé, lors de la première visite que je lui ai faite, trois ans plus tard.

Parmi les amis qu'il retrouva était l'ingénieur municipal Andersen, qu'il connaissait depuis quarante ans. Il était le beau-frère du négociant Sontum, chez qui, en arrivant à Bergen en 1851, Ibsen avait logé. Mme Sontum l'avait pris en affec-

[1] L. Dietrichson, *Svundne Tider*, IV, pp. 387-8.
[2] G. Brandes, *Levned*, III, p. 335.
[3] Fru Kirstine Christie, *Memoirer*, pp. 87-88.

tion, c'est chez elle qu'il avait fait la connaissance de Rikke Holst, et, bien que l'on ne connaisse guère les relations qui ont existé entre lui et les Sontum-Andersen dans l'intervalle, on voit soudain Ibsen, en automne 1891, fort intime avec la famille, notamment avec les enfants de l'ingénieur municipal, Aksel Arstal (il avait changé de nom), maître de conférences de géographie à l'université, Kristen Andersen, médecin, et surtout avec la fille, Hildur Andersen, qui devint un des modèles de Hilde, et sans doute le modèle principal.

Celle-ci était née en 1864, et avait donc vingt-sept ans, lorsque, en août 1891, Ibsen la vit arriver d'un voyage dans les montagnes, équipée comme il convient pour de telles excursions, mais comme les jeunes filles norvégiennes, encore peu nombreuses, commençaient seulement à le faire. L'entrée de Hilde, au premier acte de *Solness*, a donc été suggérée par Hildur, et c'est sans doute alors, à cause de son allure et de la ressemblance des prénoms, que la jeune fille est devenue Hilde Wangel. Émilie Bardach avait presque entièrement disparu. Hildur Andersen était loin d'être belle, mais elle était vive et prime-sautière, et avait des yeux très brillants. Son regard, parfois voilé, pouvait soudain devenir étincelant, et Ibsen a soigneusement noté les changements d'expression des yeux de Hilde. Il a évidemment écrit le rôle en pensant à Hildur, qui, en ce sens, a été son vrai modèle.

Sur un point seulement, Hilde restera plus proche d'Émilie, parce qu'Ibsen ne lui donnera pas de métier. Par là, elle conservera un peu ce caractère de « ravageuse » qu'Ibsen avait surtout mis en évidence lorsqu'il avait parlé de son projet primitif dans sa conversation avec Elias à Berlin.

Hildur Andersen était pianiste. Elle s'est acquis une réputation par ses concerts et comme professeur. Elle faisait aussi des conférences sur la musique et les musiciens. Ibsen n'était pas du tout musicien, mais elle était tout de même un confrère et une artiste. Elle habitait alors rue Kristian-August, chez

ses parents. Ibsen allait très souvent la voir, et elle attirait chez elle des amis et amies, satisfaisant ainsi le goût de sociabilité que Mme Christie avait observé chez lui.

Il était revenu du cap Nord avec l'intention de passer l'hiver à Kristiania. Le bon accueil qu'il recevait partout, et sans doute son intimité avec Hildur Andersen, le décidèrent bientôt à rester en Norvège. Il loua un appartement spacieux et clair, Victoria Terrasse, nº 7 B (aujourd'hui nº 13 B) à l'extrémité ouest de grandes maisons neuves qui dominaient la ville, et fit venir ses meubles de Munich. Voilà donc Ibsen en train de s'installer. Une dame qui connaissait bien les Ibsen m'a dit que ce fut l'occasion de bien des disputes dans le ménage. Mme Ibsen souffrait de rhumatismes et n'était pas toujours commode, avec son caractère entier. Ole Thommessen, homme de haute culture et journaliste de gauche d'un grand talent, qu'Ibsen invitait quelquefois, a eu aussi l'impression qu'il y avait alors comme un refroidissement dans le ménage. Et Magdalene Thoresen, après un court séjour à Kristiania (elle habitait Copenhague) écrivit :

J'ai été plusieurs fois chez les Ibsen et j'ai beaucoup causé avec Ibsen. Ils vivent magnifiquement et ont un appartement élégant, bien que tout soit plutôt dans un style philistin. Ils sont deux solitaires, — chacun à part, — chacun absolument à part [1].

Il ne faut pas s'exagérer l'importance de ces indications. Susanna et Ibsen s'étaient souvent querellés sans être moins bons amis l'instant d'après. Mais cette fois la jalousie naturelle à Mme Ibsen paraît avoir été plus gravement en jeu que d'habitude. Hélène Raff, qui les a très intimement connus tous les deux, et savait bien juger, a écrit longtemps plus tard :

Si l'on peut me permettre d'exprimer une observation toute personnelle, il me semble que Mme Susanne avait seulement deux dispositions qui peut-être parfois rendaient un peu difficile l'entente avec lui : une

[1] Lettre du 26 mai 1894, *Breve fra Magdalene Thoresen.*

apparente rudesse derrière laquelle, par moments, elle dissimulait ses véritables sentiments, et une sensibilité peu raisonnable en des matières qu'elle aurait dû considérer avec un esprit plus large. Ceci comprend son attitude à l'égard des relations d'Ibsen avec des jeunes filles et jeunes femmes, ce qui, bien entendu, n'avait rien à voir avec l'infidélité au sens courant du mot [1].

En fait, Mme Ibsen n'a pas eu avec Hildur Andersen les relations amicales qu'elle avait eues avec Émilie Bardach. C'est chez la pianiste qu'Ibsen voyait sa jeune amie. Et la jalousie est devenue un trait du caractère d'Aline Solness. Elle s'est trouvée réunir des traits de personnes aussi différentes que la mère d'Ibsen et sa femme.

Un jeune écrivain avait publié l'année précédente un livre tout de suite très remarqué. Ce roman, *La Faim*, était très différent de ce que la littérature donnait d'habitude. On pouvait y voir l'annonce d'une école littéraire nouvelle. Il a paru très nouveau également hors de Norvège, notamment en France, où Octave Mirbeau écrivit un article enthousiaste. L'auteur, inconnu la veille, était un paysan du Nordland, mais qui avait vécu aux États-Unis, où il avait fait un peu de tous les métiers, tantôt prédicateur unitarien et tantôt conducteur de tramway à Chicago. Il venait de faire une série de conférences à Bergen, Stavanger, etc., où l'on savait qu'il proclamait un nouveau programme littéraire, et qu'il traitait fort irrévérencieusement les anciens, surtout ceux que l'on appelait alors « les quatre grands », c'est-à-dire Ibsen, Björnson, Lie et Kielland. Vers la fin de septembre, il annonça ses conférences à Kristiania, et il adressa une invitation à Ibsen, qui vint, et fut conduit au premier rang, juste en face de l'orateur. Il avait Hildur Andersen à côté de lui. Elle avait trouvé que ce n'était pas la peine d'y aller, mais il avait répondu : « Tu comprends bien que nous devons y aller et apprendre comment nous devons écrire. »

[1] Lettre du 27 décembre 1927 à A. E. Zucker, qui la cite dans son livre, p. 261.

La conférence de Hamsun n'a pas été publiée. Un compte rendu en donne ce passage :

Nos écrivains donnent tant et plus de peintures d'âmes stéréotypées ; ce qu'il faudrait exiger d'une littérature psychologique nouvelle, c'est que l'âme fût éclairée et examinée sous tous ses aspects et dans les plus minces racines de ses germes les plus secrets ; les nuances et demi-nuances ne suffisent pas, il nous faut une dissection beaucoup plus minutieuse, rechercher les impressions les plus vagues, ne pas nous en tenir aux clartés de la vie de la conscience, mais nous efforcer aussi d'atteindre les éléments obscurs et mystérieux qui ne peuvent pas encore être entièrement expliqués [1].

Un pareil programme n'a pu que satisfaire Ibsen et lui donner le sentiment qu'il était en accord profond avec les tendances des jeunes. L'étude des phénomènes psychiques encore inexpliqués avait tenu une grande place dans ses œuvres récentes, surtout dans *La Dame de la Mer* et dans *Hedda Gabler*. Mais le public attendait surtout les attaques contre Ibsen. Et elles ne manquèrent pas. Un témoin a raconté :

Il (Hamsun) attaqua les œuvres de caractère théorique et symbolique, et alors se lança dans un assaut très direct contre Ibsen, dont il considérait les œuvres les plus récentes, *Hedda Gabler*, *La Dame de la Mer* et *Rosmersholm*, comme ennuagées de symbolisme mystérieux. S'adressant presque personnellement au poète, assis sans défense et nerveux à sa place où tout l'auditoire pouvait le voir, il blâma longuement la théorie littéraire artificielle et complètement fausse qui, dans le drame, faisait représenter à tel objet autre chose que la réalité. Outre ces manques de qualités esthétiques, Ibsen était d'ailleurs plein de violentes contradictions, ayant toujours suivi n'importe quel courant momentané de la pensée populaire. Et Hamsun termina ses observations sur sa victime en disant : « Vous voyez, mesdames et messieurs, qu'Ibsen ne peut surtout pas prétendre être un philosophe. »

Le témoin dit que la salle était comble, parce qu'on était curieux de voir l'attitude d'Ibsen devant les attaques attendues,

[1] *Verdens Gang*, 1891, n° 245, cité d'après D. A. Seip, *Hundreaarsutgaven*, XII, p. 16.

et que le public, très favorable au dramaturge, s'était levé pour lui rendre hommage à son entrée dans la salle. A la fin de la conférence, il y eut quelques applaudissements d'un groupe de jeunes gens avides de nouveauté, « jaloux des anciens dont la renommée gênait les efforts de la jeune génération », mais la moitié de la salle trouva les propos de Hamsun de fort mauvais goût, et les accueillit, ainsi qu'Ibsen, avec un silence glacial [1].

L'impudent jeune confrère fournit un élément nouveau à l'œuvre en gestation. Ibsen avait entendu l'impatience des jeunes criant à leurs anciens : « Allez-vous-en, et faites-nous place ! » et Solness sera hanté de l'idée que la jeunesse va frapper à sa porte. Mais Ibsen lui-même prit la chose avec beaucoup de calme, a dit Hildur Andersen [2]. Il avait toujours été fort accueillant pour les jeunes, et tenait à leur suffrage. A un télégramme de l'association d'étudiants *Fram*, reçu en 1884 pour son anniversaire, il avait répondu : « L'adhésion des jeunes m'est plus précieuse que toute autre. Aussi j'espère avec confiance que les années ne m'amèneront jamais à ce point que je me sentirais étranger parmi la jeunesse intellectuelle [3]. » Et il estimait qu'il n'y aurait plus rien à faire pour lui, le jour où, dans ses œuvres, sa pensée se manifesterait dépassée par celle de la génération nouvelle [4]. Or, dans au moins une partie du programme de Hamsun, il pouvait se reconnaître comme un précurseur. C'est pourquoi la conférence Hamsun ne le touchait guère personnellement, et pour lui était surtout une curiosité intéressante.

Cette jalousie des jeunes à l'égard de leurs aînés se marqua de façon plus grossière encore à la séance de fondation de la

[1] Le compte rendu du témoin Juul Dieserud a été recueilli par A. E. Zucker, *op. cit.*, p. 256.
[2] D. A. Seip, *Hundreaarsutgave*, XII, p. 17.
[3] *Dagbladet*, 1884, n° 126.
[4] V. son discours aux étudiants de première année, tome XIII, p. 390.

« Société des écrivains norvégiens », où il s'était rendu avec Dietrichson. Apostrophé avec un : « Je vous hais ! » il ne broncha pas, mais, bien entendu, ne revint jamais aux séances de cette association [1].

Quelques jours après la conférence de Hamsun, Ibsen quittait le Grand Hôtel et s'installait dans son appartement cossu de Viktoria Terrasse. Les visiteurs étaient d'abord introduits dans le grand salon orné des tableaux italiens, puis conduits dans le cabinet de travail d'Ibsen, aux murs également couverts de peintures, celles-là modernes et surtout norvégiennes. Bien en vue, face à la fenêtre, Strindberg, dans le grand portrait de Christian Krogh, jetait sur la pièce un regard furieux. La grande table-bureau était devant la fenêtre, soigneusement rangée, avec, dans un coin, la pile des livres qu'Ibsen avait l'intention de lire, et, à portée de sa main, lorsqu'il était assis dans son fauteuil, une foule de menus objets, fétiches et souvenirs, qu'il avait l'habitude de tripoter. Sur une autre table, il avait sa Bible. Il se plaisait dans ce cabinet, beaucoup mieux qu'à Munich [2].

D'ailleurs il organisait sa vie absolument comme à Munich, il se rendait régulièrement chaque jour, à la même heure, au café du Grand Hôtel, comme précédemment au café Maximilien, et y buvait bière et cognac, en lisant les journaux. Il y avait sa place attitrée, et l'on savait qu'il ne fallait pas le déranger.

Il voyait beaucoup de monde, reprenait contact, recevait et acceptait des invitations. Il recevait parfois avec quelque cérémonie, le 6 novembre, par exemple, à un dîner en l'honneur de Ernst Sars [1], mais plus souvent dans l'intimité, comme à ce dîner que raconte Olaf Thommessen, où Ibsen avait profité de ce que Björnson était venu en ville pour passer une soirée

[1] L. Dietrichson, *Svundne Tider*, IV, p. 416.
[2] Lettre à son éditeur citée par H. Koht, *op. cit.*, II, p. 339.

avec lui. Thommessen et le beau-frère Thoresen étaient seuls présents. Björnson, en arrivant chez son vieux camarade, était très nerveux, et « par moments faisait penser à un condamné qu'on va exécuter ». Mais en peu d'instants il se montra enchanté, « avec tout le merveilleux charme personnel dont il était capable », grâce au ton d'ironie aimable que sut prendre Ibsen. Björnson était venu en ville à propos d'un divorce qui semblait menaçant dans le cercle de ses amis. « Pourquoi es-tu venu? demanda Ibsen. — Oui, surtout à cause de ce divorce. — Oui, je pensais bien. » Et après un silence, Ibsen ajouta : « J'ai habité, un été, un village dans le Tyrol. Il y avait là un homme universel. Il était forgeron, mais on l'employait à tout. Il était tailleur, menuisier, cordonnier, on le prenait même comme sage-femme au besoin. Et toutes les fois que je voyais ce forgeron, Björnson, je pensais à toi ! » Et Björnson de rire [1].

Ibsen devint membre d'une association ancienne, mais qui avait pris depuis deux ans quelque extension, sous le nom de *Andvake*, grâce à l'action de Lorents Dietrichson. A chaque réunion, un membre faisait une conférence, après quoi l'on causait. *Andvake* avait eu son origine dans l'Association des Étudiants, et les professeurs y étaient nombreux. Ibsen en fut pendant quelque temps un des membres les plus assidus, puis, on ne sait pourquoi, cessa brusquement d'y aller [2].

Tout montre, au cours de ce premier hiver du retour à Kristiania, Ibsen très en train, et jouissant du bon accueil partout reçu. Il semble que ce fut une des périodes les plus heureuses de sa vie. Il a exprimé sa satisfaction en janvier 1892, à la « foire des artistes », fête annuelle, en écrivant sur un exemplaire de *Catilina* la dernière strophe du poème « Vaisseaux brûlés », qu'il avait composé en 1871, pour le placer à la fin de son recueil, et y ajoutant une strophe nouvelle, ce qui consti-

[1] Olaf Thommessen, *Tidens Guder*, pp. 151-155.
[2] H. Geelmuvden, dans *Samtiden*, 1911.

tuait un poème nouveau (p. 250), où il se demandait s'il n'aurait pas dû revenir en Norvège quelques années plus tôt. Il s'y trouvait si bien.

Cependant il continuait à méditer son nouveau drame, et nous savons par sa biographie que la plupart des motifs que l'on y rencontre avaient dû être déjà l'objet de ses réflexions : Hilde, le constructeur sujet au vertige, les hautes tours d'église, l'impatience des jeunes, l'incendie qui est à la fois un grand malheur et l'origine du succès, la jalousie de la femme du constructeur, et les poupées avec lesquelles elle essaye de se consoler. Mais comment tout cela se combinait-il dans l'esprit d'Ibsen, quelle fable envisageait-il au commencement de 1892, et quel devait être alors le sujet de son futur drame? Nous n'avons là-dessus qu'une indication dans un poème qu'il a daté du 16 mars 1892, et qu'il a lui-même qualifié de « première étude préliminaire pour *Le Constructeur Solness* [1] ». Il se compose de trois quatrains en vers du type ïambo-anapestique très libres, où le premier et le troisième vers sont tétramètres, masculins et rimés, et le second et le quatrième vers sont trimètres, féminins et rimés (p. 249). Ce poème a donc été composé alors qu'Ibsen méditait certainement depuis plus d'un an sur sa pièce, puisque la conversation où il en a parlé à Elias est de février 1891, et l'idée qu'il y exprimait n'était sans doute pas nouvelle. Mais le poème est peu renseignant. S'il dépeint exactement l'atmosphère dans laquelle vivra le ménage Solness, on est frappé de tout ce qui manque, et qui sera l'intérêt principal du drame. Il n'est pas question de Hilde, et surtout, le conflit intérieur dans l'âme de Solness est bien peu indiqué par sa « foi éteinte ».

Ibsen s'estima toutefois en mesure d'écrire son drame et le commença. Il avait sans doute pris des notes. Mais nous n'avons ni ses notes ni son premier brouillon, exception sin-

[1] Publié pour la première fois dans la revue *Ringeren*, II, p. 12.

gulière à laquelle on n'a donné qu'une explication mystérieuse :

Cela tient sûrement à une crise qu'Ibsen subit au printemps de 1892. En février Hildur Andersen était partie en voyage pour ses études musicales. Ibsen eut avec elle une correspondance active — également par télégrammes — au sujet de son travail. Un jour, au printemps de 1892, il détruisit tous ses plans et ébauches pour la pièce, et recommença [1].

Ibsen a formellement exprimé plus tard le désir que sa correspondance avec Hildur Andersen fût publiée [2], ce qui visait sans doute surtout les lettres du printemps 1892. Si elles le sont un jour, elles remplaceront avantageusement les manuscrits détruits, et c'est peut-être ce qu'Ibsen a voulu, puisque, d'habitude, il conservait soigneusement ses ébauches.

Sa « crise » n'a d'ailleurs eu rien de pénible, ou a été très heureusement surmontée, si l'on en juge par les souvenirs de Brandès. Celui-ci, après les fêtes où l'on avait célébré à Copenhague le vingt-cinquième anniversaire de son début dans la littérature, fut invité à venir à Kristiania. Il y fit une conférence sur *Hamlet*, à laquelle Ibsen assista, naturellement. Un grand banquet eut lieu, où des discours furent prononcés en l'honneur de Brandès et en l'honneur d'Ibsen. Et Ibsen donna chez lui un grand dîner. Il était de très bonne humeur. Brandès dit qu'il voulut raconter une histoire très drôle sur Björnson, mais que Mme Ibsen essaya de s'y opposer, à cause de la récente alliance entre les deux familles, et sortit du salon pendant le récit. Ibsen n'en fut nullement troublé. « Je ne me rappelle pas, dit Brandès, avoir jamais vu Ibsen aussi en train que ce soir-là ; il avait l'air vraiment heureux de vivre ; il rayonnait d'énergie [3]. »

[1] D. A. Seip, dans *Hundreaarsutgaven*, XII, p. 21.
[2] Déclaré par Hildur Andersen elle-même dans une interview, *Verdens Gang*, 4 mars 1910.
[3] G. Brandes, *Levned*, III, pp. 359-361.

CHAPITRE III

LAURA KIELER REPARAÎT

En novembre 1891, au moment où il venait de s'installer dans son appartement de Victoria Terrasse, Ibsen eut une longue conversation qui a dû profondément l'émouvoir. Un soir il trouva en rentrant chez lui une lettre de Laura Kieler qui, de passage à Kristiania, désirait le voir. Une fois la santé de son mari rétablie grâce à l'emprunt qu'elle avait fait à son insu, elle avait travaillé dur pour rembourser cet emprunt. A un moment, en mars 1878, elle recourut même à Ibsen pour obtenir une recommandation auprès de Hegel en faveur d'un roman qu'elle voulait publier anonyme. Ibsen trouva le roman mauvais, écrit trop vite, refusa d'aider à une publication qui ne pourrait que nuire à Mme Kieler, comprit que son mari n'était pas complètement au courant, et conseilla de l'informer [1]. Il jouait ainsi, avec raison et en ami dévoué, le rôle même qu'il attribuait au même moment à Mme Linde auprès de Nora.

Et la pauvre alouette n'avait pas davantage eu la vie heureuse depuis que *Maison de Poupée* avait attiré sur elle l'attention de la presse. Dès le 22 décembre 1879, après la publication de la pièce, *Aftenposten* publiait la lettre d'un correspondant de Copenhague, où l'on pouvait lire :

Je n'étais pas au courant, mais j'ai entendu, et je rends compte. L'histoire est véritable, sinon dans les détails, du moins pour l'essentiel, sinon

[1] Lettre du 7 mars 1878, *Breve*, I.

précisément dans la capitale, du moins dans le voisinage, dans telle ou telle ville de Sjælland. *(Nomina sunt odiosa.)* Mme N. N. était mariée, avait quelque argent à elle entre les mains, le mari était un peu maladif, les revenus médiocres, le goût du beau un peu plus grand. L'aimable dame employa son propre argent à l'embellissement de la maison, mais lorsqu'elle fut au bout, elle prit à crédit, et finit par écrire de fausses traites. Le mari, qui, par faiblesse, sottise ou confiance, avait cru à une durée déraisonnable de cet argent, apprit tout un beau jour... Et alors? Oui, les récits commencent ici à diverger, comme lorsqu'un fleuve se divise près de son embouchure. Naturellement le mari fut en colère, naturellement il fut question de divorce, mais certains disent qu'il fut fait grâce à la dame, après que le montant des fausses traites eut été payé, d'autres disent qu'elle s'est conduite exactement comme Nora... et qu'elle a quitté son mari (et ses enfants?) afin que tous deux puissent se mettre d'accord [1].

Laura Kieler était accusée de faux qui, de plus, auraient été commis par une légèreté beaucoup moins excusable que celle de Nora. La jeune femme n'était pas nommée, mais chacun savait, à Copenhague, qui était le modèle de Nora. Et son père se trouvait également atteint. Il fut question, dans la famille, de répondre à ces diffamations dans la presse, mais on n'en fit rien. Et Laura cessa d'écrire à Ibsen, cause indirecte de ses nouveaux ennuis.

Malgré des conditions si défavorables, Laura Kieler était parvenue à se faire un nom en littérature avec une série de romans certainement supérieurs à la moyenne de la production courante. Ils se laissent lire avec intérêt encore aujourd'hui. Elle parvint à payer ses dettes, fut attachée au journal *Morgenbladet* (danois), et, en 1885, lorsque Ibsen s'arrêta quelques jours à Copenhague, elle fut chargée de l'interviewer. Cette rencontre où ils se revirent comme deux étrangers qui ne se seraient jamais connus dut être pénible à tous les deux.

Elle était fort religieuse, comme elle l'avait prouvé en écrivant son premier roman, *Les Filles de Brand.* Cela ne l'empê-

[1] Cité d'après J. B. Halvorsen, *Forfatter-Leksikon*, III, p. 61.

chait pas d'admirer Ibsen, et d'avoir confiance en lui, bien qu'il fût, comme elle l'a écrit, « le doute personnifié [1] ». Mais elle réprouvait les tendances « brandésiennes », alors tout à fait prédominantes, à Copenhague, dans les milieux journalistiques et littéraires que, professionnellement, elle fréquentait. Ces tendances lui paraissaient destructrices de toute morale, particulièrement en matière sexuelle. Et elle écrivit une pièce en trois actes, *Hommes d'honneur*, où un jeune écrivain de talent subit l'ascendant d'un critique influent qui représente l'esprit moderne, et finit par se ressaisir, mais après avoir causé la mort de la femme qu'il aimait. Laura Kieler ne connaissait pas personnellement Brandès et n'avait pas fait son portrait, mais en lisant la pièce, en 1888, il était naturel de penser à lui.

Ce drame fut reçu au théâtre Dagmar au moment où il allait faire faillite, et le directeur Cetti, en le rendant à l'auteur, lui conseilla de le présenter au Théâtre royal, car, disait-il, la pièce était « réussie et d'un grand effet dramatique », et « infiniment supérieure à la plupart des pièces nouvelles présentées depuis un an par le Théâtre royal [2] ». Laura Kieler hésita, et eut l'idée, malgré son long silence, d'envoyer son manuscrit à Ibsen pour avoir son avis. Ibsen, qui était alors absorbé dans l'écriture de *Hedda Gabler*, et donc peu disposé à la correspondance, répondit tout de même le 23 juillet 1888 :

J'ai lu *Hommes d'honneur* avec un vif intérêt, et je trouve que tous nos théâtres devraient s'empresser de jouer cette pièce. Peut-être pourrait-on opérer çà et là quelques condensations et coupures dans le dialogue. Cela peut se faire aisément au cours de l'instruction, si vous ne voulez pas le faire vous-même.

Que vous soyez peu disposée à rien changer au dénouement de la pièce, je n'ai rien à y redire. Toutefois réfléchissez-y bien. Peut-être trouverez-vous une solution. Sur le manuscrit que vous m'avez envoyé

[1] *Silhouetter*, p. 12.

[2] Cité d'après B. M. Kinck, *Henrik Ibsen og Laura Kieler*, dans *Edda*, 1935, p. 519.

vous ne vous êtes pas désignée comme l'auteur. Mais vous devez absolument le faire. Votre bon nom d'écrivain sera une recommandation de plus pour cette pièce bien écrite et intéressante [1].

Ce n'est pas de l'enthousiasme, mais l'appréciation très favorable n'est pas de banale complaisance. Évidemment, Ibsen a voulu être utile, de même qu'il l'avait voulu par son jugement sévère sur le roman écrit trop vite, par besoin urgent de toucher des honoraires, que Laura Kieler, en 1878, lui avait demandé de recommander. Et il est curieux qu'Ibsen n'ait pas pressenti l'hostilité que *Hommes d'honneur* allait soulever. Il n'y voyait pas une attaque personnelle contre Georg Brandès.

Or, Edvard Brandès, qui était beaucoup plus homme de parti que son frère, siégeait dans le comité directeur du Théâtre royal. La pièce fut refusée, et un journal publia, d'après un renseignement fourni par Laura Kieler elle-même, que la lettre du directeur disait ce refus décidé surtout par l'influence d'Edvard Brandès [2]. Elle voulut publier la pièce, mais son éditeur, tout en louant grandement l'ouvrage, déclara qu'il n'osait pas l'imprimer, par crainte du boycottage que ne manqueraient pas d'exercer les brandésiens [3]. La pièce parut enfin, mais chez l'éditeur Cappelen, à Kristiania, en 1890.

La pièce fut jouée aussi, sur la demande inattendue du directeur du Casino, en mai 1889, c'est-à-dire en fin de saison, mais la représentation fut scandaleusement mauvaise. Un journal écrivit dans son compte rendu : « On n'aurait pu mieux faire si l'on avait pris *Hommes d'honneur* avec l'intention arrêtée de procurer à la pièce un complet fiasco [4]. »

On ne voit pas, du moins, que Georg Brandès ait été pour rien dans ce boycottage. Ce fut lui, pourtant, qui troubla le plus gravement l'existence de Laura Kieler par un article

[1] *Breve*, II, p 174.
[2] B. M. Kinck, *loc. cit.*, p. 520.
[3] B. M. Kinck, *loc. cit.*, p. 520.
[4] *Aftenbladet*, cité d'après B. M. Kinck, *loc. cit.*, p. 522.

qui fut publié le 6 août 1889 dans le journal norvégien *Verdens Gang*. C'était un compte rendu du fascicule du « Dictionnaire des Écrivains norvégiens » de Halvorsen relatif à Ibsen. Il écrivit : « On sait que ce fut le faux réel d'une femme mariée, jeune alors, qui fournit l'intrigue de *Maison de Poupée*, crime qui, toutefois, ne fut pas commis pour des motifs aussi idéals que dans la pièce. » Et il continuait à raconter l'histoire de Laura Kieler d'après la correspondance d'*Aftenposten*, citée par Halvorsen, mais en termes plus affirmatifs. Ole Thommessen, directeur du *Verdens Gang*, où Laura répondit le 29 novembre, s'excusa auprès d'elle d'avoir publié l'article de Brandès. « S'il avait su qui visait l'insinuation de Georg Brandès, l'article n'aurait pas paru [1]. »

De nouveau se posait à la vraie Nora, plus défigurée dans sa légende que dans le drame, la question du procès. L'avocat consulté dit que le procès serait gagné, mais le déconseilla, surtout à cause de la famille de Kieler, et Laura recourut à un autre moyen pour couper les ailes à la diffamation. Elle essaya d'obtenir une déclaration publique d'Ibsen, mais ne s'adressa pas à lui directement.

On sait qu'elle était fort liée avec Mme Limnell, la meilleure amie d'Ibsen à Stockholm. Laura lui exposa l'affaire, joignit à sa lettre des coupures de journaux, dit qu'Ibsen ne s'est pas douté qu'un jour, prise de folie parce qu'un dernier espoir de salut lui échappait, elle avait écrit un faux, mais l'avait ensuite déchiré sans s'en être servi, et conclut :

S'il savait cela, Ibsen devrait protester, non pour dire qu'il n'a pas pensé à moi avec Nora, car il l'a fait pour l'essentiel, mais pour dire que je suis pas Nora. Tant qu'il se tait, il acquiesce ; et alors Brandès va continuer à me harceler à toute occasion tant que je vivrai.

Mme Limnell envoya le paquet de coupures de journaux à Ibsen, afin qu'il pût voir, écrivit-elle, combien les membres de

[1] Laura Kieler, dans *Aftenposten*, 1890, nº 303.

la « clique » littéraire dépeinte dans la pièce de Laura Kieler s'étaient montrés « hommes d'honneur ». Et elle précisa ce qu'elle attendait de lui :

Comprends-tu maintenant ce dont je te prie instamment?
Veux-tu et peux-tu rectifier cela publiquement?
Je te serais très, très reconnaissante, si tu pouvais écouter ma prière [1].

Ibsen répondit qu'il connaissait déjà en partie les coupures envoyées, et qu'il avait « suivi de près la querelle soulevée à l'occasion de *Hommes d'honneur* ». Mais, dit-il, « une déclarafion de moi, comme elle la désire, pour dire qu'elle n'est pas Nora, serait à la fois absurde et ridicule, puisque je n'ai jamais affirmé le contraire ». C'est à elle, ou, mieux, à son mari, qu'il appartient de confondre les faux bruits par une dénégation nette et catégorique. « Je ne comprends pas que M. Kieler n'ait pas depuis longtemps saisi ce moyen qui en finirait tout de suite avec la calomnie [2]. »

Viktor Kieler, mis au courant, donna carrière à sa nature violente, et écrivit à sa femme qu'il espérait que jamais plus elle n'échangerait une parole avec Ibsen. Elle devait « n'avoir plus rien à faire avec ce diplomate néo-norvégien [3] ».

Elle, cependant, bien que déçue par la réponse d'Ibsen à

[1] La lettre de Mme Limnell, du 10 juin 1890, ainsi que la réponse d'Ibsen, du 1er juillet, a été publiée par Fredrik Böök dans le journal suédois *Svenska Dagbladet* du 24 janvier 1924, et contient, copié par Mme Limnell, le passage précédemment cité de la lettre qu'elle avait reçue de Laura Kieler.

[2] Cette lettre d'Ibsen est publiée dans le livre de Lotten Dahlgren, amie de Mme Limnell, *Lyran*, p. 274-5.

[3] B. M. Kinck, *loc. cit.*, p. 527. Presque tous les documents relatifs à l'histoire de Laura Kieler sont publiés, et ceux qu'elle-même a fournis après coup sont secondaires et peu nombreux. Ils se trouvent dans des articles et des interviews de Laura Kieler, et surtout dans les articles de B. M. Kinck, dans *Urd*, 1935, et dans *Edda*. Entré en relation avec Laura lorsque celle-ci, devenue vieille (elle est morte à quatre-vingt-trois ans en 1932), était plus disposée aux confidences, B M. Kinck a pu l'écouter, correspondre avec elle, et recevoir communication du dossier rassemblé par elle. Je me suis peu servi jusqu'ici des renseignements qui proviennent d'elle, soit directement, soit par l'intermédiaire de son confident. Mais pour le détail de la conversation qui suit, il n'y a pas d'autre source

Mme Limnell, l'admirait toujours, et lui conservait sans doute, au fond, quelque confiance. L'année suivante, elle alla passer quelque temps chez Mme Limnell, qui lui dit qu'Ibsen avait pensé que la publication de *Maison de Poupée* lui rendrait service, et qu'elle devrait le remercier, au moins pour sa bonne intention. Elle vit là un moyen de reprendre contact, et l'occasion d'apprendre à Ibsen son histoire véritable, car si elle avait certainement servi de modèle à Nora par son allure et par tout son être « extérieur », comme elle disait, Ibsen n'avait vraiment connu de sa vie difficile que l'emprunt contracté à l'insu de son mari pour le voyage qui avait rétabli la santé de Viktor Kieler, fait qu'il avait complété par les on-dit. Elle voulait lui montrer combien *Maison de Poupée*, loin d'aider à la sortir de ses embarras, les avait singulièrement accrus, en sorte qu'il était, contre ses intentions, responsable de ses nouveaux tourments, surtout de ceux qui étaient survenus à propos de *Hommes d'honneur.* Son silence avait corroboré la calomnie. C'était là ce qu'elle voulait lui faire sentir, afin d'obtenir tardivement la déclaration publique qui aurait mis fin aux commérages.

En quittant Stockholm pour retourner à Copenhague, elle passa donc par Kristiania. C'était en novembre 1891, elle savait qu'Ibsen y était revenu. Il venait de s'installer Victoria Terrasse, et sa femme était en voyage. Elle ne le trouva pas chez lui, et déposa une longue lettre dont on n'a que le brouillon, où elle exposait le but de sa visite, et elle ne craignit pas de dire que c'était Georg Brandès qui avait introduit Ibsen dans la querelle parce que « le public devait naturellement penser que Brandès tenait ses renseignements d'Ibsen lui-même », surtout puisque celui-ci observait un silence si obstiné. La lettre se résumait dans cet appel :

Si, reconnaissant que rien ne vaut sans la vérité franche et loyale, vous lisez cette lettre dans le même esprit qu'elle a été écrite, et m'envoyez quelques mots aimables, j'en aurai le cœur tout réjoui, et ce me sera une preuve nouvelle de la droiture du grand poète.

Elle l'informait en outre qu'elle devait rentrer au Danemark dans peu de jours.

Ibsen lui répondit le lendemain matin :

Chère Laura Kieler, Tard, hier soir j'ai trouvé votre lettre. Aujourd'hui je suis invité, et ne peux, par suite, vous recevoir. Mais venez demain à 2 heures et demie, nous dînerons ensemble et pourrons causer des affaires sans être dérangés. Attention à l'adresse : 7 B. Cordiale bienvenue. Votre dévoué. — Henrik IBSEN.

Et la conversation eut lieu. Elle dura quatre heures, a dit Laura Kieler, qui eut le temps de raconter tout au long la tragédie de sa vie, et constata que la plus grande partie des faits était inconnue à Ibsen, comme elle l'avait pensé. Elle fut très bon avocat de sa propre cause. Son courage, sa franchise totale, ainsi que son admiration et son ancienne sympathie pour Ibsen, lui rendaient son rôle plus facile. Ibsen aussi, d'ailleurs, avait pour elle une réelle sympathie, qu'il exprima naïvement par cette exclamation : « Mais nous avons la même nature, tous les deux [1] ! » Au récit des malheurs de Laura, et avec le sentiment que *Maison de Poupée* les avait aggravés, il fut ému, et « il sanglota », a-t-elle écrit dans une lettre. Elle lui rappela *Brand*, et la phrase qu'il avait écrite à propos du roman *Les Filles de Brand*, disant que *Brand* est une œuvre purement « esthétique », et que « ce qu'elle peut avoir détruit ou édifié ne me regarde pas [2] ». Mais un poète n'a pas le droit de fuir ainsi sa responsabilité, déclara-t-elle, et il devait maintenant reprocher à Brandès et à ses partisans leurs insinuations qui, en réalité, atteignaient à la fois le modèle et l'auteur.

Mme Kieler affirme qu'alors se livra dans l'âme d'Ibsen un pénible combat. Mais le résultat fut qu'il ne pouvait rien faire. Elle lui dit qu'alors elle perdrait sa confiance dans un homme qu'elle avait vénéré, le pria de réfléchir encore, et annonça

[1] Laura Kieler, *Hvem var modellen til Et Dukkehjems « lærkefugl »?* dans *Aftenposten*, 19 mars 1929.
[2] Lettre du 11 juin 1870. *Breve*, I, p. 207.

qu'elle reviendrait le lendemain pour avoir sa réponse définitive. Mais ses derniers mots furent : « Oh ! Laura, Laura, il me semble que je ne peux pas me détacher de vous, mais il ne faut pas revenir demain. Non, non, ça ne peut pas se faire. Je ne peux pas. C'est impossible ! »

Ibsen se tut, et toute relation cessa entre eux [1].

On peut penser que la réponse à la lettre de Mme Limnell, et surtout le résultat de la conversation avec Laura Kieler, auraient été autres si l'homme sur qui devait porter le blâme principal n'avait été Brandès, qui avait trop facilement accueilli les commérages du correspondant d'*Aftenposten* en 1879. Brandès a toujours été friand de commérages et les colportait volontiers. Mais Brandès était l'ami d'Ibsen, et, on peut dire, son compagnon d'armes, malgré les différences considérables de leurs natures et de leurs conceptions. Ibsen avait écrit un jour à Brandès : « Un dissentiment sérieux et durable entre nous m'apparaît invraisemblable [2]. » Il n'avait d'ailleurs pas à se plaindre personnellement de son ami, et ne se trouvait mis en cause que de façon indirecte. Leur amitié, d'ailleurs, assez intermittente parce qu'ils n'avaient jamais habité la même ville et qu'Ibsen n'était pas un correspondant assidu, venait d'être, en quelque sorte, rajeunie par le séjour qu'ils avaient fait ensemble au Grand Hôtel. Vraiment, prendre l'initiative d'un blâme public contre un article de Brandès qui ne le concernait pas lui-même était à la fois bien pénible et difficile.

Cependant, le dommage causé était certain. Il y avait contribué à son insu, par suite d'un enchaînement de circonstances

[1] C'est, du moins ce que dit B. M. Kinck, *op. cit.*, p. 531, et son article est sérieusement documenté. C'est pourquoi j'ai fait confiance à son récit de la conversation de 1891. Pourtant, dans une interview de Laura Kieler à l'occasion de ses soixante-quinze ans, on lui fait dire qu'elle a causé avec Ibsen trois ou quatre ans avant sa mort. « Depuis ce jour, il m'a traitée avec une tendresse paternelle. » C'est très vraisemblable. Mais ce qu'on dit dans les interviews...

[2] Lettre du 4 novembre 1888, *Breve*, II, p. 177.

où il n'était pour rien. La conversation de Victoria Terrasse a dû provoquer en lui une crise de conscience et des réflexions sur la responsabilité. Est-on responsable de toutes les conséquences de ses actions, même des conséquences les plus imprévues et les moins souhaitées? C'était pour lui l'occasion de « s'ériger en juge de soi-même », une fois de plus, et surtout d'examiner encore, sous un aspect nouveau, et à la lumière d'une expérience personnelle, ces questions des scrupules de conscience et de la responsabilité, qui avaient tenu tant de place dans ses œuvres récentes, surtout dans *Le Canard sauvage*, avec Gregers Werle et dans *Rosmersholm*.

Or, ces questions sont reprises dans *Le Constructeur Solness*, et le fait qui hante la conscience de Solness est précisément un fait dont il est encore moins directement responsable que ne l'était Ibsen des malheurs de Laura Kieler. Il est probable que la conversation de Victoria Terrasse a été l'un des éléments qui sont entrés dans la composition du drame.

Toutefois on peut observer que les scrupules d'Ibsen bientôt devenus réflexions sur un problème plus général, ne l'ont plus guère gêné, une fois qu'ils ont été transformés en matière dramatique, puisque, lors du nouveau séjour que fit Brandès à Kristiania au printemps de 1892, Ibsen lui fit fête, donna à Victoria Terrasse un grand dîner en son honneur, et lui parut plein d'entrain et en état d'euphorie intellectuelle. Il est vrai qu'à ce moment il avait eu la « crise » dont l'effet a été de modifier le plan de son drame, et cette crise de printemps n'a évidemment aucun rapport avec la conversation de novembre.

CHAPITRE IV

L'ŒUVRE

Le 9 août 1892, Ibsen se mit à écrire le seul manuscrit de son drame, en dehors de la mise au net, qui soit conservé. Le 9 août, en Norvège, c'est encore l'été, mais l'été très avancé. Si la crise subie par Ibsen, et qui l'a conduit à détruire ses notes et brouillons primitifs, a eu lieu au printemps, il a eu au moins deux mois pour réfléchir sur la forme nouvelle qu'il allait donner à son œuvre. Il a dû prendre des notes, qu'il n'a pas non plus conservées, car la pièce, le 9 août, s'est trouvée si bien composée dans sa tête qu'il n'a eu qu'à l'écrire. Son brouillon ne diffère du texte définitif que par des corrections et remaniements de détail. Selon son habitude, il a noté la date du commencement et de la fin de chaque acte :

Acte Ier : 9.8.92—20.8.92
— II : 28.8.92— 6.9.92
— III : 7.9.92—19.9.92

En outre, au-dessous de la date de la fin du premier acte, est écrit : 7.10. », ce qui indique sans doute la date où Ibsen eut achevé la mise au net de ce premier acte. Il envoya le manuscrit entier à son éditeur à la fin d'octobre, et la pièce parut le 12 décembre.

Mais si les manuscrits sont de peu de secours pour aider à l'intelligence du drame, toute la vie et toute l'œuvre antérieure d'Ibsen y aident, par contre, singulièrement, car *Le Constructeur Solness* évoque bien des aspirations, des doutes, des conflits

intérieurs, qui avaient agité l'âme du dramaturge depuis sa jeunesse, qu'il avait exprimés dans ses drames et ses poèmes, et sur lesquels son retour en Norvège l'avait amené à réfléchir de nouveau.

Le poème le plus ancien que l'on connaisse de lui, « Résignation », le montre animé d'une immense ambition : il ne souhaite rien de moins que l'immortalité. Le poème est mélancolique, parce qu'il craint de

vivre oublié, oublié disparaître [1].

C'était en 1847. Il avait alors dix-neuf ans. Un an plus tard, à la vue de son premier poème imprimé, il rêva, tout en fumant sa pipe, que son vœu était exaucé. Mais en 1853, comme il était amoureux de Rikke Holst, il se rappela ce rêve, et le raconta, non sans quelque ironie, dans son poème « Projets de construction » :

Je bâtis un château de nuage ; tout allait vite et gaiement, — je me proposais deux buts, un petit et un grand ; — le grand était de devenir un homme immortel, — le petit de posséder une délicieuse fille [2].

Exalté par son amour, son grand but est devenu petit, le petit, lui, est tout. C'est le premier conflit entre l'art et la vie. Un « château de nuage » littéralement : chateau d'air. L'expression se retrouve dans *Solness*, où je l'ai traduite par « château en Espagne ».

Un peu plus tard, en 1856, il veut concilier la vocation de poète et la vie heureuse. Il est de nouveau amoureux, et vient même de se fiancer. Et pourtant il fait dire à Thorgjerd, dans Olaf Liljekrans :

Un ménétrier n'a foyer ni demeure.
L'âme errante, il va, n'a jamais de repos.
Quiconque en son sein a la magie du chant

[1] Tome I, p. 89.
[2] Tome III, p. 120.

est sans feu ni lieu au val et sur la côte;
dans les prés verts ou sous la voûte des bois,
il lui faut chanter, faire vibrer la corde,
épier la vie qui habite en secret
le fjord indompté, les flots de la cascade,
épier la vie qui bat dans les poitrines,
du peuple vêtir de sons et mots les rêves,
et interpréter ses idées qui fermentent[1]*!*

Cette conception de l'homme entièrement consacré à son œuvre amène Falk, dans *La Comédie de l'Amour*, à renoncer à Svanhild, et c'est le sujet de *Brand*, et Ibsen a prouvé par son exil volontaire prolongé qu'il prenait au sérieux les paroles de Thorgjerd : il a vécu longtemps sans foyer ni demeure. Lorsqu'il écrivait *Brand*, il s'est réellement voué à son œuvre avec un esprit de sacrifice.

Or, lorsqu'il rentra en Norvège en 1891, il fut acclamé comme un poète immortel. Les dissentiments politiques, si violents encore, et dont il avait personnellement senti l'âpreté pendant son dernier séjour en Norvège en 1885, se turent devant lui. Il était devenu « sacro-saint ». Il se laissa encenser avec joie, comme il l'avait fait en Allemagne, où cela lui paraissait déjà « comme un conte[2] ». Mais son succès, en Norvège, était, en 1891, autrement incontesté. Ibsen aurait pu être pris de vertige.

Seulement, si une satisfaction de ce genre peut procurer une vive joie, elle n'est guère durable, et une déception lui succède. Georg Brandès avait aussi le désir de « ne pas disparaître sans laisser de trace[3] », et après avoir raconté dans ses *Mémoires* combien il fut fêté pendant l'année 1892, il ajoute :

On croira peut-être que j'étais heureux, et que cela remplissait ma

[1] Tome IV, pp. 352-353.
[2] Discours du 11 janvier 1887, tome XIV, p. 309.
[3] Lettre du 19 juillet 1869 à H. C. Andersen, *Mercure de France*, CXCIV, p. 703.

vie. Mauvais succédané du bonheur. C'était comme posséder un mauvais portrait de l'aimée, au lieu de la posséder elle-même. Je sentais combien, le plus souvent, nous vivons de succédanés [1].

Il en fut de même pour Ibsen. En décembre, quelques jours avant la mise en vente de *Solness*, à un dîner chez un ami, celui-ci, dans son *skaal* en l'honneur de son hôte, parla de sa célébrité mondiale, et Ibsen répondit : « Qu'est-ce que cela vaut, la célébrité? Quelques années plus tard, la jeunesse arrive et la dissipe. Et nul ne sait combien de cadavres gisent écrasés sous la roue de la Fortune [2]. » D'immortalité, il n'est plus question, et la célébrité même est décevante. Évidemment, au cours de l'année 1891, Ibsen a beaucoup médité sur le rêve de sa jeunesse. Et sa déception ne fit qu'augmenter avec les années. Trois ans plus tard, il écrivit à un ami [3] :

Il y a bien une certaine satisfaction à pénétrer un peu partout dans les pays. Mais cela ne m'apporte aucun sentiment de bonheur. Et qu'est-ce que ça vaut, tout cela, au fond? Enfin!...

Son ambition s'était d'ailleurs transformée ou précisée. Il avait voulu faire œuvre utile, exercer une influence. En 1851, il avait même eu quelque velléité d'agir en faveur du mouvement ouvrier, sans y prendre part directe. Cette expérience avait eu surtout pour effet de lui donner à tout jamais l'horreur des partis politiques. Mais il conservait le désir d'une action sociale. Comme poète, il pouvait interpréter les idées du peuple en germe, ainsi qu'il le fait dire à Thorgjerd. Et il revient plusieurs fois sur cette mission du poète, presque dans les mêmes termes. Déjà, vers les vingt ans, à Grimstad, il s'adresse ainsi aux poètes de la Norvège :

Le feu qui est en vous est-il donc rien de plus
qu'un don à vous offert pour être utile au peuple,

[1] G. Brandès, *Levned*, III, p. 368.
[2] Rosenkrantz Johnsen, *Passiar*, p. 37.
[3] Lettre à Jonas Collin, du 31 juillet 1895, *Breve*, II, p. 202.

qui attend que la bouche inspirée du poète
exprime ses douleurs, ses joies et ses désirs [1]

Et, formulant son programme, le 15 octobre 1851, au moment où il est appelé auprès de la direction du théâtre de Bergen, il dit :

Car l'art est tout pareil à la caisse de harpe
qui renforce les cordes de l'âme du peuple
afin que sa sonorité amplifiée
ait un éclat puissant et vibre plus longtemps [2].

A Bergen il proclame :

Le peuple et l'art iront ensemble de l'avant [3].

Revenu à Kristiania, et parlant du roi Oscar Ier, il dit encore dans le prologue du 21 août 1859 :

il mérite, certes, un poème,
un poème créé par le peuple,
et que la voix du peuple interprète [4].

Et le 2 septembre 1861 :

Les sages savent voir, où le peuple pressent [5].

Falk, dans *La Comédie de l'Amour* (1862), déclare que tout homme est poète

qui vise l'idéal par delà son métier [6].

Et dans la lettre à Mme Heiberg (1871), il écrit :

C'est là, vivre, se plier,
soi et son trésor d'idées,
à la forme que le peuple
veut pour son propre poème [7].

Ibsen intervient même dans certaines polémiques du jour, — notamment au sujet du *landsmaal*, et en 1863 il sonne la

[1] Tome I, p. 131.
[2] Tome II, pp. 230-231.
[3] Tome III, p. 108.
[4] Tome V, p. 251.
[5] *Ibid.*, p. 317.
[6] Tome VI, p. 240.
[7] Tome IX, p. 142.



cloche d'alarme lorsque la Prusse devient menaçante pour le Danemark. Mais « nul n'en fut effrayé [1] ». Il se rend compte que sa voix ne porte pas lorsqu'il traite des questions de ce genre. Il aborde alors dans ses drames des problèmes très généraux, d'ordre philosophique et transcendant, puis se confine bientôt dans les « drames modernes », qui semblent ne plus traiter que des questions morales dans le cercle de famille. Il a évidemment pensé à cette succession de ses œuvres lorsqu'il a fait construire à Solness d'abord des églises, et ensuite des foyers pour les familles humaines. Et si, à ces demeures devenues sa spécialité, Solness voudrait ajouter de hautes tours, c'est bien parce qu'il est un vrai représentant d'Ibsen.

L'ambition d'exercer une influence n'a pas quitté Ibsen lorsqu'il est passé des drames philosophiques aux drames modernes. Son champ d'action a changé, non son désir d'action. Et ses idées sont restées sensiblement les mêmes. On le voit assez par la persistance avec laquelle il rappelle *Empereur et Galiléen* et le troisième empire [2]. Et à son retour du cap Nord, il écrivait encore dans l'album d'une cantatrice suédoise :

> Chère Sigrid Arnoldson,
>
> Je pense que nous sommes d'accord si je dis que notre tâche et notre but ne sont pas de remporter des triomphes, mais d'ennoblir l'esprit des hommes par des impressions de beauté et l'interprétation de la vérité.
>
> *Kristiania, le* 30 *août* 1891.
>
> Votre dévoué Henrik IBSEN.

Cette abnégation poussée jusqu'à l'esprit de sacrifice comprenait, au fond, un élément d'égoïsme. Ibsen n'insistait pas sur ce point, mais il s'en rendait parfaitement compte, même au temps où il était le plus intransigeant. Il lui est arrivé d'écrire que pour accomplir une œuvre, un vigoureux égoïsme était

[1] Tome VII, p. 162.
[2] V. surtout le discours de Stockholm, tome XIV, p. 311.



nécessaire. Ainsi, par son esprit de sacrifice l'auteur est victime de son œuvre, et par la brutalité de son égoïsme, il fait d'autres victimes. Tout se paye, et la gloire s'achète cher. C'est le thème de la Némésis dont Straamand, dans *La Comédie de l'Amour*, déjà menace Falk [1]. La vie naturelle refoulée prend sa revanche. Mais peu à peu ce motif se transforme dans l'œuvre d'Ibsen. Si Brand et Falk bravent la Némésis avec enthousiasme, Julien montre plus d'inquiétude, et bientôt la déesse grecque est remplacée par la conscience chrétienne et les troubles que cause la pensée des victimes. Gregers Werle et Rosmer sont des hommes à la conscience malade. Solness également, et son angoisse, qui confine à la folie, provient directement de la conduite qu'il a dû tenir pour satisfaire ses hautes ambitions.

La vie se concilie mal avec l'ambition, avec l'art, avec l'action qui exige des sacrifices. La vie, c'est-à-dire la recherche du bonheur simple et durable. Et la différence est grande entre la façon dont Ibsen semblait tendre autrefois à résoudre ce conflit, et ses tendances récentes. Falk n'avait que mépris pour le bonheur paisible, et disait à Straamand :

> Je ne bats pas comme or le laiton du bonheur [2].

Et progressivement la recherche du bonheur entre dans les préoccupations des personnages sympathiques à Ibsen. Lona Hessel veut assurer à Dina Dorf, dans *Les Soutiens de la Société*, une union qui la rende heureuse tout en lui permettant une libre activité. Ce n'est pas un compromis entre des aspirations contradictoires, mais la pleine satisfaction des deux à la fois. Cependant il est clair qu'une telle solution idéale ne peut être qu'une bonne intention. Quiconque se dévoue à son œuvre doit renoncer à la vie paisible. Et si le « vigoureux égoïsme » entraîne des actes douloureux à autrui, et, par suite, des troubles de

[1] Tome VI, pp. 209 et 213.
[2] *Ibid.*, p. 213.

conscience, le désir du bonheur, qui subsiste, amène un sentiment de révolte contre le principe même de telles inquiétudes paralysantes. C'est le cas de Julien, et c'est le cas de Rosmer. Tous deux se tournent contre le christianisme, surtout parce qu'il abolit la liberté d'action par les scrupules qu'il impose. Julien dit, lorsqu'il est, ou se croit encore chrétien, à son ami Salluste, qui est païen : « Tu es heureux, toi, dont les dieux sont loin ; oh ! cette verdeur de la volonté [1] !... »

Ibsen était lui-même incroyant. Il dit dans un de ses poèmes de jeunesse :

je ne cherche plus là de soutien ;
la dévotion n'est pas mon fait [2].

Il est vrai que le poème est intitulé : « Doute et espoir. » Un reste de foi subsiste donc en lui, à vingt ans, et toute sa vie la religion hante son esprit, la Bible est constamment sur sa table, et il conservera pendant quelques années l'habitude, prise dans la Rome papaline, de saluer les prêtres rencontrés dans la rue, ce qui ne l'empêchera pas de donner dans ses pièces des portraits d'ecclésiastiques déplaisants ou ridicules : le doyen, dans *Brand*, Straamand, dans *La Comédie de l'Amour*, Manders, dans *Les Revenants*, sans compter ces autres représentants de l'Église, Rörlund, dans *Les Soutiens de la Société*, et Kroll, dans *Rosmersholm*. Ses œuvres témoignent assez qu'il était incroyant, et Christopher Bruun ne s'y trompait pas, comme on le voit dans la lettre qu'il m'a écrite [3]. Mais Ibsen n'exprimait jamais en propres termes ses idées sur ce point. Interrogé directement, un jour, par le romancier danois Meïr Goldschmidt, il fut choqué d'une telle indiscrétion, et fort gêné [4]. Et s'il avait perdu la foi, la fréquence, dans ses drames, du thème des scrupules de conscience, qu'il avait évidemment

[1] Tome X, p. 185.
[2] Tome I, p. 93.
[3] Tome VII, p. 114.
[4] G. Brandès, *Levned*, II, pp. 107-108.

éprouvés, indique bien qu'il lui était resté un esprit chrétien, spécialement sous la forme piétiste qui était si répandue à Skien.

Solness aussi a des scrupules de conscience. Il a été croyant, a construit des églises avec un enthousiasme religieux, et il a perdu la foi. Mais il s'adresse à Dieu pour lui dire qu'il n'a plus foi en lui. Cependant il n'accuse pas ce Dieu de lui avoir donné une conscience malade, comme Julien le reprochait au christianisme. C'est Hilde qui exprime l'idée du César sur le point d'apostasier. Elle dit que les Vikings, eux, avaient la « conscience robuste ». C'est bien l'équivalent du : « Tes dieux sont loin. » Et ce christianisme qui conserve prise sur l'esprit de celui qui a cessé d'y croire, objet ancien des méditations d'Ibsen, l'a sans doute particulièrement occupé à son retour en Norvège, alors qu'il paraît avoir été plus ou moins en froid avec sa femme, et a dû être en proie à la maladie du scrupule, parce que sa vive amitié pour Hildur Andersen donnait quelque motif à la jalousie de Susanna.

Tout cela se trouve dans le personnage si complexe de Solness, et Ibsen a eu l'occasion de passer en revue la plupart de ses idées et la plupart de ses œuvres, et de les considérer sous un aspect nouveau. Une fois de plus, il s'est « érigé en tribunal de soi-même ». Et s'il l'a fait, ce n'est pas parce que le sujet de son drame l'y amenait, c'était parce qu'il y était conduit par les circonstances de sa vie, et ce sont ses méditations qui ont modifié le drame qui l'occupait dès avant son retour à Kristiania. Les modifications décisives sont intervenues pendant la « crise », entre le printemps et le commencement d'août 1892, mais on ne peut dire en quoi elles ont consisté, puisque l'on n'a pas de manuscrits antérieurs au brouillon commencé en août. J'aurais tendance à croire que le thème des scrupules de conscience et l'histoire de la fente dans le tuyau de cheminée ont été l'addition dernière au plan établi, avant l'écriture du brouillon que nous avons. Mais cela ne peut être qu'une hypothèse.

Quoi qu'il en soit, il est certain que *Le Constructeur Solness*

occupe une place un peu à part dans la production d'Ibsen. Il avait coutume de donner quelques traits de lui-même à ses personnages principaux, mais il n'était que très partiellement leur modèle. Cette fois non plus, il n'a pas fait son propre portrait. Pour cela, il manque à Solness, notamment, la crainte du scandale, si caractéristique chez Ibsen. Mais Solness approche du portrait plus qu'aucun autre personnage de son théâtre. Il le savait, et l'a même reconnu : « C'est un homme à qui je suis un peu apparenté, » a-t-il dit quelques années plus tard. Jules Claretie a interviewé Ibsen en 1897, et lui a dit que, parmi ses œuvres, c'était *Solness* qu'il préférait, ce qui plut fort à Ibsen, qui lui déclara : « C'est la pièce où j'ai pris le plus de moi-même [1]. » Elle est en quelque sorte le résultat d'un examen de conscience qui englobait toute sa vie.

Mais comment tout cela s'agence-t-il en drame? L'action, en somme, se réduit à montrer comment Solness s'est résolu à monter une seconde fois en haut d'une tour. Au premier acte, on apprend qu'il l'a fait autrefois, en un moment, pour lui, solennel. Au second acte, on apprend qu'il est sujet au vertige, qu'il n'ose pas « monter aussi haut qu'il bâtit », si bien que son ascension ancienne était un exploit mémorable dans sa vie, et cependant on le voit vaguement tenté de recommencer. Au troisième acte, son amour pour Hilde le met dans un tel état d'exaltation qu'il gravit l'échafaudage, et tombe.

La pièce est de facture très classique. L'action simple se passe en vingt-quatre heures, non, il est vrai, toute au même endroit, mais dans la même maison, en trois décors.

La pièce est réaliste par le dialogue coupé, par le soin qu'a pris Ibsen de conserver à chaque personnage son style personnel, selon son caractère et sa profession, par le naturel des réactions psychologiques de tous au cours de la conversation. S'il y a quelque invraisemblance dans la rapidité avec laquelle

[1] *Morgenbladet*, 20 juillet 1897, d'après le *Figaro*.

Hilde produit chez Solness l'exaltation dont il est victime, ce n'est là qu'une condensation dans le temps, inhérente à la technique dramatique, et dont le lecteur ou le spectateur s'aperçoit à peine.

Et cependant beaucoup de lecteurs et spectateurs ont été déconcertés par ce drame. Georg Brandès paraît l'avoir été aussi, et il en parle en homme qui a cherché à se rendre compte de ce qui l'avait gêné. Il insiste sur la réplique où Hilde demande à Solness s'il est vrai qu'il « n'ose pas... ne peut pas monter aussi haut qu'il bâtit »? C'est, dit Brandès, la réplique centrale de la pièce, et cela signifie que Hilde ne peut supporter l'idée que son grand homme ne soit pas, dans sa propre vie, à la hauteur de son idéal. Seulement, le vertige ajoute une image à l'idée. C'est un symbole. Et contre ce symbole, Brandès élève une objection :

Beaucoup d'art est, en effet, nécessaire pour nous faire croire complètement au symbole, en sorte qu'il ne donne pas l'impression de pur symbole. Ibsen, pour maintenir le lecteur dans l'atmosphère de la pièce, a dû, avec un soin merveilleux, boucher toutes les portes et fenêtres de façon à empêcher tout souffle de saine raison humaine de la vie quotidienne de pénétrer. Car si cela se produisait, la magie serait rompue. Si un seul des personnages de la pièce soulignait une seule fois le fait que la disposition ou la non-disposition au vertige n'est tout de même pas une mesure de la grandeur d'un constructeur, l'émotion et le symbolisme seraient brisés. Mais toute allusion de ce genre est écartée.

Je ne crois pas que le défaut de rapport entre le talent de l'architecte et sa disposition au vertige gêne le lecteur autant que le croit Brandès. Mais certainement c'est le caractère symbolique de l'œuvre qui déconcerte maint lecteur. Ou plutôt, non. Ce n'est pas le symbole lui-même. C'est la forme particulière qu'Ibsen, à son ordinaire, donne au symbole, qui a sa valeur comme tel, et qui, en même temps, n'exclut pas une explication toute réaliste. Ibsen, en cette matière, comme en tant d'autres, ne cherche pas un compromis entre deux tendances inconciliables. Il veut être complètement réaliste et

pleinement symboliste. Après que Hilde s'est apitoyée sur le sort de Mme Solness, il ne reste plus à l'exaltation commune de Hilde et de Solness que le refuge dans le « château de nuage », et Brandès cite ces répliques :

— Le seul édifice que je crois pouvoir abriter du bonheur humain, je vais le bâtir maintenant.
— Maître..., vous pensez à nos châteaux de nuage.
— Les châteaux de nuage, oui.
— Je crains que vous ayez le vertige avant que nous soyons à mi-chemin.

. . . .

— Alors, que je vous voie libre et haut en l'air!

Et Brandès d'ajouter :

En quoi une interprétation est-elle ici nécessaire? Tout est là en termes clairs, et tout si judicieux que cela peut se comprendre à la lettre, produire un effet saisissant sur un enfant, et tout est transparent, et à double sens, dans la double exaltation de Hilde et de Solness [1].

On sait combien Ibsen avait coutume de protester contre la tendance des critiques à discuter les idées qu'ils croyaient voir exprimées dans ses œuvres, au lieu d'en apprécier la valeur littéraire et dramatique. Il avait cherché, disait-il, à peindre des hommes et à conter des destinées humaines. Il n'a pas manqué de le dire aussi à propos de *Solness*. Pourtant, par exception, il lui est arrivé de dire que la pièce devait être comprise « symboliquement [2] ». Mais lorsqu'il a vu à la scène une interprétation où le côté symbolique du drame était mis en évidence, représentation dont il était d'ailleurs satisfait, il a trouvé qu'on y avait mis trop de symbolisme [3]. Il voulait évidemment que la pièce fût jouée de façon réaliste, comme si les acteurs ne se doutaient pas qu'elle avait un double sens.

[1] G. Brandès, *Henrik Ibsen*, pp. 166-169.
[2] *Morgenbladet*, 1892, n° 124, article attribué au professeur Monrad. (Voir D. A. Seip, dans *Hundreaarsutgaven*, XII, p. 25.)
[3] *Morgenbladet*, 20 juillet 1897.

***

Comme il était en pleine rédaction du second acte de *Solness*, un événement d'importance se produisit dans la vie d'Ibsen. Son fils unique se maria. Et le public fut très surpris, parce qu'il épousait Bergliot Björnson, fille de Björnstjerne. On croyait généralement que la réconciliation entre Ibsen et Björnson était plus formelle que réelle, et qu'une hostilité latente subsistait entre ces deux hommes si opposés de nature, en sorte que ce rapprochement familial paraissait singulier. Mais ils n'y ont été pour rien, ni l'un ni l'autre, le mariage fut conclu entre les deux jeunes gens, et il n'y eut sans doute aucune discussion d'intérêts entre les parents, selon l'usage norvégien. Henrik Ibsen et Björnstjerne Björnson ne paraissent pas avoir été enchantés de l'événement, mais c'était l'affaire de Bergliot et de Sigurd. La cérémonie eut lieu dans le salon d'Aulestad, la propriété de Björnson, en septembre 1892. Quelques jours auparavant, Björnson avait écrit à Ibsen :

> ... De plus, comme je n'assisterai pas (et Karoline non plus, je pense) à la consécration religieuse, puisque nous savons qu'elle n'a pas de vérité pour eux, de même qu'elle n'en a pas pour nous, vous devriez, vous qui l'avez désirée, y assister, afin qu'ils ne soient pas tout à fait sans leurs parents à cet acte auquel vous tenez [1].

Et il invitait Henrik et Susanna Ibsen à venir à Aulestad. Ibsen, en plein travail, ne se dérangea pas, et Mme Ibsen vint seule. Et en fait, Björnson et Karoline assistèrent avec elle, dans leur propre salon, à la bénédiction religieuse.

[1] Lettre du 3 septembre 1892, *Edda*, 1938, p. 122.

CHAPITRE V

LA CRITIQUE ET LES REPRÉSENTATIONS

En envoyant à Copenhague son manuscrit définitif, Ibsen écrivit à August Larsen, qui corrigeait ses épreuves :

Je suis content d'avoir enfin mené heureusement à bien ce grand ouvrage. J'en éprouve un sentiment de libération. Mais cela me laisse tout de même un regret et un vide [1].

Et à son éditeur il écrivait quelques jours plus tard :

J'espère qu'en lisant le manuscrit vous avez eu l'impression que Kristiania s'est montré un endroit favorable à mon travail [2].

Il était évidemment satisfait de son œuvre. Elle parut le 12 décembre, mais la première édition norvégienne, de 12 exemplaires, avait paru à Londres chez Heinemann, pour préserver les droits de l'auteur en Angleterre [3]. Les traductions anglaise, française et allemande furent publiées peu de semaines après, bientôt suivies des traductions russe, hollandaise, hongroise, tchèque et polonaise.

Aussitôt les comptes rendus de remplir les journaux, et les discussions se prolongèrent en 1893. Les critiques avaient ample matière à interprétations, ce qui avait toujours été leur fort à propos des œuvres d'Ibsen :

Tandis que l'on retrouve en Solness Ibsen lui-même, un second y découvre Björnson, un troisième, un symbole du parti de droite, un

[1] Lettre du 30 octobre 1892, *Bogormen*, p. 27.
[2] Lettre du 10 novembre 1892, citée par D. A. Seip, *Hundreaarsutgaven*, XII, p. 21.
[3] Edmund Gosse, dans la préface à la seconde édition de sa traduction.

quatrième, de la gauche et de ses chefs ; un cinquième voit en Solness un représentant de l'esprit humain en révolte contre Dieu, et qui doit, par suite, succomber, un sixième, la jeunesse (Hilde Wangel) en lutte contre la précédente génération, etc.

Ce résumé de la critique se trouve dans une brochure intitulée « Les types de femmes d'Ibsen sont-ils norvégiens[1] ? » où l'on s'est gardé de ce genre d'interprétations. Émus de quelques réflexions émises dans des revues étrangères (il en cite deux françaises et une anglaise), l'auteur craint que la renommée universelle d'Ibsen ne nuise à la Norvège en répandant des idées fausses sur les mœurs du pays. Il avait déjà traité ce sujet sous un aspect plus général l'année précédente. Il y revient pour s'occuper spécialement des héroïnes d'Ibsen, et c'est, bien entendu, à propos de Hilde qu'il a éprouvé le besoin de les passer en revue. En France, nous connaissons cela : bien que la langue, et la société y soient connues d'un grand nombre d'étrangers, ce qui n'est pas le cas en Norvège, on y est habitué à voir les jugements de l'étranger sur les mœurs françaises formés d'après la littérature et souvent assez ridicules. Seulement, l'auteur de la brochure n'a pas de chance lorsqu'il s'en prend à Hilde, qui est unanimement considérée par les critiques norvégiens modernes comme le vrai type de la jeune fille norvégienne. Ils ne veulent pas dire par là que la jeune fille norvégienne ait coutume de s'emballer à douze ans pour un homme qu'elle ira relancer dix ans plus tard. C'est la hardiesse, l'allure, le style des jeunes filles norvégiennes modernes qu'Ibsen a merveilleusement observés et rendus à son retour en Norvège, alors qu'autrefois il les avait connues bien différentes.

Mais ce n'est pas à cela que la plupart des critiques prêtaient le plus d'attention. Ils se rappelaient la conférence de Hamsun, et insistaient, par suite, sur les relations entre Solness et Ragnar Brovik. On identifiait volontiers Solness à Björnstjerne Björnson,

[1] *Er Ibsens kvindetyper norske?* par N. Hertzberg, 1893, p. 23.

et le vieux Brovik à Sverdrup, tandis que plus tard on a identifié Solness à Bismarck et Ragnar à Guillaume II. Plus tard encore, Solness est devenu Gladstone [1].

Ibsen a dû s'amuser à lire les critiques, et, selon son habitude, il se garda d'intervenir dans les discussions. Il a dû s'amuser, et en même temps être un peu agacé. Aussi fut-il enchanté de lire le compte rendu d'Edvard Brandès [2], où toutes les interprétations symboliques étaient écartées : « Les mots veulent dire exactement ce qu'ils signifient. » Et Ibsen s'empressa d'écrire pour remercier :

Ce que vous pouvez écrire sur mes ouvrages est toujours pour moi du plus grand poids et de grande importance. Et précisément cette fois-ci j'avais particulièrement à cœur de voir les personnages dépeints exactement compris et expliqués, et notamment de voir insister sur leur qualité de personnages réels, comme vous l'avez fait [3].

Au bout de trois mois un journal publia cette note :

On raconte, de source que l'on prétend absolument sûre, qu'Ibsen a déclaré devant des gens dignes de foi qu'il ne comprend pas sur quoi l'on se dispute. Le drame représente tout simplement des gens qu'il a connus, placés, bien entendu, sous un éclairage poétique et poétiquement colorés [4].

C'est sans doute Ibsen lui-même qui a trouvé ce moyen d'intervenir sans se mettre en avant.

Les critiques étaient d'ailleurs d'accord pour louer l'admirable technique, et le style, etc., du nouveau drame. Ibsen était sacro-saint, et même N. Hertzberg, qui s'inquiétait du tort que pourraient faire à la Norvège des pièces à son avis peu flatteuses pour les mœurs norvégiennes, parlait de l'auteur avec respect et admiration. Et cependant on voit que sa pièce était

[1] D'après D. A. Seip, *Hundreaarsutgaven*, XII, p. 25. Les circonstances m'ont empêché d'aller lire à Oslo la critique des deux pièces contenues dans le présent volume.

[2] *Politiken*, 22 décembre 1892.

[3] Lettre du 27 décembre, *Breve*, II, p. 199.

[4] *Morgenbladet*, 30 mars 1893, cité d'après D. A. Seip.

accueillie avec l'incompréhension habituelle. Le seul changement était que l'hostilité ancienne avait fait place à un hommage universel. Et le public était déconcerté comme la critique. On le vit bien lors de la représentation, car la pièce, jouée au « Théâtre de Christiania » le 8 mars 1893, n'obtint qu'un succès honorable : quinze représentations dans la saison, et treize l'année suivante. Et cependant la pièce était fort bien jouée, le compte rendu de Gunnar Heiberg apprécie fort l'acteur qui jouait Solness, et il est enthousiaste au sujet de Mme Dybwad, l'étoile nouvelle qui se révélait dans le rôle de Hilde [1]. L'article de Gunnar Heiberg ne cherche d'ailleurs aucunement à expliquer ou interpréter le drame : il s'en tient à l'analyse des caractères, comme il convient lorsqu'il s'agit du jeu des acteurs.

En 1894, Mme Andresen-Butenschön, sous le nom de Hélène Dickmar, publia une brochure intitulée : « Deux études littéraires. I. La littérature moderne ; II. Henrik Ibsen : Le Constructeur Solness. » En réalité, il n'y a là qu'une étude littéraire, la première partie étant une simple introduction à la seconde. L'auteur voulait situer l'œuvre d'Ibsen dans la littérature récente, et il y aura lieu de revenir sur ce sujet. Mais ici c'est de *Solness* considéré comme œuvre isolée qu'il s'agit, et c'est bien ainsi que le drame est examiné dans la seconde partie. Hélène Dickmar raconte l'évolution psychologique de Solness depuis sa jeunesse jusqu'au lever du rideau, puis elle suit ses émotions et sa transformation au cours de ses conversations avec Hilde, et elle montre combien tout est parfaitement logique et naturel. C'est, en somme, la méthode suivie dans ses analyses par Vasenius, du moins jusqu'au moment où Solness devient amoureux. Car, à partir de ce moment, il y a un changement.

On dirait vraiment que soudain résonne un ton nouveau, un étrange et clair son de harpe vibre, mêlé aux puissants accords fantastiques du drame ou au-dessus d'eux !

[1] G. Heiberg, *Ibsen og Björnson paa scenen*, p. 65.

Ainsi se fondent, à partir de ce moment, poésie et réalité, passion terrestre et visions idéales, douleur humaine déchaînée, et aspiration à la sainte beauté de l'art... le tout dans une vaste harmonie. Et gens, actions et situations s'élèvent dans les régions à demi voilées de la poésie et du symbole [1] !

Ce passage d'un réalisme strict à une fin où l'imagination poétique prend son essor, et où le réalisme n'est plus conservé que dans le détail et la forme a sans doute beaucoup contribué à déconcerter maint lecteur. On peut d'ailleurs observer que si Hélène Dickmar a été amenée à présenter sa remarque à propos de *Solness*, elle aurait pu l'étendre à bon nombre d'autres drames d'Ibsen, en remontant même jusqu'à *Catilina*. Réaliste, Ibsen l'était d'instinct, et d'instinct, il n'était pas moins symboliste. Et sa nature ne le portait pas à choisir entre deux pareilles tendances, non plus qu'à chercher entre elles quelque compromis. Il s'efforçait d'être à la fois rigoureusement réaliste et profondément symboliste.

Je crois bien qu'au début, maint lecteur et auditeur norvégien n'était pas loin de penser ce que A. Schack a écrit plus tard : pour lui, le drame n'exprime aucune idée, les personnages sont des êtres anormaux et irréels, et les symboles de simples succédanés pour remplacer les idées qui manquent. Mme Solness représente la morale (le devoir) et Hilde la morale de bête fauve, c'est-à-dire l'absence de toute conscience. Ibsen les condamne toutes deux et ne met rien à la place. C'est « le scepticisme content de lui-même [2] ».

Mais la pièce ne tarda pas à être comptée comme l'un des chefs-d'œuvre ibséniens, notamment par Georg Brandès, qui même estima que *Solness* était un des points culminants dans la production d'Ibsen [3].

Le public anglais a été complètement dérouté, précisément,

[1] Hélène Dickmar, *To literære studier*, p. 66.
[2] A. Schack, *Om udviklingsgangen à Henrik Ibsens digtning*, pp. 183-188.
[3] G. Brandès, *Henrik Ibsen*, p. 171.

il semble, par le symbolisme ibsénien, et la critique fut résolument et unanimement hostile.

En France, le comte Prozor, dans la préface de sa traduction, a prévenu les critiques de tout ce que la pièce contenait d'autobiographique, sous une forme symbolique, et terminait par cette phrase : « *Solness* est, je crois, la première confession qu'un poète nous ait faite au théâtre. » Et les critiques ont tenu compte de cet avis, mais leurs opinions furent singulièrement dispersées. Maeterlinck voyait dans *Solness* « le plus étrange des drames étranges d'Ibsen », et le trouvait très nouveau : « Il règne dans ce drame somnambulique je ne sais quelles puissances nouvelles. Tout ce qui s'y dit cache et découvre à la fois les sources d'une vie inconnue. » Édouard Schuré estimait qu'Ibsen y « apporte un nouveau concept de la vie. » Par contre, Henry Fouquier pense avoir bien compris le symbolisme de la pièce. « Il ne faut, pour cela, que ne pas s'arrêter trop aux maladresses de la composition et aux incohérences de la forme. » Le critique du *Figaro* a cru qu'Ibsen avait traité plus lourdement le cas du personnage orgueilleux de Pailleron dans *La Souris*. Henry Bauer, thuriféraire habituel d'Ibsen, est déçu : « Tous ces éléments qui viennent d'ouvrages antérieurs, notamment de *Rosmersholm*, sont agités et combinés dans une action un peu confuse, au cours de trois actes qui n'ajoutent certainement rien à la gloire d'Ibsen. » Et pour Sarcey, « de tous les ouvrages qu'on nous a donné de Henrik Ibsen, celui-là est sans contredit le plus médiocre ; il est à la fois obscur et puéril. Le second acte n'est presque tout entier qu'une longue conversation entre Solness et Hilde. Je défie bien les plus subtils abstracteurs de quintessence de savoir, après qu'ils ont parlé, ce qu'ils ont voulu dire. C'est du pur galimatias [1]. »

Mais ce fut avec la troupe de l'Œuvre que *Solness* obtint son

[1] Citations d'après Dikka Reque, *op. cit.*, pp. 93-107.

premier grand succès à la scène. Non pas à Paris, le 3 avril 1894, où la critique, ainsi qu'on vient de le voir, fut très partagée, mais à Kristiania, où Lugné Poë emmena sa troupe pour jouer *Rosmersholm* et *Solness* devant le public norvégien assez méfiant.

Edvard Brandès a rendu compte assez dédaigneusement de cette équipée audacieuse. Son article commence par un éloge d'Antoine, véritable introducteur d'Ibsen en France, puis ironise au sujet de la suffisance de Lugné Poë, qui, arrivé le matin, fait l'après-midi une conférence pleine d'impertinences, et joue *Rosmersholm* le soir avec une troupe médiocre, des costumes ridicules, et un Ulrik Brendel déplorable. Représentation ennuyeuse, dit-il. Toutefois, Edvard Brandès admet que la représentation de *Solness* a eu une réelle valeur. Il loue Bady comme Hilde, et trouve que Lugné Poë, qui était bon dans le rôle de Rosmer, a été, dans celui de Solness, meilleur qu'Emil Poulsen, le grand acteur de Copenhague [1].

Tout différent est le récit de Herman Bang, conseiller toujours fidèle de l'Œuvre pour les pièces d'Ibsen. Il accompagna Lugné Poë dans sa visite chez Ibsen, le lendemain de la représentation de *Rosmersholm*, à laquelle le Maître avait assisté. L'entrevue eut lieu en allemand, et Ibsen « scanda » cette phrase, dont Lugné Poë fut très frappé : « Les comédiens français sont plus aptes que bien d'autres à jouer mes pièces. On ne le comprend pas assez : un auteur de passion doit être joué avec passion, point autrement. » Ibsen, par cette parole, « avait modifié tout le caractère, jusque-là languissant et un peu chantant de notre interprétation », dit Lugné Poë [2]. Ibsen promit d'assister à la représentation, qui eut lieu le 5 octobre 1894, et Bang raconte :

J'avoue que de la représentation de *Rosmersholm* il ne me reste aucun souvenir, car tout notre intérêt allait vers *Le Constructeur*. Cela se comprenait. L'étrange pièce de la connaissance de soi n'avait produit aucun

[1] Edvard Brandès, dans *Samtiden*, V, pp. 369-377.
[2] Lugné Poë, *Ibsen*, pp. 80 et 81.

effet sur les scènes nordiques, et c'était l'espoir secret des Français de ressusciter la pièce par une interprétation qui transforme aussitôt l'œuvre et en fait le duel d'amour du génie, ce qu'elle est, à mon avis.

Tout paraît justifier cette interprétation. Elle seule rend naturel et fait comprendre d'un seul coup toutes les concessions et les aveux du constructeur. Saisi par l'amour, son âme cède à un irrésistible besoin de confession. Passé, avenir, angoisse, espoir, souffrances lointaines, rêves de bonheur ; ce qui est caché et ce qui est entrevu ; ce sur quoi l'on a médité et ce que l'on n'a jamais compris... tout cela, à l'éveil et au grandissement de l'amour, jaillit des lèvres en paroles qu'on est obligé de prononcer. Solness voit Hilde et il aime Hilde. Et, tandis que l'amour l'enveloppe d'une étincelante fumée dorée, il montre à l'aimée, dans une merveilleuse extase, son âme toute entière..., l'âme et les abîmes du génie jusqu'en leurs ultimes profondeurs. Dans ce chant d'amour qui monte et monte, les « symboles » disparaissent et les « paradoxes » deviennent évidents, comme la manifestation d'un cœur qui veut tout offrir à l'aimée...

D'un homme qui offre tout et... meurt. Car Solness est vieilli. Ce bonheur est un fardeau qu'il peut saisir, mais qu'il ne peut plus sou lever, ne peut plus porter. [...]

Le soir venu, Ibsen était dans sa loge. Pendant le premier acte, il fut, comme d'habitude, immobile, et personne n'aurait pu dire si seulement il voyait et écoutait. Il me sembla pourtant, vers la fin de l'acte, que son attention s'était éveillée. Mais au cours du second acte, Ibsen se dressa. Au fond de sa loge, debout, appuyé contre le mur, il suivit des yeux chaque mouvement des acteurs. Et comme si le regard du maître eût prêté aux comédiens une puissance et un talent accrus, le chant d'amour s'amplifia sur la scène et gronda de plus en plus comme un orage jusqu'à la chute du rideau.

Pendant le troisième acte, Ibsen resta penché par-dessus la rampe de sa loge. Je vis et sus alors que Lugné Poë et Mme Bady avaient triomphé. Dans une joie débordante je criai aux étudiants norvégiens qui avaient joué le rôle de figurants : « Messieurs, courez dehors acclamer le maître. » Et ces jeunes gens se précipitèrent, formèrent la haie, et saluèrent le constructeur à son passage.

Quand je retournai au Grand Hôtel, Henrik Ibsen vint au-devant de moi. Je ne l'ai vu qu'une fois ému, et ce fut à ce moment-là. Il me tendit ses deux mains, qui étaient glaciales, comme encore réfrigérées par l'émotion, et il me dit : « Ç'a été la résurrection de ma pièce [1]. »

[1] *Die Neue Rundschau*, 1906, pp. 1498-1499.

Ibsen a témoigné sa vive reconnaissance à Lugné Poë en lui faisant remettre peu après une décoration en or qu'il obtint pour lui d'Oscar II, et plus tard, en lui conférant des droits sur les représentations de ses pièces en France.

LE CONSTRUCTEUR SOLNESS

PIÈCE EN TROIS ACTES

PERSONNAGES

HALVARD SOLNESS, *maître constructeur.*
MME ALINE SOLNESS, *sa femme.*
LE DOCTEUR HERDAL.
KNUT BROVIK, *autrefois architecte, maintenant employé chez Solness.*
RAGNAR BROVIK, *son fils, dessinateur.*
KAJA FOSLI, *teneuse de livres.*
MLLE HILDE WANGEL.
QUELQUES DAMES.
FOULE DANS LA RUE.

(L'action se passe chez le constructeur Solness.)

ACTE PREMIER

(Salle de travail médiocrement meublée chez le constructeur Solness. Une porte à deux battants, à gauche, conduit à l'antichambre. A droite est la porte qui mène aux pièces intérieures de la maison. Au mur du fond, porte ouverte sur la salle de dessin. Sur le devant, à gauche, un pupitre avec des livres, des papiers et de quoi écrire. Au delà de la porte, un poêle. Dans le coin à droite, un canapé avec une table et deux chaises. Sur la table, une carafe d'eau et un verre. Une table plus petite avec un siège à bascule et un fauteuil au premier plan à droite. Lampes de travail allumées sur la table de la salle de dessin, sur la table du coin et sur le pupitre.)

Dans la salle de dessin sont assis KNUT BROVIK *et son fils,* RAGNAR, *occupés à des plans et des calculs. Dans la salle de travail,* KAJA FOSLI, *debout au pupitre, écrit dans le grand livre.* KNUT BROVIK *est un vieil homme mince à cheveux et barbe blancs. Il est vêtu d'une redingote noire un peu usée, mais soignée. Il porte des lunettes et une cravate blanche un peu jaunie.* RAGNAR BROVIK *a dans les trente ans, il est bien habillé, blond, légèrement voûté.* KAJA FOSLI *est une jeune fille frêle de vingt et quelques années, habillée avec soin, mais d'apparence maladive. Elle a un abat-jour vert devant les yeux. Tous les trois travaillent quelque temps en silence.*

KNUT BROVIK, *se lève soudain de la table à dessin, comme pris d'angoisse, et respire péniblement en s'avançant dans l'ouverture de la porte.*

Non, je ne pourrai bientôt plus continuer !

KAJA FOSLI, *va vers lui.*

Ça va donc tout à fait mal, ce soir, mon oncle?

BROVIK

Oh ! ça empire tous les jours, je trouve.

RAGNAR, *s'est levé et s'approche.*

Tu devrais plutôt rentrer, père. Essayer de dormir un peu...

BROVIK, *avec impatience.*

Aller me coucher, peut-être? Veux-tu que j'étouffe au lit !

KAJA

Mais va faire un petit tour, au moins.

RAGNAR

Oui, c'est cela. Je vais aller avec toi.

BROVIK, *violemment.*

Je ne sortirai pas avant qu'il soit arrivé ! Ce soir même, je veux dire ce que j'ai à dire au ...

(Avec une colère concentrée.)

au... au patron.

KAJA, *inquiète.*

Oh ! non, mon oncle..., je t'en prie, attends un peu !

RAGNAR

Oui, père, il vaut mieux attendre.

BROVIK, *respirant avec peine.*

Ah ! oui..., oui !... Je n'ai pas le temps d'attendre bien longtemps, moi.

KAJA, *écoutant.*

Chut ! Je l'entends en bas dans l'escalier !

(Ils retournent tous les trois à leur travail. Court silence.)

(Le constructeur Halvard Solness entre par la porte de l'antichambre. C'est un homme d'âge mûr, bien portant et vigoureux, aux cheveux frisés, coupés courts, à moustache brune et épais sourcils bruns. Il porte un veston gris-vert boutonné à grand col et larges revers. Il a sur la tête un chapeau gris de feutre mou et des cartons sous le bras.)

SOLNESS, *à la porte, indique du doigt la salle de dessin et demande à voix basse.*

Ils sont partis?

KAJA, *à voix basse, branlant la tête.*

Non.

(Elle ôte son abat-jour.)

(Solness circule dans la pièce, jette son chapeau sur une chaise, pose ses cartons sur la table devant le canapé et revient au pupitre. Kaja écrit sans arrêt, mais semble nerveuse et agitée.)

SOLNESS, *à haute voix.*

Qu'est-ce que vous inscrivez là, mademoiselle Fosli?

KAJA, *sursautant.*

Oh ! c'est seulement...

SOLNESS

Laissez-moi voir, mademoiselle.

(Il se penche sur elle, fait semblant de regarder le livre, et chuchote :)

Kaja?

KAJA, *écrivant, à voix basse.*

Oui?

SOLNESS

Pourquoi ôtez-vous toujours l'abat-jour, quand j'arrive?

KAJA, *comme précédemment.*

Parce que j'ai l'air si laide avec.

SOLNESS, *sourit.*

Et vous ne le voudriez pas, Kaja?

KAJA, *levant un instant les yeux vers lui.*

Pour rien au monde. Pas à vos yeux.

SOLNESS, *lui caresse légèrement les cheveux.*

Pauvre, pauvre petite Kaja...

KAJA, *baisse la tête.*

Chut !..., ils peuvent vous entendre !

(Solness traverse la salle vers la droite, revient, et s'arrête à la porte de la salle de dessin.)

SOLNESS

Quelqu'un est-il venu me demander?

RAGNAR, *se lève.*

Oui, les jeunes gens qui veulent se faire construire une villa à Lövstrand.

SOLNESS, *bougonnant.*

Ah ! ceux-là? Bon, qu'ils attendent. Je ne suis pas encore bien décidé sur le plan.

RAGNAR, *plus près, un peu hésitant.*

Ils tenaient tellement à avoir les dessins bientôt.

SOLNESS, *comme précédemment.*

Hé ! parbleu..., ils le veulent tous !

BROVIK, *lève les yeux.*

Car ils ont une folle envie de se mettre dans leurs meubles. à ce qu'ils ont dit.

SOLNESS

Mais oui, mais oui. On connaît ça ! Et alors ils se contentent de ce qui se trouve. Ils prennent un... un logis,

Une sorte de pied-à-terre, simplement. Mais pas un foyer. Non, merci bien ! Qu'ils s'adressent plutôt à un autre. Dites-le-leur quand ils reviendront.

BROVIK, *soulève ses lunettes sur son front et le regarde, étonné.*

A un autre? Renonceriez-vous à ce travail?

SOLNESS, *avec impatience.*

Oui, oui, oui, le diable m'emporte ! Puisqu'il en est ainsi, je... Plutôt cela que de bâtir au petit bonheur.

(S'interrompant.)

Car je ne les connais guère encore, ces gens !

BROVIK

Ce sont des gens sûrs. Ragnar les connaît. Il fréquente la famille. Des gens tout à fait sûrs.

SOLNESS

Oh ! sûrs..., sûrs ! Ce n'est pas du tout à cela que je pense. Bon Dieu !..., ne me comprenez-vous pas, vous non plus.

(Violemment.)

Je ne veux avoir rien à faire avec ces étrangers. Qu'ils s'adressent à qui ils voudront. Ça m'est égal.

BROVIK, *se lève.*

C'est votre ferme décision.

SOLNESS, *maussade.*

Oui, c'est dit... Une fois pour toutes.

(Il arpente la salle.)

(Brovik échange un regard avec Ragnar, qui fait un geste de dissuasion. Puis il entre dans la première pièce.)

BROVIK

Puis-je causer un peu avec vous?

SOLNESS

Volontiers.

BROVIK, *à Kaja.*

Entre là en attendant, toi.

KAJA, *inquiète.*

Oh ! mais, mon oncle...

BROVIK

Fais comme je te dis, enfant. Et ferme la porte derrière toi.

(Kaja entre en hésitant dans la salle de dessin, regarde Solness avec inquiétude et prière, et ferme la porte.)

BROVIK, *baissant un peu la voix.*

Je ne veux pas que ces pauvres enfants sachent combien je suis mal en point.

SOLNESS

Oui, vous avez bien mauvaise mine ces jours-ci.

BROVIK

Je serai bientôt au bout de mon rouleau. Mes forces baissent... d'un jour à l'autre.

SOLNESS

Asseyez-vous.

BROVIK

Merci..., je peux?

SOLNESS, *disposant le fauteuil.*

Voilà. Tenez... Eh bien?

BROVIK, *s'est assis avec peine.*

Oui, c'est de Ragnar qu'il s'agit. C'est ça qui est le plus dur. Qu'est-ce qu'il va devenir?

SOLNESS

Votre fils, il restera naturellement ici chez moi tant qu'il voudra.

BROVIK

Mais c'est justement ce qu'il ne veut pas. Il trouve qu'il ne peut pas... ne peut plus continuer.

SOLNESS

Bah ! il est fort bien rétribué, je pense. Mais s'il demandait davantage, je ne me refuserai pas à...

BROVIK

Non, non, ce n'est pas cela du tout.

(Avec impatience.)

Mais il faut qu'il ait un jour l'occasion de travailler pour son compte, lui aussi !

SOLNESS, *sans le regarder.*

Croyez-vous que Ragnar ait vraiment les dons qu'il faut?

BROVIK

Non, c'est là ce qui est désolant. C'est que j'ai commencé à douter de ce garçon. Car vous n'avez jamais dit sur lui... aucune parole encourageante. Et pourtant il me semble que ça ne peut pas être autrement, tout de même. Il doit avoir les dons.

SOLNESS

Bon, mais il n'a rien appris... rien à fond. Sauf le dessin.

BROVIK, *le regarde avec une sourde haine et dit d'une voix rauque :*

Vous n'aviez pas appris non plus grand'chose du métier, au temps où vous étiez employé chez moi. Mais vous vous êtes lancé quand même, vous.

(Il respire avec peine.)

Et vous avez réussi. Et vous m'avez coupé l'herbe sous le pied... à moi et à beaucoup d'autres.

SOLNESS

Oui, voyez-vous..., ça s'est bien arrangé pour moi.

BROVIK

Ça, vous pouvez le dire. Tout s'est bien arrangé pour vous. Mais vous ne pouvez pas avoir le cœur de me laisser mourir... sans avoir vu ce que vaut Ragnar. Et puis, je voudrais bien aussi les voir mariés... avant de disparaître.

SOLNESS, *acerbe.*

Est-ce elle qui le veut?

BROVIK

Ce n'est pas tant Kaja. Mais Ragnar en parle tous les jours.

(D'un ton suppliant.)

Il faut... il faut que vous l'aidiez à obtenir un travail personnel maintenant ! Il faut que je voie quelque ouvrage fait par ce garçon. Vous m'entendez !

SOLNESS, *hargneux.*

Mais je ne peux pas, que diable, lui décrocher des commandes dans la lune !

BROVIK

Il peut justement avoir une belle commande en ce moment. Un grand travail.

SOLNESS, *agité, surpris.*

Il le peut?

BROVIK

Si vous lui donniez votre assentiment.

SOLNESS

Quelle sorte d'ouvrage est-ce?

BROVIK, *avec quelque hésitation.*

Il peut bâtir la villa de Lövstrand.

SOLNESS

Celle-là ! Mais je la bâtirai moi-même !

BROVIK

Oh ! vous n'en avez guère envie.

SOLNESS, *sursautant.*

Guère envie ! Moi ! Qui ose dire cela?

BROVIK

Vous l'avez dit vous-même tout à l'heure.

SOLNESS

Oh ! n'écoutez jamais ce que je dis... comme ça... Ragnar peut-il avoir à construire cette villa?

BROVIK

Oui. Il connaît la famille. Et il a..., simplement pour s'amuser..., fait les dessins, et le devis, et tout...

SOLNESS

Et ces dessins, ils en sont contents? Ceux qui veulent habiter là?

BROVIK

Oui. Si seulement vous vouliez les examiner et les approuver, ils...

SOLNESS

Ils feraient construire leur foyer par Ragnar?

BROVIK

Ce qu'il voulait faire leur plaisait extrêmement. Ils trouvaient que c'était tout à fait nouveau, à ce qu'ils disaient.

SOLNESS

Oho ! Nouveau ! Pas une bâtisse surannée comme ce que je construis d'habitude !

BROVIK

Ils trouvaient que c'était autre chose.

SOLNESS, *avec une irritation contenue.*

C'est donc Ragnar qu'ils sont venus voir ici... quand j'étais dehors !

BROVIK

Ils sont venus vous voir, et vous demander si vous pourriez consentir à vous désister...

SOLNESS, *sursautant.*

Me désister ! Moi !

BROVIK

Si vous trouviez que les dessins de Ragnar...

SOLNESS

Moi ! Me désister pour faire place à votre fils !

BROVIK

Vous désister du contrat, ils voulaient dire.

SOLNESS

Oh ! ça revient au même.

(Avec un rire amer.)

Ah ! vraiment ! Halvard Solness..., va commencer à se désister ! Il va faire place à de plus jeunes. Aux tout jeunes, peut-être ! Pourvu qu'il fasse place ! Place ! Place !

BROVIK

Mon Dieu ! il y a bien place pour plus qu'un seul.

SOLNESS

Oh ! il n'y a tout de même pas tellement de place. Enfin, peu importe. Mais je ne me désisterai jamais ! Jamais je ne céderai devant personne ! Jamais de bon gré. Jamais au monde je ne le ferai !

BROVIK, *se lève avec effort.*

Vais-je donc quitter la vie sans tranquillité? Sans joie? Sans foi et confiance en Ragnar? Sans voir une œuvre de lui? Est-ce là ce qui m'attend?

SOLNESS, *se détourne à demi et murmure :*

Hm !..., assez de questions comme cela.

BROVIK

Non, répondez-moi. Dois-je quitter la vie si lamentablement?

SOLNESS, *semble lutter contre lui-même; il dit enfin, d'une voix basse, mais ferme :*

A vous de quitter la vie le mieux que vous pourrez.

BROVIK

Alors il le faut bien.

(Il remonte.)

SOLNESS, *le suit, presque désespéré.*

Oui, je ne peux pas faire autrement, voyez-vous ! Je suis ainsi fait ! Et je ne peux pas me changer !

BROVIK

Non, non..., vous ne pouvez pas.

(Il chancelle et s'arrête à la table près du canapé).

Vous me permettez de prendre un verre d'eau?

SOLNESS

Je vous en prie.

(Il remplit un verre et le lui tend.)

BROVIK

Merci.

(Il boit et pose le verre.)
(Solness va ouvrir la porte de la salle de dessin.)

SOLNESS

Ragnar..., il faut que vous veniez reconduire votre père.

(Ragnar se lève vite. Lui et Kaja entrent dans la salle de travail.)

RAGNAR

Qu'est-ce qu'il y a, père?

BROVIK

Prends-moi le bras. Et sortons.

RAGNAR

Bien. Habille-toi aussi, Kaja.

SOLNESS

Mademoiselle Fosli doit rester. Rien qu'un instant. J'a une lettre à écrire.

BROVIK, *regarde Solness.*

Bonne nuit. Dormez bien... si vous pouvez.

SOLNESS

Bonne nuit.

(Brovik et Ragnar sortent par l'antichambre. Kaja va au pupitre. Solness, debout près du fauteuil, penche la tête à droite.)

KAJA, *incertaine.*

Y a-t-il une lettre?

SOLNESS, *d'un ton bref.*

Non, certes non.

(Il la regarde durement.)

Kaja !

KAJA, *anxieuse, à voix basse.*

Oui?

SOLNESS, *indique le parquet d'un doigt impératif.*

Venez ici ! Tout de suite !

KAJA, *hésitante.*

Oui.

SOLNESS, *comme précédemment.*

Plus près !

KAJA, *obéit.*

Que me voulez-vous?

SOLNESS, *la regarde un moment.*

Est-ce vous que je dois remercier de cela?

KAJA

Non, non, n'en croyez rien !

SOLNESS

Mais vous marier, vous le voulez maintenant.

KAJA, *à voix basse.*

Ragnar et moi, nous avons été fiancés quatre... cinq ans, alors...

SOLNESS

Alors vous trouvez qu'il faut en finir. C'est bien ça?

KAJA

Ragnar et mon oncle disent que je le dois. Et il faut bien que je me soumette.

SOLNESS, *avec plus de douceur.*

Kaja, n'aimez-vous pas un peu Ragnar aussi, au fond?

KAJA

J'aimais extrêmement Ragnar autrefois... Avant de venir ici chez vous.

SOLNESS

Mais plus maintenant? Plus du tout?

KAJA, *passionnément, les mains jointes vers lui.*

Oh! vous savez bien qu'aujourd'hui je n'aime qu'un seul être! Et nul autre au monde! Jamais je n'aimerai quelqu'un d'autre.

SOLNESS

Oui, vous dites cela. Et vous me quittez tout de même. Vous me laissez seul ici avec tout cela.

KAJA

Mais ne pourrai-je pas rester ici chez vous, même si Ragnar...?

SOLNESS, *d'un ton sans réplique.*

Non, non, c'est impossible. Si Ragnar s'en va et travaille à son compte, il aura lui-même besoin de vous.

KAJA, *se tord les mains.*

Oh! il me semble que je ne pourrai pas me séparer de vous! C'est tellement, tellement impossible, je trouve.

SOLNESS

Alors tâchez de détourner Ragnar de ces idées absurdes. Épousez-le tant que vous voudrez...

(Il change de ton.)

Oui, oui, je veux dire... amenez-le à rester ici dans sa

bonne situation chez moi. Car je pourrai ainsi vous conserver aussi, ma chère Kaja.

KAJA

Oh ! oui, comme ce serait bien, si ça pouvait s'arranger ainsi !

SOLNESS, *lui prend la tête entre ses mains et murmure.*

Car je ne peux pas me passer de vous, vous comprenez. Il faut que je vous aie chez moi tous les jours.

KAJA, *dans une exaltation nerveuse.*

Oh ! Dieu ! Oh ! Dieu !

SOLNESS, *lui baise les cheveux.*

Kaja..., Kaja !

KAJA, *s'affaisse devant lui.*

Oh ! que vous êtes bon pour moi ! Quelle merveilleuse bonté.

SOLNESS, *violemment.*

Levez-vous ! Levez-vous donc, que d... ! Il me semble entendre quelqu'un !

(Il l'aide à se lever. Elle rejoint le pupitre en chancelant.)

(Mme Solness entre par la porte de droite. Elle est maigre et paraît consumée de chagrin, avec des traces d'ancienne beauté. Boucles blondes pendantes. Costume élégant, tout noir. Parler lent d'une voix plaintive.)

MADAME SOLNESS, *à la porte.*

Halvard !

SOLNESS, *se retourne.*

Ah ! c'est toi, ma chère?...

MADAME SOLNESS, *avec un coup d'œil vers Kaja.*

Je viens mal à propos, il semble.

SOLNESS

Pas du tout. Mademoiselle Fosli a simplement une petite lettre à écrire.

MADAME SOLNESS

Oui, je le vois.

SOLNESS

Qu'est-ce que tu me voulais, Aline?

MADAME SOLNESS

Je voulais dire seulement que le docteur Herdal est dans le salon d'angle. Vas-tu peut-être venir aussi, Halvard?

SOLNESS, *la regarde avec méfiance.*

Hm !..., le docteur tient-il tellement à me parler?

MADAME SOLNESS

Non, pas tant que ça. Il est venu pour me voir. Et il voudrait bien te dire bonjour en même temps.

SOLNESS, *avec un rire muet.*

Oui, je pense bien. Alors, prie-le d'attendre un peu.

MADAME SOLNESS

Et tu viendras le trouver après?

SOLNESS

Peut-être. Plus tard..., plus tard, ma chère. Tout à l'heure.

MADAME SOLNESS, *avec un nouveau coup d'œil sur Kaja.*

Oui, ne l'oublie pas, au moins, Halvard.

(Elle se retire et ferme la porte derrière elle.)

KAJA, *à voix basse.*

Oh ! Dieu, oh ! Dieu..., madame Solness pense sûrement du mal de moi !

SOLNESS

Oh ! certainement non. Pas plus que d'habitude, en tout cas. Mais il vaut tout de même mieux que vous vous en alliez maintenant.

KAJA

Oui, oui, il faut que je m'en aille maintenant.

SOLNESS, *sévèrement.*

Et vous m'arrangerez cette autre affaire. Vous m'entendez.

KAJA

Oh ! si cela ne tenait qu'à moi, je...

SOLNESS

Je veux que cela soit réglé, vous dis-je ! Et dès demain !

KAJA, *très inquiète.*

S'il n'y a pas moyen autrement, je veux bien rompre avec lui.

SOLNESS, *avec un sursaut.*

Rompre avec lui ! Est-ce que vous êtes folle ! Voulez-vous rompre avec lui?

KAJA, *désespérée.*

Oui, plutôt cela. Car il faut..., il faut que je reste chez vous ! Je ne peux pas vous quitter ! Ça, c'est impossible..., impossible !

SOLNESS, *s'emportant.*

Mais, que diable..., et Ragnar ! C'est précisément Ragnar que je...

KAJA, *le regarde avec des yeux effrayés.*

Est-ce surtout à cause de Ragnar que... que vous...?

SOLNESS, *se ressaisit.*

Oh ! non, certes, non pas. Vous ne comprenez donc pas.

(Avec douceur et à voix basse.)

C'est vous, naturellement, que je veux avoir. Vous avant tout, Kaja. Mais c'est justement pourquoi il faut que vous ameniez Ragnar aussi à rester dans sa situation. Voilà..., rentrez chez vous, maintenant.

KAJA

Oui, oui, eh bien ! bonsoir.

SOLNESS

Bonsoir.

(Au moment où elle va sortir.)

Oh ! écoutez ! Les dessins de Ragnar sont-ils là?

KAJA

Oui, je n'ai pas vu qu'il les ait emportés.

SOLNESS

Alors, trouvez-les-moi. Je pourrais peut-être les regarder un peu tout de même.

KAJA, *contente.*

Oh ! oui, faites cela !

SOLNESS

C'est pour vous, chère Kaja. Allons, que je les aie tout de suite, entendez-vous !

(Kaja entre vite dans la salle de dessin, fouille anxieusement dans le tiroir de la table, sort un carton et l'apporte.)

KAJA

Voilà tous les dessins.

SOLNESS

Bien. Mettez-les là-bas sur la table.

KAJA, *dépose le carton.*

Allons, bonsoir.

(D'un ton de prière.)

Et pensez gentiment à moi.

SOLNESS

Oh ! je le fais toujours. Bonne nuit, chère petite Kaja.

(Avec un coup d'œil à droite.)

Eh bien ! allez !

(Mme Solness et le docteur Herdal entrent par la porte de droite. Le docteur est un homme mûr, replet, au visage rond, satisfait, glabre, il a des cheveux blonds clairsemés et porte des lunettes d'or.)

MADAME SOLNESS, *encore à la porte.*

Halvard, je ne peux plus retenir le docteur.

SOLNESS

Bien, vous n'avez qu'à venir ici.

MADAME SOLNESS, *à Kaja, qui éteint la lampe du pupitre.*

Vous avez déjà fini la lettre, mademoiselle?

KAJA, *troublée.*

La lettre?...

SOLNESS

Oui, elle était très courte.

MADAME SOLNESS

Il faut qu'elle ait été vraiment très courte.

SOLNESS

Vous pouvez vous en aller, mademoiselle Fosli. Et venez de bonne heure demain matin.

KAJA

Je n'y manquerai pas... Bonsoir, madame.

(Elle sort par la porte de l'antichambre.)

MADAME SOLNESS

Ce doit être bon pour toi, Halvard, d'avoir trouvé cette demoiselle.

SOLNESS

Oui, certes. Elle peut servir un peu à tout.

MADAME SOLNESS

C'est ce qu'il semble.

LE DOCTEUR HERDAL

Habile aussi à tenir les livres?

SOLNESS

Peuh !..., elle s'est pas mal exercée depuis deux ans. Et puis elle est gentille et prête à n'importe quoi.

MADAME SOLNESS

Oui, ce doit être très agréable...

SOLNESS

En effet. Surtout quand on n'est pas gâté sous ce rapport.

MADAME SOLNESS, *doucement, d'un ton de reproche.*

Peux-tu dire cela, Halvard?

SOLNESS

Oh ! non, non, chère Aline. Je te demande pardon.

MADAME SOLNESS

Il n'y a pas de quoi... Eh bien ! docteur, vous reviendrez plus tard prendre le thé chez nous?

LE DOCTEUR HERDAL

Aussitôt que j'aurai été voir ce malade, je reviendrai.

MADAME SOLNESS

Merci.

(Elle sort par la porte à droite.)

SOLNESS

Êtes-vous pressé, docteur?

LE DOCTEUR HERDAL

Non, pas du tout.

SOLNESS

Est-ce que je peux causer un peu avec vous, alors?

LE DOCTEUR HERDAL

Oui, très volontiers.

SOLNESS

Eh bien ! asseyons-nous.

(Il désigne au docteur la chaise à bascule et s'assied lui-même dans le fauteuil.)

SOLNESS, *avec un regard scrutateur.*

Dites-moi..., vous n'avez rien remarqué chez Aline?

LE DOCTEUR HERDAL

Tout à l'heure, quand elle était ici, vous voulez dire?

SOLNESS

Oui. Dans son attitude à mon égard. N'avez-vous rien remarqué?

LE DOCTEUR HERDAL, *souriant.*

Oui, que diable..., on ne pouvait guère éviter de remarquer que votre femme..., hm !...

SOLNESS

Eh bien?

LE DOCTEUR HERDAL

... que votre femme n'apprécie pas beaucoup cette demoiselle Fosli.

SOLNESS

C'est tout? Ça, je l'ai remarqué moi-même.

LE DOCTEUR HERDAL

Et cela n'a, d'ailleurs, rien d'étonnant.

SOLNESS

Quoi?

LE DOCTEUR HERDAL

Qu'elle n'aime guère voir ainsi une autre femme sans cesse auprès de vous.

SOLNESS

Non, non, en cela vous avez peut-être raison. Et Aline aussi. Mais ça..., il ne peut pas en être autrement.

LE DOCTEUR HERDAL

Ne pourriez-vous pas prendre un commis?

SOLNESS

Le premier garçon venu? Non, merci..., cela ne peut pas faire mon affaire.

LE DOCTEUR HERDAL

Mais si votre femme...? Faible, comme elle l'est... Si elle ne supporte pas de voir cela ici?

SOLNESS

Ah! ma foi, peu importe..., ai-je presque envie de dire. Il me faut conserver Kaja Fosli. Personne autre ne peut me la remplacer.

LE DOCTEUR HERDAL

Personne autre?

SOLNESS, *d'un ton bref.*

Non, personne.

LE DOCTEUR HERDAL, *rapprochant son siège.*

Écoutez, cher monsieur Solness. Me permettez-vous de vous poser une question intime?

SOLNESS

Oui, allez.

LE DOCTEUR HERDAL

Les femmes, voyez-vous, ont... un fameux flair en certaines matières...

SOLNESS

Parfaitement. C'est très juste. Mais...?

LE DOCTEUR HERDAL

Bon. Écoutez. Puisque votre femme ne peut pas du tout supporter cette Kaja Fosli...

SOLNESS

Eh bien ! quoi?

LE DOCTEUR HERDAL

... n'a-t-elle pas quelque... quelque léger motif pour éprouver une animosité si vive?

SOLNESS, *le regarde et se lève.*

Oho !

LE DOCTEUR HERDAL

Il ne faut pas m'en vouloir. Mais n'a-t-elle pas motif?

SOLNESS, *d'un ton bref et tranchant.*

Non.

LE DOCTEUR HERDAL

Alors, pas le moindre motif?

SOLNESS

Aucun autre que sa défiance.

LE DOCTEUR HERDAL

Je sais que vous avez connu plusieurs femmes dans votre vie.

SOLNESS

Oui, c'est exact.

LE DOCTEUR HERDAL

Et que vous avez fort apprécié quelques-unes d'entre elles.

SOLNESS

Oh ! oui, c'est vrai aussi.

LE DOCTEUR HERDAL

Mais dans ce cas de mademoiselle Fosli...? Rien de pareil n'est ici en jeu?

SOLNESS

Non. Absolument rien... de mon côté.

LE DOCTEUR HERDAL

Mais du sien, alors?

SOLNESS

Il me semble, docteur, que vous n'avez pas le droit de le demander.

LE DOCTEUR HERDAL

C'est le flair de votre femme qui a été notre point de départ.

SOLNESS

C'est juste, oui. Et quant à ça...

(Il baisse la voix.)

Le flair d'Aline, comme vous dites... il a fait ses preuves, en un certain sens.

LE DOCTEUR HERDAL

Ah !... voyez-vous ça !

SOLNESS, *s'assied.*

Docteur Herdal..., je vais vous raconter une singulière histoire. Si vous voulez l'entendre.

LE DOCTEUR HERDAL

J'écoute volontiers les histoires singulières.

SOLNESS

Eh bien ! voici. Vous vous rappelez sans doute que j'ai pris Knut Brovik et son fils à mon service..., lorsque les affaires du vieux avaient si mal marché.

LE DOCTEUR HERDAL

Je sais cela, oui, à peu près.

SOLNESS

Car ils sont, en somme, des gaillards habiles, voyez-vous, tous les deux. Ils ont du talent, chacun à sa façon. Mais le fils a eu l'idée de se fiancer. Et alors, naturellement, il devait se marier, et commencer à construire lui-même. Car ils pensent tous à cela, les jeunes.

LE DOCTEUR HERDAL, *riant.*

Oui, ils ont la mauvaise habitude de vouloir se mettre ensemble.

SOLNESS

Bon. Mais cela ne faisait pas mon affaire. J'avais moimême besoin de Ragnar. Et du vieux aussi. C'est qu'il est très fort pour le calcul des forces de résistance et du cubage... et toute cette diablerie, lui, voyez-vous.

LE DOCTEUR HERDAL

Ah ! oui, ça fait partie du métier, ça aussi.

SOLNESS

Parfaitement. Mais Ragnar tenait à commencer à son compte. Il ne voulait rien entendre.

LE DOCTEUR HERDAL

Mais il est resté chez vous tout de même.

SOLNESS

Oui, vous allez voir. Voilà qu'un jour elle, Kaja Fosli, vient les trouver. Jamais elle n'était venue ici auparavant. Et lorsque je vis combien ils raffolaient l'un de l'autre, je fus saisi de cette idée : si je pouvais l'avoir ici au bureau, elle, Ragnar resterait peut-être, lui aussi.

LE DOCTEUR HERDAL

C'était une idée assez naturelle.

SOLNESS

Oui, mais je n'en soufflai pas mot ce jour-là. Je la regardai seulement..., avec un intense désir de l'avoir ici. Et puis je lui parlai gentiment..., quelques paroles banales. Après quoi, elle s'en alla.

LE DOCTEUR HERDAL

Et puis?

SOLNESS

Et le lendemain, tard dans l'après-midi, lorsque le vieux Brovik et Ragnar étaient partis, elle revint ici chez moi et se comporta comme si j'avais conclu un accord avec elle.

LE DOCTEUR HERDAL

Un accord? Sur quoi?

SOLNESS

Précisément sur ce que je n'avais fait que désirer, mais dont je n'avais pas dit un seul mot.

LE DOCTEUR HERDAL

C'est tout à fait curieux.

SOLNESS

Oui, n'est-ce pas? Et elle voulait savoir ce qu'elle aurait

à faire ici. Et si elle pouvait commencer tout de suite, le lendemain matin. Et cætera.

LE DOCTEUR HERDAL

Ne croyez-vous pas qu'elle l'a fait pour être avec son fiancé?

SOLNESS

L'idée m'en est venue au commencement. Mais non, ce n'était pas ça. Peu à peu elle lui a échappé complètement..., lorsqu'elle est venue chez moi.

LE DOCTEUR HERDAL

Est-ce qu'elle a glissé vers vous?

SOLNESS

Oui, entièrement. Je peux observer qu'elle sent que je la regarde, quand je suis derrière elle. Elle tremble et frémit pour peu que je m'approche d'elle. Que dites-vous de cela?

LE DOCTEUR HENDAL

Hm !..., ça s'explique très bien.

SOLNESS

Bon, mais l'autre fait? Qu'elle ait cru que je lui avais dit ce que j'avais seulement désiré et voulu... sans mot dire. En dedans. A part moi. Qu'en dites-vous? Pouvez-vous m'expliquer cela, docteur Herdal?

LE DOCTEUR HERDAL

Non, je ne m'y risquerai pas.

SOLNESS

D'avance, je pouvais m'en douter. C'est pourquoi je n'ai jamais voulu parler de cela jusqu'ici... Mais c'est pour moi une rude gêne à la longue, vous comprenez. Il me faut ici

faire constamment semblant de... Et c'est mal agir envers elle, la pauvre.

(Violemment.)

Mais je ne peux pas faire autrement ! Car si elle me plaque..., Ragnar aussi s'en va.

LE DOCTEUR HERDAL

Et vous n'avez pas raconté à votre femme comment ça s'est passé?

SOLNESS

Non.

LE DOCTEUR HERDAL

Pourquoi diantre ne le faites-vous pas?

SOLNESS, *le regarde fixement et dit en baissant la voix.*

Parce que je trouve que c'est pour moi comme... comme une sorte de flagellation bienfaisante de laisser Aline être injuste envers moi.

LE DOCTEUR HERDAL, *branle la tête.*

Je ne comprends pas un traître mot de ce que vous dites là.

SOLNESS

Si, voyez-vous..., car c'est comme un petit à-compte sur une énorme, immense dette...

LE DOCTEUR HERDAL

Envers votre femme?

SOLNESS

Oui. Et cela soulage toujours un peu. On peut respirer plus librement un instant, vous comprenez...

LE DOCTEUR HERDAL

Non, pardieu, si je comprends un mot...

SOLNESS, *coupant court, se lève de nouveau.*

Oui, oui, oui..., ne parlons donc plus de cela.

(Il arpente la salle, revient, et s'arrête près de la table. Il regarde le docteur avec un sourire narquois.)

Vous devez trouver que vous m'avez joliment délié la langue, docteur?

LE DOCTEUR HERDAL

Délié la langue? Là non plus, je ne comprends goutte, monsieur Solness.

SOLNESS

Oh! dites-le donc tout simplement. Car je l'ai bien observé, voyez-vous!

LE DOCTEUR HERDAL

Qu'est-ce que vous avez observé?

SOLNESS, *à voix basse, lentement.*

Que vous venez ici gentiment me surveiller.

LE DOCTEUR HERDAL

Moi! Pourquoi diantre est-ce que je le ferais?

SOLNESS

Parce que vous croyez que je...

(S'emportant.)

Oui, par le diable..., vous croyez sur moi ce que croit Aline?

LE DOCTEUR HERDAL

Et que croit-elle donc sur vous, elle?

SOLNESS, *se maîtrisant de nouveau.*

Elle s'est mise à croire que je suis... que je suis... malade.

LE DOCTEUR HERDAL

Malade ! Vous ! Elle ne m'en a jamais dit un mot. Qu'est-ce que vous auriez, voyons?

SOLNESS, *s'appuie sur le dossier du fauteuil et chuchote.*

Aline croit que je suis fou. Elle le croit.

LE DOCTEUR HERDAL, *se lève.*

Mais, mon cher, mon bon monsieur Solness...

SOLNESS

Oui, sur mon âme !... C'est ainsi. Et elle vous en a aussi persuadé ! Oh ! je vous assure, docteur..., je l'ai bien remarqué, je l'ai vu sur vous. Car je ne me laisse pas jouer facilement, je vous dirai.

LE DOCTEUR HERDAL, *le regarde avec étonnement.*

Jamais, monsieur Solness..., jamais pareille idée ne m'est venue.

SOLNESS, *avec un sourire sceptique.*

Non? Vraiment pas?

LE DOCTEUR HERDAL

Non, jamais ! Et sûrement, jamais votre femme non plus. Je crois presque que je le jurerais.

SOLNESS

Oh ! vous ferez tout de même mieux de vous en abstenir. Car, en un sens, voyez-vous..., il se pourrait qu'elle eût motif de croire quelque chose de ce genre.

LE DOCTEUR HERDAL

Non, vraiment, je dois dire...

SOLNESS, *l'interrompant d'un geste de la main.*

Allons, allons, cher docteur..., n'examinons pas cela de plus près. Mieux vaut que chacun garde son idée.

(Il prend un ton de calme gaieté.)

Mais écoutez maintenant, docteur... hm !...

LE DOCTEUR HERDAL

Eh bien?

SOLNESS

Puisque donc vous ne croyez pas que je suis... disons... malade... et détraqué... et fou, et rien de tel...

LE DOCTEUR HERDAL

Alors, quoi?

SOLNESS

Alors vous devez sûrement vous imaginer que je suis un homme très heureux?

LE DOCTEUR HERDAL

Ne serait-ce qu'une imagination?

SOLNESS, *riant.*

Non, non..., bien entendu ! Dieu m'en garde ! Songez donc..., être le constructeur Solness ! Halvard Solness ! Oui, je peux être satisfait?

LE DOCTEUR HERDAL

Oui, je dois vraiment dire que vous avez eu, je trouve, une chance prodigieuse.

SOLNESS, *réprimant un sourire amer.*

C'est vrai. Je ne peux pas me plaindre, quant à ça.

LE DOCTEUR HERDAL

D'abord, l'incendie de ce vieil affreux repaire de brigands. Ce fut d'un grand avantage.

SOLNESS, *grave.*

C'était le foyer de la famille d'Aline qui brûlait. Ne l'oubliez pas.

LE DOCTEUR HERDAL

Oui, pour elle, ce dut être un profond chagrin.

SOLNESS

Elle ne s'en est pas encore consolée. En ces douze ou treize ans.

LE DOCTEUR HERDAL

Ce qui est venu ensuite a dû être le pire coup pour elle.

SOLNESS

L'un comme l'autre.

LE DOCTEUR HERDAL

Mais vous..., vous-même..., c'est là que vous avez pris votre essor. Vous aviez débuté comme un garçon pauvre de la campagne..., et vous êtes aujourd'hui le premier dans votre domaine. Oh ! oui, monsieur Solness, vous avez eu vraiment de la chance.

SOLNESS, *le regarde comme timidement.*

Mais c'est précisément cela qui tellement m'inquiète.

LE DOCTEUR HERDAL

Vous êtes inquiet? De ce que vous avez eu de la chance?

SOLNESS

Du matin au soir, j'en éprouve un effroi... un effroi. Car il faut bien qu'un jour vienne le revirement, vous pensez bien.

LE DOCTEUR HERDAL

Des bêtises ! D'où viendrait le revirement?

SOLNESS, *ferme et sûr de son fait.*

Il viendra de la jeunesse.

LE DOCTEUR HERDAL

Pfuh ! La jeunesse ! Vous n'êtes pas décrépit tout de même, il me semble. Oh ! non..., vous avez sûrement ici une base aussi solide, peut-être, que vous l'avez jamais eue.

SOLNESS

Le revirement viendra. Je le pressens. Et je sens qu'il approche. Tel ou tel se met à exiger : cède-moi la place ! Et tous les autres se précipitent derrière, criant : place..., place..., place ! Oui, vous allez voir, docteur. Un jour, la jeunesse viendra ici frapper à la porte...

LE DOCTEUR HERDAL, *riant.*

Eh ! bon Dieu, et puis après?

SOLNESS

Et puis après? Oui, c'en sera fait du constructeur Solness.

(On frappe à la porte de gauche. Solness sursaute.)

Qu'est-ce que c'est? Avez-vous entendu?

LE DOCTEUR HERDAL

Quelqu'un a frappé.

SOLNESS, *élevant la voix.*

Entrez !

(Hilde Wangel entre par la porte de l'antichambre. Elle est de taille moyenne, agile et bien faite. Un peu brunie par le soleil. Vêtue d'un costume de touriste, la jupe retroussée avec des épingles, col de matelot ouvert et petit chapeau marin. Havresac au dos, plaid en bandoulière et long bâton de montagne.)

HILDE WANGEL, *se dirige vers Solness, les yeux brillants de joie.*

Bonsoir !

SOLNESS, *la regarde, incertain.*

Bonsoir...

HILDE, *riant.*

Je crois presque que vous ne me reconnaissez pas !...

SOLNESS

Non..., je dois dire que... comme ça, sur le moment...

LE DOCTEUR HERDAL, *s'approche.*

Mais moi, je vous reconnais, mademoiselle...

HILDE, *contente.*

Oh ! non, est-ce vous, qui...

LE DOCTEUR HERDAL

Mais oui, c'est moi.

(A Solness.)

Nous nous sommes rencontrés cet été, là-haut, dans un des chalets de montagne.

(A Hilde.)

Et que sont devenues les autres dames?

HILDE

Oh ! elles sont allées vers l'ouest, elles.

LE DOCTEUR HERDAL

Elles n'aimaient guère tout le potin que nous faisions le soir.

HILDE

Non, elles n'aimaient certes pas ça.

LE DOCTEUR HERDAL, *la menace du doigt.*

Et vous ne vous êtes pas privée non plus de faire un peu la coquette avec nous.

HILDE

C'était toujours plus amusant que de tricoter des chaussons avec toutes ces bonnes femmes.

LE DOCTEUR HERDAL, *riant.*

Pour cela, je suis tout à fait d'accord avec vous !

SOLNESS

Êtes-vous arrivée en ville ce soir?

HILDE

Oui, j'arrive maintenant.

LE DOCTEUR HERDAL

Toute seule, mademoiselle Wangel?

HILDE

Mais oui !

SOLNESS

Wangel? Vous vous appelez Wangel?

HILDE, *le regarde, surprise et amusée.*

Bien sûr !

SOLNESS

Alors, vous êtes peut-être la fille du médecin du district à Lysanger?

HILDE, *comme précédemment.*

Oui, de qui serais-je la fille autrement?

SOLNESS

Oh ! alors nous nous sommes rencontrés là-bas. L'été où j'ai ajouté une tour à la vieille église.

HILDE, *plus grave.*

Oui, c'est bien cela.

SOLNESS

Hé ! il y a longtemps de cela.

HILDE, *le regarde fixement.*

Il y a exactement dix ans.

SOLNESS

Et vous n'étiez alors qu'une enfant, je pense.

HILDE, *négligemment.*

Tout de même dans les douze, treize ans.

LE DOCTEUR HERDAL

Est-ce la première fois que vous êtes en ville, mademoiselle Wangel?

HILDE

Oui, certainement.

SOLNESS

Et vous ne connaissez peut-être personne ici?

HILDE

Personne que vous. Si..., et puis votre femme.

SOLNESS

Ah! vous la connaissez aussi?

HILDE

Un peu seulement. Nous avons été quelques jours ensemble au sanatorium...

SOLNESS

Ah! là-haut.

HILDE

Elle a dit que je pourrais lui rendre visite si je venais ici en ville.

(Souriant.)

Elle n'avait d'ailleurs pas besoin de le dire.

SOLNESS

Dire qu'elle n'en a jamais parlé...

(Hilde met son bâton près du poêle, détache son havresac, qu'elle dépose avec le plaid sur le canapé. Le docteur Herdal veut l'aider. Solness, debout, la regarde.)

HILDE, *s'approche de lui.*

Mais je vais vous demander à rester ici cette nuit.

SOLNESS

Cela peut sûrement très bien s'arranger.

HILDE

Car je n'ai pas d'autres vêtements que ceux que je porte. Oui, et puis du linge de corps dans le sac. Mais il a besoin d'être lavé. Car il est très sale.

SOLNESS

Bien, bien, on pourra voir à cela. Je vais seulement dire à ma femme...

LE DOCTEUR HERDAL

Et je vais voir mon malade en attendant.

SOLNESS

C'est cela. Et vous reviendrez après.

LE DOCTEUR HERDAL, *gaiement, avec un regard vers Hilde.*

Oui, certes, vous pouvez y compter.

(Riant.)

Vous avez tout de même prédit juste, monsieur Solness !

SOLNESS

Comment cela?

LE DOCTEUR HERDAL

La jeunesse est donc venue tout de même frapper à votre porte.

SOLNESS, *animé.*

Oui, mais je ne l'entendais pas ainsi.

LE DOCTEUR HERDAL

Non. Évidemment !

(Il sort par la porte de l'antichambre. Solness ouvre la porte à droite et parle dans la chambre voisine.)

SOLNESS

Aline, veux-tu venir. Il y a ici une demoiselle Wangel que tu connais.

MADAME SOLNESS, *à la porte.*

Qui dis-tu?

(Elle voit Hilde.)

Oh ! c'est vous, mademoiselle?

(Elle s'approche et tend la main.)

Alors, vous êtes tout de même venue en ville.

SOLNESS

Mademoiselle Wangel vient d'arriver. Et elle demande à passer ici la nuit.

MADAME SOLNESS

Ici, chez nous? Oui, bien volontiers.

SOLNESS

Pour mettre un peu son linge en état, tu comprends.

MADAME SOLNESS

Je vais vous aider de mon mieux. C'est un simple devoir, cela. Votre malle va sans doute venir?

HILDE

Je n'ai pas de malle.

MADAME SOLNESS

Enfin, ça s'arrangera, j'espère. Mais restez ici auprès de mon mari, en attendant. Je vais tâcher d'aménager une chambre un peu gentiment pour vous.

SOLNESS

Ne pouvons-nous pas prendre une des chambres d'enfant? Elles sont toutes prêtes.

MADAME SOLNESS

Oh ! oui. Nous avons là plus de place qu'il n'en faut.

(A Hilde.)

Asseyez-vous et reposez-vous un peu.

(Elle sort à droite.)

(Hilde, les mains derrière le dos, circule et regarde ceci et cela. Solness, debout devant la table, également les mains derrière le dos, la suit des yeux.)

HILDE, *s'arrête et le regarde.*

Avez-vous plusieurs chambres d'enfant, vous?

SOLNESS

Il y a trois chambres d'enfant dans la maison.

HILDE

C'est beaucoup. Alors vous devez avoir des tas d'enfants.

SOLNESS

Non. Nous n'avons pas d'enfant. Mais vous pourrez être un moment l'enfant de la maison.

HILDE

Pour cette nuit, oui. Je ne crierai pas. Je tâcherai de dormir comme une souche.

SOLNESS

Oui, vous devez être très fatiguée, je pense.

HILDE

Pas du tout ! Mais quand même... Car c'est si bon d'être couchée et de rêver.

SOLNESS

Vous rêvez souvent, la nuit?

HILDE

Oh ! oui. Presque toujours.

SOLNESS

De quoi rêvez-vous surtout?

HILDE

Je ne le dirai pas ce soir. Une autre fois... peut-être.

(Elle circule de nouveau, s'arrête devant le pupitre et fouille un peu dans les livres et les papiers.)

SOLNESS, *s'approche.*

Il y a quelque chose que vous cherchez?

HILDE

Non, je regarde seulement tout ce qui est là.

(Elle se retourne.)

Peut-être il ne faut pas?

SOLNESS

Mais si, faites donc.

HILDE

Est-ce vous qui écrivez dans ce grand registre?

SOLNESS

Non, c'est la teneuse de livres.

HILDE

Une femme?

SOLNESS, *souriant.*

Oui, naturellement.

HILDE

Une femme que vous avez ici chez vous?

SOLNESS

Oui.

HILDE

Est-elle mariée?

SOLNESS

Non, c'est une demoiselle.

HILDE

Ah ! vraiment.

SOLNESS

Mais elle va sûrement se marier bientôt.

HILDE

C'est bon pour elle, ça.

SOLNESS

Mais moins bon pour moi. Car je n'aurai personne pour m'aider.

HILDE

Ne pouvez-vous pas en trouver une autre qui convienne aussi bien?

SOLNESS

Voudriez-vous peut-être rester ici, et... écrire dans le registre?

HILDE, *le toisant.*

Oui, pensez-vous ! Non merci..., nous ne voulons pas de ça.

(Elle circule de nouveau, puis s'assied sur le siège à bascule. Solness va aussi près de la table.)

HILDE, *comme continuant sa phrase.*

... car il doit y avoir ici autre chose à faire que cela.

(Elle lui sourit.)

N'est-ce pas aussi votre avis?

SOLNESS

Bien entendu. Avant tout, je pense, vous devez faire le tour des magasins pour bien vous requinquer.

HILDE, *gaiement.*

Non, je crois plutôt que j'y renoncerai.

SOLNESS

Oui?

HILDE

Oui, car j'ai mangé tout mon frusquin, je vous dirai.

SOLNESS

Alors, ni malle, ni argent !

HILDE

Ni l'un ni l'autre. Mais zut..., peu importe maintenant !

SOLNESS

Savez-vous, cela me plaît en vous.

HILDE

Cela seulement?

SOLNESS

Cela et le reste.

(Il s'assied dans le fauteuil.)

Votre père vit-il encore?

HILDE

Oui, il vit.

SOLNESS

Et vous pensez peut-être à faire ici des études?

HILDE

Non, je n'en ai pas eu l'idée.

SOLNESS

Mais vous resterez ici quelque temps, je pense?

HILDE

Ça dépend des circonstances.

(Elle se balance un moment et le regarde, à demi sérieuse, à demi réprimant un sourire. Puis, elle ôte son chapeau et le pose devant elle sur la table.)

Maître Solness?

SOLNESS

Eh bien?

HILDE

Vous êtes très oublieux, n'est-ce pas?

SOLNESS

Oublieux? Non, autant que je sache.

HILDE

Mais ne voulez-vous donc pas du tout causer avec moi de l'histoire de là-bas?

SOLNESS, *un instant interdit.*

Là-bas, à Lysanger?

(Avec indifférence.)

Peuh, il n'y a pas grand'chose à en dire, il me semble.

HILDE, *avec un regard de reproche.*

Comment pouvez-vous en parler ainsi?

SOLNESS

Eh bien! parlez-m'en, vous.

HILDE

Lorsque la tour fut achevée, il y eut grande fête dans la ville.

SOLNESS

Oui, c'est une journée que je n'oublierai pas.

HILDE, *sourit.*

Non? Ça, c'est gentil de votre part.

SOLNESS

Gentil?

HILDE

Il y avait de la musique au cimetière. Et des centaines, des centaines de gens. Nous autres, écolières, étions en blanc. Et nous avions toutes des drapeaux.

SOLNESS

Ah ! oui, les drapeaux..., je me les rappelle bien.

HILDE

Et vous êtes monté vite sur l'échafaudage. Jusque tout en haut. Et vous portiez une grande couronne. Et vous avez accroché la couronne en haut de la girouette.

SOLNESS, *l'interrompant d'un ton bref.*

C'était mon habitude, en ce temps-là. C'est un vieil usage.

HILDE

C'était prodigieusement excitant d'être là, en bas, et de vous regarder là-haut. Pensez donc, s'il allait tomber ! Lui..., le constructeur !

SOLNESS, *comme pour faire diversion.*

Oui, oui, oui, ça aurait fichtre bien pu arriver. Car une de ces petites diablesses en blanc... se démenait et me criait tellement...

HILDE, *rayonnante de joie.*

« Vive le constructeur Solness ! » Oui !

SOLNESS

... et agitait si bien son drapeau que je... que cette vue m'a presque donné le vertige.

HILDE, *plus bas, sérieuse.*

La petite diablesse..., c'était moi.

SOLNESS, *la regarde fixement.*

J'en suis sûr maintenant. Ça doit avoir été vous.

HILDE, *animée de nouveau.*

Car c'était terriblement beau et excitant. Je ne pouvais imaginer qu'il pût se trouver dans le monde entier un constructeur capable d'élever une tour aussi prodigieusement haute. Et dire que vous étiez vous-même tout en haut ! En personne ! Et pas le moindre vertige ! C'était là ce qu'il y avait de plus... de plus vertigineux à imaginer.

SOLNESS

D'où vous venait cette certitude que je n'avais pas...

HILDE, *écartant cette idée.*

Mais non ! Fi ! Je le sentais en moi. D'ailleurs, autrement, vous n'auriez pas pu vous mettre à chanter là-haut.

SOLNESS, *la regarde, étonné.*

Chanter? J'ai chanté?

HILDE

Oui, certes, vous avez chanté.

SOLNESS, *branle la tête.*

De ma vie je n'ai chanté une note.

HILDE

Si, vous avez chanté cette fois-là. On entendait comme des accords de harpe.

SOLNESS, *songeur.*

Voilà qui est bien étrange.

HILDE, *se tait un moment, le regarde, et dit en baissant la voix.*

Et puis..., ensuite..., est venu l'essentiel.

SOLNESS

L'essentiel?

HILDE, *vivement animée.*

Oui, je n'ai pas besoin de vous le rappeler?

SOLNESS

Oh ! si, rappelez-le-moi un peu aussi.

HILDE

Ne vous souvenez-vous pas qu'il y eut un grand banquet en votre honneur au club?

SOLNESS

Parfaitement. Ce dut être le même jour, car je suis parti le lendemain matin.

HILDE

Et du club vous étiez invité à venir chez nous le soir.

SOLNESS

C'est exact, mademoiselle Wangel. C'est curieux, comme vous avez bien retenu tous ces détails.

HILDE

Détails ! Ah ! vous êtes bon ! Était-ce peut-être aussi un détail, que je me sois trouvée seule dans le salon, quand vous êtes arrivé?

SOLNESS

Vous étiez seule?

HILDE, *sans lui répondre.*

Cette fois, vous ne m'avez pas appelée petite diablesse.

SOLNESS

Non, sans doute.

HILDE

Vous avez dit que j'étais charmante dans ma robe blanche Et que j'avais l'air d'une petite princesse.

SOLNESS

Et vous l'étiez sûrement, mademoiselle Wangel. Et de plus, libre et joyeux comme je me sentais ce jour-là...

HILDE

Et vous avez dit que lorsque je serais grande, je serais *votre* princesse.

SOLNESS, *rit légèrement.*

Tiens, tiens..., j'ai dit cela aussi?

HILDE

Oui, vous l'avez dit. Et quand j'ai demandé combien de temps il me faudrait attendre, vous avez dit que vous reviendriez dans dix ans..., comme un trold..., et que vous m'enlèveriez. En Espagne ou ailleurs. Et que là, vous m'achèteriez un royaume, vous l'avez promis.

SOLNESS, *comme précédemment.*

Oui, après un bon repas on ne regarde pas à la dépense. Mais j'ai vraiment dit tout cela?

HILDE, *avec un rire muet.*

Oui. Et vous avez dit aussi comment s'appellerait le royaume.

SOLNESS

Et le nom?

HILDE

Il s'appellerait le royaume d'Orangia, vous avez dit.

SOLNESS

Eh bien ! c'était un nom appétissant.

HILDE

Non, je ne l'aimais pas du tout. Car c'était comme si vous vouliez vous moquer de moi.

SOLNESS

Mais ce n'était sûrement pas mon intention.

HILDE

Certainement, il faut bien croire que non. Après ce que vous avez fait ensuite, il...

SOLNESS

Qu'est-ce donc, grand Dieu, que j'ai fait ensuite?

HILDE

Oh! il ne manque plus que ça, que vous l'ayez aussi oublié! Car ça, on doit certainement se le rappeler, je pense.

SOLNESS

Oui, oui, mettez-moi seulement un peu sur la voie. Alors, peut-être... Eh bien?

HILDE, *le regarde fixement.*

Vous m'avez prise et embrassée, maître Solness.

SOLNESS, *bouche bée, se lève de son fauteuil.*

J'ai fait cela!

HILDE

Oui, vous l'avez fait. Vous m'avez prise dans vos bras, vous m'avez penchée en arrière et vous m'avez embrassée. Beaucoup de fois.

SOLNESS

Non, mais, ma chère mademoiselle Wangel!...

HILDE, *se lève.*

Vous n'allez tout de même pas nier cela?

SOLNESS

Si, je le nie, certes !

HILDE, *le regarde avec dédain.*

Ah ! vraiment.

(Elle se retourne et va lentement vers le poêle, où elle reste debout, le dos tourné, immobile, les mains derrière elle. Moment de silence.)

SOLNESS, *s'avance discrètement derrière elle.*

Mademoiselle Wangel?...

(Hilde se tait et ne bouge pas.)

Ne restez pas là comme un rocher. Cette histoire, vous avez dit que ce doit être une histoire que vous avez rêvée.

(Il lui pose la main sur le bras.)

Écoutez...

(Elle fait du bras un mouvement d'impatience.)

SOLNESS, *comme si une idée lui venait soudain.*

Ou bien !... Attendez un peu !... Il y a là un dessous plus profond. Vous allez voir !

(Hilde ne bouge pas.)

SOLNESS, *baisse la voix, mais appuie sur les mots.*

J'ai dû *penser* tout cela. J'ai dû le *vouloir*. Je l'ai désiré. J'en ai eu *envie*. Et alors... Est-ce que ce ne serait pas cela?

(Hilde se tait toujours.)

SOLNESS, *avec impatience.*

Eh bien ! oui, oui, que diable..., alors je l'ai fait, allons !

HILDE, *tourne un peu la tête, mais sans le regarder.*

Alors, vous avouez maintenant?

SOLNESS

Oui. Tout ce que vous voudrez.

HILDE

Que vous m'avez prise dans vos bras?

SOLNESS

Mais oui !

HILDE

Que vous m'avez penchée en arrière?

SOLNESS

Très loin en arrière.

HILDE

Et que vous m'avez embrassée?

SOLNESS

Oui, je l'ai fait.

HILDE

Beaucoup de fois?

SOLNESS

Autant de fois que vous voudrez.

HILDE, *se tourne vivement vers lui et a de nouveau ses yeux rayonnants.*

Ah ! voyez-vous, j'ai fini par vous le faire avouer !

SOLNESS, *esquisse un sourire.*

Oui, pensez donc..., dire que j'ai pu oublier cela.

HILDE, *de nouveau un peu boudeuse, s'éloigne légèrement.*

Oh ! vous avez dû embrasser tant de femmes dans votre vie, je pense.

SOLNESS

Non, il ne faut pas croire cela de moi.

(Hilde s'assied dans le fauteuil. Solness, debout, s'appuie sur le siège à bascule.)

SOLNESS, *la regarde avec attention.*

Mademoiselle Wangel?

HILDE

Quoi?

SOLNESS

Qu'est-il arrivé alors? Quelle a été la suite... de cette histoire entre nous deux?

HILDE

Il n'y a rien eu de plus. Vous le savez bien. Car les autres invités sont arrivés, et alors..., zut !

SOLNESS

C'est juste. Les autres sont arrivés. Dire que j'ai pu oublier cela aussi.

HILDE

Oh ! vous n'avez certainement rien oublié. Vous avez eu seulement un peu honte. Ça ne s'oublie pas, ça, je pense.

SOLNESS

Non, ça ne devrait pas, il semble.

HILDE, *animée de nouveau, le regarde.*

Ou bien avez-vous peut-être aussi oublié quel jour c'était?

SOLNESS

Quel jour?

HILDE

Oui, quel jour avez-vous accroché la couronne à la tour? Allons? Dites-le tout de suite !

SOLNESS

Hm !..., le jour exact, ma foi, je l'ai oublié. Je sais seulement que c'était il y a dix ans. Vers la fin de l'automne.

HILDE, *hoche lentement la tête plusieurs fois.*

C'était il y a dix ans. Le dix-neuf septembre.

SOLNESS

Oui, ça devait être à peu près ça. Vous vous le rappelez aussi, vous !

(Il s'arrête.)

Mais, attendez un peu !... Mais oui..., c'est aujourd'hui aussi, le dix-neuf septembre.

HILDE

Oui, c'est cela. Et les dix ans sont écoulés. Et vous n'êtes pas venu... comme vous me l'aviez promis.

SOLNESS

Promis? Comme je vous en avais menacée, vous voulez dire?

HILDE

Il ne me semble pas qu'il y ait là de quoi faire peur.

SOLNESS

Eh bien !... que j'ai dit pour vous faire la nique.

HILDE

N'était-ce que cela que vous vouliez? Me faire la nique?

SOLNESS

Enfin, pour plaisanter un peu avec vous, alors ! Je ne me rappelle pas, Dieu me pardonne. C'est que vous n'étiez qu'une enfant, dans ce temps-là.

HILDE

Oh ! peut-être tout de même pas si enfant. Pas une gamine, comme vous croyez.

SOLNESS, *la regarde d'un air scrutateur.*

Avez-vous cru sérieusement que je reviendrais?

HILDE, *cache un sourire à demi taquin.*

Oui, bien sûr ! J'attendais cela de vous.

SOLNESS

Que je reviendrais chez vous et vous emmènerais?

HILDE

Tout à fait comme un trold, oui.

SOLNESS

Et que je vous ferais princesse?

HILDE

Vous me l'aviez promis.

SOLNESS

Et que je vous donnerais un royaume encore?

HILDE, *regarde au plafond.*

Pourquoi pas? Il n'était d'ailleurs pas nécessaire que ce fût un royaume ordinaire, un vrai.

SOLNESS

Mais quelque chose d'aussi bon?

HILDE

Oui, au moins aussi bon.

(Elle le regarde un peu.)

Puisque vous saviez bâtir les plus hautes tours du monde, vous deviez sûrement aussi pouvoir construire quelque sorte de royaume..., voilà ce que je pensais.

SOLNESS, *hoche la tête.*

Je ne parviens pas à bien vous comprendre, mademoiselle Wangel.

HILDE

Vous ne parvenez pas? Il me semble que c'est si simple, moi.

SOLNESS

Non, je ne peux saisir si vous pensez vraiment tout ce que vous dites. Ou si vous badinez seulement...

HILDE, *sourit.*

Si je fais la nique, peut-être? Moi aussi?

SOLNESS

Oui, précisément. La nique. A nous deux.

(Il la regarde.)

Y a-t-il longtemps que vous savez que je suis marié?

HILDE

Oui, je l'ai su tout le temps. Pourquoi me le demandez-vous?

SOLNESS, *négligemment.*

Non, non, c'est seulement une idée qui m'est venue.

(Il la regarde gravement et dit à voix basse :)

Pourquoi êtes-vous venue?

HILDE

Parce que je veux avoir mon royaume. Le délai est écoulé.

SOLNESS, *rit malgré lui.*

Ah! vous êtes bonne, vous!

HILDE, *gaiement.*

Sortez-moi mon royaume, maître!

(Elle frappe du doigt sur la table.)

Le royaume sur la table!

SOLNESS, *rapproche le siège à bascule et s'assied.*

Sérieusement..., pourquoi êtes-vous venue? Que voulez-vous faire ici, au juste?

HILDE

Oh! tout d'abord, je veux aller voir tout ce que vous avez bâti.

SOLNESS

Alors il vous faudra courir de tous côtés.

HILDE

Oui, vous avez construit énormément.

SOLNESS

C'est vrai, surtout en ces dernières années.

HILDE

Beaucoup de tours d'églises aussi? D'une hauteur formidable?

SOLNESS

Non. Je ne construis plus de tours d'église. Ni d'églises non plus.

HILDE

Que construisez-vous alors?

SOLNESS

Des foyers pour les gens.

HILDE, *songeuse.*

Ne pourriez-vous pas bâtir un... un bout de tour d'église au-dessus des foyers aussi?

SOLNESS, *surpris.*

Qu'entendez-vous par là?

HILDE

Je veux dire... quelque chose qui pointe... qui monte comme librement en l'air. Avec la girouette prodigieusement haute.

SOLNESS, *réfléchit un peu.*

C'est curieux que vous disiez cela. Car c'est surtout ce que je voudrais.

HILDE, *impatiente.*

Mais pourquoi ne le faites-vous pas, alors?

SOLNESS, *branle la tête.*

Non, car les gens n'en veulent pas.

HILDE

Comment..., ils n'en veulent pas!

SOLNESS, *d'un ton plus alerte.*

Mais je me construis maintenant un nouveau foyer. Ici, en face.

HILDE

Pour vous-même?

SOLNESS

Oui. Il est presque achevé. Et au-dessus, il y a une tour.

HILDE

Une haute tour?

SOLNESS

Oui.

HILDE

Très haute?

SOLNESS

Les gens diront sûrement qu'elle est trop haute. Pour une tour qui surmonte un foyer.

HILDE

Cette tour-là, j'irai la voir de bonne heure demain matin.

SOLNESS, *assis, la joue appuyée sur sa main, la regarde.*

Dites-moi, mademoiselle Wangel..., comment vous appelez-vous? Quel est votre prénom, je veux dire.

HILDE

Je m'appelle Hilde.

SOLNESS, *comme précédemment.*

Hilde? Vraiment?

HILDE

Ne vous le rappelez-vous pas? Car vous-même m'avez appelé Hilde. Le jour où vous avez été inconvenant.

SOLNESS

J'ai fait cela aussi?

HILDE

Mais cette fois-là vous avez dit petite Hilde. Et je n'aimais pas ça.

SOLNESS

Ah! vous n'aimiez pas ça, mademoiselle Hilde.

HILDE

Non. Pas à cette occasion... D'ailleurs... princesse Hilde... Ça fera tout à fait bien, je trouve.

SOLNESS

Parfaitement. Princesse Hilde de... de... Comment donc devait s'appeler le royaume?

HILDE

Ouiche! Je ne veux rien savoir de ce stupide royaume. J'en veux un tout autre, moi!

SOLNESS, *s'est renversé dans son fauteuil et continue à la regarder.*

N'est-ce pas curieux?... Plus j'y pense maintenant..., c'est pour moi comme si, au cours de longues années, je m'étais ici torturé à... hm !...

HILDE

A quoi?

SOLNESS

A rattraper le souvenir... de... d'un fait vécu, qu'il me semblait avoir oublié. Mais jamais je ne parvenais à saisir ce que c'était.

HILDE

Vous auriez dû faire un nœud à votre mouchoir, maître.

SOLNESS

Alors je me serais demandé ce que ce nœud signifiait.

HILDE

Ah ! oui, le monde renferme aussi des trolds de ce genre.

SOLNESS, *se lève lentement.*

C'est vraiment bien que vous soyez venue me trouver maintenant.

HILDE, *le regarde profondément.*

C'était bien?

SOLNESS

Car j'étais ici tellement seul. Et j'étais si désemparé à contempler tout cela.

(Plus bas.)

Je vais vous dire..., j'ai commencé à prendre peur... une peur terrible de la jeunesse !

HILDE, *souffle.*

Pfuh !..., la jeunesse a-t-elle de quoi faire peur !

SOLNESS

Oui, justement. C'est pourquoi je me suis enfermé à clef.

(Mystérieusement.)

Vous saurez que la jeunesse va frapper ma porte à grands coups ! Envahir ma maison !

HILDE

Eh bien ! je trouve que vous devriez sortir et ouvrir à la jeunesse.

SOLNESS

Ouvrir?

HILDE

Oui. En sorte que la jeunesse puisse s'introduire chez vous. Comme ça, en douceur.

SOLNESS

Non, non, non ! La jeunesse..., c'est l'expiation, voyez-vous. Elle arrive en tête du revirement. Comme sous un nouveau drapeau.

HILDE, *se lève, le regarde, et dit avec une crispation autour de la bouche.*

Pouvez-vous m'employer à quelque chose, maître?

SOLNESS

Oui, je le peux, certes, maintenant ! Car vous arrivez aussi... comme sous un nouveau drapeau, il me semble. Donc, jeunesse contre jeunesse !...

(Le docteur Herdal entre par la porte de l'antichambre.)

LE DOCTEUR HERDAL

Tiens..., vous êtes encore là, vous et mademoiselle?

SOLNESS

Oui, nous avons eu beaucoup à nous dire, tous les deux.

HILDE

Du vieux et du nouveau.

LE DOCTEUR HERDAL

Non, vraiment?

HILDE

Oh! c'était tout à fait amusant. Car le constructeur Solness... il a une mémoire prodigieuse. Tous les détails possibles lui sont immédiatement présents.

(Mme Solness entre par la porte à droite.)

MADAME SOLNESS

Voilà, mademoiselle Wangel, votre chambre est prête.

HILDE

Oh! comme vous êtes aimable pour moi!

SOLNESS, *à sa femme.*

Chambre d'enfant?

MADAME SOLNESS

Oui. Celle du milieu. Mais nous irons d'abord à table, je pense.

SOLNESS, *avec un signe de tête à Hilde.*

Hilde va coucher dans la chambre d'enfant.

MADAME SOLNESS, *le regarde.*

Hilde?

SOLNESS

Oui, mademoiselle Wangel s'appelle Hilde. Je l'ai connue quand elle était enfant.

MADAME SOLNESS

Non, c'est vrai, Halvard? Allons, veuillez... C'est servi.

(Elle prend le bras du docteur et sort avec lui à droite.)
(En même temps, Hilde a rassemblé ses affaires.)

HILDE, *à voix basse et rapidement, à Solness.*

Est-ce vrai, ce que vous avez dit? Pouvez-vous m'employer à quelque chose?

SOLNESS, *lui enlève les affaires.*

C'est vous qui me manquiez le plus.

HILDE, *le regarde avec des yeux étonnés et joyeux et joint vivement les mains.*

Oh! grand Dieu, que le monde est beau!...

SOLNESS, *ravi.*

Eh bien?...

HILDE

Mais alors, je tiens mon royaume!

SOLNESS, *malgré lui.*

Hilde!...

HILDE, *de nouveau avec la crispation autour de la bouche.*

Presque..., j'allais dire.

(Elle sort à droite. Solness la suit.)

ACTE II

(Un petit salon joliment meublé chez le constructeur Solness. Au mur du fond, porte vitrée sur la véranda et le jardin. A droite, pan coupé avec fenêtre en saillie, et jardinières de fleurs. En pendant à gauche, pan coupé, où il y a une petite porte avec portière. Sur chacun des murs latéraux, une porte ordinaire. Au premier plan à droite, console surmontée d'une grande glace. Ample décoration de fleurs et plantes. Au premier plan à gauche, un canapé avec une table et des chaises. Plus loin, une bibliothèque. Sur le parquet, en avant de la fenêtre en saillie, une petite table avec des chaises. On est le matin de bonne heure.)

SOLNESS *est assis près de la petite table, avec le carton de* RAGNAR BROVIK *étalé devant lui. Il feuillette les dessins et en examine quelques-uns de près.* MADAME SOLNESS *circule sans bruit avec un petit arrosoir et soigne les fleurs. Elle est en noir comme précédemment. Son chapeau, son manteau et son ombrelle sont sur une chaise près de la glace.* SOLNESS, *deux ou trois fois, la suit des yeux sans qu'elle s'en aperçoive. Aucun des deux ne dit mot.*

KAJA FOSLI *entre sans bruit par la porte de gauche.*

SOLNESS, *tourne la tête et dit d'un ton indifférent.*

Ah ! c'est vous?

KAJA

Je voulais seulement annoncer que je suis arrivée.

SOLNESS

Oui, oui, c'est bien. Ragnar n'est-il pas là aussi?

KAJA

Non, pas encore. Il a dû rester un peu et attendre le docteur. Mais il voulait venir ensuite pour s'entendre...

SOLNESS

Et le vieux, comment va-t-il aujourd'hui?

KAJA

Mal. Il s'excuse d'être obligé de rester au lit toute la journée.

SOLNESS

Parbleu. Qu'il se soigne. Mais allez à votre travail.

KAJA

Oui.

(Elle s'arrête à la porte.)

Vous voudrez peut-être parler avec Ragnar, quand il arrivera?

SOLNESS

Non..., je n'ai rien de particulier à lui dire.

(Kaja sort à gauche.)
(Solness reste assis à feuilleter les dessins.)

MADAME SOLNESS, *occupée des plantes.*

Je me demande s'il ne va pas mourir, lui aussi?

SOLNESS

Lui aussi? Qui est donc l'autre?

MADAME SOLNESS, *sans répondre.*

Si, si ; le vieux Brovik... il va sûrement mourir aussi, Halvard. Tu vas voir.

SOLNESS

Chère Aline, ne devrais-tu pas sortir te promener un peu?

MADAME SOLNESS

Oui, je devrais.

(Elle continue à soigner les fleurs.)

SOLNESS, *penché sur les dessins.*

Dort-elle encore?

MADAME SOLNESS, *le regarde.*

Est-ce à mademoiselle Wangel que tu penses?

SOLNESS, *d'un air indifférent.*

Son souvenir m'est revenu.

MADAME SOLNESS

Il y a longtemps que mademoiselle Wangel est levée.

SOLNESS

Ah ! vraiment?

MADAME SOLNESS

Lorsque je suis entrée chez elle, elle arrangeait sa robe.

(Elle va devant la glace et commence lentement à mettre son chapeau.)

SOLNESS, *après un court silence.*

Nous avons donc tout de même utilisé une des chambres d'enfant, Aline.

MADAME SOLNESS

Oui, c'est vrai.

SOLNESS

Et je trouve que cela vaut mieux que de les voir toutes vides.

MADAME SOLNESS

Ce vide est si effrayant. Tu as bien raison.

SOLNESS, *ferme le carton, se lève et s'approche.*

Tu vas voir, Aline, que ça ira mieux pour nous désor-

mais. La vie sera bien plus agréable. Plus facile à vivre... Surtout pour toi.

MADAME SOLNESS, *le regarde.*

Désormais?

SOLNESS

Oui, crois-moi, Aline...

MADAME SOLNESS

Veux-tu dire... parce qu'elle est venue ici?

SOLNESS, *se contraint.*

Je veux dire, bien entendu..., quand nous aurons déménagé dans la nouvelle maison.

MADAME SOLNESS, *prenant le manteau.*

Oui, tu crois, Halvard? Ce sera mieux?

SOLNESS

Je ne saurais en douter. Et tu le crois certes aussi, je pense?

MADAME SOLNESS

Je n'ai aucune idée sur la nouvelle maison.

SOLNESS, *attristé.*

Ça m'est pénible d'entendre ce que tu dis là. Car c'est surtout pour toi que je l'ai construite.

(Il veut l'aider à mettre son manteau.)

MADAME SOLNESS, *se dérobe.*

Au fond, tu en fais trop pour moi.

SOLNESS, *avec quelque vivacité.*

Non, non, il ne faut pas dire cela, Aline! Je ne peux pas supporter ça.

MADAME SOLNESS

Bien, je ne le dirai pas, Halvard.

SOLNESS

Mais je garde mon idée, moi. Tu verras que ça ira bien pour toi dans la nouvelle maison.

MADAME SOLNESS

Mon Dieu..., bien pour moi !...

SOLNESS, *s'animant.*

Mais oui ! Mais oui ! Tu peux en être sûre ! Car là, vois-tu..., c'est incroyable, tout ce qu'il y a qui te rappellera ton propre foyer...

MADAME SOLNESS

Celui de mon père et de ma mère... Et qui a brûlé... complètement.

SOLNESS, *baissant la voix.*

Oui, oui, ma pauvre Aline. Ce fut pour toi un coup bien dur.

MADAME SOLNESS, *avec une explosion de douleur.*

Tu peux bâtir autant que tu voudras, Halvard..., pour moi tu ne rebâtiras jamais un vrai foyer !

SOLNESS, *arpente la pièce.*

Eh bien ! soit, ne parlons plus de cela.

MADAME SOLNESS

Nous n'avons d'ailleurs pas l'habitude d'en parler jamais. Car c'est un sujet que tu écartes...

SOLNESS, *s'arrête brusquement et la regarde.*

Moi? Et pourquoi le ferais-je? L'écarter?

MADAME SOLNESS

Mais si, je te comprends si bien, Halvard. Tu voudrais m'épargner. Et m'excuser aussi. Du mieux... du mieux que tu peux.

SOLNESS, *ouvrant de grands yeux.*

Toi ! C'est de toi..., de toi-même que tu parles, Aline !

MADAME SOLNESS

Oui, certes, c'est bien de moi.

SOLNESS, *malgré lui, à lui-même.*

Cela encore !

MADAME SOLNESS

Car la vieille maison..., il pouvait lui arriver n'importe quoi. Mon Dieu !..., du moment que le malheur était venu, je...

SOLNESS

Oui, en cela tu as raison. Le malheur, on n'y peut rien..., dit-on.

MADAME SOLNESS

Mais les affreuses suites de l'incendie !... Voilà ! C'est ça !

SOLNESS, *vivement.*

Il ne faut pas y penser, Aline !

MADAME SOLNESS

Si, justement il faut que j'y pense. Et que j'en parle enfin, une fois. Car je ne peux plus supporter cela, je trouve. Et dire que je n'aurai jamais le droit de me pardonner à moi-même !...

SOLNESS, *s'écrie.*

A toi-même !...

MADAME SOLNESS

Oui, car j'avais des devoirs de deux côtés. Envers toi et envers les petits. J'aurais dû me raidir. Ne pas me laisser tant dominer par la peur. Ni par le chagrin de voir mon foyer incendié.

(Elle se tord les mains.)

Oh ! si seulement j'avais pu, Halvard !

SOLNESS, *à voix basse, ému, s'approche.*

Aline..., il faut me promettre de ne plus jamais avoir des idées pareilles... Promets-le-moi, je t'en prie.

MADAME SOLNESS

Oh ! Dieu..., promettre ! Promettre ! On peut promettre n'importe quoi...

SOLNESS, *serre les poings et arpente la pièce.*

Oh ! c'est à désespérer, ça ! Jamais un rayon de soleil ! Jamais seulement une lueur au foyer !

MADAME SOLNESS

Ce n'est pas un foyer, ici, Halvard !

SOLNESS

Oh ! non, tu peux le dire !

(Avec tristesse.)

Et Dieu sait si tu n'as pas raison de dire que ce ne sera pas mieux non plus pour nous dans la nouvelle maison.

MADAME SOLNESS

Ce ne le sera jamais. Tout aussi vide. Aussi désert. Là comme ici.

SOLNESS, *avec violence.*

Mais pourquoi l'avons-nous construite, alors? Peux-tu me le dire?

MADAME SOLNESS

Non, c'est à toi de te donner réponse.

SOLNESS, *lui jette un coup d'œil méfiant.*

Que veux-tu dire par là?

MADAME SOLNESS

Ce que je veux dire?

SOLNESS

Oui, que diable!... Tu l'as dit d'un ton si singulier. Comme si tu avais une idée de derrière la tête.

MADAME SOLNESS

Non, je peux bien t'assurer...

SOLNESS, *se rapproche.*

Oh! merci bien... je sais ce que je sais. Et je sais voir et entendre aussi, moi, Aline. Tu peux y compter!

MADAME SOLNESS

Mais qu'y a-t-il donc? Qu'y a-t-il?

SOLNESS, *se place devant elle.*

Tu trouves peut-être un sens caché, insidieux, dans mes paroles les plus innocentes?

MADAME SOLNESS

Moi, dis-tu! Je fais cela!

SOLNESS, *rit.*

Ha, ha, ha! C'est assez naturel, Aline! Puisque tu as affaire à un malade dans la maison, tu...

MADAME SOLNESS, *très inquiète.*

Malade! Es-tu malade, Halvard!

SOLNESS, *éclatant.*

Enfin, un demi-fou ! Un détraqué ! Appelle-moi comme tu voudras.

MADAME SOLNESS, *cherche le dossier du fauteuil et s'assied.*

Halvard..., oh ! Dieu du ciel !...

SOLNESS

Mais vous vous trompez tous les deux. Toi et le docteur. Ce n'est pas là mon cas.

(Il arpente la pièce. Mme Solness le suit des yeux anxieusement. Puis il va vers elle. Avec calme :)

Au fond, je suis tout à fait bien.

MADAME SOLNESS

Oui, n'est-ce pas ! Mais qu'as-tu, alors?

SOLNESS

Il y a ceci, que souvent je suis sur le point de ployer sous la charge de cette dette effrayante...

MADAME SOLNESS

Une dette, dis-tu ! Mais tu ne dois rien à personne, Halvard !

SOLNESS, *à voix basse, ému.*

Dette et obligation immense envers toi... envers toi... toi, Aline.

MADAME SOLNESS, *se lève lentement.*

Qu'est-ce qu'il y a derrière tout cela? Dis-le plutôt tout de suite.

SOLNESS

Mais il n'y a rien derrière ! Je ne t'ai jamais fait aucun mal. Pas consciemment et volontairement, du moins. Et

cependant..., je suis étreint par le sentiment d'une faute écrasante qui pèse sur moi.

MADAME SOLNESS

Une faute envers moi?

SOLNESS

Surtout envers toi.

MADAME SOLNESS

Alors tu es... malade, tout de même, Halvard.

SOLNESS, *tristement.*

Je dois l'être, sans doute. Ou quelque chose d'approchant.

(Il regarde la porte à droite, qui s'ouvre.)

Ah ! Voici que l'aube point !

(Hilde Wangel entre. Elle a modifié un peu son costume. Le bas de sa jupe est dégrafé.)

HILDE

Bonjour, maître !

SOLNESS, *avec un signe de tête.*

Bien dormi?

HILDE

Merveilleusement ! Comme dans un berceau. Ah !... je me suis étirée dans mon lit comme... comme une princesse !

SOLNESS, *sourit légèrement.*

Alors, tout à fait en bon état.

HILDE

Je crois bien.

SOLNES

Et des rêves sûrement aussi?

HILDE

Bien sûr. Mais un vilain rêve.

SOLNESS

Vraiment?

HILDE

Oui, j'ai rêvé que je tombais d'un mur de fjeld à pic, terriblement haut. N'avez-vous jamais de rêves pareils, vous?

SOLNESS

Oh! si..., ça m'arrive, et...

HILDE

C'est très excitant... lorsqu'on tombe et tombe sans fin.

SOLNESS

Ça vous glace, plutôt, je trouve.

HILDE

Remontez-vous les jambes au-dessous de vous, pendant que ça dure?

SOLNESS

Oui, aussi haut que je peux.

HILDE

Je le fais aussi.

MADAME SOLNESS, *prend son ombrelle.*

Il faut que j'aille en ville maintenant, Halvard.

(A Hilde.)

Et je tâcherai d'apporter ceci ou cela qui peut vous être utile.

HILDE, *veut se jeter à con cou.*

Oh! chère, délicieuse madame Solness! Vous êtes vraiment trop aimable! C'est d'une gentillesse...

MADAME SOLNESS, *l'écartant, se dégage.*

Oh! pas du tout. Ce n'est que mon devoir. C'est pourquoi je le fais bien volontiers.

HILDE, *dépitée, fait la moue.*

D'ailleurs, je trouve que je peux bien aller dans les rues..., maintenant que j'ai si proprement arrangé ça. Est-ce que je ne peux pas?

MADAME SOLNESS

Franchement, je crois bien que des gens se retourneraient pour vous regarder.

HILDE, *souffle.*

Pfuh ! C'est tout? Mais c'est amusant, ça.

SOLNESS, *avec une méchante humeur cachée.*

Oui, mais on pourrait avoir l'idée que vous êtes folle, vous aussi.

HILDE

Folle? Est-ce qu'il y a beaucoup de fous ici, dans la ville?

SOLNESS, *indique son front.*

Vous en voyez un ici, du moins.

HILDE

Vous... maître !

MADAME SOLNESS

Oh ! Non, mais voyons, mon cher Halvard !

SOLNESS

Vous ne vous en êtes pas encore aperçue?

HILDE

Non, vraiment pas.

(Elle réfléchit, et rit légèrement.)

Si, peut-être sur un seul point, tout de même.

SOLNESS

Eh bien ! tu entends, Aline?

MADAME SOLNESS

Quel est donc ce point, mademoiselle Wangel?

HILDE

Non, je ne le dirai pas.

SOLNESS

Oh ! si, dites-le !

HILDE

Non, merci..., je ne suis pas si folle.

MADAME SOLNESS

Quand tu seras seul avec mademoiselle Wangel, elle le dira bien, Halvard.

SOLNESS

Vraiment..., tu crois?

MADAME SOLNESS

Mais oui. Car tu l'as si bien connue autrefois. Depuis son enfance..., à ce que tu dis.

(Elle sort par la porte à gauche.)

HILDE, *un moment après.*

Je ne lui plais pas du tout, à votre femme?

SOLNESS

Vous semble-t-il avoir vu cela sur elle?

HILDE

Ne l'avez-vous pas vu vous-même?

SOLNESS, *se dérobant.*

Aline est devenue tellement sauvage ces dernières années.

HILDE

Elle est aussi comme ça?

SOLNESS

Mais si vous pouviez apprendre à la bien connaître...

Oui, elle est si aimable... et si bonne... et si brave femme, au fond.

HILDE, *impatiente.*

Mais si elle est ainsi..., pourquoi s'est-elle mise à parler de devoir?

SOLNESS

De devoir?

HILDE

Oui, elle a dit qu'elle allait sortir faire des achats pour moi. C'était son devoir..., a-t-elle dit. Oh ! je ne peux supporter ce vilain mot.

SOLNESS

Pourquoi pas?

HILDE

Non, il est si froid, insensible, hostile. Devoir... devoir... devoir. Vous ne trouvez pas? Que c'est comme un aboiément.

SOLNESS

Hm !... je n'ai guère réfléchi à cela.

HILDE

Mais si ! Et puisqu'elle est si gentille..., comme vous dites qu'elle l'est..., pourquoi parle-t-elle ainsi?

SOLNESS

Mais, bon Dieu, qu'aurait-elle dû dire, alors?

HILDE

Elle aurait pu dire qu'elle voulait le faire parce que je lui plaisais beaucoup. Elle aurait pu me dire quelques mots de ce genre. Quelques mots chaleureux, cordiaux, vous comprenez?

SOLNESS, *la regarde.*

C'est ça que vous voulez?

HILDE

Oui, justement.

(Elle circule dans la pièce, s'arrête devant la bibliothèque et regarde les livres.)

Vous avez une quantité de livres, vous.

SOLNESS

Oh ! oui, j'en ai acheté un certain nombre.

HILDE

Et lisez-vous tous ces livres-là?

SOLNESS

Autrefois je l'ai essayé. Et vous, lisez-vous?

HILDE

Ah ! non. Jamais de la vie... plus maintenant. Car je ne peux pas y trouver la suite des idées.

SOLNESS

C'est précisément comme moi.

(Hilde circule un peu, s'arrête près de la petite table, ouvre le carton, et le feuillette.)

HILDE

C'est vous qui avez dessiné tout ça?

SOLNESS

Non, c'est un jeune homme que j'ai comme assistant.

HILDE

Un que vous avez formé?

SOLNESS

Oh ! oui, il a certainement appris aussi un peu chez moi.

HILDE, *s'assied.*

Alors, il doit être très habile?

(Elle regarde un peu un dessin.)

N'est-ce pas?

SOLNESS

Il n'est pas mauvais. Pour ce que j'en fais, il...

HILDE

Mais oui! Il doit être fichtrement habile, pour sûr.

SOLNESS

Trouvez-vous que vous pouvez le voir sur les dessins?

HILDE

Pfut..., ce grifouillis! Mais du moment qu'il s'est formé chez vous, je...

SOLNESS

Oh! quant à ça... Il y a ici bien des gens qui ont appris chez moi. Et ils restent quand même tout aussi médiocres.

HILDE, *le regarde et branle la tête.*

Non, que je meure si je comprends que vous pouvez être aussi bête.

SOLNESS

Bête? Trouvez-vous que je suis tellement bête?

HILDE

Oui, certes, je le trouve. Quand vous vous donnez la peine de former tous ces garçons, c'est...

SOLNESS, *surpris.*

Bah? Et pourquoi pas?

HILDE, *se lève, à demi sérieuse, à demi riant.*

Mais non, maître! A quoi ça sert-il? Personne ne devrait avoir le droit de construire, que vous. Vous devriez être le seul. Faire tout vous-même. Voilà, c'est dit.

SOLNESS, *malgré lui.*

Hilde !...

HILDE

Après?

SOLNESS

Comment diable en êtes-vous venue à cette idée?

HILDE

Trouvez-vous que ce soit une idée tellement folle que j'ai là?

SOLNESS

Non, ce n'est pas cela. Mais maintenant je vais vous dire une chose.

HILDE

Quoi donc?

SOLNESS

Je suis ici... tout le temps... sans rien dire et tout seul... à ruminer cette même idée.

HILDE

Oui, c'est assez naturel, il me semble.

SOLNESS, *la regarde d'un air scrutateur.*

Et vous vous en êtes déjà sûrement aperçue.

HILDE

Non, pas du tout.

SOLNESS

Mais tout à l'heure..., quand vous avez dit que vous croyiez que j'étais... timbré? Oui, sur un point?...

HILDE

Oh ! je pensais à tout autre chose.

SOLNESS

A quelle autre chose?

HILDE

Peu vous importe, maître.

SOLNESS, *arpentant la pièce.*

Bien, bien..., comme vous voudrez.

(Il s'arrête devant le pan coupé.)

Venez ici, que je vous montre quelque chose.

HILDE, *s'approche.*

Qu'est-ce que c'est?

SOLNESS

Voyez-vous..., là-bas dans le jardin?

HILDE

Oui?

SOLNESS, *montre du doigt.*

Derrière ce grand amas de pierres?...

HILDE

La maison neuve, vous voulez dire?

SOLNESS

Celle qui est en construction, oui. Presque achevée.

HILDE

Elle a une très haute tour, je trouve.

SOLNESS

L'échafaudage y est encore.

HILDE

Est-ce que c'est votre nouvelle maison?

SOLNESS

Oui.

HILDE

La maison où vous allez bientôt déménager?

SOLNESS

Oui.

HILDE, *le regarde.*

Y a-t-il aussi des chambres d'enfant dans cette maison?

SOLNESS

Trois, comme ici.

HILDE

Et pas d'enfants.

SOLNESS

Il n'en viendra pas non plus.

HILDE, *avec un demi-sourire.*

Eh bien ! n'est-ce pas comme je le disais?...

SOLNESS

Que?...

HILDE

Que vous êtes... heu !... un peu fou tout de même.

SOLNESS

C'est à cela que vous pensiez?

HILDE

Oui, à toutes ces chambres d'enfant vides, où j'ai couché.

SOLNESS, *baisse la voix.*

Nous avons eu des enfants..., Aline et moi.

HILDE, *le regarde, saisie.*

Vous en avez eu !...

SOLNESS

Deux petits garçons. Tous deux du même âge.

HILDE

Jumeaux, alors.

SOLNESS

Oui, jumeaux. Il y a de cela onze, douze ans.

HILDE, *avec ménagement.*

Et tous deux sont?... Vous n'avez donc plus les deux jumeaux?

SOLNESS, *contenant son émotion.*

Nous ne les avons gardés qu'une vingtaine de jours. Ou à peine.

(Avec éclat.)

Oh ! Hilde, quel incroyable bonheur pour moi que vous soyez venue ! Car j'ai enfin quelqu'un à qui je peux parler !

HILDE

Ne le pouvez-vous pas avec... avec elle aussi?

SOLNESS

Pas de cela. Pas comme je le veux, comme il le faut.

(Tristement.)

Et sur bien d'autres sujets non plus.

HILDE

Était-ce seulement à cela que vous pensiez, quand vous disiez que vous aviez besoin de moi?

SOLNESS

Ce devait être surtout cela. Hier, du moins. Car aujourd'hui je ne sais plus au juste.

(S'interrompant.)

Venez ici et asseyons-nous, Hilde. Asseyez-vous là sur le canapé..., vous aurez ainsi la vue du jardin.

(Hilde s'assied dans le coin du canapé.)

SOLNESS, *approche une chaise.*

Avez-vous envie d'entendre ça?

HILDE

Oui, je vous écouterai très volontiers.

SOLNESS, *s'assied.*

Alors, je vais tout vous dire.

HILDE

Maintenant j'ai à la fois le jardin et vous devant les yeux. Racontez ! Vite !

SOLNESS, *indique la fenêtre du pan coupé.*

Là-bas, sur la hauteur... là où vous voyez la maison neuve...

HILDE

Oui?

SOLNESS

... nous avons habité les premières années, Aline et moi. Car il y avait alors là-haut une vieille maison qui avait appartenu à sa mère. Nous en avons hérité. Et tout le grand jardin, nous l'avons eu avec.

HILDE

Y avait-il une tour sur cette maison?

SOLNESS

Pas trace de rien de pareil. C'était une grande caisse de bois, laide et sombre d'aspect. Mais tout de même assez commode et agréable à l'intérieur.

HILDE

Avez-vous abattu cette vieille baraque?

SOLNESS

Non. Elle a brûlé.

HILDE

Tout entière?

SOLNESS

Oui.

HILDE

Cela a-t-il été pour vous un grand malheur?

SOLNESS

Oui et non. Comme constructeur, cet incendie a été le point de départ de mon succès.

HILDE

Bon, mais?...

SOLNESS

Nous venions d'avoir les deux petits garçons...

HILDE

Les pauvres jumeaux, oui.

SOLNESS

Ils étaient venus au monde sains et potelés. Et ils poussaient de jour en jour, à vue d'œil.

HILDE

Les bébés grandissent beaucoup les premiers jours.

SOLNESS

C'était un spectacle charmant de voir Aline couchée avec les deux petits... Mais la nuit de l'incendie est venue...

HILDE, *émue.*

Qu'est-il arrivé? Dites! Quelqu'un a péri dans le feu?

SOLNESS

Non, pas cela. Tout le monde a été sorti de la maison en bon état.

HILDE

Bien, mais alors?...

SOLNESS

La peur avait terriblement secoué Aline. Le bruit causé par l'incendie..., la fuite... combien précipitée..., et de plus, par la nuit glaciale. Car on a dû les emporter tels qu'ils étaient dans leur lit. Elle et les petits.

HILDE

Ils n'ont pas supporté cela?

SOLNESS

Si, ils l'ont bien supporté. Mais Aline a eu la fièvre. Une fièvre de lait. Elle voulait les nourrir elle-même, absolument. Car c'était son devoir, disait-elle. Et nos deux petits garçons...

(Se tordant les mains.)

ils sont... oh !

HILDE

Ils n'ont pas résisté?

SOLNESS

Non, ils n'y ont pas résisté. C'est ça qui nous les a enlevés.

HILDE

Cela doit sûrement avoir été affreusement dur pour vous.

SOLNESS

Très dur pour moi. Mais dix fois plus dur pour Aline.

(Il serre les poings dans une rage sourde.)

Oh ! dire que cela peut arriver en ce monde !

(D'une voix sèche et ferme.)

Depuis que je les ai perdus, je n'ai plus voulu construire d'églises.

HILDE

Il vous a peut-être déplu aussi de construire la tour d'église chez nous?

SOLNESS

Certainement. Je sais combien j'étais content, lorsque cette tour fut achevée.

HILDE

Ça, je le sais aussi.

SOLNESS

Et maintenant, je ne construis plus... plus jamais rien de pareil ! Ni églises ni tours d'église.

HILDE, *hoche lentement la tête.*

Rien que des maisons où l'on peut habiter.

SOLNESS

Des foyers pour les gens, Hilde.

HILDE

Mais des foyers avec hautes tours et flèches.

SOLNESS

De préférence.

(Il passe à un ton plus léger.)

Oui, voyez-vous..., comme je disais..., cet incendie m'a procuré le succès. Comme constructeur.

HILDE

Pourquoi ne vous appelez-vous pas architecte, comme les autres?

SOLNESS

Je n'ai pas fait d'études assez approfondies pour cela. Ce que je sais, je l'ai surtout trouvé moi-même.

HILDE

Mais vous avez quand même réussi, maître.

SOLNESS

A la suite de l'incendie, oui. J'ai morcelé presque tout le jardin en lots pour villas. Et là j'ai construit absolument comme je voulais. Et tout a marché merveilleusement.

HILDE, *le regarde d'un air scrutateur.*

Vous devez être un homme très heureux vous, tel que vous êtes.

SOLNESS, *assombri.*

Heureux? Vous dites cela, vous aussi? Comme tous les autres.

HILDE

Oui, car vous devez l'être, il me semble. Si seulement vous pouviez ne pas penser aux deux petits enfants, vous...

SOLNESS, *lentement.*

Les deux enfants..., il n'est pas facile de les oublier, Hilde.

HILDE, *avec quelque hésitation.*

Sont-ils encore un si grand souci? Après tant, tant d'années?

SOLNESS, *la regarde fixement, sans répondre.*

Homme heureux, avez-vous dit...

HILDE

Oui, mais ne l'êtes-vous pas..., à part cela?

SOLNESS, *continue à la regarder.*

Lorsque je vous ai raconté cette histoire de l'incendie... hm !...

HILDE

Eh bien !

SOLNESS

N'y a-t-il pas une idée particulière qui a... fixé votre attention?

HILDE, *réfléchit vainement.*

Non. Quelle idée serait-ce?

SOLNESS, *avec une force contenue.*

C'est uniquement grâce à cet incendie que j'ai été mis en mesure de construire des foyers pour les gens. Des foyers agréables, commodes, clairs, où père et mère et tout le groupe des enfants peuvent vivre avec le sentiment confiant et joyeux que c'est un grand bonheur d'être au monde. Et surtout de s'appartenir les uns aux autres...

HILDE, *vivement.*

Oui, mais n'est-ce pas un grand bonheur pour vous de pouvoir bâtir de si charmants foyers?

SOLNESS

Le prix, Hilde. L'effroyable prix que j'ai dû payer pour réussir.

HILDE

Mais n'y a-t-il pas moyen de surmonter ce sentiment?

SOLNESS

Non. Pour parvenir à construire des foyers pour les autres, j'ai dû renoncer... renoncer à tout jamais à posséder un foyer moi-même. Je veux dire un foyer pour le troupeau d'enfants. Et pour les parents aussi.

HILDE, *avec ménagement.*

Mais y avez-vous été obligé? A tout jamais, dites-vous?

SOLNESS, *hoche lentement la tête.*

Tel a été le prix de ce bonheur dont on parle.

(Il respire péniblement.)

Ce bonheur..., hm !... ce bonheur n'a pu être obtenu à moins, Hilde.

HILDE, *comme précédemment.*

Cela ne peut-il pas encore s'arranger, peut-être?

SOLNESS

Jamais de la vie. Jamais. C'est aussi une conséquence de l'incendie. Et de la maladie d'Aline, qui a suivi.

HILDE, *le regarde avec une expression confuse.*

Et vous bâtissez quand même toutes ces chambres d'enfant.

SOLNESS, *avec gravité.*

N'avez-vous jamais observé, Hilde, que l'impossible... ça nous attire et comme nous appelle.

HILDE, *réfléchit.*

L'impossible?

(Avec animation.)

Oh ! oui. Vous éprouvez cela aussi?

SOLNESS

Oui, je l'éprouve.

HILDE

Alors, il doit y avoir... un peu de trold en vous?

SOLNESS

Pourquoi du trold?

HILDE

Oui, comment voulez-vous appeler cela?

SOLNESS, *se lève.*

Oui, oui, c'est bien possible.

(Avec violence.)

Mais ne dois-je pas devenir un trold..., quand tout se produit ainsi pour moi si constamment ! Tout !

HILDE

Que voulez-vous dire?

SOLNESS, *baissant la voix, avec émotion.*

Remarquez bien ce que je vous dis, Hilde. Tout ce que je suis parvenu à faire, à construire, à créer de beau, de solide, d'agréable..., de majestueux aussi...

(Il serre les poings.)

Oh ! n'est-ce pas effrayant rien que d'imaginer cela !...

HILDE

Qu'est-ce qui est si effrayant?

SOLNESS

Que tout cela, il me faut l'acheter. Le payer. Pas avec de l'argent. Mais avec du bonheur humain. Et pas seulement avec mon propre bonheur. Mais aussi d'autres personnes. Oui, oui, voyez-vous, Hilde ! Voilà le prix que m'a coûté ma situation d'artiste... à moi et à d'autres. Et il n'est pas de jour où je ne voie le prix de nouveau payé pour moi. Toujours et toujours..., et toujours encore !

HILDE, *le lève et le regarde fixement.*

Là, vous pensez sûrement à... à elle.

SOLNESS

Oui. Surtout à Aline. Car Aline... elle avait sa vocation, elle aussi. Tout comme j'avais la mienne.

(D'une voix tremblante.)

Mais sa vocation a dû être gâchée, détruite, brisée... pour que la mienne pût parvenir à... à une sorte de grande victoire. Oui, car vous saurez qu'Aline... avait des dispositions pour construire, elle aussi.

HILDE

Elle ! Pour construire?

SOLNESS, *secoue la tête.*

Pas des maisons, des tours, des flèches... ni rien de ce que je fais...

HILDE

Bon, mais alors, quoi?

SOLNESS, *avec une tendre émotion.*

Pour construire des âmes de petits enfants, Hilde. Construire des âmes d'enfants de sorte qu'elles se dressent en équilibre, avec de nobles et belles formes. De sorte qu'elles puissent se mettre au niveau d'âmes droites d'adultes. Voilà pour quoi Aline avait des dispositions... Et tout cela est perdu. N'a pas servi... et ne peut plus servir. Inutilisable... Tout à fait comme les décombres après un incendie

HILDE

Oui, mais, même s'il en était ainsi?...

SOLNESS

C'est ainsi ! C'est ainsi ! Je le sais.

HILDE

Bien, mais vous, en tout cas, n'en êtes pas responsable.

SOLNESS, *fixe son regard sur elle et hoche lentement la tête.*

Oui, c'est là, voyez-vous, la grande, la terrible question. C'est là le doute qui me ronge... nuit et jour.

HILDE

Le doute !

SOLNESS

Oui, supposez-le. Que c'est ma faute. En un certain sens.

HILDE

Vous ! L'incendie !

SOLNESS

Le tout. Tout l'ensemble... Et peut-être... parfaitement innocent tout de même.

HILDE, *le regarde avec inquiétude.*

Oh ! maître..., si vous pouvez parler ainsi, vous êtes donc... malade, après tout.

SOLNESS

Hm !... je ne serai sans doute jamais tout à fait bien sur ce point.

(Ragnar Brovik ouvre avec précaution la petite porte du coin à gauche.)

(Hilde arpente la pièce.)

RAGNAR, *apercevant Hilde.*

Oh !... Pardon, monsieur Solness...

(Il veut se retirer.)

SOLNESS

Non, non, restez. Ce sera fini.

RAGNAR

Oh ! oui..., si ça pouvait l'être !

SOLNESS

Votre père ne va pas mieux, à ce que j'entends dire.

RAGNAR

Père décline rapidement. Et c'est pourquoi, je vous en prie instamment..., écrivez-moi quelques bonnes paroles

sur l'une des feuilles ! Quelques mots que père puisse lire avant de...

SOLNESS, *vivement.*

Il ne faut plus me parler de vos dessins.

RAGNAR

Les avez-vous regardés?

SOLNESS

Oui..., je les ai vus.

RAGNAR

Et ils ne valent rien? Et je ne suis sans doute bon à rien non plus?

SOLNESS, *éludant la réponse.*

Restez ici chez moi, Ragnar. Tout s'arrangera comme vous le voudrez. Vous pourrez donc épouser Kaja. Vivre sans souci. Heureux aussi, peut-être. Mais ne pensez pas à construire vous-même.

RAGNAR

Bien, bien, je vais donc rentrer et dire cela à mon père. Car je lui ai promis... Faut-il que je dise cela à mon père... avant qu'il meure?

SOLNESS, *se lamente.*

Oh ! dites-lui..., dites-lui ce que vous voudrez. Mieux vaut ne rien lui dire du tout.

(Avec éclat.)

Je ne peux pas agir autrement, Ragnar !

RAGNAR

Alors, je peux emporter les dessins?

SOLNESS

Oui, prenez-les..., prenez ! Ils sont là, sur la table.

RAGNAR, *y va.*

Merci.

HILDE, *pose la main sur le carton.*

Non, non, laissez-les.

SOLNESS

Pourquoi cela?

HILDE

Si, je veux les voir aussi.

SOLNESS

Mais vous avez...

(A Ragnar.)

Eh bien ! laissez-les là.

RAGNAR

Volontiers.

SOLNESS

Et rentrez tout de suite auprès de votre père.

RAGNAR

Oui, il faut bien.

SOLNESS, *d'un air désespéré.*

Ragnar..., il ne faut rien exiger de moi que je ne peux pas faire ! Vous m'entendez Ragnar ! Il ne faut pas !

RAGNAR

Non, non. Excusez-moi...

(Il s'incline et sort par la porte du coin.)
(Hilde va s'asseoir sur une chaise près de la glace.)

HILDE, *avec un regard irrité sur Solness.*

Ça, c'était très vilain de votre part.

SOLNESS

C'est aussi votre avis?

HILDE

Oui, tout à fait vilain. C'était rude et méchant, et cruel aussi.

SOLNESS

Oh ! vous n'avez pas idée de ce qu'est ma situation.

HILDE

Quand même... Non, vous ne devriez pas être ainsi, vous.

SOLNESS

Vous disiez tout à l'heure vous-même que je devrais seul avoir le droit de construire.

HILDE

Je peux dire cela, moi. Mais vous, il ne faut pas.

SOLNESS

C'est sûrement à moi surtout de le dire. Au prix que j'ai payé ma place.

HILDE

Hé oui !... elle vous a coûté ce que vous appelez le bien-être familial..., et tout cela.

SOLNESS

Et la paix de mon âme, par-dessus le marché.

HILDE, *se lève.*

La paix de l'âme !

(Avec émotion.)

Oui, oui, là, vous avez raison !... Pauvre maître..., vous vous figurez que...

SOLNESS, *avec un petit rire étouffé.*

Rasseyez-vous, Hilde. Vous allez entendre une drôle d'histoire.

HILDE, *s'assied, attentive.*

Eh bien?

SOLNESS

Cela semble un petit détail ridicule. Car il s'agit seulement d'une fente dans un tuyau de cheminée, voyez-vous.

HILDE

Rien de plus?

(Il approche une chaise de celle de Hilde, et s'assied.)

SOLNESS

Non, au commencement.

HILDE, *impatiente, se frappe le genou.*

Allons, la fente dans le tuyau de cheminée!

SOLNESS

J'avais remarqué la fissure dans le tuyau longtemps, longtemps avant l'incendie. Chaque fois que je montais au grenier, je regardais si elle était toujours là.

HILDE

Elle y était?

SOLNESS

Oui. Car nul autre ne la connaissait.

HILDE

Et vous ne disiez rien?

SOLNESS

Non, rien.

HILDE

Ne pensiez-vous pas non plus à réparer la cheminée?

SOLNESS

J'y pensais bien..., mais j'en restais toujours là. Chaque

fois que je voulais m'y mettre, c'était absolument comme si une main m'arrêtait. Pas aujourd'hui, je me disais. Demain. Jamais je n'allais plus loin.

HILDE

Oui, mais pourquoi traîniez-vous ainsi?

SOLNESS

Parce que je faisais des réflexions.

(Lentement et à voix basse.)

Par la petite fente noire dans le tuyau de cheminée je pouvais peut-être prendre mon essor... comme constructeur.

HILDE, *le regard fixe devant elle.*

Ça devait être excitant.

SOLNESS

C'était presque impossible. Tout à fait impossible. Car dans ce temps-là tout me paraissait facile et simple. Je voulais que cela se produisît en hiver. Un peu avant midi. Je serais dehors, en promenade avec Aline dans un traîneau léger. Les gens, à la maison, auraient beaucoup bourré les poêles...

HILDE

Oui, car il devait faire très froid ce jour-là?

SOLNESS

Un froid très piquant, oui. Et ils voulaient qu'Aline fût tout à fait au chaud, quand elle rentrerait.

HILDE

Car elle est sûrement d'un naturel frileux, elle.

SOLNESS

C'est vrai. Et ce serait au retour que nous verrions la fumée.

HILDE

Seulement la fumée?

SOLNESS

D'abord la fumée. Mais lorsque nous arriverions à la porte du jardin, toute la vieille baraque serait la proie des flammes... C'est ainsi que je voulais que ce fût, voyez-vous.

HILDE

Mais, mon Dieu, dire que ce n'est pas ainsi que c'est arrivé !

SOLNESS

Oui, vous pouvez bien le dire, Hilde.

HILDE

Bien, mais écoutez, maître. Êtes-vous tout à fait sûr que l'incendie est venu de la petite fente dans le tuyau de cheminée?

SOLNESS

Non, au contraire. Je suis tout à fait sûr que la fente dans le tuyau de cheminée n'a rien eu à voir avec l'incendie.

HILDE

Comment !

SOLNESS

Il a été nettement établi que l'incendie a éclaté dans une penderie..., d'un tout autre côté de la maison.

HILDE

Mais alors pourquoi ces divagations sur le tuyau fissuré !

SOLNESS

Puis-je vous en dire un peu plus long, Hilde?

HILDE

Oui, si vous voulez parler raisonnablement.

SOLNESS

Je vais essayer.

(Il approche sa chaise.)

HILDE

Eh bien ! allez-y, maître.

SOLNESS, *d'un ton confidentiel.*

Ne croyez-vous pas, vous aussi, Hilde, qu'il existe certaines personnes élues, prédestinées, qui ont reçu la faveur et le pouvoir de souhaiter une chose, de la désirer, de la vouloir... si intensément et si... si inflexiblement... que finalement ils doivent l'obtenir. Ne le croyez-vous pas?

HILDE, *avec une expression confuse dans les yeux.*

S'il en est ainsi, nous verrons un jour... si je suis de ces élus.

SOLNESS

Ce n'est pas tout seul qu'on produit de si grands effets. Oh ! non..., les aides et les serviteurs ont à jouer leur rôle, eux aussi, pour qu'on atteigne un résultat. Mais ils ne viennent jamais d'eux-mêmes. Il faut les appeler de toutes ses forces. Appel de la pensée, vous comprenez.

HILDE

Qu'est-ce que c'est que ces aides et serviteurs?

SOLNESS

Oh ! nous pourrons parler de cela une autre fois. Pour le moment, continuons cette histoire d'incendie.

HILDE

Ne croyez-vous pas que le feu aurait aussi bien pris... si vous ne l'aviez pas désiré?

SOLNESS

Si le vieux Brovik avait été le propriétaire de la maison,

le feu n'aurait pas pris si à propos pour lui. J'en suis bien sûr. Car il ne sait pas appeler les aides, lui, ni les serviteurs.

(Il se lève, agité.)

Voyez-vous, Hilde..., c'est donc tout de même ma faute si les deux petits ont dû perdre la vie. Et n'est-ce pas aussi peut-être ma faute, si Aline n'est pas devenue ce qu'elle aurait dû et pouvait devenir? Et ce qu'elle aurait voulu?

HILDE

Oui, mais puisque c'est seulement ces aides et serviteurs, qui...?

SOLNESS

Qui a appelé les aides et serviteurs? C'est moi! Et ils sont venus se soumettre à ma volonté.

(De plus en plus agité.)

C'est là ce que les bonnes gens appellent avoir de la chance. Mais je vous dirai, moi, ce que cette chance fait éprouver. On la ressent comme une grande plaie ici, sur la poitrine. Et les aides et serviteurs vont enlever des morceaux de peau à d'autres gens pour boucher ma blessure!... Mais la plaie ne guérit pas pour cela. Jamais..., jamais! Oh! si vous saviez combien ça peut démanger et cuire par moments.

HILDE, *le regarde avec attention.*

Vous êtes malade, maître. Très malade, même, je crois.

SOLNESS

Dites fou. Car c'est ce que vous pensez.

HILDE

Non, je ne crois pas que la raison fasse trop défaut.

SOLNESS

Mais quoi, alors ! Allons, dites-le !

HILDE

Je me demande si vous n'êtes pas venu au monde avec une conscience débile?

SOLNESS

Une conscience débile? Quelle diablerie est-ce là?

HILDE

Je veux dire que la conscience est chez vous très frêle. Très délicate. Sans vigueur. Ne peut soulever et supporter rien de lourd.

SOLNESS, *grommelant.*

Hm ! Comment devrait donc être la conscience, je vous demande?

HILDE

Votre conscience à vous, je la voudrais... oui, vraiment robuste.

SOLNESS

Ah? Robuste? Bien. Avez-vous peut-être une conscience robuste?

HILDE

Oui, je le crois. Je ne me suis pas aperçue du contraire.

SOLNESS

Elle n'a sans doute pas été trop mise à l'épreuve, je pense.

HILDE, *avec une contraction de la bouche, qui tremble.*

Oh ! ce n'était pas si simple de quitter mon père, que j'aime tant.

SOLNESS

Oh ! baste. Pour un mois ou deux...

HILDE

Je ne rentrerai certainement jamais à la maison.

SOLNESS

Jamais? Pourquoi donc l'avez-vous quitté?

HILDE, *moitié sérieuse, moitié taquine.*

Avez-vous encore oublié que les dix ans sont écoulés?

SOLNESS

Peuh ! des bêtises. Y avait-il chez vous quelque chose qui n'allait pas. Hein?

HILDE, *très sérieusement.*

C'est en moi que j'avais ce qui me chassait et me poussait ici. Cela m'attirait et m'entraînait.

SOLNESS, *animé.*

C'est cela ! C'est cela, Hilde ! Il y a du trold en vous aussi. De même qu'en moi. Car c'est le trold qu'on a en soi, voyez-vous..., c'est cela qui appelle les forces du dehors. Et alors il faut céder..., qu'on le veuille ou non.

HILDE

Je crois bien que vous avez raison, maître.

SOLNESS, *arpente la pièce.*

Oh ! c'est prodigieux ce qu'il y a dans le monde de démons que nous ne voyons pas, Hilde !

HILDE

Des démons aussi?

SOLNESS

De bons démons et des mauvais. Démons à cheveux blonds et à cheveux noirs. Si seulement on savait toujours

si ce sont les blonds ou les noirs qui ont prise sur vous !

(Circulant.)

Ho ho ! Tout serait facile, alors !

HILDE, *le suit des yeux.*

Ou bien si l'on avait une conscience vraiment forte, exubérante, avec laquelle on oserait ce que l'on voudrait.

SOLNESS, *s'arrête près de la console.*

Je crois que la plupart des gens sont aussi poules mouillées que moi sous ce rapport.

HILDE

Oui, c'est bien possible.

SOLNESS, *appuyé contre la console.*

Dans les sagas... Avez-vous un peu lu ces vieilles sagas?

HILDE

Bien sûr ! Du temps où je lisais des livres, j'ai...

SOLNESS

On parle dans les sagas de Vikings qui faisaient voile vers des pays étrangers, et pillaient, incendiaient, et massacraient les hommes...

HILDE

Et s'emparaient des femmes...

SOLNESS

... qu'ils gardaient chez eux...

HILDE

... ils les emmenaient chez eux sur les bateaux...

SOLNESS

... et se comportaient avec elles comme... comme les pires trolds.

HILDE, *regarde devant elle avec un regard à demi voilé.*

Je trouve que ça devait être excitant.

SOLNESS, *avec un rire bref et sourd.*

Oui, d'enlever des femmes, hein?

HILDE

D'être enlevée.

SOLNESS, *la regarde un instant.*

Ah ! bien.

HILDE, *comme pour l'interrompre.*

Mais où voulez-vous en venir avec ces Vikings, maître?

SOLNESS

C'est que ces gaillards avaient une conscience robuste, eux ! Quand ils rentraient chez eux, ils savaient manger et boire. Et ils étaient gais comme des gamins, aussi. Et les femmes ! Souvent, elles ne voulaient pas du tout les quitter. Comprenez-vous cela, Hilde?

HILDE

Ces femmes-là, je les comprends joliment bien.

SOLNESS

Oho ! Peut-être en auriez-vous fait autant?

HILDE

Pourquoi pas?

SOLNESS

Partager... de bon gré... la vie d'un pareil forban?

HILDE

Si c'était un forban que je me serais mise vraiment à aimer...

SOLNESS

Pourriez-vous en venir à aimer un homme pareil?

HILDE

Mon Dieu, qui l'on vient à aimer, on n'en est pas le maître, n'est-ce pas?

SOLNESS, *la regarde avec réflexion.*

Oh ! non, ce doit être le trold qu'on a en soi qui décide.

HILDE, *riant à demi.*

Et puis tous les fameux démons que vous connaissez si bien. Tant les blonds que ceux aux cheveux noirs.

SOLNESS, *avec une douce chaleur.*

Alors je souhaite que les démons choisissent gentiment pour vous.

HILDE

Pour moi ils ont déjà choisi. Une fois pour toutes.

SOLNESS, *avec un regard profond.*

Hilde..., vous êtes comme un oiseau sauvage des bois.

HILDE

Loin de là. Je ne me cache pas sous les buissons.

SOLNESS

Non, non. Il y a plutôt de l'oiseau de proie en vous.

HILDE

Plutôt cela... peut-être.

(Avec violence.)

Et pourquoi pas oiseau de proie ! Pourquoi n'irais-je pas en chasse, moi aussi? Prendre le butin qui me plaît? Si je peux le saisir dans mes serres, du moins. Le maîtriser.

SOLNESS

Hilde..., savez-vous ce que vous êtes?

HILDE

Oui, je suis un drôle d'oiseau.

SOLNESS

Non. Vous êtes comme un jour naissant. Quand je vous regarde, il me semble voir le lever du soleil.

HILDE

Dites-moi, maître..., êtes-vous sûr de ne m'avoir jamais appelée..., en pensée?

SOLNESS, *à voix basse et lentement.*

Je crois presque que j'ai dû le faire.

HILDE

Qu'est-ce que vous me vouliez?

SOLNESS

Vous êtes la jeunesse, vous, Hilde.

HILDE, *sourit.*

La jeunesse dont vous avez si peur?

SOLNESS, *avec un lent signe de tête.*

Et vers laquelle, au fond, j'aspire avec tant de ferveur.

(Hilde se lève, se dirige vers la petite table, et prend le carton de Ragnar.)

HILDE, *tend le carton à Solness.*

Il y avait donc ces dessins...

SOLNESS, *bref et tranchant.*

Mettez ça de côté! Je les ai assez vus.

HILDE

Oui, mais il faut que vous y écriviez quelques mots pour lui.

SOLNESS

Y écrire quelques mots ! Jamais de la vie !

HILDE

Mais puisque ce pauvre vieux est sur le point de mourir ! Ne pouvez-vous pas faire un plaisir, à lui et au fils, avant qu'ils se quittent? Et peut-être le fils pourrait-il construire d'après ces dessins.

SOLNESS

Oui, c'est précisément ce qu'il peut faire. Il s'est ménagé cela..., ce monsieur.

HILDE

Mais, mon Dieu..., s'il en est ainsi..., ne pouvez-vous pas mentir un tout petit peu?

SOLNESS

Mentir?

(Avec fureur.)

Hilde..., allez-vous-en, avec ces maudits dessins !

HILDE, *tire légèrement à elle le carton.*

Allons, allons..., vous n'allez pas me mordre... Vous parlez de trolds, vous. Il me semble que vous vous conduisez vous-même comme un trold.

(Elle regarde autour d'elle.)

Où avez-vous une plume et de l'encre?

SOLNESS

Je n'en ai pas ici.

HILDE, *se dirige vers la porte.*

Mais là, chez la demoiselle, vous avez...

SOLNESS

Restez où vous êtes, Hilde !... Je devrais mentir, avez-

vous dit. Oh ! oui, à cause de son vieux père, je le pourrais bien. Car lui, je l'ai démoli, autrefois. Mis à plat.

HILDE

Lui aussi?

SOLNESS

J'avais besoin de place pour moi-même. Mais ce Ragnar... il ne faut à aucun prix qu'il puisse parvenir.

HILDE

Le pauvre, il ne parviendra sans doute pas non plus. Puisqu'il n'est pas capable...

SOLNESS, *se rapproche, la regarde, et murmure.*

Si Ragnar Brovik réussit, il me renversera. Me démolira..., comme j'ai fait avec son père.

HILDE

Vous démolira? Est-il donc capable?

SOLNESS

Oui, vous pouvez en être sûre, qu'il est capable ! Il est la jeunesse, qui est prête à frapper à ma porte. Et à en finir avec le constructeur Solness.

HILDE, *avec un calme regard de reproche.*

Et vous vouliez l'empêcher d'entrer. Fi, maître !

SOLNESS

Elle m'a coûté assez de sang, la lutte que j'ai soutenue... Et puis, j'ai peur que les aides et les serviteurs ne m'obéissent plus.

HILDE

Alors, il faudra vous y mettre tout seul. Il n'y a rien d'autre à faire.

SOLNESS

Aucun espoir, Hilde. Le revirement se produira. Un peu plus tôt, un peu plus tard. Car l'expiation est implacable.

HILDE, *avec angoisse, se bouche les oreilles.*

Ne parlez pas ainsi ! Voulez-vous me tuer ! M'enlever ce qui vaut pour moi plus que la vie !

SOLNESS

Et qu'est-ce que c'est?

HILDE

Vous voir grand. Vous voir une couronne à la main. En haut, tout en haut d'une tour d'église.

(Calme de nouveau.)

Allons, sortez votre crayon. Vous avez bien un crayon sur vous?

SOLNESS, *sort son carnet de sa poche.*

J'en ai un là.

HILDE, *pose le carton sur la table devant le canapé.*

Bien. Et nous nous asseyons ici, tous les deux, maître.

(Solness s'assied à la table.)

HILDE, *derrière lui, s'appuie sur le dossier de sa chaise.*

Et maintenant nous écrivons sur les dessins. Nous écrivons très, très gentiment, avec chaleur. Pour ce vilain Roar... je crois qu'il s'appelle.

SOLNESS, *écrit quelques lignes, tourne la tête et regarde Hilde.*

Dites-moi, Hilde.

HILDE

Quoi?

SOLNESS

Puisque vous êtes restée dix ans à m'attendre...

HILDE

Eh bien?

SOLNESS

Pourquoi ne m'avez-vous pas écrit? J'aurais pu vous répondre.

HILDE, *vite.*

Oh ! non, non, non ! C'est justement ce que je ne voulais pas.

SOLNESS

Pourquoi pas?

HILDE

J'avais peur que tout pût être perdu pour moi... Mais nous avons à écrire sur les dessins, maître.

SOLNESS

Oui, à écrire...

HILDE, *se penche en avant, et regarde, pendant qu'il écrit.*

Et chaleureusement. Oh ! comme je le déteste..., comme je le déteste, ce Roald...

SOLNESS, *écrivant.*

N'avez-vous jamais vraiment aimé personne, vous, Hilde?

HILDE, *rudement.*

Vous dites?

SOLNESS

Avez-vous jamais aimé quelqu'un?

HILDE

Quelqu'un d'autre, vous voulez dire, je pense?

SOLNESS, *lève les yeux vers elle.*

Quelqu'un d'autre, oui. Jamais? Pendant ces dix ans? Jamais?

HILDE

Oh ! si, de temps en temps. Quand j'étais furieuse contre vous, parce que vous veniez pas.

SOLNESS

Alors vous vous intéressiez à d'autres aussi?

HILDE

Un petit peu. Pendant une semaine ou deux. Mon Dieu ! maître, vous savez bien comment c'est.

SOLNESS

Hilde..., quel était votre but en venant ici?

HILDE

Ne perdez pas de temps en bavardages. Le pauvre vieux pourrait bien mourir, en attendant.

SOLNESS

Répondez-moi, Hilde. Qu'est-ce que vous me voulez?

HILDE

Je veux mon royaume.

SOLNESS

Hm !...

(Il jette un regard rapide vers la porte à gauche, et continue à écrire sur les dessins.)

(Mme Solness entre aussitôt. Elle apporte des paquets.)

MADAME SOLNESS

Je vous ai apporté quelques petits objets, mademoiselle Wangel. Les gros paquets seront envoyés plus tard.

HILDE

Oh ! comme c'est aimable de votre part, tout de même !

MADAME SOLNESS

Ce n'est qu'un devoir. Pas autre chose.

SOLNESS, *relit ce qu'il a écrit.*

Aline !

MADAME SOLNESS

Oui?

SOLNESS

As-tu vu si elle... la teneuse de livres, est là?

MADAME SOLNESS

Oui, naturellement, elle est là, elle.

SOLNESS, *met les dessins dans le carton.*

Hm !...

MADAME SOLNESS

Elle était au pupitre, comme elle y est toujours... quand je traverse lą salle.

SOLNESS, *se lève.*

Eh bien ! je vais lui donner ça. Et lui dire que...

HILDE, *lui prend le carton.*

Oh ! non, laissez-moi cette joie !

(Elle se dirige vers la porte, mais se retourne.)

Comment s'appelle-t-elle?

SOLNESS

Elle s'appelle mademoiselle Fosli.

HILDE

Pfuh ! c'est trop froid ! Son petit nom?

SOLNESS

Kaja..., je crois.

HILDE, *ouvre la porte et appelle.*

Kaja ! Venez ici ! Dépêchez-vous ! Le constructeur veut vous parler.

(Kaja Fosli se présente à la porte.)

KAJA, *regarde Solness d'un air effrayé.*

Me voici...

HILDE, *lui tend le carton.*

Tenez, Kaja ! Vous pouvez emporter cela chez vous. Car le constructeur y a maintenant écrit une recommandation.

KAJA

Ah ! enfin !

SOLNESS

Donnez cela au vieux aussi vite que possible.

KAJA

Je vais rentrer tout de suite avec.

SOLNESS

C'est cela. Et ainsi Ragnar va pouvoir construire.

KAJA

Oh ! pourra-t-il venir ici et vous remercier pour tout ?...

SOLNESS, *rudement.*

Je ne veux pas de remerciements. Dites-le-lui de ma part.

KAJA

Bien, je vais...

SOLNESS

Et dites-lui en même temps que désormais je n'ai pas besoin de ses services. Et des vôtres non plus.

KAJA, *à voix basse et tremblante.*

Des miens non plus !

SOLNESS

Vous allez avoir d'autres soucis. Et des occupations. Et c'est très bien ainsi. Eh bien ! rentrez avec les dessins, mademoiselle Fosli. Vite ! Vous m'entendez !

KAJA, *comme précédemment.*

Oui, monsieur Solness.

(Elle sort.)

MADAME SOLNESS

Dieu ! comme elle a le regard sournois !

SOLNESS

Elle ! Pauvre petite sotte.

MADAME SOLNESS

Oh ! je vois ce que je vois, Halvard... Vraiment, tu les renvoies?

SOLNESS

Oui.

MADAME SOLNESS

Elle aussi?

SOLNESS

N'était-ce pas ce que tu voulais?

MADAME SOLNESS

Mais que tu puisses te passer d'elle... Ah ! oui, tu as évidemment quelqu'un en réserve, Halvard.

HILDE, *gaiement.*

Oui, moi, en tout cas, me tenir au pupitre n'est pas mon affaire.

SOLNESS

Allons, allons..., tout s'arrangera, Aline. Ne pense plus qu'à emménager dans la nouvelle maison... le plus vite

que tu pourras. Ce soir nous accrocherons là-haut la couronne...

(Se tournant vers Hilde.)

... tout en haut de la flèche. Que dites-vous de cela, mademoiselle Hilde?

HILDE, *le regarde, les yeux étincelants.*

Ce sera superbe de vous voir encore tout en haut.

SOLNESS

Moi !

MADAME SOLNESS

Oh ! Dieu ! mademoiselle Wangel, n'ayez pas des idées pareilles ! Mon mari !... Sujet au vertige, comme il l'est !

HILDE

Au vertige ! Non, il ne l'est certes pas !

MADAME SOLNESS

Oh ! si, il l'est bien.

HILDE

Mais je l'ai vû moi-même au sommet d'une haute tour d'église.

MADAME SOLNESS

Oui, on me dit que les gens parlent de cela. Mais c'est tellement impossible...

SOLNESS, *vivement.*

Impossible..., impossible, soit ! Mais j'ai tout de même été là-haut, moi !

MADAME SOLNESS

Non, comment peux-tu dire cela, Halvard? Tu ne supportes même pas de sortir sur le balcon du premier. Tu as toujours été comme ça.

SOLNESS

Tu pourrais peut-être voir autre chose ce soir.

MADAME SOLNESS, *inquiète.*

Non, non, non ! Dieu me garde de voir jamais cela ! Et je vais écrire tout de suite au docteur. Il va bien t'en détourner.

SOLNESS

Mais Aline, voyons !...

MADAME SOLNESS

Car tu es malade, Halvard ! Il ne peut pas en être autrement. Oh ! Dieu !..., oh ! Dieu !

(Elle sort rapidement à droite.)

HILDE, *regarde Solness, l'esprit tendu.*

Est-ce vrai, ou non?

SOLNESS

Que j'ai le vertige?

HILDE

Que mon constructeur n'ose pas..., ne peut pas monter aussi haut qu'il bâtit?

SOLNESS

Est-ce ainsi que vous considérez la question?

HILDE

Oui.

SOLNESS

Je crois que pas un recoin en moi ne peut vous échapper.

HILDE, *regarde vers la fenêtre d'angle.*

Là-haut, alors. Tout en haut...

SOLNESS, *s'approche.*

Vous pourriez habiter la plus haute chambre de la tour, Hilde... Vous pourriez être là comme une princesse.

HILDE, *d'un ton indécis, entre le sérieux et la plaisanterie.*

Oui, c'est ce que vous m'avez promis.

SOLNESS

L'ai-je vraiment promis?

HILDE

Fi, maître! Vous avez dit que je serais princesse. Et que je recevrais de vous un royaume. Et alors vous avez pris et... Hein!

SOLNESS, *avec précaution.*

Êtes-vous tout à fait sûre que ce n'est une sorte de rêve..., une fantaisie qui s'est fixée dans votre esprit?

HILDE, *d'un ton acerbe.*

Car vous ne l'avez pas fait, peut-être?

SOLNESS

A peine si je le sais moi-même.

(Plus bas.)

Mais ce que je sais bien maintenant, c'est que...

HILDE

Que?... Dites-le tout de suite!

SOLNESS

Que j'aurais dû le faire.

HILDE, *hardiment, avec éclat.*

Non, vous n'avez pas le vertige, jamais de la vie!

SOLNESS

Ce soir, nous suspendrons donc la couronne..., princesse Hilde.

HILDE, *avec amertume.*

Sur votre nouveau foyer, oui.

SOLNESS

Sur la maison neuve. Qui ne sera jamais un foyer pour moi.

(Il sort par la porte du jardin.)

HILDE, *fixe devant elle un regard voilé, et murmure quelques paroles. On n'entend que les mots :*

...... terriblement excitant......

ACTE III

(Grande, large véranda, attenante à la maison habitée par Solness. On voit à gauche une partie de la maison, avec porte sur la véranda. Balustrade bordant celle-ci à droite. Au fond, sur le petit côté de la véranda, escalier descendant au jardin. De grands, vieux arbres du jardin étendent leurs branches au-dessus de la véranda et vers la maison. Tout à droite, on distingue entre les arbres le bas de la nouvelle villa, avec l'échafaudage entourant la tour. Au fond, le jardin s'arrête à une vieille palissade. Au delà de la palissade, une rue aux petites maisons basses et délabrées.

(Ciel du soir avec nuages éclairés par le soleil.)

(Sur la véranda, un banc de jardin est contre le mur de la maison, et devant le banc une longue table. De l'autre côté de la table, un fauteuil et quelques tabourets. Tous les meubles sont en osier.)

MADAME SOLNESS, *enveloppée d'un grand châle en crêpe blanc, est assise dans le fauteuil, le regard fixé vers la droite.*

Au bout d'un moment arrive HILDE WANGEL, *qui monte l'escalier de la véranda. Elle porte le même costume que précédemment et elle est en chapeau. Elle a sur la poitrine un petit bouquet de fleurettes ordinaires.*

MADAME SOLNESS, *tourne un peu la tête.*

Vous avez parcouru le jardin, mademoiselle Wangel?

HILDE

Oui, je m'y suis promenée.

MADAME SOLNESS

Et trouvé aussi des fleurs, je vois.

HILDE

Eh oui ! Car il y en a tant et plus. Partout, entre les arbrisseaux.

MADAME SOLNESS

Non, c'est vrai? Il y en a encore? C'est que je n'y vais presque jamais.

HILDE, *s'approche d'elle.*

Comment ! Vous ne courez pas au jardin tous les jours?

MADAME SOLNESS, *avec un faible sourire.*

Je ne cours nulle part, moi. Plus maintenant.

HILDE

Non, mais ne descendez-vous pas de temps en temps dire bonjour à tout ce qu'il y a là de charmant?

MADAME SOLNESS

Cela m'est devenu bien étranger, tout cela. J'ai presque peur de le revoir.

HILDE

Votre propre jardin !

MADAME SOLNESS

Il me semble qu'il n'est plus à moi.

HILDE

Oh ! qu'est-ce que cela signifie !...

MADAME SOLNESS

Non, non, il ne l'est plus. Ce n'est plus comme au temps de mon père et de ma mère. On a tellement mutilé ce jardin, mademoiselle Wangel. Pensez..., on a loti..., et

construit des maisons pour des étrangers. Des gens que je ne connais pas. Et ils peuvent me regarder de leurs fenêtres.

HILDE, *avec une expression gaie.*

Madame Solness?

MADAME SOLNESS

Quoi?

HILDE

Vous me permettez de rester un peu ici avec vous?

MADAME SOLNESS

Oui, volontiers, si cela peut vous faire plaisir.

(Hilde approche du fauteuil un tabouret et s'assied.)

HILDE

Ah!... on peut ici vraiment se chauffer au soleil comme un chat.

MADAME SOLNESS, *lui pose la main sur le cou.*

C'est gentil de vouloir vous asseoir auprès de moi. Je croyais que vous alliez trouver mon mari.

HILDE

Qu'irais-je faire avec lui?

MADAME SOLNESS

L'aider, je pensais.

HILDE

Non, merci. D'ailleurs, il n'est pas là. Il est là-bas avec les ouvriers, mais il avait l'air si maussade que je n'ai pas osé lui parler.

MADAME SOLNESS

Oh! il est au fond si doux et d'un naturel si affectueux.

HILDE

Lui!

MADAME SOLNESS

Vous ne le connaissez pas encore très bien, mademoiselle Wangel.

HILDE, *avec un regard chaleureux.*

Êtes-vous contente de déménager dans la nouvelle maison?

MADAME SOLNESS

Je devrais être contente. Car Halvard veut que ce soit...

HILDE

Oh! pas précisément pour cela, il me semble.

MADAME SOLNESS

Si, si, mademoiselle Wangel. Car c'est simplement mon devoir, cela, de me soumettre à lui. Mais c'est souvent bien pénible de se forcer à l'obéissance.

HILDE

Oui, ce doit être pénible.

MADAME SOLNESS

Vous pouvez le croire. Quand on n'est pas meilleure que moi...

HILDE

Quand on a subi d'aussi dures épreuves que vous...

MADAME SOLNESS

D'où le savez-vous?

HILDE

Votre mari l'a dit.

MADAME SOLNESS

Avec moi il touche si peu à ces sujets... Oui, vous pouvez le croire, j'ai subi bien des épreuves dans ma vie, mademoiselle Wangel.

HILDE, *la regarde avec compassion et hoche lentement la tête.*

Pauvre madame Solness. Ce fut d'abord l'incendie...

MADAME SOLNESS, *avec un soupir.*

Oui. Toutes mes affaires ont brûlé.

HILDE

Puis est venu ce qui était pire.

MADAME SOLNESS, *avec un regard interrogateur.*

Pire?

HILDE

Ce qui était le pire malheur.

MADAME SOLNESS

Que voulez-vous dire?

HILDE, *à voix basse.*

Vous avez perdu les deux petits garçons.

MADAME SOLNESS

Ah ! oui, les deux. Oui, voyez-vous, c'était une question à part, cela. C'était un coup de la Providence. Et il n'y a qu'à s'incliner. Et à rendre grâce.

HILDE

Le faites-vous?

MADAME SOLNESS

Pas toujours, malheureusement. Je sais bien que ce serait mon devoir. Mais je ne peux pas, quand même.

HILDE

Non, non, c'est bien naturel, je trouve.

MADAME SOLNESS

Et bien souvent je suis obligée de me dire que j'ai été par là justement punie...

HILDE

Punie de quoi?

MADAME SOLNESS

De n'avoir pas été assez ferme dans le malheur.

HILDE

Mais je ne comprends pas que...

MADAME SOLNESS

Oh ! non, non, mademoiselle Wangel..., ne me parlez plus des deux petits garçons. Nous devons être heureux pour eux. Car ils sont si bien..., si bien, maintenant. Non, ce sont les menues pertes de la vie qui vous fendent le cœur. La perte de tout ce que les autres comptent pour presque rien.

HILDE, *met les bras sur les genoux de Mme Solness et la regarde avec une chaude sympathie.*

Ma bonne madame Solness..., dites-moi ce que c'est !

MADAME SOLNESS

C'est comme je dis. Des riens. Tous les vieux portraits sur les murs ont brûlé. Et toutes les vieilles robes de soie. Les robes qui avaient appartenu à la famille de temps immémorial. Et toutes les dentelles de mère et de grand'-mère... brûlées aussi. Et pensez donc..., tous les bijoux !

(Avec une profonde tristesse.)

Et puis toutes les poupées.

HILDE

Les poupées?

MADAME SOLNESS, *avec des larmes dans la voix.*

J'avais neuf ravissantes poupées.

HILDE

Et elles ont brûlé aussi?

MADAME SOLNESS

Toutes. Oh ! j'en ai eu de la peine..., tant de peine.

HILDE

Vous aviez conservé toutes ces poupées? Depuis votre enfance?

MADAME SOLNESS

Non pas conservé. Moi et les poupées nous avons continué à vivre ensemble aussi par la suite.

HILDE

Quand vous êtes devenue grande?

MADAME SOLNESS

Oui, longtemps après.

HILDE

Après votre mariage aussi?

MADAME SOLNESS

Oh ! mais oui. Quand il ne pouvait pas me voir, je... Mais elles ont brûlé, les pauvres. Il n'y a eu personne pour penser à les sauver. Oh ! c'est si triste de s'imaginer cela. Il ne faut pas vous moquer de moi, mademoiselle Wangel.

HILDE

Je ne me moque pas du tout.

MADAME SOLNESS

Car il y avait en elles une sorte de vie. Je les portais sous mon cœur. Comme des bébés à naître.

(Le docteur Herdal, le chapeau à la main, sort par la porte et aperçoit Mme Solness et Hilde.)

LE DOCTEUR HERDAL

Eh bien ! vous voilà dehors en train de prendre froid, madame?

MADAME SOLNESS

Il fait bon et chaud ici, aujourd'hui, je trouve.

LE DOCTEUR HERDAL

Oui, oui. Mais il se passe quelque chose dans la maison? J'ai reçu un billet de vous.

MADAME SOLNESS, *se lève.*

Oui, j'ai à vous parler.

LE DOCTEUR HERDAL

Bien. Alors nous entrerons, peut-être.

(A Hilde.)

En uniforme de fjeld aujourd'hui encore, mademoiselle?

HILDE, *gaiement, se lève.*

Mais oui ! En grande tenue ! Mais aujourd'hui je n'irai pas grimper et me rompre le cou. Nous deux resterons tranquillement en bas à regarder, docteur.

LE DOCTEUR HERDAL

Qu'est-ce que nous regarderons?

MADAME SOLNESS, *à voix basse, effrayée, à Hilde.*

Chut ! chut !..., je vous en prie ! Le voilà qui vient ! Tâchez de le détourner de ce caprice. Et soyons amies, mademoiselle Wangel. Ne le pouvons-nous pas?

HILDE, *se jette violemment à son cou.*

Oh ! si nous le pouvions.

MADAME SOLNESS, *se dégage doucement.*

Là, là, là ! Il vient, docteur. Je vais vous parler.

LE DOCTEUR HERDAL

Est-ce de lui qu'il s'agit?

MADAME SOLNESS

Naturellement, c'est de lui. Entrez donc.

(Elle et le docteur entrent dans la maison.)
(Un instant après Solness monte l'escalier. Le visage de Hilde prend une expression grave.)

SOLNESS, *avec un coup d'œil sur la porte de la maison, que l'on ferme avec précaution du dedans.*

Avez-vous remarqué cela, Hilde, que, dès que j'arrive, elle s'en va?

HILDE

J'ai observé que, dès que vous arrivez, votre venue la fait partir.

SOLNESS

Peut-être. Mais je n'y peux rien.

(Il la regarde avec attention.)

Avez-vous froid, Hilde? Vous en avez l'air, je trouve.

HILDE

Je viens de remonter d'un caveau funéraire.

SOLNESS, *lentement.*

Je crois que je comprends...

HILDE

Que venez-vous faire ici maintenant?

SOLNESS

Je vous ai aperçue de là-bas.

HILDE

Mais alors vous l'avez bien vue aussi, elle?

SOLNESS

Je savais qu'elle partirait tout de suite, si je venais.

HILDE

Cela vous fait-il beaucoup de peine, qu'elle s'écarte ainsi de vous?

SOLNESS

D'une façon, j'en éprouve aussi un soulagement.

HILDE

De ne pas l'avoir directement sous les yeux?

SOLNESS

Oui.

HILDE

De ne pas voir à tout instant combien elle est affectée par ce malheur des deux jeunes garçons?

SOLNESS

Oui. Surtout pour cela.

(Hilde circule sur la véranda, les mains derrière le dos, puis se place devant la balustrade et regarde par delà le jardin.)

SOLNESS, *après un court silence.*

Avez-vous causé longtemps avec elle?

(Hilde reste immobile et ne répond pas.)

Longtemps, je demande?

(Hilde continue.)

De quoi a-t-elle parlé, Hilde?

(Hilde se tait toujours.)

Pauvre Aline! Ce devait être sur les jeunes garçons.

(Hilde est secouée d'un tremblement nerveux, puis fait vite de la tête deux ou trois signes d'affirmation.)

SOLNESS

Jamais elle ne surmontera cela. Jamais de la vie elle ne le surmontera.

(Il s'approche.)

Vous voilà de nouveau comme une statue de pierre. Vous étiez ainsi déjà hier soir.

HILDE, *se retourne et le regarde avec de grands yeux graves.*

Je veux partir.

SOLNESS, *durement.*

Partir !

HILDE

Oui.

SOLNESS

Mais cela ne vous sera pas permis !

HILDE

Que ferais-je ici maintenant?

SOLNESS

Vous serez là, Hilde, tout simplement.

HILDE

Oui, merci bien. Ça n'en resterait pas là.

SOLNESS, *étourdiment.*

Tant mieux !

HILDE, *vivement.*

Je ne peux faire de mal à une personne que je connais ! Je ne peux lui enlever rien qui lui appartienne.

SOLNESS

Qui vous dit que vous ferez cela !

HILDE, *continuant.*

A une étrangère, bien ! Car c'est une toute autre affaire,

alors ! Une personne que je n'aurais jamais vue. Mais quelqu'un que j'ai connu de près !... Oh ! non. Oh ! non. Fi !

SOLNESS

Oui, mais je n'ai pas dit autre chose.

HILDE

Oh ! maître, vous savez bien ce qui arriverait. Et c'est pourquoi je m'en vais.

SOLNESS

Et qu'est-ce que je deviendrai quand vous serez partie? Qu'aurai-je pour remplir mon existence? Après cela?

HILDE, *avec l'expression indéfinissable dans ses yeux.*

Pour vous, il n'y a rien à craindre. Vous avez vos devoirs envers elle. Vivez pour ces devoirs.

SOLNESS

Trop tard. Ces puissances..., ces... ces...

HILDE

... ces démons...

SOLNESS

Oui, les démons ! Et aussi le trold qui est en moi. Ils ont tiré tout le sang qu'elle avait dans le corps.

(Avec un rire désespéré.)

Ils ont fait cela pour que je sois heureux ! Hé oui !

(Tristement.)

Et maintenant elle est morte... pour moi. Et je suis enchaîné à la morte.

(Avec une terrible angoisse.)

Moi... moi qui ne peux pas vivre sans joie.

(Hilde tourne autour de la table et s'assied sur le

banc, les coudes sur la table et la tête dans ses mains.)

HILDE, *le regarde un moment.*

Qu'allez-vous construire la prochaine fois?

SOLNESS, *branle la tête.*

Je crois que je ne ferai plus grand'chose maintenant.

HILDE

Pas de ces agréables et heureux foyers pour mère et père? Et pour le troupeau d'enfants?

SOLNESS

Je me demande, moi, s'il sera besoin de rien de pareil désormais.

HILDE

Pauvre maître ! Et vous qui êtes resté ici toutes ces dix années... et avez consacré votre vie... uniquement à cela.

SOLNESS

Oui, vous pouvez le dire, Hilde.

HILDE, *avec éclat.*

Oh ! je trouve que c'est tellement idiot, idiot... tout ça !

SOLNESS

Quoi, tout ça?

HILDE

Qu'on n'ose pas se saisir de son propre bonheur. De ce qui est sa propre vie ! Simplement parce qu'il y a une personne qui gêne, et que l'on connaît !

SOLNESS

Une personne dont on n'a pas le droit de ne pas tenir compte.

HILDE

Je me demande si l'on n'en aurait pas le droit, au fond? Mais tout de même... Oh ! si l'on pouvait s'endormir pour être quitte de tout cela !

(Elle étend les bras à plat sur la table, pose sur ses mains le côté gauche de sa tête et ferme les yeux.)

SOLNESS, *tourne le fauteuil et s'assied à la table.*

Aviez-vous un agréable et heureux foyer..., là-bas, chez votre père, Hilde?

HILDE, *immobile, répond comme dans un demi-sommeil.*

Je n'avais qu'une cage.

SOLNESS

Et vous ne voulez pas du tout y rentrer?

HILDE, *comme précédemment.*

L'oiseau des bois ne veut jamais être en cage.

SOLNESS

Plutôt la chasse dans l'air libre...

HILDE, *toujours de même.*

C'est plutôt l'oiseau de proie qui chasse...

SOLNESS, *le regard posé sur elle.*

Si l'on avait au corps l'audace des Vikings...

HILDE, *ouvre les yeux, mais sans bouger, et parle de sa voix ordinaire.*

Et quoi de plus? Dites ce que c'était.

SOLNESS

Une conscience robuste.

(Hilde se redresse animée, sur le banc. Ses yeux ont repris leur éclat joyeux.)

HILDE, *avec un signe de tête à Solness.*

Je sais ce que vous allez construire la prochaine fois, moi !

SOLNESS

Alors, vous en savez plus long que moi, Hilde.

HILDE

Oui, les constructeurs, ils sont si bêtes.

SOLNESS

Et qu'est-ce que ce sera?

HILDE, *avec un nouveau signe de tête.*

Le château.

SOLNESS

Quel château?

HILDE

Mon château, vous pensez bien.

SOLNESS

Vous voulez un château, maintenant?

HILDE

Vous me devez un royaume, n'est-ce pas?

SOLNESS

Oui, à ce que vous dites.

HILDE

Bon. Vous me devez donc ce royaume. Et un royaume comporte bien un château, je pense.

SOLNESS, *de plus en plus animé.*

Oui, c'est assez l'habitude.

HILDE

Eh bien ! construisez-le-moi ! Tout de suite !

SOLNESS, *rit.*

Et comme ça, sur l'heure?

HILDE

Mais oui! Elles sont écoulées..., les dix années. Et je ne veux plus attendre. Allons..., vite, le château, maître!

SOLNESS

Il ne fait pas bon être en dette avec vous, Hilde!

HILDE

Vous auriez dû vous le dire plus tôt. Maintenant il est trop tard. Allons...

(Elle donne un coup sur la table.)

... le château sur la table! C'est mon château! Je le veux tout de suite!

SOLNESS, *d'un ton plus sérieux, les bras sur la table, penché vers Hilde.*

Comment avez-vous imaginé que serait ce château, Hilde?

(Le regard de Hilde se voile peu à peu. Il semble se concentrer au dedans d'elle-même.)

HILDE, *lentement.*

Mon château doit être situé haut. Très haut. Et dégagé de tous les côtés. De sorte que je puisse voir loin... très loin.

SOLNESS

Et sans doute il y aura une haute tour?

HILDE

Une tour terriblement haute. Et tout en haut de la tour il y aura un balcon. Et là je me tiendrai...

SOLNESS, *se prend le front malgré lui.*

Dire que vous aimez vous tenir à une telle hauteur vertigineuse...

HILDE

Certes ! C'est précisément là-haut que je veux me tenir, et regarder les autres..., ceux qui construisent des églises. Et des foyers pour père et mère et le troupeau d'enfants. Et vous aussi vous monterez et regarderez.

SOLNESS, *baissant la voix.*

Il sera permis au constructeur de monter chez la princesse?

HILDE

Si le constructeur le veut.

SOLNESS, *plus bas.*

Alors je crois que le constructeur viendra.

HILDE, *avec un signe de tête affirmatif.*

Le constructeur..., il viendra.

SOLNESS

Mais ne construira plus jamais..., le pauvre constructeur.

HILDE, *très vivement.*

Que si ! Nous nous y mettrons ensemble. Et nous construirons ce qu'il existe de plus charmant, de plus délicieux au monde.

SOLNESS, *l'esprit tendu.*

Hilde..., dites-moi ce que c'est.

HILDE, *le regarde en souriant, branle un peu la tête, avance les lèvres, et parle comme à un enfant.*

Les constructeurs... ce sont des gens très... très bêtes.

SOLNESS

Sûrement ils sont bêtes, oui. Mais dites-moi ce que c'est ! Ce qu'il y a de plus délicieux au monde. Et que nous construirons ensemble.

HILDE, *se tait un instant et dit avec une expression indéfinissable des yeux :*

Des châteaux en Espagne.

SOLNESS

Des châteaux en Espagne?

HILDE, *hoche la tête.*

Des châteaux en Espagne, oui. Savez-vous ce que c'est?

SOLNESS

C'est ce qu'il y a de plus délicieux au monde, dites-vous.

HILDE, *se lève brusquement et fait de la main un geste comme méprisant.*

Oui, certainement, oui ! Les châteaux en Espagne..., ils sont un refuge si commode. Et faciles à bâtir, aussi...

(Elle lui jette un regard dédaigneux.)

... surtout pour les constructeurs qui ont une conscience... sujette au vertige.

SOLNESS, *se lève.*

Désormais, nous construirons ensemble, Hilde.

HILDE, *avec un demi-sourire de doute.*

Un vrai château en Espagne?

SOLNESS

Oui. Un qui aura de fortes assises.

(Ragnar Brovik sort de la maison. Il porte une grande couronne de feuillage avec fleurs et ruban de soie.)

HILDE, *avec un cri de joie.*

La couronne ! Oh ! ce sera magnifique !

SOLNESS, *étonné.*

Vous venez avec la couronne, Ragnar?

RAGNAR

Je l'avais promis au contremaître.

SOLNESS, *soulagé.*

Bon, c'est que votre père va mieux, alors?

RAGNAR

Non.

SOLNESS

Ce que j'avais écrit ne l'a pas remonté?

RAGNAR

C'est venu trop tard.

SOLNESS

Trop tard!

RAGNAR

Lorsqu'elle est venue l'apporter, il n'avait plus sa connaissance. Il avait eu une attaque.

SOLNESS

Mais rentrez auprès de lui, alors! Allez soigner votre père.

RAGNAR

Il n'a plus besoin de moi.

SOLNESS

Mais vous devez avoir besoin d'être près de lui.

RAGNAR

Elle reste là, elle.

SOLNESS, *un peu hésitant.*

Kaja?

RAGNAR, *lui jette un regard sombre.*

Oui..., Kaja, oui.

SOLNESS

Rentrez chez vous, Ragnar. Près de lui et d'elle. Donnez-moi la couronne.

RAGNAR, *réprime un sourire ironique.*

Vous n'allez pas vous-même?...

SOLNESS

Je vais moi-même descendre avec.

(Il prend la couronne.)

Et rentrez chez vous. Nous n'avons pas besoin de vous aujourd'hui.

RAGNAR

Je sais que vous n'avez pas besoin de moi désormais. Mais aujourd'hui je reste.

SOLNESS

Eh bien ! restez, puisque vous y tenez.

HILDE, *à la balustrade.*

Maître..., je serai ici à vous regarder.

SOLNESS

Moi !

HILDE

Ce sera terriblement excitant.

SOLNESS, *baissant la voix.*

Nous en parlerons plus tard, nous deux, Hilde.

(Il descend l'escalier avec la couronne et sort par le jardin.)

HILDE, *le suit des yeux, puis se tourne vers Ragnar.*

Vous auriez bien pu le remercier, il me semble.

RAGNAR

Le remercier? J'aurais dû le remercier?

HILDE

Oui, certes, vous auriez dû le faire !

RAGNAR

C'est plutôt vous que j'aurais dû remercier.

HILDE

Comment pouvez-vous dire cela?

RAGNAR, *sans lui répondre.*

Mais méfiez-vous, mademoiselle. Car vous ne le connaissez pas encore bien.

HILDE, *avec feu.*

Oh ! je le connais mieux que personne, moi !

RAGNAR, *avec un rire amer.*

Le remercier, lui qui m'a tenu ployé pendant des années ! Lui qui a fait que mon père a douté de moi. Qui m'a fait douter moi-même... Et tout cela simplement pour...

HILDE, *comme avec un pressentiment.*

Pour?... Dites-le-moi tout de suite !

RAGNAR

Pour pouvoir la garder auprès de lui.

HILDE, *avec un bond vers lui.*

La demoiselle du pupitre?

RAGNAR

Oui.

HILDE, *menaçante, les poings fermés.*

Ce n'est pas vrai ! Vous le calomniez !

RAGNAR

Je ne voulais pas le croire non plus jusqu'à aujourd'hui..., quand elle l'a dit elle-même.

HILDE, *comme hors d'elle.*

Qu'a-t-elle dit ! Je veux le savoir ! Tout de suite ! Tout de suite !

RAGNAR

Elle a dit qu'il s'est emparé de son esprit... totalement. Accaparé toutes ses pensées pour lui seul. Elle dit qu'elle ne peut pas se passer de lui. Qu'elle veut rester ici, où il est, lui...

HILDE, *les yeux étincelants.*

Cela ne lui sera pas permis !

RAGNAR, *comme cherchant à comprendre.*

Qui ne le lui permettra pas?

HILDE, *vite.*

Et à lui non plus !

RAGNAR

Oh ! non..., je comprends tout très bien maintenant. Elle ne serait devenue désormais... qu'une gêne.

HILDE

Vous ne comprenez rien... quand vous pouvez parler ainsi ! Non, je vais vous dire pourquoi il la retenait.

RAGNAR

Et pourquoi donc?

HILDE

Pour vous conserver.

RAGNAR

Vous a-t-il dit cela?

HILDE

Non, mais c'est ainsi ! Il faut que ce soit ainsi !

(Avec emportement.)

Je veux..., je veux que ce soit ainsi !

RAGNAR

Et précisément lorsque vous êtes arrivée..., il l'a lâchée.

HILDE

C'est vous..., c'est vous qu'il a lâché ! Croyez-vous qu'il se soucie d'une demoiselle étrangère, lui?

RAGNAR, *réfléchissant.*

Est-ce qu'il aurait eu peur de moi?

HILDE

Peur... lui ! Vous êtes bien présomptueux, je trouve.

RAGNAR

Oh ! il a sans doute compris depuis longtemps que je suis assez capable, moi aussi... D'ailleurs..., peureux..., c'est précisément ce qu'il est, voyez-vous !

HILDE

Lui ! Oui, faites-moi croire ça !

RAGNAR

Il est peureux à sa façon. Lui, le grand constructeur. Enlever le bonheur aux autres..., comme il l'a fait pour mon père et pour moi..., ça, il n'en a pas peur. Mais grimper sur un pauvre échafaudage..., il prierait Dieu de l'en préserver !

HILDE

Oh ! si vous l'aviez vu aussi haut..., aussi vertigineusement haut que je l'ai vu un jour !

RAGNAR

Vous avez vu cela?

HILDE

Oui, certes, je l'ai vu. Comme il était libre et fier, lorsqu'il accrochait la couronne au sommet de l'église!

RAGNAR

Je sais qu'il a osé le faire une fois dans sa vie. Une seule fois. Nous autres, les jeunes, nous en avons parlé bien souvent. Mais aucune force au monde ne le ferait recommencer.

HILDE

Aujourd'hui, il recommencera!

RAGNAR, *avec mépris.*

Oui, croyez-le!

HILDE

Nous allons le voir!

RAGNAR

Ni vous ni moi nous ne le verrons.

HILDE, *violente, exaltée.*

Je veux le voir! Je le veux, et il faut que je le voie!

RAGNAR

Mais il ne le fera pas. Il n'osera pas, tout simplement. Car il a cette infirmité..., lui, le grand constructeur.

(Mme Solness arrive de la maison sur la véranda.)

MADAME SOLNESS, *regarde autour d'elle.*

Il n'est pas là? Où est-il allé?

RAGNAR

Monsieur Solness est là-bas, avec les ouvriers.

HILDE

Il est parti avec la couronne.

MADAME SOLNESS, *effrayée.*

Il est parti avec la couronne ! Oh ! Dieu..., oh ! Dieu ! Brovik..., il faut aller le trouver ! Tâchez de le ramener ici !

RAGNAR

Dirai-je que vous avez à lui parler, madame?

MADAME SOLNESS

Oui, mon ami, faites-le... Non, non, ne dites pas que je lui veux quelque chose, moi ! Vous pouvez dire qu'il y a quelqu'un ici. Et qu'il faut qu'il vienne tout de suite.

RAGNAR

Bien. Je vais le lui dire, madame.

(Il descend l'escalier et sort par le jardin.)

MADAME SOLNESS

Oh ! mademoiselle Wangel, vous ne pouvez vous figurer quelle angoisse j'éprouve à cause de lui.

HILDE

Mais y a-t-il là de quoi tant s'effrayer?

MADAME SOLNESS

Oh ! si, vous le comprenez bien. Pensez, s'il s'y décide ! S'il a l'idée de monter sur l'échafaudage !

HILDE, *vivement.*

Croyez-vous qu'il le fasse?

MADAME SOLNESS

Oh ! on ne sait jamais ce qu'il peut imaginer. Il serait bien capable de n'importe quoi.

HILDE

Aha ! vous croyez peut-être aussi qu'il est... hein?...

MADAME SOLNESS

Oui, je ne sais plus que penser de lui. Car le docteur vient de m'en dire si long... Et si j'ajoute à cela telle ou telle parole que je lui ai entendu prononcer...

(Le docteur Herdal regarde par la porte.)

LE DOCTEUR HERDAL

Ne va-t-il pas arriver bientôt?

MADAME SOLNESS

Si, je le pense. On est allé le chercher, en tout cas.

LE DOCTEUR HERDAL, *s'approche.*

Mais il vous faut rentrer, madame.

MADAME SOLNESS

Non, non pas. Je vais rester ici et attendre Halvard.

LE DOCTEUR HERDAL

Oui, mais des dames sont venues vous voir...

MADAME SOLNESS

Ah ! Dieu, encore cela ! Et juste maintenant !

LE DOCTEUR HERDAL

Il y en a qui disent qu'elles tiennent à voir le spectacle.

MADAME SOLNESS

Oui, oui, je vais donc tout de même auprès d'elles. Car c'est mon devoir.

HILDE

Ne pouvez-vous pas prier ces dames de s'en aller?

MADAME SOLNESS

On ne peut pas faire ça. Puisqu'elles sont venues, c'est mon devoir de les recevoir. Mais restez ici, pendant ce temps-là..., et recevez-le quand il va venir.

LE DOCTEUR HERDAL

Et tâchez de le remonter en causant le plus longtemps possible...

MADAME SOLNESS

Oui, faites cela, chère mademoiselle Wangel. Retenez-le tant que vous pourrez.

HILDE

Ne serait-ce pas mieux, si vous le faisiez vous-même?

MADAME SOLNESS

Oui, mon Dieu..., ce serait mon devoir. Mais quand on a des devoirs de tant de côtés, on...

LE DOCTEUR HERDAL, *regarde dans le jardin.*

Voilà qu'il arrive !

MADAME SOLNESS

Et pensez..., moi qui suis obligée de rentrer !

LE DOCTEUR HERDAL, *à Hilde.*

Ne lui dites pas que je suis là.

HILDE

Non, bien sûr ! Je trouverai bien autre chose à lui dire.

MADAME SOLNESS

Et retenez-le bien. Je crois que vous pouvez le faire le mieux.

(Mme Solness et le docteur entrent dans la maison. Hilde reste debout sur la véranda.)

(Solness, venant du jardin, monte l'escalier.)

SOLNESS

Il y a quelqu'un, ici, qui me demande, me dit-on.

HILDE

Oui, c'est moi, maître.

SOLNESS

Oh ! c'est vous, Hilde. J'avais peur que ce fût Aline et le docteur.

HILDE

Vous devez être très peureux, vous !

SOLNESS

Vous croyez?

HILDE

Oui, les gens disent que vous avez peur de grimper... dans les échafaudages.

SOLNESS

Bah ! c'est différent, cela.

HILDE

Mais cela..., vous en avez donc peur?

SOLNESS

Oui, c'est vrai.

HILDE

Peur de tomber et de vous tuer?

SOLNESS

Non, ce n'est pas cela.

HILDE

Peur de quoi donc, alors?

SOLNESS

J'ai peur de l'expiation, Hilde.

HILDE

De l'expiation?

(Elle branle la tête.)

Je ne comprends pas.

SOLNESS

Asseyez-vous. Je vais vous raconter une histoire.

HILDE

Oui, faites ! Vite !

(Elle s'assied sur un tabouret près de la balustrade et regarde Solness, attentive.)

SOLNESS, *jette son chapeau sur la table.*

Vous savez que j'ai commencé par bâtir des églises.

HILDE, *avec un signe de tête.*

Je le sais bien.

SOLNESS

Car, voyez-vous, j'étais un garçon de la campagne, sorti d'une famille pieuse. Aussi me semblait-il que ces constructions d'églises étaient ce que je pouvais choisir de plus digne.

HILDE

Oui, oui.

SOLNESS

Et j'ose dire que, ces petites églises pauvres, je les ai construites avec un esprit si loyal, chaleureux et fervent que... que...

HILDE

Que?... Allons?

SOLNESS

Qu'il me semble qu'il aurait dû être content de moi.

HILDE

Il? Qui ça?

SOLNESS

Celui à qui les églises étaient destinées, naturellement ! Celui à l'honneur et à la louange de qui elles devaient servir.

HILDE

Ah ! bien ! Mais êtes-vous donc sûr qu'il... qu'il n'était pas... heu... content de vous?

SOLNESS, *ironique.*

Lui, content de moi ! Comment pouvez-vous dire cela, Hilde? Lui qui a permis au trold que j'ai en moi de se démener à sa guise. Lui qui a ordonné de se tenir toujours à mon service, nuit et jour..., à tous ces... à ces...

HILDE

ces démons...

SOLNESS

Oui, ceux d'une sorte et de l'autre. Oh ! non, j'ai bien senti qu'il n'était pas content de moi.

(Mystérieusement.)

C'est pour cela, en somme, voyez-vous, qu'il a fait brûler la vieille maison.

HILDE

C'est pour cela?

SOLNESS

Oui, ne le comprenez-vous pas? Il voulait me fournir l'occasion de devenir un vrai maître dans ma partie... et de construire des églises d'autant plus glorieuses pour lui. Au commencement, je ne comprenais pas où il voulait en venir. Mais soudain j'ai vu clair.

HILDE

Quand cela?

SOLNESS

Ce fut lorsque je construisais la tour d'église là-bas à Lysanger.

HILDE

C'est ce que je pensais.

SOLNESS

Car là-bas, voyez-vous, Hilde, dans cet endroit inconnu, je ne cessais de réfléchir et méditer. Alors j'ai vu nettement pourquoi il m'avait pris mes petits enfants. C'était afin que je n'eusse rien d'autre à quoi m'attacher. Les sentiments tels que l'amour et le bonheur devaient être exclus, vous comprenez. Je devais être uniquement constructeur. Et je devais passer ma vie entière à bâtir pour lui.

(Il rit.)

Mais il n'en a rien été.

HILDE

Qu'avez-vous fait alors?

SOLNESS

Je me suis alors scruté, sondé moi-même.

HILDE

Et puis?

SOLNESS

Puis, j'ai fait l'impossible. Moi, comme lui.

HILDE

L'impossible !

SOLNESS

Jamais, jusqu'alors, je n'avais pu supporter de monter haut et librement en l'air. Mais ce jour-là j'ai pu le faire.

HILDE, *se lève d'un bond.*

Oui, oui, vous l'avez pu !

SOLNESS

Et lorsque je fus debout tout en haut, et accrochai la couronne au-dessus de la tour, je lui dis : Écoute, Tout-Puissant ! Désormais je veux être libre constructeur, moi

aussi. Dans ma partie. Comme toi dans la tienne. Jamais plus je ne construirai d'églises pour toi. Rien que des foyers pour les gens.

HILDE, *avec de grands yeux brillants.*

C'est le chant que j'ai entendu dans l'air !

SOLNESS

Mais il a eu de l'eau pour son moulin par la suite.

HILDE

Qu'entendez-vous par là?

SOLNESS, *la regarde d'un air découragé.*

Construire des foyers pour les gens..., ça ne vaut rien du tout, Hilde.

HILDE

C'est votre avis maintenant?

SOLNESS

Oui, car je le vois bien. Les gens n'ont que faire de leurs foyers. Pas pour être heureux, non. Et je n'aurais que faire non plus d'un tel foyer. Si j'en avais possédé un.

(Avec un rire muet, irrité.)

Voyez-vous, c'est là tout le bilan, aussi loin que je regarde en arrière. En somme, je n'ai rien construit. Et rien sacrifié non plus pour construire. Rien, rien..., absolument rien.

HILDE

Et jamais vous ne construirez rien de nouveau désormais.

SOLNESS, *avec ardeur.*

Si, justement ! C'est maintenant que je vais commencer !

HILDE

Quoi, alors? Quoi? Dites-le-moi vite !

SOLNESS

Le seul édifice que je crois pouvoir abriter du bonheur humain..., je vais le construire maintenant.

HILDE, *le regarde fixement.*

Maître..., vous pensez à nos châteaux en Espagne.

SOLNESS

Les châteaux en Espagne, oui.

HILDE

Je crains que vous n'ayez le vertige avant que nous soyons à mi-chemin.

SOLNESS

Pas si je vais la main dans la main avec vous, Hilde.

HILDE, *avec une nuance de colère contenue.*

Rien qu'avec moi? Ne serons-nous pas plusieurs ensemble?

SOLNESS

Qui d'autre voulez-vous dire?

HILDE

Oh!... cette Kaja du pupitre. La pauvre..., ne la prendrez-vous pas aussi avec vous?

SOLNESS

Oho! est-ce de cela qu'Aline vous parlait ici tout à l'heure?

HILDE

Est-ce vrai, oui ou non?

SOLNESS, *vivement.*

Je ne vous réponds pas à pareille question. Il faut que vous ayez en moi foi entière!

HILDE

Pendant dix ans j'ai eu foi absolue, absolue en vous !

SOLNESS

Il faut que vous continuiez à croire en moi !

HILDE

Alors, que je vous voie libre et haut en l'air !

SOLNESS, *tristement.*

Oh ! Hilde..., je ne me tiens pas ainsi tous les jours.

HILDE, *passionnément.*

Je le veux ! Je le veux !

(Avec prière.)

Rien qu'une fois encore, maître ! Faites l'impossible une fois encore !

SOLNESS, *fixe un regard profond sur elle.*

Si je l'essaye, Hilde, je lui parlerai là-haut comme la dernière fois.

HILDE, *avec une exaltation croissante.*

Que lui direz-vous?

SOLNESS

Je lui dirai : écoute-moi, Seigneur tout-puissant..., juge-moi comme tu voudras. Mais désormais je ne veux construire que ce qu'il y a de plus charmant au monde...

HILDE, *transportée.*

Oui..., oui... oui !

SOLNESS

... le construire avec une princesse que j'aime...

HILDE

Oui, dites-lui cela ! Dites-lui cela !

SOLNESS

Oui. Et puis je lui dirai : maintenant je vais descendre et la prendre dans mes bras et l'embrasser...

HILDE

... beaucoup de fois ! Dites-le !

SOLNESS

... beaucoup, beaucoup de fois, je lui dirai.

HILDE

Et puis?...

SOLNESS

Et puis j'agiterai mon chapeau... et je descendrai à terre... et je ferai comme j'ai dit.

HILDE, *les bras tendus.*

Maintenant je vous revois comme lorsque vous chantiez en l'air !

SOLNESS, *la regarde, la tête baissée.*

Comment êtes-vous devenue telle que vous êtes, Hilde?

HILDE

Comment m'avez-vous amenée à être telle que je suis?

SOLNESS, *bref et net.*

La princesse aura son château.

HILDE, *enthousiaste, bat des mains.*

Oh ! maître !... Mon délicieux, délicieux château. Notre château en Espagne !

SOLNESS

Avec de fortes assises.

(Dans la rue se sont assemblés une foule de gens que l'on entrevoit seulement entre les arbres. On entend

une musique d'instruments à vent au loin derrière la maison neuve.)

(Mme Solness, un col de fourrure autour du cou, le docteur Herdal, avec son châle sur le bras, et quelques dames arrivent sur la véranda. Ragnar Brovik arrive en même temps du jardin.)

MADAME SOLNESS, *à Ragnar.*

Il y a aussi de la musique ici?

RAGNAR

Oui. L'Association des ouvriers du bâtiment.

(A Solness.)

Le contremaître vous fait dire que maintenant il est prêt à monter avec la couronne.

SOLNESS, *prend son chapeau.*

Bien. J'y vais moi-même.

MADAME SOLNESS, *inquiète.*

Que vas-tu faire là-bas, Halvard?

SOLNESS, *bref.*

Il faut que je sois en bas avec ces gens.

MADAME SOLNESS

Oui, en bas, oui. Rien qu'en bas.

SOLNESS

C'est mon habitude. En temps ordinaire.

(Il descend l'escalier et sort par le jardin.)

MADAME SOLNESS, *lui crie par-dessus la balustrade.*

Mais je t'en prie, dis à l'homme d'être prudent, quand il va monter ! Promets-le-moi, Halvard !

LE DOCTEUR HERDAL, *à Mme Solness.*

Vous voyez que j'ai eu raison? Il ne pense plus à ces folies.

MADAME SOLNESS

Oh ! quel soulagement ! Deux fois nous avons vu tomber des hommes devant nous. Et tous les deux ont été tués sur place.

(Elle se tourne vers Hilde.)

Je vous remercie, mademoiselle Wangel, de l'avoir si bien retenu. Sûrement que je n'en serais jamais venu à bout.

LE DOCTEUR HERDAL, *gaiement.*

Oui, oui, mademoiselle Wangel, vous savez retenir les gens quand vous y tenez !

(Mme Solness et le docteur Herdal rejoignent les dames qui sont plus près de l'escalier et regardent vers le jardin. Hilde reste au premier plan contre la balustrade. Ragnar s'approche d'elle.)

RAGNAR, *à mi-voix, réprimant un rire.*

Mademoiselle..., voyez-vous tous ces jeunes gens, en bas, dans la rue?

HILDE

Oui.

RAGNAR

Ce sont les camarades qui veulent voir le maître.

HILDE

Pourquoi veulent-ils le voir?

RAGNAR

Ils veulent voir qu'il n'osera pas monter sur sa propre maison.

HILDE

Ah ! c'est ça qu'ils veulent, ces garçons !

RAGNAR, *ironique et méprisant.*

Il nous a tenus si longtemps en bas. Nous verrons aujourd'hui qu'il se tiendra bel et bien en bas, lui aussi.

HILDE

Vous ne verrez pas cela. Pas cette fois.

RAGNAR, *sourit.*

Vraiment? Où est-ce que nous le verrons, alors?

HILDE

En haut..., tout en haut vous allez le voir !

RAGNAR, *riant.*

Lui ! Oui, croyez-le !

HILDE

Il veut monter au sommet. Et vous allez donc l'y voir.

RAGNAR

Oui, il veut, bien ! Je le crois volontiers. Mais il ne le peut pas, tout simplement. La tête lui tournerait longtemps, longtemps avant qu'il soit à la moitié. Il lui faudrait ramper sur ses mains et ses genoux pour redescendre !

LE DOCTEUR HERDAL, *montre du doigt en l'air.*

Tenez ! Voilà le contremaître qui monte les échelles.

MADAME SOLNESS

Et il a aussi à porter la couronne. Oh ! qu'il prenne bien garde !

RAGNAR, *ébahi, ouvrant de grands yeux, crie :*

Mais c'est...

HILDE, *avec une explosion de joie.*

C'est le maître lui-même !

MADAME SOLNESS, *crie, épouvantée.*

Oui, c'est Halvard ! Oh ! grand Dieu !... Halvard ! Halvard !

LE DOCTEUR HERDAL

Chut ! Ne l'appelez pas !

MADAME SOLNESS, *presque hors d'elle.*

Je veux le rejoindre ! Le faire descendre !

LE DOCTEUR HERDAL, *la retient.*

Que personne ne bouge ! Pas un cri !

HILDE, *immobile, suit des yeux Solness.*

Il monte, monte. Toujours plus haut. Toujours plus haut ! Regardez !

RAGNAR, *haletant.*

Maintenant il faut qu'il redescende. Rien d'autre à faire.

HILDE

Il monte, monte. Il sera bientôt en haut.

MADAME SOLNESS

Oh ! je meurs de peur. Je ne supporte pas cette vue !

LE DOCTEUR HERDAL

Ne le regardez donc pas.

HILDE

Le voilà debout sur les plus hautes planches ! Tout en haut !

LE DOCTEUR HERDAL

Que personne ne remue ! Vous m'entendez !

HILDE, *exulte dans une ferveur calme.*

Enfin ! Enfin ! Maintenant je le revois grand et libre !

RAGNAR, *presque sans voix.*

Mais cela est...

HILDE

C'est ainsi que je l'ai vu pendant ces dix années. Comme il est sûr de lui ! Terriblement excitant, tout de même. Regardez-le ! Maintenant il accroche la couronne au sommet.

RAGNAR

Cela est comme assister à un fait absolument impossible.

HILDE

Oui, c'est que c'est l'impossible, ce qu'il fait là.

(Avec son expression indéfinissable dans les yeux.)

Pouvez-vous voir quelqu'un d'autre là-haut près de lui?

RAGNAR

Il n'y a personne autre.

HILDE

Si, il y a quelqu'un avec qui il se dispute.

RAGNAR

Vous vous trompez.

HILDE

N'entendez-vous pas non plus un chant dans l'air?

RAGNAR

Ce doit être le vent dans les cimes des arbres.

HILDE

J'entends le chant. Un chant puissant !

(Elle crie avec un enthousiasme et une joie effrénés)

Voyez, voyez ! Il agite son chapeau ! Il adresse ici un

salut ! Oh ! rendez-lui donc son salut. Car maintenant, c'est accompli !

(Elle arrache le châle blanc du bras du docteur, l'agite et crie :)

Vive le constructeur Solness !

LE DOCTEUR HERDAL

Pas de ça ! Pas de ça ! Au nom de Dieu !...

(Les dames de la véranda agitent leurs mouchoirs et les vivats sont répétés dans la rue. Puis, soudain silence, et la foule pousse un cri d'effroi. On aperçoit vaguement entre les arbres un corps humain précipité avec des poutres et des planches.)

MADAME SOLNESS ET LES DAMES, *ensemble.*

Il tombe ! Il tombe !

(Mme Solness chancelle, soutenue par les dames au milieu des cris et de la confusion.)

(La foule de la rue abat la palissade et envahit le jardin. Le docteur Herdal y court. Bref silence.)

HILDE, *regarde toujours fixement en l'air, et dit, comme pétrifiée :*

Mon maître.

RAGNAR, *s'appuie, tremblant, à la balustrade.*

Il doit être écrasé. Tué sur place.

UNE DES DAMES, *pendant que l'on porte Mme Solness dans la maison.*

Courez après le docteur...

RAGNAR

Je ne peux pas faire un pas.

UNE AUTRE DAME

Eh bien ! criez à quelqu'un !

RAGNAR, *essaye de crier.*

Qu'y a-t-il? Est-il vivant?

UNE VOIX, *dans le jardin.*

Le constructeur Solness est mort !

D'AUTRES VOIX, *plus proches.*

Toute la tête est broyée... Il est tombé juste sur les pierres.

HILDE, *se tourne vers Ragnar et dit avec calme :*

Je ne peux plus le voir là-haut maintenant.

RAGNAR

C'est effrayant. Il n'en a donc tout de même pas été capable.

HILDE, *comme avec un calme égarement triomphal.*

Mais il est arrivé jusqu'au sommet. Et j'ai entendu des sons de harpe dans l'air.

(Elle agite le châle et crie avec une folle ferveur :)

Mon maître..., mon maître !

LES MANUSCRITS

I

Brouillon composé de 54 cahiers numérotés, plus un cahier non numéroté, où sont écrits le titre et la liste des personnages. Voir la notice, p. 37, où sont données les dates qui figurent au commencement et à la fin de chaque acte. Les différences avec le texte définitif sont ici indiquées de la manière ordinaire.

P. 60, l. 2. — son fils] fils du vieux.

P. 61, l. 7-9. — avec — — à droite] avec table. Un canapé plus petit avec table et deux chaises au premier plan.

l. 12. — Knut] le vieux

Ragnar] Alfred. *De même dans tout le premier acte.*

l. 17-18. — a dans — — blond] est un jeune homme [*Ajouté :* élégant] blond, [*Biffé :* élancé]

l. 20. — maladive] fiévreuse.

P. 62, l. 2. — tout à fait] plus

l. 8. — *L'indication scénique manque.*

l. 18. — (amèrement)

l. 21. — je t'en prie] *Manque.*

l. 26. — moi] maintenant

P. 63, l. 2-4. — d'âge — — court] vigoureux, sain et fort. D'âge assez mûr, avec des cheveux [*Biffé :* bruns] coupés court, abondants, un peu grisonnants,

l. 8. — du doigt] *D'abord écrit :* d'un doigt interrogateur.

l. 15-16. — devant — — et] du coin, puis

P. 64, l. 9. — vers la droite] *Manque.*
l. 19. — plus près] *Manque.*
P. 65, l. 3. — Dites — — reviendront] *Manque.*
l. 22-23. — *Manque.*
P. 66, l. 10-11. — regarde — — prière] jette un regard inquiet vers Solness
l. 20. — Solness avance le fauteuil.
l. 26. — *L'indication scénique manque.*
P. 67, l. 2. — , il] *Manque.*
l. 5. — Mais] Oui, mais
l. 12 *et* 15. — *Les indications scéniques manquent.*
l. 19. — de ce garçon *et* ...] *Manquent.*
P. 68, l. 4-7. — Oui — — pour vous] Oui, voyez-vous!... On peut être exposé à cela...
Brovik. — Bon,
l. 10. — Solness, un peu acerbe.
l. 19. — *L'indication scénique manque.*
P. 69, l. 2. — Quelle sorte d'ouvrage cela peut-il être?
l. 17. — simplement] *Manque.*
P. 70, l. 3. — à ce qu'ils disaient.] *Manque.*
l. 5. — une bâtisse] quelque chose de
l. 14-16. — désister... — — Moi!] désister, au cas où vous trouveriez que les dessins d'Alfred...
Solness. — Me désister! Moi!
l. 27. — faire place] faire place! Faire place
P. 71, l. 18. — enfin] ensuite
P. 73, l. 7 *et* 11. — *Les indications scéniques manquent.*
l. 9-10. — Kaja. — Oui. (Fait quelques pas hésitants.)
P. 74, l. 19. — c'est impossible] ça ne va pas du tout
l. 20. — lui-même] *Ajouté.*
l. 27. — (il se corrige.)
P. 75, l. 7. — vous comprenez] *Manquc.*
l. 16. — Solness, vite.
l. 21. — de droite] *Manque.*

l. 24-25. — Parler — — plaintive] Elle parle d'une voix très lente.

P. 77, l. 13. — Et dès demain] *Manque.*

l. 18-19. — Est-ce que — — lui] *Manque.*

l. 20. — *L'indication scénique manque.*

l. 22. — impossible ...,] *Manque.*

P. 78, l. 5. — Mais — — pourquoi] *Manque.*

l. 17-18. — Je — — même] Je les regarderai un peu

l. 22-23. — tout de suite] *Manque.*

P. 79, l. 3. — *Manque.*

l. 7-8. — ...Ah ! tiens... !

l. 17. — *L'indication scénique manque.*

l. 26. — Vous — — Fosli] Eh bien ! bonne nuit

P. 80, l. 17. — *L'indication scénique manque.*

P. 81, l. 11-12. — (ils prennent place à la table à droite.)

l. 29. — *A la fin de la réplique est écrit, mais biffé :* il me semble.

P. 82, l. 25. — *L'indication scénique manque.*

P. 83, l. 4. — un fameux flair] un instinct remarquablement délicat

l. 14. — quelque... quelque léger] le moindre

l. 19. — Il — — Mais] *Manque.*

l. 27. — plusieurs] beaucoup de

P. 84, l. 14-15. — Ça, vous n'avez pas le droit de le demander.

l. 17. — le flair] l'instinct

l. 21-22. — (il baisse — — dites...] L'instinct d'Aline

l. 27-28. — Docteur — — histoire] Je vais vous raconter une singulière histoire, docteur.

P. 85, l. 2. — Eh bien ! — — rappelez] Bon. Vous savez

l. 3. — ...] . Il y a sept ou huit ans.

l. 8-12. — Ils sont, en somme, des gaillards habiles, tous les deux. C'est-à-dire, quand ils ne volent pas de leurs propres ailes. Mais voilà qu'il y a deux ans le fils a imaginé de se fiancer, et alors, naturellement, il devait commencer à construire lui-

même. Ils ont toujours des idées comme ça, les jeunes.

l. 17-20. — Oui. Ça ne faisait naturellement pas mon affaire. Hm ! ...car j'avais besoin d'eux pour les calculs des forces de résistance et du cubage, ...et toute cette diablerie, voyez-vous.

l. 25. — P. 84, l. 3. — Il ne — — auparavant.] Tout le supplément de gages que j'étais disposé à lui donner n'y a rien fait.

LE DOCTEUR HERDAL. — Oh ! non, quand les jeunes gens se sont fourré ces idées-là dans la tête, ils...

SOLNESS. — Mais voilà qu'un jour elle est venue ici les trouver.

P. 86, l. 5-6. — au bureau — — aussi] en service, il resterait peut-être aussi.

l. 10-13. — Oui, mais je ne lui en dis pas un mot. Je lui parlai seulement un peu, d'un ton aimable, de ceci et cela. Elle ne me connaissait pas dans ce temps-là. Et je ne la connaissais pas non plus...

l. 17-18. — le vieux Brovik et Ragnar] les deux autres

l. 19. — se comporta — — elle] et se mit à parler comme si nous avions conclu un accord.

l. 20-22. — *Manque.*

l. 24. — dit un seul mot] rien dit.

P. 87, l. 1. — tout de suite] *Manque.*

l. 13-14. — Je peux — — elle] Elle ne peut me quitter des yeux [*Ajouté :* Je le sens, quand je la regarde.]

l. 22. — En dedans — — dites-vous? *Manque. — A la place est écrit :*

LE DOCTEUR HERDAL. — Oui, c'est très curieux.

l. 29. — à la longue] à la longue, tout cela

P. 88, l. 1-3. — Et c'est — — (violemment)] *Manque.*

l. 14. — comme...] *Manque.*

P. 89, l. 1. — coupant court] *Manque.*

l. 20. — *Manque.*

l. 26. — *L'indication scénique manque.*

P. 91, l. 10-13. — et détraqué — — SOLNESS] *Manque.*
l. 25. — *L'indication scénique manque.*
P. 92, l. 1 *et* 19. — P. 91, l. 1 *et* 13. — *Les indications scéniques manquent.*
l. 10. — *A la fin de la réplique est écrit, mais biffé :* je pense.
l. 15-16. — aviez — — aujourd'hui] êtes devenu. *Au-dessus de la ligne est écrit :* dans votre partie, du moins.
l. 22. — De ce — — chance? *Manque.*
l. 24. — un effroi...] *Manque.*
l. 28. — Des bêtises !] Comment !
P. 93, l. 5-6. — Oh ! non,... enc] Vous êtes maintenant [*Biffé :* précisément à votre point culminant] si solidement établi...
l. 24-25. — Un peu brunie par le soleil.] *Ajouté.*
l. 26. — la jupe — — épingles] *Ajouté.*
l. 27. — petit chapeau marin] casquette écossaise.
P. 94, l. 9, 11, 15. — P. 93, l. 4. — *Les indications scéniques manquent.*
P. 95, l. 2-3. — Je trouve ça plus amusant que de tricoter des chaussons.
l. 16. — et amusée] *Manque.*
P. 96, l. 6. — Tout de même] *Manque. Au-dessus de* douze, treize, *est écrit :* 13 et 14.
l. 27. — d'ailleurs pas] *Écrit d'abord :* pas du tout.
P. 97, l. 1. — près du poêle,] et
l. 2. — qu'elle — — canapé] *Manque.*
l. 21. — certes] *Manque.*
l. 27. — donc] *Manque.*
l. 29. — *L'indication scénique manque.*
P. 98, l. 13. — Alors] Oui, je vous ai rencontrée cet été. Et
l. 18. — chez nous] *Manque.*
l. 22. — C'est un simple devoir, cela.] *Manque.*
P. 99, l. 9-10. — et regarde ceci et cela] *Manque.*
P. 100, l. 10. — un peu] *Manque.*
l. 11. — SOLNESS s'approche un peu.

l. 25. — *L'indication scénique manque.*

P. 101, l. 5. — SOLNESS, de plus en plus animé.

P. 103, l. 5. — son chapeau] sa casquette de voyage

l. 16-18. — SOLNESS. — Là-bas à Lysanger?

HILDE. — Oui, au cours de ce merveilleux été où vous avez construit la tour d'église.

SOLNESS. —

l. 28. — Oui, je me le rappelle.

P. 104, l. 1-4. — *Manque.*

l. 6-7. — des centaines] *n'est pas répété.*

l. 12. — êtes monté vite] avez grimpé

tout] *Manque.*

l. 18. — C'était] Je trouvais cela

l. 21. — P. 103, l. 5. — *L'indication scénique manque.*

l. 22. — oui] *n'est pas répété.*

P. 105, l. 1. — HILDE, *plus bas, le regardant.*

l. 4. — Oui, maintenant que vous le dites, il me semble bien que...

l. 15-27. — Mais non ! Fi ! Je sentais bien en moi que vous ne l'étiez pas.

[*Ajouté :* Car autrement vous n'auriez pas chanté là-haut. — Chanté? J'ai chanté? — Oui, certes, vous avez chanté. — De ma vie je n'ai chanté une note. — Si, vous avez chanté. On entendait comme des accords de harpe.

S., songeur. — Voilà qui est bien étrange.]

P. 106, l. 5 *et* P. 105, l. 18. — *L'indication scénique manque.*

l. 21. — Ah ! vous êtes bon !] *Manque.*

P. 107, l. 6. — libre — — sentais] content comme je l'étais

l. 10. — rit] sourit

P. 108, l. 8. — ensuite, il ...] ensuite.

l. 12-13. — Ça, en tout cas, je n'ai pas besoin de vous le rappeler. Car vous devez certes vous en souvenir.

l. 19. — bouche bée] *Manque.*

P. 109, l. 2. — *Après cette ligne sont écrites ces deux répliques :*

HILDE. — Comme ça, en face !

SOLNESS. — Oui, vous vous trompez ! Vous vous trompez !

l. 5-7. — Elle se — — derrière elle.] (Elle se détourne de lui, va lentement à gauche, appuie son front, couvert de ses mains, et reste debout, immobile.)

l. 9. — Wangel] Hilde

l. 11-12. — vous avez dit que] *Manque.*

l. 27. — mais sans le regarder] et demande

P. 110, l. 17. — vivement] *Manque.*

P. 111, l. 5. — deux] *Manque.*

l. 8. — zut !] *Manque.*

l. 13-14. — Vous — — honte] *Ajouté, avec* peut-être *à la fin.*

l. 17-19. — HILDE le regarde un peu. — Ou bien avez-vous peut-être oublié aussi quel jour c'était? Quand vous avez accroché la couronne sur la tour, là-haut?

l. 26. — Hm !...] Oui,

l. 28. — plusieurs fois] *Manque.*

P. 113, l. 10. — me] *Manque.*

l. 12. — encore] *Manque.*

P. 114, l. 11. — (il la regarde un moment.)

l. 16 *et* 25, *et* P. 115, l. 1 *et* 23. — *L'indication scénique manque.*

l. 18. — gravement et] en silence, puis

P. 115, l. 17-18. — Ni — — plus.] *Manque.*

P. 116, l. 8, 10, 14 *et* P. 115, l. 8. — *Les indications scéniques manquent.*

P. 117, l. 22. — fera] ferait

l. 27-28. — Ouiche — — royaume] Oh ! fi ! Ce bête de royaume, je n'en veux pas.

P. 118, l. 1. — SOLNESS, toujours assis, la regarde.

l. 12. — maître] *Manque.*

l. 17. — lentement] *Manque.*

l. 20. — *L'indication scénique manque.*

l. 23. — j'étais — — contempler] je contemplais

l. 27. — une peur terrible] très peur

P. 119, l. 7-13. — *Écrit d'abord :* Je trouve que vous devriez lui ouvrir, moi. *Puis, vient cette addition :* Ouvrir? Oui, de sorte que la jeunesse puisse venir à vous. Comme ça, en douceur.

l. 15. — l'expiation] *D'abord écrit :* comme l'expiation

l. 21. — maintenant] *Manque.*

P. 120, l. 8. — immédiatement] *Manque.*

l. 12-13. — *Manque.*

l. 14 *et* 21. — *L'indication scénique manque.*

l. 20. — Hilde] Mademoiselle Hilde.

l. 28. — *Manque.*

P. 121, l. 1. — HILDE, à la porte, se retourne.

l. 4 *et* 9. — *Les indications scéniques manquent.*

l. 5. — Vous êtes [*Ajouté :* certes] la personne dont j'ai le plus besoin

l. 7. — et joint vivement les mains *est ajouté.*

l. 15. — de nouveau] *Manque.*

ACTE II

P. 122, l. 3. — *Après* pan coupé *est biffé :* avec une petite porte à portière.

l. 6-10. — Au — — heure] [*Ajouté :* Au premier plan, console avec une grande glace et des plantes et fleurs.] Meubles sculptés disposés avec goût. Sur le devant à gauche, un canapé avec table et fauteuils. [*Ajouté :* Plus loin, du même côté, une bibliothèque.] [*Biffé, puis souligné de points :* Devant le pan coupé, une petite table et deux chaises.]

l. 11-13. — table — — près] table devant le pan coupé. Le carton de Ragnar Brovik est étalé sur la table. Solness feuillette les dessins et en regarde quelques-uns de près. Son visage trahit une inquiétude.

l. 15. — manteau] châle.

P. 123, l. 2-3. — et — — docteur] *Écrit d'abord :* chez mon oncle. Car le docteur va venir.

l. 13-17. — *Manque.*

l. 21. — *Après cette ligne est écrit, mais biffé :*

SOLNESS. — Le vieux?

l. 24. — *L'indication scénique manque.*

P. 124, l. 28. — ferme le carton] *Manque.*

P. 125, l. 12 *et* 22. — manteau] châle

P. 127, l. 5. — *L'indication scénique manque.*

P. 128, l. 14. — SOLNESS. — Mais ne pas tenir, tu veux dire? Non, en pareille matière on n'en est pas le maître. (Serre les poings et arpente la pièce.)

l. 16. — seulement] *Manque.*

P. 129, l. 17. — *L'indication scénique manque.*

l. 19. — *Après cette ligne sont écrites ces répliques :*

MADAME SOLNESS. — Je fais cela !

SOLNESS. — ... et ne les interprètes-tu pas ensuite devant le docteur... précisément avec le sens que tu veux que je leur aie donné?

l. 25. — *L'indication scénique manque.*

P. 131, l. 2. — qui pèse sur moi] *Manque.*

P. 132, l. 6. — vous] *Manque.*

l. 20. — *L'indication scénique manque.*

P. 133, l. 8. — *Écrit d'abord :* HILDE rit.

P. 135, l. 10. — dit] *Après ce mot est biffé :* Pourquoi dire cela?

l. 15-16. — Devoir... devoir... devoir] *Ajouté.*

P. 136, l. 11. — Oh ! oui, quand je peux trouver le temps, je... Et vous, lisez-vous?

l. 13. — Ah ! — — maintenant] Moins maintenant.

l. 20. — C'est vous] C'est vous sans doute

P. 137, l. 4. — Il n'est pas mauvais. Pourrait peut-être faire quelque chose

l. 10. — ce grifouillis] ces dessins

l. 21-22. — Oui [*Ajouté :* il me semble] Quand vous vous donnez la peine de former quelqu'un, c'est...

l. 27. — de — — vous] de rien construire que vous, je trouve.

P. 138, l. 8-9. — folle — — là] bizarre

l. 20. — *L'indication scénique manque.*

l. 26. — timbré] fou

P. 139, l. 14. — Là-haut sur la butte? Entre les arbres?

l. 16. — La grande maison neuve?

P. 140, l. 20. — Oui, à ces chambres d'enfants vides où j'ai couché cette nuit.

P. 141, l. 3. — *L'indication scénique manque.*

l. 7. — qu'une vingtaine de] *D'abord écrit :* que huit ou neuf

l. 25-26. — sur le canapé] *Manque.*

l. 27. — dans — — canapé] à droite de la grande table

P. 142, l. 4. — *Après la réplique :* il s'assied au long côté de la table.

l. 7. — Racontez ! Vite !] Racontez-moi ça !

l. 28. — P. 141, l. 2. — *Ajouté.*

P. 143, l. 18. — bébés] enfants

l. 22. — émue] hors d'haleine

P. 144, l. 9. — ils — — supporté] *Ajouté.*

l. 10. — lait] lait, a dit le docteur Herdal ensuite

l. 11. — Car — — disait-elle.] *Ajouté.*

P. 145, l. 5-6. — Certainement. Je sais que je fus très content lorsqu'elle fut achevée.

P. 146, l. 4-6. — A la suite de l'incendie, oui. Car j'eus alors de l'argent entre les mains pour construire. Construire absolument comme je le voulais, vous comprenez.

Hilde. — Pour vous-même, alors?

Solness. — Non, pas tout de suite, ça. Mais je morcelai [*Biffé :* presque tout] le grand jardin en lots où je construisis quatre ou cinq maisons... Pour commencer, voyez-vous.

Hilde, animée. — Oui, oui, c'était adroit, car ainsi les imbéciles ont vu de quoi vous étiez capable.

Solness. — Eh oui ! ils l'ont vu. Et ça a marché rondement. [*Biffé au crayon :* Tous ceux qui pouvaient voulaient avoir leur maison chez moi.] Depuis lors j'ai élevé bâtiment sur bâtiment dans les faubourgs de la ville. Et aussi tout le long du fjord. Et dans l'intérieur du pays. Et dans ces derniers temps on a commencé à s'adresser à moi de l'étranger... s'interrompant.) Enfin, qui sait... qui sait?

l. 14-15. — Si — — vous...] Du moins quand vous ne pensez pas aux deux petits enfants.

l. 20. — tant] *n'est pas répété.*

l. 22. — sans répondre] *Manque.*

P. 147, l. 6. — vainement] *Manque.*

l. 22. — Mais] Oui, oui, oui. Mais

P. 148, l. 2. — on parle] vous parlez

l. 14-24. — Solness sourit légèrement. — Mon Dieu, on aime bien pour ainsi dire jouer aussi un peu avec l'impossible.

Hilde, avec animation. — Oui, je comprends cela.

Solness. — Car il y a des gens qui s'attendent à gagner à la loterie. Et cela bien qu'ils ne prennent jamais de billet.

Hilde prend un air grave. — Oh ! oui, le monde comprend aussi des trolds de ce genre.

P. 149, l. 10. — je suis parvenu à], j'ai eu la faveur de

l. 11-13. — aussi... Oh !] aussi, oh... (il serre les poings) oh,

l. 17. — Le payer.] *Manque.*

l. 18. — pas] pas toujours

P. 150, l. 3. — à ...] *Manque.*

l. 16. — nobles et] *Manque.*

l. 17. — mettre — — droites] développer en pleines et entières âmes

l. 18. — dispositions.] dispositions. Je le sais en toute certitude.

P. 151, l. 6. — Vous ! L'incendie ! Et tout le reste?

l. 8. — Qui sait? Tout l'ensemble, peut-être. Et peut-être pas... tout de même.

l. 18. — *Manque.*

l. 20-22. — pourquoi — — de...] pourquoi il s'agissait des dessins... [*Ajouté :* je vous en prie, monsieur S., donnez-moi une approbation sur une des feuilles. Quelque chose que mon père puisse lire avant de ...]

P. 152, l. 10. — Et] Et vous trouvez qu'

l. 22-23. — Mieux — — tout] *Ajouté.*

P. 153, l. 1. — RAGNAR veut les prendre.

l. 3. — HILDE s'interpose et met la main sur le carton.

l. 12. — là] en attendant.

l. 25. — *Manque.*

l. 26. — HILDE regarde gravement Solness.

P. 154, l. 5. — Il y a sûrement beaucoup de gens qui seraient du même avis. Mais c'est seulement parce qu'ils n'ont aucune idée de ma situation.

l. 14. — sûrement] peut-être

l. 17-18. — le bien-être familial] foyer... et bonheur

l. 20. — la paix de mon âme] ma tranquillité d'esprit

l. 21-25. — HILDE. — La tranquillité d'esprit, dites-vous?

l. 27. — Rasseyez-vous] Asseyez-vous là sur la chaise

P. 155, l. 1. — HILDE, attentive, s'assied à droite de la table.

l. 5. — *A la fin de la réplique est biffé :* dans la vieille maison, vous comprenez.

l. 9-12. — SOLNESS pousse une chaise plus près de celle de Hilde et s'appuie sur le dossier.

P. 156, l. 1. — absolument] *Manque.*

l. 8. — lentement et] *Manque.*

l. 9. — noire] *Ajouté.*

l. 28. — SOLNESS, avec un signe de tête affirmatif.

P. 158, l. 3. — (il pousse la chaise et s'assied [*Biffé :* familièrement] près de Hilde, les deux bras sur la table.)

l. 8-9. — élues, prédestinées *et* reçu la faveur et] *Manquent.*

l. 11-16. — Ne le — — effets] HILDE. — Comme ça, tout simplement?

SOLNESS. — Oui, ne le croyez-vous pas?

HILDE. — Non certes. Je crois que si l'on veut réaliser quelque chose, il faut mettre la main à la pâte soi-même

SOLNESS. — Simple illusion. Ce n'est pas soi-même seulement qui le fait.

l. 18. — Mais] Mais il est vrai qu'

l. 27-28. — Ne croyez-vous peut-être pas que le feu aurait aussi bien pris... si vous ne l'aviez pas [*Biffé :* si... si énergiquement] désiré? [*Biffé :* Et voulu?]

P. 159, l. 1. — si à propos pour lui] *Manque.*

l. 2. — ni les serviteurs] *Manque.*

l. 5. — aussi] *Manque.*

l. 7. — Et — — voulu] *Manque.*

l. 9 *et* 18. — et serviteurs] *Manque.*

l. 19. — se — — volonté] me servir

l. 18. — Et les — — vont] Et par les serviteurs je fais

l. 19. — boucher] guérir

l. 20. — jamais !] jamais ! [*Biffé :* Ou bien ils font]

l. 23. — HILDE le regarde avec une expression indéfinissable.

l. 27. — HILDE comme précédemment.

P. 160, l. 16-17. — du dehors] et moyens qu'on a hors de soi

l. 19. — Oui, oui, il peut y avoir du vrai là dedans.

P. 162, l. 5. — forte] *Manque.*

l. 7. — près de la console] *Manque.*

l. 12. — SOLNESS, allant à elle.

l. 15. — Bien sûr ! Je les sais par cœur. [*Au-dessus de la ligne est écrit :* Au temps où je lisais des livres]

l. 23. — chez eux] *Manque.*

P. 163, l. 9. — *L'indication scénique manque.*

l. 10. — maître] *Manque.*

l. 18. — Oui, je comprends ça très bien.

l. 29. — Pourriez] Oui, mais pourriez

P. 164, l. 14. — *L'indication scénique manque.*

l. 15. — sauvage] *Au-dessus est écrit :* à demi

l. 23. — pourquoi] *Après ce mot est biffé :* ne saisirais-je pas ma proie

P. 165, l. 7-15. — [*Ajouté :* Dites-moi, maître, êtes-vous sûr que vous n'avez pas...]

HILDE. — Maintenez-vous ferme que vous pouvez vous servir de moi?

SOLNESS. — Je ne peux pas me passer de vous. Plus maintenant. Car vous êtes la jeunesse, vous, Hilde.

l. 16. — *L'indication scénique manque.*

P. 166, l. 2. — *Après cette ligne est écrit, mais biffé :*

HILDE regarde autour d'elle. — Où avez-vous une plume et de l'encre?

l. 26. — porte] porte de gauche.

P. 167, l. 6. — Ragnar] garçon... ce monsieur Ragnar

l. 18. — qui] *Biffé :* vient frapper à

l. 24-25. — Et puis — — plus] Je trouve maintenant que je suis comme un peu las de lutter.

l. 27. — Alors — — seul.] Quand même... Il faut reprendre le collier.

P. 168, l. 3. — est] a coutume d'être

l. 4. — avec angoisse] comme égarée

l. 12. — *Manque.*

l. 22. — très, très gentiment] *Manque.*

l. 23. — Roar... s'appelle] je ne sais comment.

P. 169, l. 4. — écrit] écrit de temps en temps

l. 4-5. — J'aurais — — répondre.] *Manque. Puis est noté :* Je craignais qu'alors tout fût perdu pour moi.

l. 6-12. — HILDE. — — moi.] HILDE. — Non, c'était si excitant de ne pas savoir quand vous viendriez.

SOLNESS. — Et vous étiez tellement sûr que je viendrais?

HILDE. — Tous les jours je le croyais du matin au soir. C'était prodigieusement excitant.

l. 16. — , pendant] ce

l. 28. — *L'indication scénique est biffée.*

P. 170, l. 1-6. — Quand — — HILDE.] *Manque.*

l. 9. — SOLNESS lève les yeux vers elle.

P. 171, l. 1-2. — *Manque.*

l. 8. — elle...] *Manque.*

P. 172, l. 1-3. — HILDE ouvre la porte et dit avec douceur, d'un ton aimable. — Kaja !... Oh ! venez ici un moment. Le constructeur voudrait vous parler.

P. 173, l. 5. — KAJA, la respiration coupée

l. 13. — Halvard...] *Ici est écrite cette réplique :*

SOLNESS. — Allons, nous n'aurons plus affaire à ces gens désormais. Et c'est bien.

l. 22. — P. 172, l. 1. — Ah ! oui — — pourras] (s'arrête et jette un coup d'œil sur Hilde.) Oh ! tu en as peut-être une autre en réserve, toi, Halvard?

SOLNESS. — Voyons, ma bonne, ma chère Aline... !

HILDE, gaiement. — Non, certes, madame Solness. Vous pouvez être rassurée quant à moi. Le pupitre n'est pas mon affaire.

MADAME SOLNESS. — Mais Halvard a besoin d'avoir quelqu'un près de lui...

SOLNESS, écartant ce sujet. — Allons, allons, ne pensons pas à cela. Car ça s'arrangera, Aline. Ne pensons plus qu'à emménager dans la nouvelle maison... le plus vite que nous pourrons.

P. 174, l. 8. — P. 173, l. 12. — MADAME SOLNESS. — Oh ! Dieu, mademoiselle Wangel,... n'ayez pas des idées pareilles. Sujet au vertige comme l'est mon mari.

HILDE. — Au vertige !

[*Ici, une note rédigée plus tard :*

Non, il ne l'est certes pas.

Si, vraiment, mademoiselle W. Mais je l'ai vu moi-même

au sommet d'une haute tour d'église... Oui, les gens disent cela... Mais c'est impossible.]

Solness, vivement. — Je n'ai pas le vertige ! Tu te l'imagines, voilà tout ! Je ne l'ai pas !

Madame Solness. — Non, comment peux-tu dire cela, Halvard? Tu ne supportes même pas de sortir sur le balcon du premier.

Solness. — Tu te trompes, je te dis...

Madame Solness. — Non, mais tu as toujours été ainsi. Pourquoi ne veux-tu jamais le reconnaître?

Solness. — Tu te trompes, Aline. Tu le verras peut-être ce soir.

Madame Solness. — Non, Dieu me garde de voir jamais cela. Et je vais écrire au docteur,... qui t'en détournera bien.

Solness. — Mais, voyons, Aline !

Madame Solness. — Oui, car tu es malade, Halvard. Oh ! Dieu,... oh ! Dieu ! (Elle sort à droite.)

P. 175, l. 25. — Tout cela est d'un plus haut domaine que je n'avais pensé.

P. 176, l. 7. — de vous] *Manque.*

l. 12. — *L'indication scénique manque.*

l. 22. — hardiment] *Manque.*

l. 25. — princesse] *Manque.*

l. 27. — *L'indication scénique est ajoutée après coup.*

ACTE III

P. 178, l. 2-3. — On voit à gauche] *Manque.*

l. 9. — petites — — délabrées] vieilles petites maisons basses

l. 13. — tabourets] tabourets bas

l. 14. — en crêpe blanc] *D'abord écrit :* de laine blanche

l. 19. — *L'indication scénique manque.*

P. 179, l. 4. — Eh oui ! Car] Oh ! oui,

P. 180, l. 8. — Puis-je m'asseoir ici et causer avec vous?

l. 13. — vraiment] *Manque.*

l. 21. — je pensais] *Manque.*

P. 181, l. 2-3. — mademoiselle Wangel] *Manque.*

l. 12 *et* 13. — simplement, *et* cela,] *Manquent.*

P. 182, l. 1. — la — — et] *Manque.*

P. 183, l. 11. — de la vie] *Manque.*

l. 15. — une chaude sympathie] une expression persuasive

l. 23-24. — Et toutes les poupées. [*Ajouté :* Ce fut le plus dur pour moi]

l. 27. — *L'indication scénique manque.*

P. 184, l. 4. — Toutes. Ce fut le coup le plus dur pour moi.

l. 18. — Quand — — je...] *Ajouté.*

l. 20. — triste] affreux

P. 185, l. 5. — Je ne trouve pas qu'il fasse froid.

l. 7. — dans la maison] *Manque.*

l. 18. — tranquillement] *Manque.*

P. 186, l. 8-9. — Solness regarde vers la porte de la maison, que l'on ferme [*Ajouté :* juste à ce moment]

P. 187, l. 7. — aussi] *Manque.*

l. 18-19. — puis — — jardin] et appuie son front contre le mur de la maison.

l. 20. — *L'indication scénique manque.*

P. 188, l. 7. — avec — — graves] gravement.

l. 9. — Solness la regarde durement.

l. 14. — permis !] permis, Hilde !

P. 189, l. 1. — vue.] vue. Il faudrait qu'elle fût pour moi simplement comme un nom. Et un nom, on peut le piquer d'autant de coups d'épingles que l'on voudra.

l. 4. — Mais qui dit que vous causerez aucun tort. Que vous prendrez ce qui appartient à quelqu'un !

l. 9-10. — Qu'aurai-je? — — cela] *Manque.*

l. 11. — *L'indication scénique manque.*

l. 12. — Pour — — craindre] *Manque.*

Vos] des
l. 24. — pour moi] *Ajouté au crayon.*
l. 26. — *Manque.*
P. 190, l. 1. — coudes] bras
l. 3, 5 *et* P. 191, l. 10. — *Les indications scéniques manquent.*
l. 6. — grand'chose] rien
l. 11. — , moi,] *Manque.*
P. 191, l. 20. — SOLNESS la regarde
P. 192, l. 4-7. — *Manque.*
l. 10 *et* 25. — *L'indication scénique manque.*
P. 193, l. 14. — SOLNESS appuie ses bras sur le dossier du fauteuil.
l. 17-18. — Il — — même] Elle regarde vaguement droit devant elle.
P. 194, l. 6. — SOLNESS va vers la table
l. 23. — branle un peu la tête] *Ajouté.*
P. 195, l. 1. — et — — yeux] et un voile de tristesse passe sur tout son visage. *Écrit d'abord :* le regarde avec des yeux étincelants, et dit avec expression :
l. 13. — surtout] *Ajouté.*
l. 22. — de feuillage] *Manque.*
l. 25. — *L'indication scénique manque.*
P. 196, l. 3. — P. 195, l. 4, 16. — *L'indication scénique manque.*
P. 197, l. 23. — nous deux] *Manque.*
P. 198, l. 4. — certes] *Manque.*
l. 14. — RAGNAR, amer et acerbe.
l. 15. — Le — — m'a] Le remercier ! [*Biffé :* Lui] Peut-être trouve-t-il aussi que j'aurais dû le remercier. Lui qui a [*Corrigé en :* Le remercier parce qu'il a
l. 19. — Dites — — suite !] *Manque.*
l. 23. — P. 197, l. 6. — Ce n'est pas vrai !
[*Ajouté plus tard :* La demoiselle du pupitre ! Oui !]
RAGNAR. — C'est vrai. J'ai aussi été assez aveugle pour ne

pas le voir,... ne pas le croire avant aujourd'hui... quand elle l'a dit elle-même.

HILDE, comme hors d'elle. — Qu'a-t-elle dit ! [*Ajouté plus tard :* Je veux le savoir. Tout de suite. Tout de suite.]

P. 199, l. 8. — Elle a dit qu'il] Qu'il

l. 10. — Qu'elle] Qu'elle ne le quittera jamais. Jamais ! Qu'elle

l. 12. — *Manque, mais* en colère *est ajouté plus tard.*

l. 14. — comme] la regarde, comme

P. 200, l. 9. — demoiselle] *Manque.*

l. 21. — constructeur.] constructeur. Mais il ne veut pour rien au monde que cela s'ébruite.

l. 27-28. — vertigineusement] *Ajouté.*

P. 201, l. 7-8. — *Après* Une seule fois *est biffé :* Mais jamais il ne le f

l. 20-22. — RAGNAR. — Mais il ne le fera pas.

HILDE. — Pourquoi ne le fera-t-il pas?

RAGNAR hausse les épaules. — N'osera pas, sans doute. Car il est ainsi, le grand constructeur.

l. 23. — Mme Solness] Mme Solness [*Biffé :* et le Dr Herdal]

P. 202, l. 1. — *L'indication scénique manque.*

P. 203, l. 4. — lui — — prononcer...] je me rappelle, je...

l. 10. — *L'indication scénique manque.*

P. 204, l. 21. — Et — — Je] Oui, retenez-le bien, mademoiselle Wangel, car je

P. 206, l. 4. — Vite !] *Manque.*

l. 5-6. — (Elle s'assied dans le fauteuil. Solness est debout devant elle.)

HILDE le regarde, attentive. — Eh bien, maître?

l. 7. — *La situation scénique manque.*

l. 15. — digne.] digne. Du moment que je voulais me mettre à la construction.

l. 17. — *Après cette ligne viennent ces deux répliques :*

SOLNESS. — Et à cela je me sentais appelé et attiré comme à rien d'autre au monde

HILDE. — Oui, il fallait bien que vous...

P. 207, l. 4. — SOLNESS la regarde avec étonnement.

l. 21. — un — — partie] plus habile dans mon art

P. 208, l. 2. — Hilde] *Manque.*

l. 3. — réfléchir et] *Manque.*

l. 8. — bâtir pour lui] le servir

l. 28-29. — tout-puissant] *Manque.*

P. 209, l. 4. — *L'indication scénique est ajoutée.*

l. 9. — Comment cela?

l. 10 *et* 26. — *L'indication scénique manque.*

P. 210, l. 3. — ...je — — maintenant] *Manque.*

l. 13. — *L'indication scénique manque.*

l. 28. — *Après cette ligne a été ajouté plus tard :*

Il faut continuer à croire en moi.

Eh bien ! que je vous voie libre et haut en l'air. Refaites l'impossible. Tout de suite.

P. 209, l. 1. — P. 210, l. 26. — Dans toutes ces dix années, chez moi, j'ai cru en vous. [*Biffé :* Je n'ai cru qu'en vous. Chaque jour dans mon imagination je vous voyais] libre et haut en l'air.

SOLNESS. — Oh ! Hilde, on ne se dresse pas ainsi tous les jours.

HILDE, avec prière. — Une seule fois encore, maître. [*Ajouté plus tard :* Refaites l'impossible]

[*Biffé :*

SOLNESS. — Je ne peux pas. Je vous ai dit que ce que j'ai fait alors, c'était l'impossible.

HILDE. — Eh bien ! refaites l'impossible alors !

SOLNESS. — On ne fait jamais ça deux fois.]

HILDE. — Vous le pouvez.

SOLNESS, la regarde. — Comment êtes-vous devenue telle que vous êtes, Hilde?

Hilde. — Comment m'avez-vous amenée à être telle que je suis?

[*Ajouté plus tard :* Oui, comment? En voulant et osant l'impossible]

Solness. — La princesse aura son château.

Hilde, enthousiaste, bat des mains. — Oh! maître!

Solness. — Son château en Espagne, la princesse l'aura. [*Ajouté :* Le château à fortes assises.

P. 213, l. 1. — d'instruments à vent] *Manque.*

Ici est insérée une feuille qui porte ces notes :

Si je l'essaye un jour, H., je me dresserai là-haut et lui dirai. Écoute-moi, puissant seigneur, juge-moi comme tu voudras. Mais désormais je ne veux construire que ce qui est le plus charmant au monde. Le construire pour une princesse que j'aime. H. : Vous diriez cela! S. : Oui. Et je lui dirais; et maintenant je vais descendre et la prendre dans mes bras et l'embrasser. H. : Beaucoup de fois. S. : Beaucoup, beaucoup de fois. H. : Et puis... S. : Puis j'agiterais mon chapeau, et je descendrais et je ferais comme je lui ai dit. H. : Refaire l'impossible!

Maintenant je vous revois comme lorsqu'il y avait du chant dans l'air.

l. 3. — un col — — cou] *Manque.*

l. 4. — avec — — bras] *Manque.*

l. 10. — Oui] *Manque.*

l. 13. — à monter] *Manque.*

l. 21. — Rien qu'en bas] *Manque.*

l. 23. — Comme d'habitude. En temps ordinaire *(Ajouté.)*

l. 26-27. — quand il va monter] *Manque.*

P. 214, l. 5-6. — Deux — — nous] *Manque.*

l. 8. — (à Hilde.)

l. 20. — Voyez-vous tous ces gens en bas dans la rue, mademoiselle

P. 215, l. 3. — Ragnar, grinçant des dents.

l. 8, 12. — *Les indications scéniques manquent.*

l. 18-19. — longtemps — — moitié.] à mi-chemin.

l. 24. — la couronne] la lourde couronne

P. 214, l. 8 *et* 10. — *Les indications scéniques manquent.*

l. 27. — *Écrit d'abord comme suite à la réplique précédente de Herod*

P. 215, l. 1-2. — *Ajouté plus tard, mais sans indication scénique.*

l. 6. — C'est — — années.] *Ajouté.*

l. 7. — sûr de lui !] libre et sûr de lui ! [*Biffé :* Regardez-le ! Voilà qu'il suspend la cour...]

l. 12. — Oui, c'est que c'est bien l'impossible.

l. 14-20. — *Ajouté plus tard.*

l. 22. — *Écrit d'abord comme suite de la réplique, l.* 8.

l. 27. — (elle crie.)

l. 28. — Il — — Il] Il ôte son chapeau et

P. 216, l. 7. — Au nom de Dieu !] *Manque.*

l. 23. — *L'indication scénique manque.*

P. 217, l. 4-5. — Il — — pierres] *Manque.*

l. 12-13. — Et — — l'air] *Manque.*

l. 14. — (Elle tend les bras en l'air et crie :)

POÈMES ET DISCOURS

PROJETS DE CONSTRUCTION

Je me souviens, comme si c'était aujourd'hui, du soir
où j'ai, dans le journal, vu mon premier poème imprimé ;
j'étais dans ma chambrette, assis, et, à larges bouffées,
je fumais, et rêvais avec béatitude.

« Je vais bâtir un château de rêve. Il luira sur le Nord.
Il aura deux ailes ; une petite et une grande.
La grande logera un poète immortel ;
la petite sera la demeure d'une jeune femme. »

Je trouvais l'harmonie de ce projet superbe ;
mais depuis lors des changements y sont intervenus.
Le maître s'étant assagi, le château fut absurde,
la grande aile fut trop petite, la petite tomba.

DISCOURS

A la fête pour la centième de L'Union des Jeunes.

14 *septembre* 1891.

... Le docteur Ibsen dit ensuite qu'il n'était pas venu pour prononcer un discours. Lorsqu'on lui avait fait l'honneur et causé la joie de l'invitation à cette fête, il y avait mis expressément la condition qu'il ne tiendrait aucun discours ; il s'estimait donc autorisé à se contenter d'un remerciement pour l'honneur qu'on lui faisait, remerciement à ceux qui l'avaient invité, remerciement à toutes les personnes présentes, remerciement surtout aux artistes du théâtre, qui avaient interprété avec sentiment, finesse et intelligence *L'Union des Jeunes*, ouvrage qui était sorti de sa mémoire et était nouveau pour lui. Les artistes se l'étaient rappelé ; s'il avait, lui, donné quelque chose, il avait reçu quelque chose à son tour.

Une pensée triste lui était venue maintenant et en d'autres occasions antérieures. Quelle somme d'art de premier ordre et d'intelligence se trouvait à ce théâtre, et pourtant dans quelles conditions peu appropriées et peu entraînantes cet art était exercé !

L'orateur s'étendit ensuite sur l'histoire du nouveau Théâtre. Il rappela que l'invitation à souscrire des actions pour le nouveau Théâtre a été lancée il y a seize ou dix-sept ans. Pendant son long séjour à l'étranger sa pensée, à ce propos comme

à propos de tout, s'en allait constamment vers le Nord ; il était aux aguets pour voir si les murs du théâtre n'allaient pas s'élever. On avait un emplacement superbe, si bon *(Applaudissements)* que si l'on n'avait pas un théâtre à y mettre, il faudrait trouver quelque autre édifice à bâtir. Pour lui et pour tous ceux qui étaient ce soir au théâtre, il était triste de penser que tout ce qu'il se trouve d'intelligence sur la scène, et que nous tous, ne participerons pas au nouveau théâtre. Le projet actuellement proposé n'indiquait que décadence.

Telle qu'était actuellement la situation, cela pouvait durer toute une génération, ou la moitié, mais il n'y avait aucune nécessité d'attendre.

L'orateur voulait dire que s'il avait été à la place du comité pour la construction, s'il avait eu le pouvoir et l'autorité du comité de construction, il se serait engagé à fournir un million de marks dans un délai d'un mois ; s'il avait eu l'affaire en mains, il aurait pris l'engagement de construire en deux ans. *(Hilarité.)* « Oui, je ne sais pas si vous riez parce que vous doutez? » mais l'orateur ne voulait pas attendre les dons de gens riches, car ces dons-là n'affluaient pas en abondance. L'orateur irait à la compagnie de l'alcool, et lorsqu'il aurait une garantie formelle et que les actes seraient en règle, il ferait ses malles et se chargerait de procurer à telles et telles conditions un million à 4 ou 4 et demi pour 100. L'orateur était homme d'affaires... Il l'avait bien montré. Les gens voudraient spéculer sur les actions et former un consortium. On devrait donc exiger un contrôle sur la façon dont l'affaire serait menée, et dont le théâtre serait aménagé. L'orateur demanderait à Oscar Blumenthal comment, au cours d'une année, il avait eu son charmant Théâtre Lessing, il irait trouver Barnay et lui demanderait comment il avait mis sur pied son magnifique Théâtre de Berlin, puis, à Vienne, le directeur du Volkstheater lui dirait comment il s'était procuré deux à trois millions en un an et demi, puis à Zurich, où le théâtre a brûlé il y a dix-

huit ou dix-neuf mois, et où l'on n'a pas attendu seize à dix-sept ans pour poser la première pierre. Bref..., ceci était certain : comme l'affaire était engagée, elle ne pouvait pas marcher. Il fallait s'y mettre sérieusement, et alors, ça irait.

L'orateur avait eu un rêve, où il s'agissait d'une nouvelle fête. On avait fêté ce soir la centième de sa pièce, c'était une fête pour le 18 octobre 1869, mais s'il y avait un progrès européen dans notre ville, il devrait y avoir aussi une fête si *la première pierre du nouveau théâtre pouvait être posée cette année le 18 octobre. (Applaudissements frénétiques.)* Björn Björnson : Oui, ce sera fait. Le 18 octobre deviendra un de nos jours les plus mémorables.

L'orateur a finalement renouvelé ses remerciements pour la sympathie qui lui était témoignée ce soir, et a exprimé le vœu que l'on se retrouverait à la fête d'inauguration du nouveau théâtre dans deux ans jour pour jour !

POÈME

Ils vivaient tous les deux dans leur douce maison,
en automne et aux jours d'hiver.
Puis, la maison brûla. Tout n'est plus que décombres.
Les deux doivent fouiller la cendre.

Car en elle est caché un précieux joyau...,
un joyau qui ne peut brûler.
Et s'ils le cherchent avec soin, il se peut bien
qu'ils le retrouvent, l'un ou l'autre.

Mais s'ils trouvent enfin, les deux incendiés,
le beau joyau incombustible...,
elle ne trouvera jamais sa foi éteinte,
ni lui son bonheur consumé.

VAISSEAUX BRULÉS

Des bords ensoleillés
vers le pays de neige
chevauchait l'exilé

sans faute chaque nuit...
Il a mis pied à terre,
a trouvé bon accueil...
L'errant n'aurait-il pu
rentrer un peu plus tôt?

LE PETIT EYOLF

NOTICE

CHAPITRE PREMIER

L'ART ET LA MORALE

Alexander Kielland, devenu maire de Stavanger en 1891, avait cessé d'écrire. Björnson, de 1887 à 1895, vécut surtout à l'étranger. Toujours attentif à tout ce qui se passait en Norvège et ailleurs, il envoyait de temps en temps des articles, mais sa production littéraire semblait interrompue. Des « quatre grands », seuls Jonas Lie et Ibsen continuaient à publier, l'un ses romans et l'autre ses drames avec régularité. Toutefois, Jonas Lie vivait à Paris, et Ibsen, rentré à Kristiania, se gardait d'intervenir dans les affaires courantes. Les jeunes écrivains, beaucoup plus nombreux qu'autrefois, avaient le champ libre, et la fameuse conférence où Knut Hamsun, en 1891, avait honni les anciens, était venue au bon moment. Lui-même, cependant, tout en formulant un programme, n'a pas fait école. Il est resté un isolé, n'a fait à Kristiania que de rares et courts séjours, et son succès progressif, assez rapide après *La Faim*, a été purement personnel.

Parmi les autres écrivains, dont les œuvres se rattachent davantage à des tendances plus ou moins générales du moment, les plus importants sont Arne Garborg et Gunnar Heiberg.

Garborg, né en 1851 dans une famille de paysans pauvres du sud-ouest, pays très religieux à tendances radicales, parvint au baccalauréat, à vingt-quatre ans, après avoir publié de petits journaux locaux, et se mit à l'étude des classiques, surtout de la littérature grecque. C'était un homme réfléchi, d'allure grave et triste, taciturne, qui méditait sans cesse et mit longtemps à fixer sa pensée. Il traversa une période qu'il qualifia de romantique, sous l'influence de Björnson, puis d'Ibsen, puis de Kierkegaard, qui le conduisit à un mélange singulier de fanatisme religieux et de doute [1]. Les « Grands courants » de Brandès et le fameux discours de Björnson « Être sincère » *(At være i sandhed)*, qui marqua l'émancipation de celui-ci en matière religieuse, contribuèrent à mettre fin aux hésitations de Garborg, qui se jeta de plus en plus dans les études sociologiques. Il devint démocrate socialisant, mais toujours indépendant. De plus en plus il écrivit en *landsmaal*, et devint, après Vinje, le second en date des écrivains importants en cette langue nouvelle. Par son style vivant, à phrases courtes, à la fois précis et nuancé, il acquit assez vite une réputation comme romancier et comme journaliste. Après quelques années passées à Kristiania, il se retira à la campagne, au bord d'un lac du nord-est, et y vécut en paysan, tout en lisant beaucoup et envoyant au *Verdens Gang* ses « lettres de Kolbotn » (c'était le nom de sa très petite ferme).

Romancier réaliste, il avait été influencé par le mouvement naturaliste de « la Bohême de Kristiania », bien qu'il n'y eût pas été mêlé de façon active, et, en 1894, ses œuvres les plus récentes étaient de couleur plutôt sombre. Il y représentait l'humanité présente comme découragée. Son dernier livre était intitulé *Hommes fatigués* (1891). La littérature norvégienne, après la publication du roman de Hans Jæger, *La Bohême de*

[1] Lettre de Garborg à Georg Brandes, du 21 février 1884, dans *Georg og Edvard Brandes, Brevveksling med Björnstjerne Björnson...*, I, p. 405.

Kristiania (1885), traitait surtout la question des relations sexuelles. Björnson, qui avait d'avance pris parti à l'extrême opposé des idées de Hans Jæger avec sa pièce *Un gant*, mena une active campagne en faveur de l'égalité des sexes par la complète chasteté des hommes avant le mariage. A la fin de 1887, il écrivit sa conférence « Monogames et polygames », qu'il répéta environ soixante fois en quelques mois. Garborg, sans être pleinement d'accord avec la Bohême, était encore plus éloigné de la rigueur björnsonnienne. Il avait conté en 1884, avec un délicieux humour, l'histoire d'Ane Malene, fille naïvement séduite, et il publia en 1886 *Hommes (Mannfolk)*, œuvre d'un réalisme triste et indulgent, où il analyse le conflit, chez les étudiants et les jeunes artistes pauvres, entre leurs désirs charnels et leurs aspirations à un amour plus idéal. Analyse sans dissertation, par le récit rapide et clair de multiples histoires qui s'enchevêtrent. Garborg était artiste et penseur, et il continuait la tradition norvégienne des œuvres littéraires « à idées ». Vers la fin de sa vie, le côté artiste de sa nature semble avoir pris le dessus, lorsqu'il a entrepris une traduction d'Homère en vers.

Tout différent était Gunnar Heiberg. Né en 1857 à Kristiania dans une vieille famille bourgeoise où un bon niveau de culture était de tradition, il a vécu quelque peu en amateur, à Kristiania, où il était, avec son ami Hans Jæger, un des piliers de café de la « Bohême ». La première œuvre qu'il a publiée l'a été dans un volume qui contenait aussi une œuvre de Hans Jæger. Ensuite il a vécu beaucoup à l'étranger, notamment à Paris. Il avait un style brillant et pur, très classique, et réussit comme journaliste. Le théâtre l'attirait surtout, il était grand admirateur d'Ibsen, pour qui on l'a vu prendre parti, à l'association scandinave de Rome, lorsque celui-ci voulait y donner le droit de vote aux femmes [1].

[1] Tome XI, p. 391.

Par contre, il n'aimait pas Björnson. Dans sa courte préface au volume où il a réuni ses articles sur les représentations d'Ibsen et de Björnson, il dit avoir pensé à donner pour titre à ce recueil Ibsen *aber* Björnson, comme Nietzsche voulait que l'on dît Gœthe *aber* Schiller [1]. Mais son parti pris ne l'empêchait pas de reconnaître le talent dramatique de Björnson, et, notamment, de faire un magnifique éloge de *Au delà des forces*, première partie. Il a été quelques années très bon directeur de théâtre à Bergen, et a écrit lui-même une dizaine de pièces, qui, souvent, ont fait sensation par leur hardiesse et leur actualité, car, s'il était un homme fort courtois, il aimait scandaliser les gens, double disposition qui lui était commune avec Hans Jæger. Depuis que son ami avait dû quitter Kristiania, Gunnar Heiberg était devenu le représentant le plus éminent de la « Bohême », et il était, naturellement, encore moins bien disposé à l'égard de Björnson, à la suite de la fameuse campagne en faveur de la chasteté masculine, qui sans doute lui paraissait ridicule. Il écrivit, comme une sorte de réponse, *Le Balcon*, pièce en trois actes qui parut en 1894 et souleva aussitôt une indignation formidable. Mais elle fut accueillie par la presse de gauche, en Danemark comme en Norvège, avec enthousiasme. On put lire dans *Dagbladet* du 10 février 1894 : « Notre nouvelle année littéraire s'ouvre avec un ouvrage de premier ordre. » « *Le Balcon* marque sûrement le niveau le plus parfait qu'ait encore atteint un écrivain norvégien dans l'usage du haut style. » « La beauté de l'action rappelle de loin, quelque part, le cantique des cantiques [3] », etc. Et l'auteur de ce dithyrambe n'était pas un journaliste quelconque, mais un savant, Christofer Brinchmann, assistant de

[1] Dans *Ibsen og Björnson paa scenen.*
[2] Cité d'après Chr. Collin, *Kunsten og Moralen*, p. 1-2.
[3] *Politiken*, 22 mars 1894. La première partie de l'article est traduite à la suite de la pièce dans la traduction française de Prozor, *Mercure de France*, 1897.

M. Birkeland, directeur des Archives, et qui lui a succédé. Et Georg Brandès lui-même intervint, louant, avec raison, la qualité de la langue de G. Heiberg, et faisant, avec les plus vifs éloges, une analyse très exacte et claire des caractères des quatre personnages.

Qu'était donc ce drame salué par de telles acclamations? Une pièce à thèse, évidemment. On ne l'aurait pas autant applaudi si l'on n'y avait pas vu une intervention dans les problèmes agités alors. Et cela est curieux, venant d'admirateurs qui, généralement, inclinaient vers la théorie de « l'art pour l'art ». Voici, en bref, le scénario.

Au premier acte, on voit Julie quitter sa chambre avec son amant, qui va sortir par le balcon. Mais le mari rentre chez lui. L'amant, Abel, dit être venu visiter la maison, qui est à vendre. Le vieux mari s'empresse de faire valoir son immeuble. Il y a bien le balcon qui a besoin de réparation, mais pour montrer que ce n'est pas grave, il se met à sauter sur ce balcon, qui s'effondre, et il a la tête fracassée. Julie tombe à genoux en s'écriant : Merci !

Le second acte se passe quelques années plus tard. Dans le même salon, Julie et Abel sont heureux, et aussi amoureux qu'au premier acte. C'est un amour total, absolu. Pour Julie, du moins. Car Abel est un idéaliste qui veut répandre ses idées, et tous deux vont partir pour une ville où il doit faire une conférence. Et il s'enthousiasme pour le temps présent, qui est une « renaissance » et « s'approche de grands mystères ». Mais il ne faut pas nous reposer. Jamais d'arrêt. Et comme elle objecte : « Mais l'amour? » il répond : « L'amour d'un côté, tout le reste de l'autre... il faut choisir ! » Il voudrait une humanité au cœur chaud, mais sans amour, car l'amour est « une force de ténèbres, qui ruine l'intelligence, le caractère, la volonté ». « Eh bien ! et moi? » demande Julie. Et il convient : « Tu es l'argument principal contre toutes mes théories, et je ne conçois pas comment je pourrais exister sans toi. » Cela est

indiqué rapidement en sept répliques, après lesquelles Abel, dont la valise est prête, sort, pendant que Julie fera la sienne. Survient alors un nouveau personnage, Antonio, politicien, chef de parti, homme d'action brutal. Il arrive par le balcon, la porte lui ayant été consignée par Julie, parce qu'il lui a dit, chaque fois qu'il l'a rencontrée : « Je vous aime. » Il le lui répète, il lui fait peur, elle veut le chasser, mais bientôt elle est séduite par la puissance de sa volonté, et lorsqu'Abel rentre, il le voit à genoux, baisant la main de Julie. Confiant, et comprenant qu'elle n'a pu se préparer au départ, il s'en va et les laisse seuls.

Le troisième acte est extrêmement court. Un accident a interrompu le voyage d'Abel, qui est revenu par train spécial. Il voit sur la table de son salon des verres et une bouteille de champagne. Caché, il voit bientôt que Julie est devenue amoureuse d'Antonio. Il saisit un pistolet. Un instant, il veut s'en servir contre lui-même. Mais il reprend vite son calme, et dit à Julie : « Maintenant, nous sommes parvenus à ce qui était notre désir. Toi, lui et moi. » Et il s'en va.

La pièce est agréable par son mouvement et son style. Ses réelles qualités disparaissent naturellement dans un tel exposé rapide de la fable.

Le sens du drame est très clair. L'amour est ici considéré uniquement sous son aspect d'appétit charnel. Julie, comme le dit Brandès dans son article, est « la femelle de proie à forme humaine ». Pour l'homme d'action, aussi bien que pour l'idéaliste, elle ne peut être qu'une gêne, parce qu'elle est sans rapport avec leurs hautes ambitions. Il est d'ailleurs naturel qu'une telle femelle soit attirée surtout vers l'homme d'action, qui représente la force. Mais l'idéaliste prend sa revanche parce que son chagrin ne tarde pas à être dominé par un sentiment de libération.

Ibsen, affirme Prozor dans la préface à la traduction de ce drame « ne dissimulait pas son admiration pour la nouvelle

œuvre du jeune dramaturge ». C'est possible, car il était très bien disposé pour Gunnar Heiberg, mais jamais il n'a traité l'amour avec un tel mépris, ou, du moins, a toujours pris soin de distinguer entre la passion charnelle et ce qu'il considère comme le véritable amour. Si Rebekka, dans son passé, a été une sorte de femelle de proie dans le genre de Julie, elle-même n'appelle « amour » que le sentiment qu'elle a éprouvé depuis que Rosmersholm l'a transformée.

Et Ibsen ne pouvait reconnaître sa manière dans ce drame si différent des siens, et dont le genre est difficile à définir. On ne peut le dire, en effet, réaliste ou naturaliste, puisque tous les personnages parlent tous dans le même style, et qu'il n'y a pas de couleur locale. Ils peuvent être de n'importe où, et de 1830 aussi bien que de 1894. Antonio n'est pas un nom norvégien. Ils sont schématiques, présentés avec une simplification qui réduit leurs caractères aux traits qui sont utiles pour mettre en évidence l'idée de la pièce. Bref, ils sont des abstractions. Le seul personnage observé avec quelque détail est le vieux mari du premier acte, type très simplifié, lui aussi, de bourgeois philistin cynique et répugnant. Le talent de l'auteur a surtout consisté à donner une impression de vie intense avec ces marionnettes. Et cependant on sent que la pièce est écrite par un naturaliste. Cela tient un peu à la facture du détail, ainsi qu'au rôle du vieux mari. Cela tient surtout à l'idée même et à la tendance qu'elle révèle. C'est ce que comprit un jeune écrivain qui trouva dans la réclame faite au *Balcon* l'occasion de mener campagne contre toute la littérature récente en Norvège et en Danemark.

Christen Collin, né en 1857, venait de se voir refuser une chaire de professeur à l'Université, ce que lui-même estimait juste, parce que son bagage de production personnelle avait été jusqu'alors assez mince : quelques articles de journaux et de revues sur Taine, Renan, « la théologie de Zola, » etc. Il était de culture occidentale, c'est-à-dire française et surtout anglaise.

Il avait subi une crise religieuse analogue à celle de Björnson, c'est-à-dire que, libéré du dogme, il conservait un esprit chrétien. Il était ce qu'il appelait un « chrétien libre penseur ». Très national et homme de gauche, et socialisant sans s'inscrire au parti socialiste, il était de nature optimiste, ardent pour le progrès social, mais soucieux avant tout du progrès de la moralité générale. Darwin, Spencer et Stuart Mill étaient les auteurs qu'il invoquait le plus souvent, et Shelley était son poète favori. Grand admirateur de Björnson, dont l'action et l'œuvre littéraire, coordonnées, lui semblaient tendre aux fins qu'il souhaitait, il avait fait, en 1889, une première tentative, pour se rapprocher de son héros, car il avait le désir d'étudier un grand homme de près. Mais il était trop indépendant, et avait été rebuté. La correspondance reprit en 1891, et l'amitié entre eux deux fut ensuite sans nuages jusqu'à la mort de Björnson. Celui-ci n'est d'ailleurs pas intervenu dans la polémique soulevée par Collin, bien que les thèses présentées contre la littérature nouvelle fussent parfaitement conformes à ses propres idées. Collin n'avait pas besoin de défenseur. Björnson s'est contenté de l'encourager et de l'approuver hautement dans ses lettres, en lui conseillant de continuer et de répondre à tous les adversaires. Mais il n'était pour rien dans l'intervention de son jeune ami, en qui, d'ailleurs, il admirait une nature trop indépendante et naïvement spontanée pour se laisser diriger. « Vous ne faites jamais rien qui ne soit de vous-même, » lui avait-il écrit peu avant le début de l'attaque [2].

Avec une belle audace, Chr. Collin généralisa tout de suite la question, et s'en prit à toute la littérature récente, norvégienne et danoise, et seulement aux écrivains les plus importants, auxquels il reconnaissait lui-même un réel talent. Il publia une étude en trois parties sous le titre : « Écrivains et

[1] *Björnstjerne Björnsons og Christen Collins Brevveksling*, avec préface de Jean Lescoffier.
[2] *Ibid.*, p. 47.

critiques décadents [1], » et visait directement Brandès, la plus haute autorité critique du Nord. Ce qu'il entend par l'art « décadent », c'est un art de dégénérescence, qui surgit lorsqu'une civilisation développée est attaquée par un abaissement du niveau moral. Le terme s'applique à la fois à la littérature naturaliste et à la littérature décadente, au sens étroit du mot, qui est une maladie consécutive au naturalisme. Et Collin est amené à combattre la théorie de l'art pour l'art, telle qu'elle a été exprimée dans la fameuse étude de Taine sur Balzac. Puis il montre avec pertinence combien est illusoire la prétention à l'objectivité de Flaubert et de Maupassant. Les œuvres littéraires de quelque importance agissent toujours, dit Collin, que les auteurs l'aient voulu ou non, en faveur d'une tendance de la civilisation, ce qui comprend une morale. Elles doivent donc être appréciées sous ce rapport, en même temps que sous le rapport de leur mérite artistique. Brandès est moraliste dans presque tout ce qu'il écrit. « Il faut mener la lutte franchement, sans se réfugier derrière « l'art pur ». N'attaquez pas le fait que je parle de la morale en rapport avec l'art, attaquez plutôt la morale que je défends [2]. » La querelle sur *Le Balcon* devient ainsi une lutte entre deux morales.

Et la polémique s'engagea, et fournit à Collin l'occasion de traiter divers aspects de la question. Finalement, il publia en un volume l'ensemble de ses articles, auxquels il ajouta deux essais : « Écrivains et critiques naturalistes » et « Art sain et art morbide ». S'il avait vécu dans un grand pays, et s'il s'était principalement référé à une littérature mieux connue que ne l'était alors la littérature norvégienne, son livre aurait sans doute acquis une notoriété au moins aussi grande que les *Problèmes de l'Esthétique contemporaine* de A. M. Guyau, ouvrage conçu dans le même esprit, et où manque une

[1] *Verdens Gang*, 23 et 27 février, et 4 mars 1894.
[2] *Kunsten og Moralen*, pp. 26-27, article

partie consacrée aux rapports de l'art et de la morale.

Garborg s'était proclamé naturaliste [1], et il répondit aux premiers articles de Collin qu'une époque malade, au nom de la vérité, doit chanter des chants malades. Argument sophistique, estime Collin, parce que la nature veut que l'on réagisse contre le mal. Balzac admire la force qui réside dans ce que Taine appelle ses « monstres grandioses », alors qu'elle est, en réalité, une faiblesse. Les soi-disant naturalistes ont une conception fausse des sciences naturelles. Garborg et Zola peuvent être des moralistes d'intention, et pourtant se complaire à parer le vice d'une sorte de grandeur. Il y a là une contradiction dans leur œuvre. Flaubert évite cette contradiction en se refusant à être moraliste et se réfugiant dans sa tour d'ivoire, et il en arrive à ce paradoxe de peindre la vie avec une exactitude minutieuse, tout en considérant ce travail comme un moyen de s'en éloigner. Cela fait penser au personnage d'Ibsen, dans son poème « Sur les hauts plateaux », qui fuit la vie afin de la mieux considérer esthétiquement. Les sujets ainsi traités par ces écrivains doivent, certes, intéresser une littérature saine, mais un trait commun à ces auteurs de si grand talent est de supprimer la résistance au mal, ce qui fausse leur description de la vie et la rend désolante. C'est par là que leur art est morbide, en même temps que cela leur enlève le droit de se réclamer de la vérité et des sciences naturelles.

Et, empruntant à Taine une idée qui revient souvent dans ses études esthétiques, Collin montre que le grand art est la suite des grands événements, et ajoute que le grand art n'en est pas seulement une suite, mais les pressent et les prépare. Il attribue ainsi à l'art un rôle essentiel dans l'action humaine générale. Optimiste volontiers utopique, il conçoit mal un art triste, il le veut entraînant. Aux « chants tristes » approuvés par

[1] Dr Fredrik B. Wallem, *Det norske Studentersamfund gjennem hundrede Aar*, p. 820.

Garborg il oppose les exemples de sérénité même joyeuse dans le malheur que présente la littérature norvégienne depuis les anciens skaldes jusqu'à Wergeland, et son analyse critique, jusqu'ici fort serrée et pénétrante, fait place à une doctrine positive qui lui est inspirée par ses goûts personnels et ses préoccupations du moment. Sa conception s'associe avec son admiration pour Björnson, qui est à la fois artiste et homme d'action, et dont l'œuvre littéraire est au service de son action. A chaque époque, dit Collin, correspond une forme d'art prépondérante. Au dix-neuvième siècle réaliste doit dominer la littérature réaliste, roman et théâtre, Björnson pratique les deux. Les naturalistes les pratiquent aussi, bien que sous une forme malsaine, car ils subissent tout de même l'influence de leur temps. Mais l'art sain, aujourd'hui, c'est la description de la réalité à la façon de Björnson. L'art doit être un agent de civilisation, et sa forme suprême, à l'heure actuelle, est l'œuvre de Björnson. Dans une lettre à celui-ci, il dit même naïvement : « Songez quelle position la Norvège aurait eue dans l'Europe fin-de-siècle, si Ibsen, Lie, Kielland et Garborg avaient suivi des voies parallèles à la vôtre, et si vous aviez déversé sur l'Europe un flot colossal d'idéalisme nordique enneigé, d'un vigoureux réalisme [1]. »

La position de Collin à l'égard de l'œuvre d'Ibsen est curieuse. Il le place très haut comme artiste. Mais il rend également justice au talent de Flaubert, de Maupassant et de Zola, ainsi que de Garborg et de Gunnar Heiberg. Ce n'est pas cela qui l'empêcherait de condamner comme malsaines des pièces qu'il admire pour leur puissance dramatique. Toutefois son jugement sur le théâtre d'Ibsen est assez hésitant.

Il estime souvent qu'Ibsen est un de ces « chanteurs des défaites » qui « mettent nos défaites en évidence, moins pour

[1] *Bj. Björnsons og Chr. Collins brevveksling*, pp. 115-116.

nous avertir que pour nous disposer à en jouir. C'est cela qui fait qu'une grande partie de l'œuvre d'Ibsen est décadente [1] ». Ibsen, comme Balzac et Zola, aime les « monstres grandioses », et il fait, par exemple, de la violente passion de Rebekka pour Rosmer une manifestation de la puissance de son caractère et de cette force de volonté qu'elle regrette ensuite d'avoir perdue. Collin n'a pas de peine à multiplier de tels exemples qui font apparaître Ibsen comme un écrivain « décadent », selon la définition que le jeune critique a donnée de ce mot.

Et en même temps qu'il se sent comme dépité de voir un si grand écrivain ne pas répondre à son idéal, Collin est obligé de reconnaître qu'Ibsen est parfois moraliste précisément d'une façon qu'il estime hautement louable, comme dans la conclusion heureuse de *La Dame de la Mer*, obtenue par l'application du principe de « la liberté sous la responsabilité », ou bien d'admettre que les tendances « décadentes » sont souvent atténuées, sinon effacées, par le revirement de tel personnage, comme on le voit avec Rebekka. Il trouve donc qu'Ibsen est plein de contradictions, qu'il est une énigme, un être à double aspect, ou « à vue double » *(tvesynet)*, un peu à la manière des romantiques allemands, tels que Tieck et Heine.

Collin s'est attaché toute sa vie à découvrir le mot de cette énigme, et a laissé dans ses papiers le brouillon d'un article sur le poème « Sur les hauteurs désertes », qu'il venait d'écrire lorsqu'il est mort en 1926 [2]. Il y cherchait quelle était la conception d'Ibsen au sujet de l'art et de la liberté de l'artiste. Le poème, dit-il, serait « un monument sur une lutte dans l'âme du poète entre deux directions de vie, peut-être même entre deux aspects de sa nature ». Et dans sa conclusion il indique

[1] *Kunsten og Moralen*, p. 42.
[2] Publié dans *Edda*, 1928, pp. 34-42. Le poème « Sur les hauteurs désertes » est dans le tome V, p. 269.

deux alternatives, mais penche nettement vers cette interprétation :

Vraisemblablement il pense sincèrement ce qu'il fait dire à son héros à la gloire de la libre vie sur les hauts plateaux :

Ici, sur les hauteurs, j'ai Dieu et liberté.

Et pourtant, il avait dûment relevé la phrase essentielle du poème, où Ibsen dit que son héros (?) est finalement atteint d'une sorte de sclérose de l'esprit, en sorte que le poème semble une critique de la tour d'ivoire de Flaubert, critique conçue à peu près à la façon de Collin lui-même. Cette troisième interprétation, Collin ne l'a pas aperçue. Et il n'a pas non plus tenu compte des nombreux passages des poèmes d'Ibsen où est affirmé le rôle du poète comme interprète de la pensée populaire[1], ce qui est peu compatible avec la conclusion de Collin. En fait, Ibsen s'est toujours montré, dans son œuvre même, préoccupé de hauts problèmes, envisagés sur un plan transcendant. Et la question de l'art pour l'art est de celles auxquelles il s'est intéressé particulièrement, comme on le voit dans ses poèmes *Dans la galerie de tableaux*, *Sur les hauteurs désertes*, et dans *La Comédie de l'Amour*. Il inclinait certainement alors vers des idées assez voisines de celles de Collin et de Björnson. La différence entre lui et son camarade Björnson consiste en ce que celui-ci considère l'art en homme d'action plus directe et pratique, tandis que les réflexions d'Ibsen sont d'un ordre plus spéculatif ou transcendant.

Toutefois, en 1894, lors de la polémique provoquée par Collin, la pensée d'Ibsen avait évolué. Ses drames étaient de moins en moins des pièces « à problèmes », on peut dire qu'il en posait ou en suggérait encore, et il s'en posait à lui-même, mais répondre était de moins en moins son fait. En ce qui concerne l'art, l'incompréhension qu'il avait constamment rencontrée l'avait

[1] Voir la plupart de ces passages rappelés pp. 40-42.

rendu sceptique à l'égard de l'influence qu'il pouvait exercer. Il s'était détourné de plus en plus de l'art expressif d'idées, et à l'art exigeant et absorbant il opposait désormais la vie. Après s'être dévoué à son œuvre avec abnégation, il se demandait s'il valait la peine de la sacrifier ainsi. Dans le « Brand épique », Ejnar, défenseur de l'art pour l'art, dit :

je crois au droit de l'âme à jouir de la vie,
et au droit de la voix au chant pour le chant même [1].

L'art et la jouissance de la vie sont ici unis dans une opposition commune contre l'abnégation de Brand pour son œuvre. Ibsen les avait unis aussi dans ses « Projets de construction ». Mais il s'est ensuite consacré à l'art avec un dévouement pareil à celui de Brand pour son apostolat, et la vie et l'art, unis dans l'enthousiasme juvénile d'Ejnar, sont devenus pour Ibsen inconciliables. La question ne se présentait donc pas à son esprit de la même façon que pour Collin. On ne saurait douter cependant que, grand liseur de journaux comme il l'était, il ait suivi passionnément la longue suite des articles sur « l'art et la morale ». Il n'a exprimé, que je sache, aucun avis. Mais il a dû sentir chez le loyal Collin une sorte de malveillance instinctive à son égard, et un jour, à la Société des gens de Lettres norvégienne, un vote fut émis pour désigner Collin à quelque fonction, la voix d'Ibsen fut la seule qui lui manqua [2].

Quel eût été l'avis d'Ibsen sur le fond de la querelle, s'il s'était prononcé? Il était plein de contradictions. Ses tendances anciennes subsistaient, même sur les points où l'expérience et des sentiments nouveaux les avaient le plus altérées. Le « J'interroge surtout » était devenu chez lui un système, sans doute développé par le travail du dramaturge, habitué à tout considérer successivement avec les yeux de ses différents person-

[1] Tome VII, p. 214. V. la plupart de ces passages rappelés pp. 40-42.
[2] Raconté par Collin à Jean Lescoffier.

nages. Il jouait avec les idées et n'éprouvait pas le besoin de conclure. C'est pourquoi sa pensée paraît tellement insaisissable. Les contradictions ne le gênent nullement. Interrogé directement, il aurait pu hautement louer Collin et se moquer de lui, et si on lui avait fait observer que cela ne constituait pas une réponse claire, il aurait conclu par une boutade, telle que celle qui est contée par Julius Elias à la fin d'une conversation sur un tout autre sujet [1].

Elle a eu lieu à Berlin, en 1889, à ce dîner où Ibsen avait convié six ou sept acteurs et critiques, après la première de *La Dame de la Mer*. Ibsen était très en train, et circulait autour de la table, remplissant les verres de champagne, tout en écoutant les propos tenus. A un moment il s'assied, et ce dialogue entre lui et Paul Marx a été noté par Elias :

IBSEN : Mais, mes chers amis, vous êtes là qui parlez de l'avenir avec une espérance passive. Levez-vous, affirmez vos individualités, et forgez l'avenir. Façonnez-le selon le désir de vos cœurs ! Il y a eu autrefois des révolutions politiques... L'avenir amènera la révolution humaine. Les recrues ne viendront plus alors au champ d'exercice ; ils diront simplement : « Non, merci, nous ne voulons pas de ça !... » et ils iront chez quelque bistrot voisin.

MARX : Mais... alors ils seront fusillés comme déserteurs.

IBSEN : Mes chers amis, quel mal y a-t-il à cela ?

MARX : Évidemment, les individus sacrifiés ne compteraient pas beaucoup. Mais alors, cher Ibsen, ce doit être les hommes supérieurs et les autocrates, comme Bismarck, par exemple, qui se réclament le plus de vous.

IBSEN : Ah ! non ! Des gens comme ceux-là devraient être tués les premiers ; comme les recrues il faudrait les mettre devant le peloton d'exécution.

MARX : Vraiment ? Pourquoi ?

IBSEN : Parce qu'ils écrasent et asservissent les individualités d'autres gens.

[1] Julius Elias, *Henrik Ibsen und die Andern* (*Vossische Zeitung*, 25 décembre 1921), rapporté ici d'après A. E. Zucker, *op. cit.*, p. 253.

MARX : Mais ceci est en contradiction avec ce que vous avez dit d'abord !

IBSEN : Mon cher Marx, avez-vous jamais été jusqu'au bout d'une idée sans rencontrer des contradictions?

Et voilà que la contradiction devient presque le signe de la vérité. Collin aurait sans doute trouvé bien insuffisante son expression d'homme « à double vue » pour qualifier le Sphinx.

CHAPITRE II

L'ŒUVRE

Au cours des deux années exactement comprises entre la parution de *Solness*, 12 décembre 1892, et celle du *Petit Eyolf*, 11 décembre 1894, Ibsen semble presque disparaître aux yeux de son biographe. Halvdan Koht et Julius Elias, publiant sa correspondance en 1904, n'ont donné qu'une lettre de cette période, où il demande à Edvard Brandès une recommandation pour Hildur Andersen [1]. Et l'on n'a publié ou cité depuis que trois ou quatre autres lettres. Sa vie, dans son appartement de Victoria Terrasse, n'a été troublée par aucun événement d'importance. Il y a reçu fréquemment Magdalene Thoresen pendant le séjour qu'elle fit à Kristiania au printemps de 1894. Il y a reçu aussi Edith Brandès, fille de Georg Brandès. Mais à cause de la santé de Mme Ibsen, il invitait de moins en moins ses amis et allait plutôt, seul, dîner chez eux. Le matin, il n'était pas rare qu'il eût la visite de quelque écrivain étranger, qui publiait ensuite un article, comme le comte Prozor et Hugues Le Roux, ou même un simple touriste, qui gardait pour lui ses impressions : c'est ainsi que je fus accueilli en été 1894, et pus causer assez longuement avec lui. Je ne me doutais pas, en ce temps-là, que j'en viendrais à traduire ses œuvres. Sa vie était réglée avec la monotonie habituelle, et tous les jours il sortait pour aller lire les journaux au « Grand »,

[1] Lettre du 27 décembre 1892, *Breve*, II, p. 211.

toujours à la même place. A l'aller et au retour, il rencontrait souvent, rue Carl Johan, quelque relation, et causait un moment. Rarement il paraissait en quelque cérémonie publique. Le 23 janvier 1893, pourtant, ce fut lui qui conduisit Camilla Collett à table, au grand banquet donné en son honneur à l'occasion de son quatre-vingtième anniversaire.

C'était à peu près tout ce que le public voyait et savait de lui. La Société norvégienne des Gens de lettres fut fondée en 1893, et il s'empressa d'y adhérer, tandis que les écrivains de gauche, Björnson, Lie, Kielland, Hamsun, etc., s'abstenaient, et n'y entrèrent que peu à peu. C'était, disait-on, une association de vieux et de médiocres contre la jeunesse. Gabriel Finne s'étonnait d'y voir Ibsen, « dont toute la production est une ardente défense de la noblesse de l'homme isolé, et accuse la vulgarité des gens qui s'attroupent en associations. » Ibsen, bien entendu, ne répondit pas, et Gabriel Finne s'inscrivit à la société l'année suivante [1]. Ibsen n'éprouvait pas le besoin de se défendre et s'expliquer.

Cette existence lui convenait très bien. Le 25 juillet 1894, il écrivait à son éditeur : « Il n'est pas question pour moi de vacances d'été cette année. Je n'en ai d'ailleurs vraiment pas besoin ; car je me trouve parfaitement ici, et je suis au mieux quand je suis assis à ma table de travail [2]. » Ainsi, pas de vacances, aucun dérangement, le repos quotidien de quelques visites reçues et de celles qu'il faisait régulièrement aux Andersen, la lecture des journaux et les soirées souvent passées chez des amis.

Chez ses amis il était fort aimable, très simple et causant. Tous les témoignages s'accordent à contredire sur ce point la légende qui le disait constamment renfrogné et muet. Ils notent

[1] Kaare Foss, *Gabriel Finne*, pp. 52-53.
[2] Cité d'après D. A. Seip, *Hundreaarsutgave*, XII, p. 177.

aussi cette particularité que, s'il y avait des enfants, il se retirait volontiers avec eux dans un coin du salon, et savait se mettre à leur portée. Il leur contait, par exemple, l'histoire des chevaux blancs de Rosmersholm [1]. Bolette Sontum, arrière-petite-fille de cette Mme Sontum chez qui, à son arrivée à Bergen, en 1851, il avait habité quelque temps, et dont toute la famille est restée si intimement liée avec Ibsen, a dit plus tard combien les enfants se plaisaient avec lui [2], et Mme Caroline Sontum, femme du médecin d'Ibsen, a dit combien « il se plaisait avec les très jeunes gens, qui lui témoignaient amitié [3] ». On a de lui une lettre adressée à une petite fille allemande, Adelheid Schmidt, fille d'un ami de Paul Heyse qui venait souvent, boire le *frühschoppen*, entre midi et une heure, place Maximilien, à Munich ; la lettre est une réponse aux félicitations envoyées par la fillette à propos de l'anniversaire d'Ibsen, le 28 mars 1892, et montre combien il était apprécié des enfants [4]. On voit aussi qu'il était très ami avec la jeune Elisabeth Lie et avec la fille de Brandès, Edith.

Son intérêt s'étendait aux enfants de tous âges et le peintre Diriks raconte qu'il a vu un jour Ibsen, qu'il ne connaissait pas personnellement, en grande conversation dans la rue avec son fils âgé de trois ans. Et — puissance de la légende et des idées préconçues — Diriks s'étonnait parce qu'il demeurait persuadé qu'Ibsen n'aimait pas les enfants [5]. Cette disposition était chez lui fort ancienne. Lorsqu'il était à l'*albergo della Luna* en 1879, à Amalfi, souvent il emmenait dans ses promenades le long de la côte le jeune fils de l'hôtelier, qui a dit à Halvdan Koht, plus tard, lorsqu'il dirigeait l'hôtel à son tour, combien Ibsen était toujours gentil avec lui. Rencontrant un jour Nordahl

[1] O. Thommessen, *Tidens Guder*, pp. 150-156.
[2] Bolette Sontum, *Personal recollections of Ibsen*, dans *The Bookman*, vol. 37, pp. 247-256 (New-York, 1913).
[3] D. A. Seip, *Hundreaarsutgave*, XII, p. 175.
[4] *Tyve Brev fra Henrik Ibsen*, p. 29.
[5] *Nationen*, 17 mars 1928.

Rolfsen, qui lui avait envoyé les cinq volumes de son anthologie littéraire pour les enfants, Ibsen le remercia et lui dit que l'ouvrage l'avait beaucoup intéressé. « Comment, monsieur le docteur, vous l'avez vraiment lu? — Certes, tous les volumes, d'un bout à l'autre, sauf la préface. Je n'ai pas complètement perdu mon âme enfantine [1]. » Et il se plaisait avec les enfants de tous âges.

Naturellement, il les observait aussi, et se livrait à une étude de leur caractère. L'observation psychologique était chez lui toujours éveillée. Mais elle ne s'est pas soudain étendue aux enfants en 1892 ou 93 parce qu'il allait écrire un drame où un enfant jouerait un rôle. Il s'était toujours intéressé aux enfants, et savait leur plaire. C'était un trait de son caractère.

Il n'a d'ailleurs pas abusé de sa connaissance de la nature enfantine, et Egil, fils de Gunnar, dans *Les Guerriers à Helgeland*, la kyrielle des enfants de Straamand, dans *La Comédie de l'Amour*, les enfants de Nora, dans *Maison de Poupée*, et les deux jeunes fils du docteur Stockmann, dans *Un Ennemi du Peuple* ne comptent guère par eux-mêmes. Les seuls enfants, avant le petit Eyolf, dont le caractère soit défini, sont Olaf, fils de Bernick, dans *Les Soutiens de la Société*, Hedvig, dans *Le Canard sauvage*, et Hilde, prévue dans les notes pour *Rosmersholm*, introduite dans *La Dame de la Mer*, et qui reparaît, plus âgée, dans *Solness*. Mais les deux garçonnets Olaf et Eyolf, et les deux grandes fillettes Hedvig et Hilde sont parmi les figures d'enfants les plus saisis sur le vif qu'il y ait au théâtre. Et aux observations sur les enfants eux-mêmes s'ajoutent naturellement celles sur la nature de l'affection que leur portent leurs parents.

Eyolf est un infirme qui, par suite, souffre d'un « complexe d'infériorité », et a besoin de « compensations » pour employer

[1] Sigurd Höst, *Henrik Ibsen*, Paris, 1924, p. 23.

les termes freudiens, alors encore inconnus. Il admire son père, qui ne s'occupe guère de lui, non plus que sa mère. Il est de ces enfants qui sont surtout élevés par une tante, ce qu'Ibsen estime si fréquent [1]. Son infirmité n'existe pas, d'ailleurs, au commencement du brouillon. Il est seulement petit, chétif, et a l'air un peu maladif [2]. Cela suffit pour déterminer son caractère. Il semble qu'Ibsen l'a fait boiteux en souvenir de son frère Nikolaï, plus jeune que lui de six ans, et qui avait donc neuf ans seulement lorsque Ibsen avait quitté Skien. Une bonne d'enfant l'avait laissé tomber, et il lui en était resté une faiblesse de la colonne vertébrale. Plus tard, il était parti en Amérique, n'y avait pas réussi, et n'avait voulu donner aucune nouvelle de lui à sa famille. Il est mort gardien de moutons, et sa tombe, tardivement découverte [3], porte l'inscription : « Honoré par des étrangers, — pleuré par des étrangers. — Nicolaï A. IBSEN. »

Et « la femme-aux-rats », qui joue un rôle si fatal pour le petit Eyolf, est un autre souvenir de Skien, où on l'appelait la tante Ploug, car elle était la sœur du grand-père maternel d'Ibsen. On l'appelait « la femme-aux-rats », désignation dont on ignore l'origine. Veuve, elle fut de nouveau fiancée, mais bientôt abandonnée, et depuis lors eut l'esprit un peu détraqué. Elle a vécu à Venstöp chez Knud Ibsen, et les enfants avaient peur de ses propos bizarres, et en même temps se moquaient d'elle et de son accoutrement analogue à celui dont elle est affublée dans *Le petit Eyolf* [4].

Toutefois Eyolf ne paraît qu'une fois et n'est en scène que pendant un tiers environ du premier acte. L'étude de psychologie infantile n'est pas le sujet du drame, où le jeune boiteux sert seulement à faire éclater le conflit qui était latent jusqu'à

[1] Voir notes pour *Hedda Gabler*, tome XIV, p. 552.
[2] Ms I, p. 419.
[3] « Récemment » dit le livre de A. E. Zucker, *op. cit.*, p. 23, qui date de 1930.
[4] Mosfield-Koht, dans *Edda*, XXX, p. 77.

sa mort entre Alfred et Rita Allmers : c'est, du moins, ce qui résulte du brouillon (Ms II, p. 419) aussi bien que de l'œuvre définitive. Mais on ne peut savoir si telle était bien l'intention primitive d'Ibsen, car on n'a pas de notes ni d'ébauches qui nous fassent connaître ses premiers tâtonnements. Le Ms I n'est qu'une liste de personnages, et a été sans doute écrit peu avant qu'Ibsen abordât la rédaction du Ms II (p. 419), qui est le brouillon de la pièce entière en cahiers numérotés, dont le premier manque. Selon son habitude, Ibsen y a indiqué la date du commencement et de la fin de chaque acte :

Acte I : — 10.7.94
Acte II : 11.7.94 — 24.7.94
Acte III : 25.7.94 — 7.8.94

En outre, après la date du commencement du second acte est écrit, mais biffé : 1.8.94. L'absence du premier cahier ne permet pas de savoir au juste quand Ibsen s'est mis au travail, mais on voit qu'il lui fallait environ deux semaines par acte, en sorte que la date qui manque doit être environ le 22 juin, ce qui est confirmé par une lettre écrite ce jour-là à Mme Brandès, où Ibsen dit qu'il s'est mis « pour de bon » à écrire sa nouvelle pièce [1]. On peut observer que, contrairement à son habitude, il n'a mis aucun intervalle entre un acte et le suivant. Il n'a donc pas relu et corrigé tout de suite chaque acte achevé. Les corrections importantes sont venues plus tard, dans une révision d'ensemble.

Du 12 décembre 1892, jour où parut *Le Constructeur Solness*, à la fin de juin 1894, il y a seize mois, et sur son travail pendant ce temps, on ne sait rien. *Le petit Eyolf*, sous la forme la plus ancienne qu'on connaisse, est déjà très proche du drame définitif. Il y apparaît comme une suite de *Solness*. Ibsen y a même introduit le poème « Ils vivaient tous les deux... », qu'il

[1] Lettre citée par D. A. Seip, dans *Hundreaarsutgaven*, XII, p. 188.

avait écrit le 16 mars 1892, et qualifié de « première étude préparatoire pour *Le Constructeur Solness* », en y changeant un seul mot, à l'avant-dernier vers (foi est remplacé par quiétude), ce qui ne modifie pas le sens du poème. C'est Allmers qui a composé ce poème et le lit à sa femme, exposant ainsi lui-même la portée de leur commune infortune. Et ces trois strophes s'appliquent à l'une et l'autre pièce, mieux, en un sens, à *Solness*, parce que les faits concrets, l'incendie de la maison, se trouvent dans ce premier drame, et sont remplacés dans le second par un malheur équivalent, et pourtant mieux, en un autre sens, dans *Le petit Eyolf*, car la situation qui résulte de la mort de l'enfant pour Alfred et Rita y est admirablement définie, et est bien l'essentiel du nouveau drame. Une situation analogue existe dans le ménage Solness, mais n'y a évidemment pas la même importance.

Cela tient sans doute à ce que, aussitôt après avoir écrit son poème du 16 mars 1892, Ibsen a subi une crise d'où est résulté un grand changement dans le plan de *Solness* [1]. Il a détruit ses notes et ébauches, et le rôle de Hilde, à qui le poème ne fait aucune allusion, a pris dans le drame une place imprévue. *Le petit Eyolf* traite du sujet qui était ainsi passé au second plan dans l'œuvre précédente : la recherche d'une vie commune possible dans un ménage désuni à la suite d'un deuil commun, ressenti de façons différentes par les deux époux. Ibsen était évidemment très conscient du lien qui existait entre ses deux pièces. La mise au net du *petit Eyolf* fut envoyée à l'éditeur le 14 octobre, et peu après, il a repris son brouillon de *Solness* et l'a offert à Hildur Andersen en y inscrivant : « Ce manuscrit appartient à Hildur. Kristiania. 15.11.94. »

Parvenu au bout de son brouillon sans s'être livré à une révision sérieuse, Ibsen l'a corrigé, récrivant quelques passages sur des feuilles séparées, et même récrivant le second et le

[1] Voir p. 26.

troisième acte en entier. Les principales différences entre ces textes nouveaux et le texte définitif sont ici données selon la méthode ordinaire (Ms III, p. 457). Toutefois, le premier de ces passages a été rédigé au cours de l'écriture de la fin du second acte du grand brouillon, comme on le voit par les noms des personnages, qui portent tous leurs noms définitifs, sauf Asta, qui s'appelle ainsi seulement à partir du commencement du troisième acte de ce brouillon.

Les changements de noms gênent d'autant plus la lecture des manuscrits que le même nom s'applique successivement à deux personnages. Ainsi Allmers s'appelle Harald Borgheim dans le Ms I, puis Hakon Skjoldheim dans le Ms II ; son prénom devient Alfred après la sortie de la femme-aux-rats, et son nom de famille Almer, puis Allmer, une page plus loin, et enfin Allmers bientôt après.

Sa femme s'appelle Johanne dans le Ms I, Asta au commencement du Ms II, puis Andrea peu après la sortie de la femme-aux-rats, et ne prend son nom de Rita qu'au commencement du second acte.

Sa sœur s'appelle Rita dans le Ms I et au premier acte du Ms II, elle devient Andrea au commencement de l'acte II, au moment même où ce prénom est retiré à Mme Allmers, et prend son nom d'Asta au commencement de l'acte III.

L'amoureux d'Asta s'appelle Alfred Allmer dans le Ms I, puis Borgheim, un instant Bergheim, puis définitivement Borgheim.

Même la femme-aux-rats change de nom. Elle est Mlle Varg dans le Ms I, ce qui signifie loup. J'ai traduit ce nom par Garou, parce que Eyolf demande si elle est loup-garou. Elle est qualifiée, dans cette liste de personnages, de « tante de Johanne », c'est-à-dire de Mme Allmers, mais dans le Ms II, où elle conserve son nom, les gens l'appellent communément « tante Ellen », bien qu'elle ne se connaisse pas de parents.

Ces changements de noms indiquent bien des tâtonnements

dans la marche du drame, quoi que la succession des scènes n'y ait pas varié. Le sujet ou l'idée de la pièce n'a subi non plus aucun glissement, tel que ceux que l'on a observés si souvent dans les œuvres antérieures. S'il y a eu glissement, il s'est produit au cours des seize mois qui ont précédé l'écriture des manuscrits connus, et il semble que, par exception, il n'y a pas eu de changement essentiel, puisque le point de départ est le poème de 1892, qui exprime si bien le contenu définitif du drame. Les corrections d'Ibsen sont ici surtout destinées à concentrer, préciser, rendre l'idée plus nette. L'état vaguement maladif d'Eyolf se concrétise en une infirmité qui laisse à Mme Allmers le terrible souvenir de la béquille, et dont la cause fait peser sur elle et sur son mari une lourde responsabilité. S'il y a un surplus d'idée dans le drame définitif, c'est le sentiment de responsabilité qui les accable plus encore que la perte même de l'enfant, et c'est sans doute pourquoi le livre auquel travaillait Allmers, et qui devait traiter, dans le Ms II, de « La doctrine de la vie intellectuelle », devient ironiquement un livre sur « La responsabilité humaine ».

Cette responsabilité remonte d'ailleurs plus haut qu'à un simple accident. Pour Rita, elle remonte au caractère, trop égoïstement érotique, de son amour. Pour Allmers, et cela est plus grave, elle remonte au fait qu'il s'est laissé aller à un tel amour exclusivement érotique, alors qu'en réalité il était enclin à aimer une autre femme. Il a une excuse, il est vrai, car il croyait que cette autre femme était sa sœur, et cela, tout d'abord, a paru à Ibsen une faute suffisante pour provoquer chez Allmers un trouble de conscience. Le Ms II, dans la première scène entre Allmers et celle qu'il croit sa sœur, n'indique rien d'autre. On n'y sait d'où vient la fortune du ménage Allmers, et Alfred semble avoir toujours mené une vie assez aisée, car il a fait tranquillement des études complètes à l'Université, a passé le doctorat, et s'est mis à publier livre après livre. On voit seulement que, devenu orphelin de bonne heure, il était

heureux par sa chaste affection pour sa demi-sœur supposée. Mais aussitôt après avoir écrit cette scène, Ibsen a pensé qu'il convenait de modifier cette vie commune passée entre le frère et la sœur, et, sans remanier son brouillon, il a introduit son idée nouvelle dans la scène entre Allmers et sa femme, qu'il a écrite ensuite : Allmers y fait l'aveu qu'étant pauvre, il s'est marié par intérêt avec la riche Rita. « J'avais une sœur à entretenir, » dit-il. Il dira, dans l'œuvre définitive, qu'il a aussi été séduit par la splendeur de la beauté de Rita, bien qu'elle lui eût, tout d'abord, inspiré plutôt de l'effroi, mais cette attraction sensuelle, évidemment, n'est pas ce qui l'a surtout décidé au mariage. C'est bien « l'or et les forêts vertes », comme il le dira dans le drame définitif, en essayant d'atténuer sa faute par l'emprunt de cette expression aux légendes populaires. Et l'on comprend qu'Ibsen, après s'être contenté, dans sa révision, d'écrire quelques courts passages pour son premier acte, ait dû rédiger entièrement à nouveau le second et le troisième sans changer le plan et la succession des scènes. C'est dans le manuscrit III (p. 7), que le passé d'Allmers est éclairci, que l'origine de l'infirmité d'Eyolf est racontée, et que l'aveu d'Allmers à sa femme est complètement développé.

Ces précisions donnent un certain relief au rôle secondaire d'Asta. Maintenant que nous savons quelle affection dévouée lui a témoignée Allmers, nous avons peine à nous expliquer les fiançailles avec Borgheim, placées dans le brouillon à la fin du premier acte. Elle est trop reconnaissante à son prétendu frère et ne veut pas se séparer de lui. Mais elle a lu les lettres de son père, elle sait qu'entre elle et Allmers il n'existe aucun lien de famille, elle a pris conscience de ce que ses sentiments soi-disant fraternels renfermaient d'amour, elle s'aperçoit qu'Allmers, informé par elle, répond à son amour, et lorsque celui-ci, à qui la vie commune avec Rita paraît désormais impossible, lui propose de se remettre ensemble comme autrefois, elle prend peur, et accepte la proposition de Borgheim.

Cette acceptation est une fuite, comme elle le dit elle-même dans le drame définitif. Toutefois, Ibsen n'est pas parvenu tout de suite à cette solution si logique. Il a compris, au cours de l'écriture du second acte du brouillon complet, qu'il fallait ajourner les fiançailles, mais la solution qu'il donne à la fin de cet acte et au commencement de l'acte III, où c'est Allmers lui-même qui décide le départ d'Asta, ne pouvait le satisfaire. C'est sans doute dans le remaniement de l'acte III (Ms III, p. 8), qu'il a inventé la fuite d'Asta. Mais ce manuscrit est incomplet, et ce qu'il en reste commence après le départ d'Asta.

De ces changements il résulte que la faute d'Allmers est sensiblement aggravée. Elle justifie mieux l'état de tourment moral où l'on voit qu'il a vécu depuis longtemps, et qui s'accroît au cours de la pièce. Il cherche à y échapper en se leurrant par de vains subterfuges. Il invoque la « loi du changement » pour excuser sa froideur à l'égard de sa femme (cette « loi du changement » est une invention tardive, et il faut se garder d'y attacher une trop grande importance), et l'idée de se consacrer à l'éducation de son fils n'est pour lui qu'un moyen de se dissimuler son impuissance à continuer son grand ouvrage sur la « responsabilité humaine ». Comme Hjalmar Ekdal, il est habile à s'inventer un mensonge vital. Toutefois, il est moralement supérieur à celui-ci, et reconnaît loyalement sa faute lorsque sa femme la lui dévoile. Et alors il s'analyse avec lucidité. Au fond, il est surtout un faible, et c'est pourquoi Rita, finalement, une fois Asta définitivement éliminée de sa vie, acquiert sur lui un ascendant décisif. C'est elle qui trouve, pour son compte, un accommodement passable avec la vie en se vouant à un acte de charité envers les enfants de la côte. Et lui, malgré sa répugnance première, se rallie à l'idée de sa femme. Il n'est pas bien sûr de pouvoir réaliser le projet, mais il hisse tout de même le drapeau mis en berne, et prononce avec tristesse des paroles emphatiques. Et c'est Rita qui le remercie. Du brouillon au texte définitif il est intéressant de suivre comment se précisent peu

à peu les subtiles nuances des caractères, d'Alfred et de Rita, mais il n'y a là que progrès et précisions. Le thème donné reste le même.

Mme Caroline Sontum, femme du médecin d'Ibsen, a raconté qu'elle était avec lui à la première de la pièce à Kristiania, et que dans le café où ils se rendirent après la représentation, il lui demanda : « Croyez-vous que Rita s'occupera vraiment de ces mauvais gamins? Ne pensez-vous pas qu'il y a là seulement un sentiment de dimanche [1]. » Dans le texte d'Ibsen, Allmers lui-même ne sait s'il pourra remplir son nouveau programme. On voit qu'Ibsen étendait le doute jusqu'à Rita.

Le petit Eyolf est un drame psychologique, non « à idées » ou « à problèmes ». Il continue la série des drames précédents. Et pourtant il rappelle maint personnage et mainte situation de pièces plus anciennes. On n'a guère signalé de rapprochements entre cette œuvre nouvelle et celles d'autres auteurs. C'est chez Ibsen lui-même que l'on en trouve de nombreux. Allmers, surtout, se trouve, comme Catilina, entre une femme à l'amour dévoué et une femme à l'amour exigeant. Et il ressemble à Skule, paralysé dans son action par le doute et le sentiment de sa faute. Il ressemblait à Rosmer, dans le Ms II, lorsqu'il publiait livre sur livre, et ensuite Hjalmar Ekdal a un peu déteint sur lui. Le motif de l'amour entre frère et sœur revient sous une forme toute nouvelle. On peut multiplier ces exemples.

On avait perdu, dans les « années 90 », le goût de la littérature « à problèmes », jusqu'alors si prédominant en Norvège. Par là, Ibsen se trouvait suivre le mouvement. Ou plutôt il l'avait précédé. C'était chez lui l'effet d'une évolution personnelle. En un sens, il y a contraste entre ses œuvres d'avant et d'après *Le Canard sauvage*. Il reste pourtant bien le même. Ses drames anciens valent comme œuvres psychologiques, et dans les nouveaux on rencontre des formules comme « la loi du change-

[1] Propos rapporté par D. A. Seip dans *Hundreaarsutgave*, XII, p. 184.

ment » et « la responsabilité humaine », suggestives d'idées et de problèmes. Mais c'était de plus en plus la simple observation de la vie qui l'attirait, et s'il constatait en passant les problèmes qu'elle pouvait soulever, il n'éprouvait plus le besoin de les souligner.

Il connaissait les tendances de la littérature récente par les livres qu'on lui envoyait et par les journaux dont il était lecteur assidu. Il n'est pas douteux qu'il a lu avec un vif intérêt la plupart des articles de la polémique sur l'art et la morale soulevée par Chr. Collin. Peut-être est-ce à Collin qu'il a emprunté l'expression : « l'art de vivre », qu'il a employée dans son brouillon : « c'est l'art même de vivre que je veux lui apprendre ». Mais peut-être aussi Collin l'avait-il empruntée à Ibsen lui-même, qui avait fait dire par Brand à Ejnar :

Rappelle-toi : vivre est un art [1].

[1] Tome VII, p. 272.

CHAPITRE III

LA CRITIQUE ET LES REPRÉSENTATIONS

Peu avant la publication du *Petit Eyolf*, le romancier Thomas P. Krag demanda des épreuves de son propre livre à l'imprimerie, où on lui remit par erreur des épreuves de la pièce. Il eut l'imprudence d'en parler à un journaliste, qui publia un compte rendu fort peu correct des deux premiers actes [1]. Ibsen fut furieux. Les journaux danois et norvégiens multiplièrent les articles sur l'indiscrétion, et Thomas P. Krag ne fut pas ménagé. Il ne trouva qu'un défenseur, Gabriel Finne, qui avait déjà traité Ibsen avec un certain sans-gêne. L'incident montre combien l'œuvre était attendue avec impatience, et le résultat en fut simplement une bonne réclame pour le drame, ainsi que l'observa O. Thommessen dans une épigramme [2]. Mais Ibsen se montra rancunier. Une fête organisée au mois d'août suivant en l'honneur de Lugné-Poe comptant Thomas P. Krag parmi les membres du comité, Ibsen, invité, accepta seulement à condition que le coupable n'y paraîtrait pas [3].

La mise en vente à Kristiania était annoncée pour le 11 décembre, mais un brouillard dans le fjord de Kristiania retarda le bateau, et le livre n'arriva que tard dans la journée. Les lecteurs attendaient avec impatience, et l'édition fut promptement enlevée. Une seconde édition parut dès le 21 décembre et il en

[1] *Politiken*, 14 novembre 1894.
[2] *Verdens Gang*, 29 novembre 1894.
[3] Kaare Foss, *Gabriel Finne*, p. 55.

fallut une troisième qui parut le 20 janvier : ce fut un succès de librairie comme on n'en avait pas encore vu. Les traductions allemande, anglaise et française parurent en même temps, ou presque, bientôt suivies des traductions russe, hollandaise, hongroise, tchèque et polonaise.

Ce succès, naturellement, n'était pas dû au mérite de la pièce, mais à la place qu'Ibsen enfin s'était faite dans la littérature mondiale. L'incompréhension de la presse norvégienne semble avoir été aussi grande que d'habitude [1]. Les critiques se demandaient quelles avaient bien pu être les intentions d'Ibsen. Aucune de ses œuvres n'avait provoqué autant de controverses depuis *Les Revenants*, affirme Edmund Gosse [2]. Tel croyait voir en Allmers un homme en quête du troisième empire, malgré ses faiblesses. Björnson, un peu puérilement, s'attachait à un détail qu'il interprétait selon ses désirs :

> Nous avons tous été touchés de voir le vieux maître, après une si longue journée de travail et un si long séjour à l'étranger, hisser le drapeau norvégien dans sa dernière pièce. Cette scène, contrairement à l'habitude d'Ibsen, survient sans préparation, — signe certain qu'elle est un coup de tête. Il a sûrement pris ici le rôle de son héros avec une forte émotion. Ceci est présenté comme réconciliation avec la société, mais c'est plus que cela. Ibsen a peu à peu appris à retarder l'expression d'un fort sentiment jusqu'à ce qu'il pût se refléter dans une image. C'est aussi le cas ici [3]...

Les critiques attribuaient la froideur que témoigne Allmers à Rita dans la pièce au puritanisme hérité par Ibsen, et trouvaient là un violent contraste avec la joie de vivre prônée dans d'autres pièces. Plusieurs d'entre eux concluaient qu'Ibsen vieillissait et ne savait plus dessiner des personnages solidement construits. D'autres blâmaient le changement trop soudain d'Allmers, lorsqu'il se décide à s'occuper des enfants de la côte.

[1] D'après A. E. Zucker, *op. cit.*, p. 273. Je n'ai pu aller lire à Oslo les comptes rendus de presse.
[2] *Op. cit.*, p. 212.
[3] *Den moderne norske literatur*, dans *Kringsjaa*, 1896.

Par contre, on voit Al. Kielland, ordinairement peu bienveillant pour Ibsen, fortement ému par l'histoire du petit Eyolf. Il écrivit dans une lettre :

Au milieu de mes tristesses, j'ai lu avec un vif plaisir le nouveau livre d'Ibsen. Je suis épouvanté de constater de combien il surpasse tous les autres... Oui, j'ai fini par être presque enchanté de tout ce qu'il y a en lui de fantastique et d'irréel, et qui répugne tellement à ma nature. Je trouve que la femme-aux-rats, qui prend soin des enfants que l'on n'aime pas, est un personnage à la fois plus profond, plus fin et bien plus vrai que l'histoire de H. C. Andersen sur une mère, qui pourtant est d'un haut rang [1]. Niobe [2] voulait soutenir les parents, les défendre contre la responsabilité ; leur amour des enfants était bien établie, c'était l'antique certitude : que l'amour du père et de la mère est chose entendue, bien établie. Regarde comme ce vieux Satan s'en prend à nous plus profondément, et montre que cet amour des enfants si hautement loué n'est chez les parents que pression du sentiment de responsabilité et jalousie, tant qu'on les a, et mauvaise conscience, quand on les perd.

[.......]

Parmi les détails de la pièce, ce que j'admire presque le plus est ce que dit le petit Eyolf à sa tante après la scène avec la femme-aux-rats : Pense donc ! Maintenant j'ai vu la femme-aux-rats, moi aussi. Dire que ce vieux sacripant peut se rappeler que c'est précisément ainsi que se fixe un souvenir pour un garçon. Si tu vois Ibsen, tu t'inclineras devant lui trois fois jusqu'à terre de ma part, mais tu n'as pas besoin de rien dire [3].

C'est l'observation réaliste et impitoyable qu'admire Kielland, et il publia dans une revue danoise une lettre moins familière, où il dit :

Ce pauvre petit, qui semblait placé entre les mains les plus attentives, se trouve soudain abandonné avec sa petite béquille parmi des étrangers adultes qui se servent de lui dans leur propre vie, soit comme un être qui, au fond, est une gêne, soit comme celui qui sera chargé d'accomplir ce qu'un autre n'a pu faire ; ils s'attachent fiévreusement à lui et toutes

[1] Contes d'Andersen, trad. P. G. La Chesnais, tome II, p. 122.

[2] C'est le titre d'un roman de Jonas Lie, paru en 1893.

[3] Al. Kielland, *Breve*, II, pp. 163-4. Lettre à Kitty Kielland du 14 décembre 1896.

[4] *Tilskueren*, 1896.

leurs pensées se concentrent sur lui parce qu'il fait partie de leur propre vie ; mais lui-même, au milieu de tous ces sentiments, est situé comme un enfant isolé.

Mais ceux des critiques ordinaires dont l'attention a été attirée vers le rôle d'Eyolf ont attribué à Ibsen l'intention d'exprimer dans son drame des idées sur l'éducation, tant ils étaient habitués à chercher dans ses pièces le problème qu'il avait voulu soulever. Et contre cela Ibsen protesta au cours de la visite que lui fit un écrivain allemand qui voulait traduire et compléter la biographie d'Ibsen par Henrik Jæger. Il lui dit :

Les interprètes qui voient dans *Le petit Eyolf* un « drame d'éducation » destiné à rappeler aux parents les devoirs que leur impose l'éducation de leurs enfants se trompent. Je n'ai eu dans cette pièce aucun but utilitaire pédagogique. Je n'ai rien à voir avec des tâches de ce genre. Mes intentions sont toujours purement littéraires [1].

La critique n'attaquait plus Ibsen comme autrefois, elle n'osait plus ; mais demeurait aussi incompréhensive, et parfois poliment hostile, surtout lorsque le sentiment religieux était en cause. Allmers, à cet égard, est devenu aussi incroyant que Rosmer, et cela est nettement déclaré (p. 371). Un article suédois commence par les mots : « Dans le monde imaginaire d'Ibsen, Dieu est mort. » L'auteur constate qu'il est pourtant question des vieilles idées de responsabilité, de péché, de jugement, idées qui sont « mortes, du moment que Dieu est mort ». Et il conclut :

Parvenir à une véritable solution du problème du péché et de la rédemption n'est pas possible par la voie que prend Rita. Pour trouver une telle solution, il faut sortir du monde sans Dieu, du monde où le pardon est inconnu, et entrer dans le monde où Dieu vit [2].

Les critiques scandinaves avaient d'ailleurs tendance à rechercher dans tout ouvrage quel rapport il avait avec la

[1] Zschalig, cité d'après D. A. Seip, *Hundreaarsutgave*, XII, p. 191.
[2] J. A. Eklund, dans *Nordisk Tidsskrift*, 1895, pp. 81-86.

religion, et de tels rapports s'offraient d'eux-mêmes dans les drames d'Ibsen. C'est ainsi que le pasteur danois A. Schack observe que l'abnégation par laquelle Rita veut parvenir à aimer les enfants de la côte est une idée chrétienne. Pour cela, il faut, selon le christianisme, « une naissance nouvelle, une résurrection spirituelle, l'accès à une vie supérieure. » Ces mots se trouvent dans le dialogue de Rita et d'Allmers. Seulement on ne peut les comprendre que si l'on y voit une parodie de Brand : « C'est la perte entière qui est ton gain ; car ce qu'on perd, seul est à jamais acquis. » Ceci est encore une pensée chrétienne, et Ibsen, en recourant à une pareille réminiscence pour être positif, prouve combien il s'est dépouillé de toute pensée indépendante sur les questions spirituelles [1].

Ibsen est certainement un exemple typique de l'influence persistante des idées chrétiennes dans un esprit dégagé de toute croyance, et il serait curieux d'étudier comment les croyants ont été à la fois attirés et rebutés par son œuvre. « Sa description de l'âme est en Europe la dernière grande qui porte la marque de s'être développée à l'ombre de la croix du Golgotha », a dit un philosophe [2].

En somme, *Le petit Eyolf*, à ses débuts, a été mal compris et médiocrement apprécié. On a vu toutefois que cela n'a aucunement nui à la vente du livre, qui a été un succès sans précédent. Cela n'a pas nui non plus aux représentations. A Kristiania, la première eut lieu le 15 janvier 1895 en présence de l'auteur, et la pièce fut jouée 36 fois au cours de l'année. A Bergen il y eut 12 représentations du 21 janvier au 17 février. A Copenhague, 16, du 13 mars au 16 novembre. En outre, tant en Norvège qu'en Danemark, des tournées dans les villes de province furent organisées. C'était un succès sensiblement plus grand que celui des drames précédents.

[1] A. Schack, *Om udviklingsgangen; Henrik Ibsens digtning*, pp. 188-195.
[2] Erik Kihlman, *Ur Ibsendramatikens idéhistoria*, p. 232.

Les premières eurent lieu à Göteborg le 30 janvier 1895, à Stockholm le 14 mars, à Helsingfors le 21 janvier, à Berlin le 12 janvier, à Chicago au printemps, à Milan le 22 février, à Vienne le 27 février, à Paris le 8 mai, etc. A Budapest et à Londres on attendit jusqu'en 1896.

En France, où Henry Bauer dit que le drame « nous frappe d'étonnement par son originalité grandiose », *Le petit Eyolf* paraît avoir laissé, en général, une impression assez confuse, et la plupart des critiques estiment que la fable, à la fois bizarre et plutôt banale, ne prend vraiment un sens, d'ailleurs assez clair, que par les symboles [1].

Par la suite, *Le petit Eyolf* paraît avoir été assez négligé par les critiques et par l'opinion. Edmund Gosse (1907) y admire la virtuosité technique d'Ibsen, qui a fait là un « exercice sur la corde raide. Nous pouvons imaginer qu'aucun drame ne lui a donné plus de satisfaction à écrire, mais pour son plaisir le lecteur peut préférer une moindre agilité sur le trapèze » [2]. Et Gerhard Gran estime que, malgré l'habile construction de l'ouvrage et quelques scènes superbes, comme celle de la femme-aux-rats et d'Eyolf, les signes de vieillesse, déjà sensibles, selon lui, dans *Le Constructeur Solness*, s'accusent fortement ici, d'où il suit qu'Ibsen, devenu moins capable de se renouveler, se répète, et puise, dans le fonds de ses œuvres antérieures, personnages et motifs auxquels il ne sait plus ajouter presque rien [3].

Le nouveau drame fut délaissé. Le « Théâtre national », qui succéda en 1900 au vieux « Théâtre de Christiania », et qui

[1] A. Dikka Reque, *Trois auteurs scandinaves, Ibsen, Björnson, Strindberg, devant la critique française*, pp. 108-124.

Jules Lemaître ayant commis l'erreur de croire que la révélation d'Asta consistait à dire qu'elle était seulement la demi-sœur d'Allmers, William Archer l'avertit discrètement par lettre privée. Jules Lemaître rectifia publiquement aussitôt, et Ibsen remercia William Archer le 27 juin 1895. (*Breve*, II, p. 201.)

[2] Edmund Gosse, *Henrik Ibsen*, p. 214.

[3] Gerhard Gran, *Henrik Ibsen, Liv og Verker*, II, pp. 314-317.

s'empressa, naturellement, de reprendre peu à peu presque toutes les pièces d'Ibsen, parut ignorer *Le petit Eyolf*. Il y avait trente ans que la pièce n'avait été jouée à Kristiania lorsqu'un théâtre secondaire, *Centralteatret*, eut l'idée de tenter une reprise. La représentation fut seulement convenable, avec un bon ensemble. Mais elle produisit grand effet, et ce fut une renaissance du drame, qui parut plus moderne qu'il n'avait semblé autrefois [1].

[1] Compte rendu d'Anton Rönneberg, dans *Morgenbladet*, 16 octobre 1929.

LE PETIT EYOLF

PERSONNAGES

ALFRED ALLMERS, *propriétaire, homme de lettres, autrefois professeur au cachet.*
MADAME RITA ALLMERS, *sa femme.*
EYOLF, *leur fils, neuf ans.*
MADEMOISELLE ASTA ALLMERS, *demi-sœur cadette d'Alfred.*
BORGHEIM, *ingénieur.*
LA FEMME-AUX-RATS.

PREMIER ACTE

(Un salon donnant sur le jardin, élégamment et richement meublé. Beaucoup de meubles, de fleurs et de plantes. Au fond, portes vitrées ouvertes sur une véranda. Large vue sur le fjord. Hauteurs boisées au fond. Les murs latéraux ont chacun une porte, celle de droite est à deux battants, et à l'arrière-plan. Sur le devant, à droite, un canapé avec des coussins et des tapis. Sièges et une petite table dans l'angle du canapé. Sur le devant à gauche une grande table entourée de fauteuils. Sur la table est une valise ouverte. On est en été, le matin, de bonne heure, journée chaude et ensoleillée.

MADAME RITA ALLMERS, *debout près de la table, le dos tourné vers la droite, vide la valise. C'est une belle femme assez grande, aux formes opulentes, blonde, d'environ trente ans. Elle est vêtue d'un peignoir clair. Un peu après entre* MADEMOISELLE ASTA ALLMERS *par la porte de droite, vêtue d'un costume d'été brun clair, avec chapeau mantelet et ombrelle. Sous le bras, elle porte un assez grand portefeuille fermé. Elle est mince, de taille moyenne, a des cheveux foncés, et des yeux profonds, au regard sérieux. Vingt-cinq ans.*

ASTA, *dans la porte.*

Bonjour, chère Rita.

RITA, *tourne la tête et lui fait un signe de bienvenue.*

Tiens..., c'est toi, Asta ! Tu arrives de si bonne heure de la ville? Jusqu'ici, chez nous?

ASTA, *dépose ses affaires sur un siège près de la porte.*

Oui, je ne pouvais pas tenir en place. Il me semblait qu'il me fallait venir ici et voir le petit Eyolf aujourd'hui. Et toi aussi.

(Elle pose le portefeuille sur la table, près du canapé.)

Et alors j'ai pris le bateau.

RITA, *lui sourit.*

Et à bord as-tu peut-être rencontré tel ou tel bon ami? Par pur hasard, je veux dire.

ASTA, *calme.*

Non, je n'ai rencontré personne de connaissance.

(Elle voit la valise.)

Mais, Rita, qu'est-ce que c'est que ça?

RITA, *continue à vider la valise.*

La valise d'Alfred. Ne la reconnais-tu pas?

ASTA, *joyeuse, se rapproche.*

Comment ! Alfred est rentré?

RITA

Oui, imagine-toi..., il est arrivé à l'improviste par le train de nuit.

ASTA

Oh ! alors c'est cela que j'ai senti ! C'est cela qui m'a poussée ici !... Et il n'avait rien écrit d'avance? Pas même une carte postale?

RITA

Pas un mot.

ASTA

Pas un télégramme non plus?

RITA

Si, une heure avant son arrivée. Très court et froid.

(Elle rit.)

Tu ne trouves pas que ça lui ressemble, Asta?

ASTA

Oh ! oui, il prend tout avec tant de calme.

RITA

Mais ce fut une joie d'autant plus grande de le revoir.

ASTA

Oui, je le pense bien.

RITA

Quinze jours plus tôt que je ne l'attendais !

ASTA

Et il est bien? Pas déprimé?

RITA, *ferme la valise et sourit à Asta.*

Quand il a ouvert la porte, il avait l'air radieux.

ASTA

Et il n'était pas un peu fatigué non plus?

RITA

Si, je crois bien qu'il était fatigué. Très fatigué, même. Mais c'est qu'il avait fait à pied la plus grande partie du chemin, le pauvre.

ASTA

Et puis, l'air des montagnes était sans doute trop vif pour lui.

RITA

Non, ça, je ne le crois pas. Je ne l'ai pas entendu tousser une fois.

ASTA

Ah ! tu vois bien ! C'était donc tout de même une bonne chose que le médecin l'ait persuadé de faire ce voyage.

RITA

Oui, maintenant qu'on en est quitte, je... Mais tu peux penser, Asta, combien ce temps a été pénible pour moi. Je n'ai jamais voulu en parler. Et d'ailleurs, tu es venue si rarement me voir...

ASTA

Oui, c'est vrai, ce n'était pas bien de ma part. Mais...

RITA

Allons, allons..., tu avais l'école dans la ville.

(Elle sourit.)

Et notre constructeur de routes..., lui aussi était en voyage.

ASTA

Oh ! ne parle pas de ça, Rita !

RITA

Bien, bien. Ne parlons pas du constructeur de routes... Mais combien Alfred m'a manqué, tu sais ! Quel vide ! Quel désert ! On aurait dit qu'il y avait eu un enterrement dans la maison !...

ASTA

Oh ! mon Dieu..., pour six ou sept semaines seulement...

RITA

Oui, mais rappelle-toi qu'Alfred n'a jamais été auparavant éloigné de moi. Pas même vingt-quatre heures. Jamais pendant les dix ans...

ASTA

Non, mais c'est pourquoi je trouve que vraiment il était temps pour lui de sortir un peu cette année. Il aurait dû faire une excursion en montagne tous les étés. C'est ce qu'il aurait dû faire.

RITA, *souriant à demi.*

Ah ! oui, cela t'est facile à dire. Si j'étais aussi... aussi raisonnable que toi, je l'aurais sans doute laissé partir plus tôt... peut-être. Mais il me semblait que je ne le pouvais pas, Asta ! Il me semblait que je ne pourrais jamais le ravoir. Ne peux-tu pas comprendre cela?

ASTA

Non. Mais ce doit être parce que je n'ai personne à perdre.

RITA, *avec un sourire taquin.*

N'as-tu vraiment personne?

ASTA

Pas que je sache.

(Coupant court.)

Mais, dis-moi, Rita..., où est Alfred? Il dort, peut-être?

RITA

Oh ! pas du tout. Il s'est levé aujourd'hui à son heure habituelle.

ASTA

Bon, alors il n'a tout de même pas été tellement fatigué.

RITA

Si, cette nuit. Quand il est arrivé. Mais maintenant il y a plus d'une heure qu'il a Eyolf auprès de lui.

ASTA

Le pauvre petit garçon pâle ! Est-ce qu'il va étudier indéfiniment?

RITA, *hausse les épaules.*

Alfred le veut, tu sais bien.

ASTA

Oui, mais je trouve que tu devrais t'y opposer, Rita.

RITA, *un peu impatiente.*

Non..., vois-tu... je ne peux vraiment pas intervenir là dedans. Alfred doit s'entendre à cela beaucoup mieux que moi... Et à quoi veux-tu qu'Eyolf s'occupe? Il ne peut pas courir partout, et jouer, comme les autres enfants.

ASTA, *résolument.*

Je vais parler de cela avec Alfred.

RITA

Oui, ma chère, fais-le... Tiens, regarde.

(Alfred Allmers, en costume d'été, entre par la porte de gauche, tenant Eyolf par la main. C'est un homme svelte, de tournure élégante, de trente-six à trente-sept ans, aux yeux doux, les cheveux et la barbe bruns, peu fournis. Son visage a une expression pensive et grave. Eyolf porte un costume qui est une sorte d'uniforme à brandebourgs et boutons dorés. Il est boiteux et marche avec une béquille sous le bras gauche. Il est petit de taille, a l'air maladif, mais il a de beaux yeux intelligents.)

ALLMERS, *lâche Eyolf, s'avance joyeusement, et tend les deux mains à Asta.*

Asta ! Chère Asta ! Tu es ici ! Et je te revois tout de suite !

ASTA

Il m'a semblé que je devais... Sois le bienvenu à ton retour !

ALLMERS, *lui secoue les mains*

Merci. Je te remercie.

RITA

N'a-t-il pas l'air superbe?

ASTA, *ne cesse pas de le regarder.*

Magnifique ! Oui, vraiment ! Les yeux si vifs ! Tu as dû écrire énormément pendant le voyage.

(Avec une joyeuse exclamation.)

Peut-être le livre est-il complètement achevé, Alfred?

ALLMERS, *hausse les épaules.*

Le livre?... Oh ! ça...

ASTA

Oui, je me disais que le travail te serait si facile, une fois que tu serais parti.

ALLMERS

Je le pensais aussi. Mais, vois-tu, il en a été tout autrement. Je n'ai vraiment pas écrit une ligne du livre.

ASTA

Tu n'as pas écrit !...

RITA

Ah ! oui ! Je m'étonnais de voir tout le papier intact dans la valise.

ASTA

Mais, cher Alfred, qu'as-tu donc fait tout ce temps-là?

ALLMERS, *sourit.*

J'ai seulement pensé, pensé, pensé indéfiniment.

RITA, *pose le bras sur son épaule.*

Pensé un peu aussi à ceux qui restaient à la maison?

ALLMERS

Oui, tu peux le croire. Et beaucoup. Tous les jours.

RITA, *retire son bras.*

Bon, alors tout va bien.

ASTA

Mais rien écrit du livre? Et tu peux quand même avoir l'air si content et joyeux? Ce n'est pourtant pas ton habitude. Pas quand ton travail ne marche pas, je veux dire.

ALLMERS

En cela tu as raison. C'est que j'ai été bête jusqu'ici, vois-tu. Penser, c'est ce qu'il y a de mieux en nous. Ce qui vient sur le papier a peu de valeur.

ASTA, *se récrie.*

Peu de valeur !

RITA, *rit.*

Est-ce que tu deviens fou, Alfred !

EYOLF, *le regarde avec confiance.*

Mais si, papa..., ce que tu écris a de la valeur.

ALLMERS, *sourit et lui caresse les cheveux.*

Bien, bien, puisque tu le dis, je... Mais crois-moi..., quelqu'un viendra ensuite, qui fera mieux.

EYOLF

Qui cela pourrait-il être? Oh ! dis-le !

ALLMERS

Patience. Il viendra et se fera connaître.

EYOLF

Et que feras-tu alors?

ALLMERS, *avec gravité.*

Je retournerai dans la montagne...

RITA

Fi, Alfred, tu n'as pas honte!

ALLMERS

... sur les sommets et les hauts plateaux.

EYOLF

Papa, ne crois-tu pas que je serai bientôt assez fort pour t'accompagner?

ALLMERS, *avec une émotion douloureuse.*

Oh! oui, peut-être, mon enfant.

EYOLF

Car je trouve que ça serait chic, si je pouvais, moi aussi, grimper sur les fjelds.

ASTA, *détournant la conversation.*

Non, comme tu es beau et élégant aujourd'hui, Eyolf!

EYOLF

Oui, n'est-ce pas, tante?

ASTA

Certainement. Est-ce pour l'arrivée de papa que tu as eu ce nouveau costume?

EYOLF

Oui, je l'ai demandé à maman. Car je voulais que papa me vît ainsi.

ALLMERS, *bas, à Rita.*

Tu n'aurais pas dû lui donner un costume de ce genre.

RITA, *baissant la voix.*

Oh ! il m'a tourmentée si longtemps. M'a priée si instamment. Il ne me laissait pas un instant de repos.

EYOLF

Et c'est vrai, papa..., Borgheim m'a acheté un arc. Et il m'a aussi appris à tirer avec.

ALLMERS

Ah ! tiens, c'est tout à fait quelque chose pour toi, ça, Eyolf.

EYOLF

Et la prochaine fois qu'il viendra, je lui demanderai de m'apprendre aussi à nager.

ALLMERS

Nager ! Oh ! mais pourquoi veux-tu cela maintenant?

EYOLF

Parce que tous les garçons en bas, sur la plage, savent nager. Il n'y a que moi qui ne sais pas.

ALLMERS, *ému, l'entoure de ses bras.*

Tu apprendras tout ce que tu voudras ! Tout ce qui te fera plaisir.

EYOLF

Oui, sais-tu ce qui me ferait le plus plaisir, papa?

ALLMERS

Eh bien? Dis-le-moi.

EYOLF

Je voudrais surtout apprendre à être soldat.

ALLMERS

Oh ! petit Eyolf, il y a tant de choses qui valent mieux que cela.

EYOLF

Oui, mais quand je serai grand, il faut que je sois soldat. Tu le sais bien.

ALLMERS, *serre les poings.*

Bien, bien ; nous verrons...

ASTA, *s'assied à la table de gauche.*

Eyolf, viens un peu, près de moi, je vais te raconter quelque chose.

EYOLF, *va la trouver.*

Qu'est-ce que c'est, tante?

ASTA

Crois-tu, Eyolf..., j'ai vu la femme-aux-rats.

EYOLF

Quoi ! Tu as vu la femme-aux-rats ! Oh ! tu te moques de moi.

ASTA

Non, c'est vrai. Je l'ai vue hier.

EYOLF

Où l'as-tu vue?

ASTA

Je l'ai vue sur la route, près de la ville.

ALLMERS

Je l'ai vue aussi quelque part, dans la campagne.

RITA, *qui est assise sur le canapé.*

Alors nous la verrons peut-être aussi, Eyolf.

EYOLF

C'est bien drôle, tante, qu'elle s'appelle la femme-aux-rats.

ASTA

Les gens l'appellent ainsi, parce qu'elle circule partout et détruit les rats.

ALLMERS

Son vrai nom est mademoiselle Garou, je crois.

EYOLF

Garou? Ça veut dire loup, ça.

ALLMERS, *lui tapote la tete.*

Tu sais cela aussi, toi, Eyolf?

EYOLF, *avec réflexion.*

Alors c'est peut-être vrai, tout de même, qu'elle est loup-garou, la nuit. Crois-tu, papa?

ALLMERS

Oh! non, je ne crois pas... Mais tu devrais maintenant descendre jouer un peu dans le jardin.

EYOLF

Tu ne trouves pas que ce serait mieux si je prenais quelques livres avec moi?

ALLMERS

Non, pas de livres désormais. Va plutôt sur la plage trouver les autres garçons.

EYOLF, *embarrassé.*

Non, papa, je ne veux pas aller trouver les garçons aujourd'hui.

ALLMERS

Pourquoi donc pas?

EYOLF

Non, parce que je porte ce costume.

ALLMERS, *fronce le front.*

Est-ce qu'ils se moquent peut-être de... de tes beaux habits !

EYOLF

Non, ils n'osent pas. Car je les battrais.

ALLMERS

Eh bien !... alors, quoi?...

EYOLF

Mais ils sont vilains, ces garçons. Et ils disent que je ne pourrai jamais être soldat.

ALLMERS, *avec une colère contenue.*

Pourquoi disent-ils cela, crois-tu?

EYOLF

Ils doivent être jaloux de moi. Car, papa, ils sont si pauvres qu'ils sont obligés d'aller pieds nus.

ALLMERS, *bas d'une voix étouffée.*

Oh ! Rita..., combien cela me ronge le cœur !

RITA, *pour le calmer, se levant.*

Allons, allons !

ALLMERS, *menaçant.*

Mais ces garçons sentiront un jour quels sont les maîtres de la plage !

ASTA, *écoutant.*

Quelqu'un frappe.

EYOLF

C'est sûrement Borgheim !

RITA

Entrez !

(La femme-aux-rats entre doucement et sans bruit par la porte de droite. C'est un petit être mince et ratatiné. Elle est vieille, a des cheveux gris, le regard aigu et perçant. Elle porte une robe ancienne, à fleurs, une capote noire et une salopette noire. Elle tient à la main un grand parapluie rouge, et un sac noir pend à son bras.)

EYOLF, *bas, saisissant la robe d'Asta.*

Tante ! C'est elle, sûrement !

LA FEMME-AUX-RATS, *à la porte, avec une révérence.*

Si ces messieurs et dames me permettent de le demander très humblement..., y aurait-il rien qui ronge ici dans la maison?

ALLMERS

Chez nous? Non, je ne crois pas.

LA FEMME-AUX-RATS

Oui, car autrement j'aiderais bien volontiers ces messieurs et dames à s'en débarrasser.

RITA

Oui, oui, nous comprenons. Mais nous n'avons rien de ce genre.

LA FEMME-AUX-RATS

Voilà qui est bien fâcheux. Car juste en ce moment je fais une tournée. Et nul ne sait quand je reviendrai dans la région... Oh ! que je suis fatiguée !

ALLMERS, *indique une chaise.*

Oui, vous en avez l'air.

LA FEMME-AUX-RATS

On ne devrait jamais se lasser de bien traiter ces

pauvres petits qui sont si durement persécutés et détestés. Mais ça use tellement les forces.

RITA

Voulez-vous peut-être vous asseoir et vous reposer un peu?

LA FEMME-AUX-RATS

Merci infiniment.

(Elle s'assied sur une chaise entre la porte et le canapé.)

Car toute la nuit j'ai été dehors à l'ouvrage.

ALLMERS

Vraiment?

LA FEMME-AUX-RATS

Oui, là-bas dans les îles.

(Avec un rire saccadé.)

Les gens m'avaient même envoyé chercher. Ils y répugnaient fort. Mais il le fallait bien. Il leur a fallu avaler la pilule.

(Elle voit Eyolf et lui fait un signe de tête.)

La pilule, mon petit monsieur. La pilule.

EYOLF, *malgré lui, un peu craintif.*

Pourquoi leur a-t-il fallu?...

LA FEMME-AUX-RATS

Quoi?

EYOLF

L'avaler?

LA FEMME-AUX-RATS

Parce qu'ils n'avaient plus de quoi se nourrir. A cause des rats et des petits ratons, vous comprenez, mon jeune monsieur.

RITA

Hou ! Les pauvres gens..., est-ce qu'ils en ont tant?

LA FEMME-AUX-RATS

Oui, ça grouillait.

(Elle rit, amusée.)

Toute la nuit ils fourmillaient sur les lits. Ils plongeaient dans les seaux de lait. Et leur bruit s'entendait de tous côtés sur les parquets.

EYOLF, *bas, à Asta.*

Je ne veux pas aller jamais par là, tante.

LA FEMME-AUX-RATS

Mais je suis venue..., moi et un autre. Et nous les avons tous emmenés. Les gentilles petites créatures. Nous en sommes venus complètement à bout.

EYOLF, *avec un cri.*

Papa..., regarde !

RITA

Allons, voyons, Eyolf !

ALLMERS

Qu'est-ce qu'il y a?

EYOLF, *montre du doigt.*

Il y a quelque chose qui gigote dans le sac !

RITA, *court à gauche et crie.*

Hou ! Fais-la sortir, Alfred !

LA FEMME-AUX-RATS, *riant.*

Oh ! ma très charmante dame, n'ayez donc pas peur d'un pareil petit épouvantail.

ALLMERS

Mais qu'est-ce que c'est?

LA FEMME-AUX-RATS

C'est Ratonneau, tout simplement.

(Elle délie le cordon du sac.)

Sors des ténèbres, mon chéri.

(Un petit chien au large museau noir montre sa tête hors du sac. La femme-aux-rats fait signe à Eyolf de s'approcher.)

Venez hardiment plus près, petit guerrier blessé. Il ne mord pas. Venez, venez !

EYOLF, *s'accroche à Asta.*

Non, je n'ose pas.

LA FEMME-AUX-RATS

Vous ne trouvez pas, mon jeune monsieur, que sa mine est douce et aimable?

EYOLF, *étonné, le montre du doigt.*

Celui-là !

LA FEMME-AUX-RATS

Oui, bien sûr, lui.

EYOLF, *à mi-voix, le regard fixé sur le chien.*

Je trouve que sa... sa mine est la plus effrayante que j'aie vue.

LA FEMME-AUX-RATS, *ferme le sac.*

Oh ! ça viendra. Ça viendra bien.

EYOLF, *s'approche malgré lui, tout près, et passe légèrement la main sur le sac.*

Gentil..., il est gentil tout de même.

LA FEMME-AUX-RATS, *d'une voix douce.*

Mais il est maintenant si las, si fatigué, le pauvre. Il n'en peut plus.

(Elle regarde Allmers.)

Car ça use les forces, un jeu pareil, monsieur peut me croire.

ALLMERS

Quelle sorte de jeu voulez-vous dire?

LA FEMME-AUX-RATS

Le jeu d'attraction.

ALLMERS

Aha ! c'est peut-être le chien qui attire les rats?

LA FEMME-AUX-RATS, *fait signe que oui.*

Ratonneau et moi. Nous travaillons ensemble, tous les deux. Et ça va tout seul. A ce qu'il semble, quand on voit ça, du moins. Je lui passe un cordon dans le collier. Puis je lui fais faire trois fois le tour de la maison. Et je joue de la guimbarde. Et quand elles entendent cela, toutes ces petites créatures, il leur faut monter des caves, descendre des greniers et sortir des trous.

EYOLF

Est-ce qu'il les étrangle alors?

LA FEMME-AUX-RATS

Oh ! pas du tout. Nous descendons vers la barque, lui et moi. Et ils nous suivent. Les grands et leurs marmousets.

EYOLF, *l'esprit tendu.*

Et ensuite?... Dites !

LA FEMME-AUX-RATS

Nous partons sur l'eau. Je manœuvre à la godille et je joue de la guimbarde. Et Ratonneau nage par derrière.

(Les yeux étincelants.)

Et tous ceux qui grouillaient nous suivent indéfiniment sur les eaux profondes. Hé oui ! force leur est de le faire.

EYOLF

Pourquoi cela?

LA FEMME-AUX-RATS

Précisément parce qu'ils ne veulent pas. Parce qu'ils ont une terrible peur de l'eau..., c'est pour cela qu'ils sont obligés d'y aller.

EYOLF

Est-ce qu'ils se noient alors?

LA FEMME-AUX-RATS

Jusqu'au dernier.

(Plus bas.)

Ensuite ils ont le calme et l'obscurité autant qu'ils peuvent le désirer..., les charmants petits. Ils dorment un long et doux sommeil. Tous ceux que les hommes détestent et persécutent.

(Elle se lève.)

Ah ! autrefois, je n'avais pas besoin d'un Ratonneau. Dans ce temps-là j'attirais moi-même. Toute seule.

EYOLF

Qu'est-ce que vous attiriez?

LA FEMME-AUX-RATS

Des gens. Un surtout.

EYOLF, *excité.*

Oh ! dites quel homme c'était !

LA FEMME-AUX-RATS, *rit.*

C'était mon bien-aimé, voyez-vous, jeune bourreau des cœurs.

EYOLF

Où est-il maintenant?

LA FEMME-AUX-RATS, *rudement.*

Dans le fond, avec tous les rats.

(De nouveau avec douceur.)

Mais il faut maintenant que je retourne à l'ouvrage. Toujours en route.

(A Rita.)

On n'a pas du tout besoin de moi ici aujourd'hui? Car je pourrais m'en acquitter tout de suite.

RITA

Non, merci, je crois que c'est inutile.

LA FEMME-AUX-RATS

Bien, bien, ma bonne dame..., on ne peut jamais savoir... Si ces messieurs et dames s'apercevaient qu'il y a ici quelque chose qui ronge et grignote..., et qui gratte et gruge..., tâchez de mettre la main sur moi et Ratonneau... Adieu, adieu mille fois.

(Elle sort par la porte à droite.)

EYOLF, *bas, d'un air de triomphe, à Asta.*

Tante, dis donc, moi aussi, j'ai vu la femme-aux-rats!

(Rita sort sur la veranda et s'évente avec son mouchoir. Peu après Eyolf sort discrètement à droite sans qu'on le voie.)

ALLMERS, *prend le portefeuille sur la table située près du canapé.*

C'est bien là ton portefeuille, Asta?

ASTA

Oui. J'y ai quelques-unes des vieilles lettres.

ALLMERS

Oh ! les vieilles lettres de famille...

ASTA

Car tu m'as priée de te les classer pendant ton voyage.

ALLMERS, *lui tapote la tête.*

Et tu as trouvé le temps de faire ça, toi !

ASTA

Oh ! oui. Je l'ai fait en partie ici, et en partie en ville, chez moi.

ALLMERS

Je te remercie, ma chère... Et y as-tu trouvé quelque chose d'intéressant ?

ASTA, *négligemment.*

Oh !... dans des vieux papiers comme ceux-là on trouve toujours ceci ou cela, tu sais.

(Plus bas, avec gravité.)

Ce que contient le portefeuille, ce sont les lettres à ma mère.

ALLMERS

Bon, celles-là, tu les garderas, bien entendu.

ASTA, *se contraignant.*

Non, je veux que tu les parcoures, toi aussi, Alfred. Un jour..., plus tard, dans la vie... Mais aujourd'hui je n'ai pas sur moi la clef du portefeuille.

ALLMERS

Inutile, chère Asta. Car je ne lirai quand même jamais les lettres de ta mère.

ASTA, *le regarde fixement.*

Alors, un jour, par une bonne soirée chaude, je te raconterai un peu de ce qu'il y a dedans.

ALLMERS

Oui, fais cela, plutôt. Mais garde les lettres de ta mère. Tu n'as pas tant de souvenirs d'elle.

(Il tend le portefeuille à Asta. Elle le prend et le range sur la chaise sous le mantelet.)

(Rita rentre dans le salon.)

RITA

Pfuh ! je trouve que cette sinistre vieille portait sur elle comme une odeur de mort.

ALLMERS

Oui, elle était un peu sinistre.

RITA

J'ai eu presque mal au cœur, tant qu'elle a été dans le salon.

ALLMERS

Je comprends bien, d'ailleurs, le pouvoir d'attraction et de contrainte dont elle parlait. La solitude, là-haut, parmi les cimes et sur les hauts plateaux, a un peu de cela.

ASTA, *le regarde avec attention.*

Qu'est-ce qui t'est arrivé, Alfred?

ALLMERS, *sourit.*

A moi?

ASTA

Oui, il y a quelque chose. Presque une transformation. Rita aussi l'a remarqué.

RITA

Oui, je l'ai vu dès que tu es entré. Mais ce doit être bon, Alfred?

ALLMERS

Cela *doit* être bon. Il faut que ce soit pour le mieux, et ce le sera.

RITA, *éclatant.*

Tu as eu quelque aventure en voyage ! Ne le nie pas ! Je le vois !

ALLMERS, *branle la tête.*

Rien du tout... extérieurement. Mais...

RITA, *l'esprit tendu.*

Mais?...

ALLMERS

Au dedans de moi, il est vrai, s'est produite une petite révolution.

RITA

Ah ! Dieu !...

ALLMERS, *la rassurant, lui tapote la main.*

Rien que pour le mieux, ma chère Rita. Tu peux y compter.

RITA, *s'assied sur le canapé.*

Il faut tout de suite que tu nous racontes ça. Tout !

ALLMERS, *se tourne vers Asta.*

Bien, asseyons-nous, nous aussi. Je vais essayer de raconter. Le mieux que je pourrai.

(Il s'assied sur le canapé à côté de Rita. Asta déplace une chaise et s'assied près de lui. Court silence.)

RITA, *le regarde, dans l'attente.*

Eh bien?...

ALLMERS, *regarde devant lui.*

Quand je jette un coup d'œil en arrière sur ma vie..., et ma destinée... au cours de ces dix ou onze dernières années, elle est presque pour moi comme un conte ou comme un rêve. Ne le trouves-tu pas aussi, Asta?

ASTA

Oui, je le trouve, à beaucoup d'égards.

ALLMERS, *continuant.*

Quand je pense à ce que nous étions autrefois, nous deux, Asta. Nous deux, pauvres orphelins sans ressources.

RITA, *impatiente.*

Oh ! oui, il y a longtemps de cela.

ALLMERS, *sans l'écouter.*

Et me voici dans le bien-être et le luxe. J'ai pu suivre ma vocation. J'ai pu travailler, étudier..., tout à ma guise.

(Il tend la main.)

Et tout ce grand, cet inconcevable bonheur..., c'est à toi que nous le devons, ma très chère Rita.

RITA, *moitié par plaisanterie, moitié malgré elle, lui donne une tape sur la main.*

Veux-tu bien en finir avec ces bavardages.

ALLMERS

Ce que j'en dis n'est d'ailleurs qu'une sorte d'introduction.

RITA

Oh ! saute donc par-dessus l'introduction !

ALLMERS

Rita..., il ne faut pas croire que ce soit le conseil du médecin qui m'a fait partir pour les fjelds.

ASTA

Ce n'est pas cela, Alfred?

RITA

Et qu'est-ce donc, alors?

ALLMERS

Je n'étais plus tranquille à ma table de travail.

RITA

Pas tranquille ! Qui donc te dérangeait, mon cher !

ALLMERS, *branle la tête.*

Matériellement, personne. Mais j'avais le sentiment d'avoir vraiment gâché... ou bien... négligé mes meilleures facultés. D'avoir gaspillé mon temps.

ASTA, *ouvrant de grands yeux.*

En écrivant ton livre?

ALLMERS, *fait signe que oui.*

Car je n'ai pas des facultés uniquement pour cela. Je dois bien être capable de faire ceci ou cela d'autre.

RITA

Était-ce là sur quoi tu méditais?

ALLMERS

Oui, c'était surtout cela.

RITA

Et c'est pourquoi tu étais si mécontent de toi-même ces derniers temps. Et de nous autres aussi. Oui, car tu l'étais, Alfred !

ALLMERS, *regarde devant lui.*

J'étais là, penché sur ma table, écrivant, jour après jour. Bien souvent aussi la moitié de la nuit. J'écrivais sans cesse à ce grand et gros livre sur « La Responsabilité humaine ». Hm !

ASTA, *lui pose la main sur le bras.*

Mais, mon cher..., ce livre doit être l'œuvre de ta vie.

RITA

Oui, tu l'as dit bien souvent.

ALLMERS

Je le croyais. Depuis le temps où j'ai été jeune homme. *(Avec une expression chaleureuse dans les yeux.)*

Et tu m'as mis en mesure d'entreprendre le travail, chère Rita...

RITA

Oh ! sornettes !

ALLMERS, *lui sourit.*

... toi qui m'apportais, comme dans les contes, ton or et tes forêts vertes...

RITA, *à demi riant, à demi fâchée.*

Si tu recommences avec tes bêtises, je te bats.

ASTA, *le regarde avec inquiétude.*

Mais le livre, Alfred?

ALLMERS

Il commençait comme à s'éloigner. Mais de plus en plus montait la pensée des devoirs supérieurs dont l'exigence s'imposait à moi.

RITA, *rayonnante, lui saisit la main.*

Alfred !

ALLMERS

Je pensais à Eyolf, chère Rita.

RITA, *déçue, lâche la main.*

Ah !... à Eyolf !

ALLMERS

Le pauvre petit Eyolf a pris en moi une place de plus en plus grande. Après cette malheureuse chute en bas de la table... Et surtout depuis que nous sommes certains que c'est irréparable...

RITA, *vivement.*

Mais tu t'occupes de lui tant que tu peux, Alfred.

ALLMERS

En tant que maître d'école, oui. Mais non comme père. Et c'est un père que je veux être désormais pour Eyolf.

RITA, *le regarde et branle la tête.*

Je ne te comprends certainement pas tout à fait.

ALLMERS

Je veux dire que je veux essayer de lui rendre l'irréparable aussi léger et supportable que possible.

RITA

Oh ! mais, tu sais..., Dieu merci, je ne crois pas qu'il le sente si profondément.

ASTA, *émue.*

Si, Rita, il le sent.

ALLMERS

Oui, sois certaine qu'il le sent profondément.

RITA, *impatiente.*

Mais, voyons..., que peux-tu faire de plus pour lui?

ALLMERS

Je veux porter la lumière sur toutes les riches possibilités que l'on voit poindre en son âme d'enfant. Je veux amener tout ce qu'elle contient de nobles germes à se développer..., à fleurir et à fructifier.

(Il s'échauffe de plus en plus, et se lève.)

Et je ferai plus que cela ! Je l'aiderai à mettre ses désirs en rapport avec ce qu'il peut atteindre. Ce qui n'est pas le cas actuellement. Toutes ses aspirations vont à ce qui lui est à jamais inaccessible. Mais je veux créer un sentiment de bonheur dans son cœur.

(Il parcourt une ou deux fois le salon. Asta et Rita le suivent des yeux.)

RITA

Tout cela, tu devrais le prendre avec plus de calme, Alfred.

ALLMERS, *s'arrête près de la table et les regarde.*

Eyolf reprendra l'œuvre de ma vie. S'il veut. Ou bien il peut choisir quelque travail qui soit complètement à lui. Cela de préférence, peut-être... Enfin, de toute façon, j'abandonne le mien.

RITA, *se lève.*

Mais, cher Alfred..., ne peux-tu pas travailler à la fois pour toi-même et pour Eyolf?

ALLMERS

Non, je ne peux pas. Impossible ! Là, je ne peux pas me partager. Et alors je cède. C'est Eyolf qui sera l'homme accompli de notre famille. Et je consacrerai la nouvelle œuvre de ma vie à faire de lui cet homme accompli.

ASTA, *s'est levée et s'avance vers lui.*

Cela t'a coûté une lutte terriblement dure, Alfred.

ALLMERS

Oui, ç'a été dur. Ici, à la maison, je ne serais jamais venu à bout de moi-même. Je ne me serais jamais contraint au renoncement. Jamais ici, chez nous.

RITA

Est-ce donc pour cela que tu es parti cet été?

ALLMERS, *les yeux brillants.*

Oui ! Et je suis monté dans la solitude infinie. J'ai vu le soleil levant luire sur les cimes. Je me suis senti plus près des étoiles. J'étais presque de connivence et en bon accord avec elles. Et alors je l'ai pu.

ASTA, *le regarde tristement.*

Et tu ne travailleras plus jamais au livre sur « La Responsabilité humaine »?

ALLMERS

Non, Asta, jamais. Je ne peux pas me partager entre deux tâches, je t'assure... mais j'appliquerai le principe de la responsabilité humaine... dans ma vie.

RITA, *avec un sourire.*

Crois-tu vraiment pouvoir persister dans de si grands desseins ici, à la maison?

ALLMERS, *lui prend la main.*

D'accord avec toi, je le peux.

(Il tend l'autre main.)

Et d'accord avec toi aussi, Asta.

RITA, *retire sa main.*

Donc, avec deux. Tu peux donc tout de même te partager.

ALLMERS

Voyons, ma chère Rita !...

(Rita s'éloigne de lui et se met près de la porte du jardin.)

(Petits coups légers et rapides à la porte de droite. L'ingénieur Borgheim entre vivement. C'est un jeune homme de trente ans. Expression hardie et confiante. Allure ferme.)

BORGHEIM

Bonjour, bonjour, madame.

(Il s'arrête, joyeux, à la vue d'Allmers.)

Non, que vois-je ! Déjà revenu, monsieur Allmers?

ALLMERS, *lui secoue la main.*

Oui, je suis arrivé cette nuit.

RITA, *gaiement.*

Son congé n'allait pas plus loin, monsieur Borgheim.

ALLMERS

Non, mais ce n'est pas vrai, Rita...

RITA, *se rapproche.*

Mais si, c'est vrai. Sa permission était expirée.

BORGHEIM

Vous serrez tellement la gourmette à votre mari, madame?

RITA

Je tiens à mes droits. Et puis, il faut bien que tout ait une fin.

BORGHEIM

Oh ! pas tout..., j'espère... Bonjour, mademoiselle Allmers.

ASTA, *avec réserve.*

Bonjour.

RITA, *regarde Borgheim.*

Pas tout, dites-vous?

BORGHEIM

Oui, je crois fermement qu'il y a au moins une chose en ce monde qui ne prend pas fin.

RITA

Vous pensez sûrement à l'amour... et quelque chose de ce genre.

BORGHEIM, *avec chaleur.*

Je pense à tout ce qui est beau !

RITA

Et qui ne prend pas fin. Oui, pensons-y. Mettons-y notre espoir, tous.

ALLMERS, *s'approche d'eux.*

Vous aurez sans doute bientôt achevé la construction de la route?

BORGHEIM

J'ai terminé. Terminé hier. Elle a pris longtemps. Mais, Dieu merci, c'est fini.

RITA

Et vous en êtes tellement enchanté?

BORGHEIM

Oui, certes, je le suis.

RITA

Eh bien ! on peut dire...

BORGHEIM

Quoi donc, madame?

RITA

Ce n'est guère gentil de votre part, monsieur Borgheim.

BORGHEIM

Vraiment? Pourquoi pas?

RITA

Non, car vous ne viendrez pas souvent désormais dans nos parages, sans doute.

BORGHEIM

Non, c'est vrai. Je n'y pensais pas.

RITA

Enfin, vous pourrez bien venir nous voir tout de même de temps en temps.

BORGHEIM

Non, ce me sera malheureusement impossible d'ici longtemps.

ALLMERS

Ah! Pourquoi cela?

BORGHEIM

Oui, car je viens d'être chargé d'un nouveau grand travail auquel je dois m'atteler tout de suite.

ALLMERS

Non, vraiment?

(Il lui serre la main.)

J'en suis enchanté.

RITA

Je vous félicite, monsieur Borgheim.

BORGHEIM

Chut! chut!..., à vrai dire je n'ai pas encore le droit d'en

parler tout haut. Mais je ne peux pas me contenir ! Il s'agit d'un travail difficile..., une route là-haut dans le nord. Avec des cols... et les plus invraisemblables difficultés à surmonter !

(Avec éclat.)

Oh ! beau et grand monde..., quel merveilleux bonheur d'être constructeur de routes !

RITA, *sourit et le regarde, un peu moqueuse.*

Est-ce seulement le travail de cette route qui vous a donné aujourd'hui un si bel enthousiasme?

BORGHEIM

Non, pas ce travail seulement. Mais toutes les heureuses perspectives qui s'ouvrent devant moi.

RITA, *comme précédemment.*

Aha ! ce qu'elles annoncent est peut-être encore mieux !

BORGHEIM, *avec un regard rapide vers Asta.*

Qui sait ! Quand vient le bonheur, c'est d'habitude comme une crue printanière.

(Il se tourne vers Asta.)

Mademoiselle Allmers, n'allons-nous pas faire une petite promenade ensemble? Comme à notre ordinaire?

ASTA, *vite.*

Non, non merci. Pas maintenant. Pas aujourd'hui.

BORGHEIM

Oh ! venez donc ! Rien qu'un petit tour ! Il me semble que j'ai tant à vous dire avant mon départ.

RITA

Et vous n'avez peut-être pas encore le droit d'en parler tout haut.

BORGHEIM

Hm ! ça dépend.

RITA

Oui, car vous pouvez aussi bien chuchoter.

(A mi-voix.)

Asta, il faut que tu ailles avec lui.

ASTA

Mais, chère Rita...

BORGHEIM, *suppliant.*

Mademoiselle Asta..., rappelez-vous que ce sera une promenade d'adieu..., pour bien, bien longtemps.

ASTA, *prend son chapeau et son ombrelle.*

Bien, bien, descendons un peu dans le jardin.

BORGHEIM

Oh ! merci, je vous remercie !

ALLMERS

Et voyez un peu en même temps ce que fait Eyolf.

BORGHEIM

Oui, Eyolf, c'est vrai ! Où est Eyolf aujourd'hui? Je lui ai apporté quelque chose.

ALLMERS

Il est à jouer en bas, quelque part.

BORGHEIM

Non, vraiment ! Il s'est mis à jouer maintenant? D'ordinaire il reste à la maison et il lit.

ALLMERS

Il faut que cela change. Il sera un vrai garçon de plein air.

BORGHEIM

A la bonne heure ! Au grand air, lui aussi, le pauvre ! Mon Dieu, on ne peut rien faire de mieux que de jouer dans ce monde béni. Je trouve que toute la vie est comme un jeu, moi !... Allons, venez, mademoiselle Asta.

(Borgheim et Asta sortent sur la véranda et descendent dans le jardin.)

ALLMERS, *debout, les suit des yeux.*

Dis donc, Rita..., crois-tu qu'il y ait quelque chose entre eux?

RITA

Je ne sais que dire. Je l'ai cru. Mais, ces derniers temps, Asta m'est devenue incompréhensible..., inexplicable.

ALLMERS

Vraiment? Elle est ainsi. L'est devenue pendant mon absence?

RITA

Oui, ces deux dernières semaines, il me semble.

ALLMERS

Et tu crois qu'elle ne se soucie plus beaucoup de lui?

RITA

Pas sérieusement. Pas entièrement... sans réserve. Je ne le crois pas.

(Avec un regard scrutateur.)

Est-ce que cela te déplairait si elle s'intéressait à lui davantage?

ALLMERS

Déplairait..., non, pas positivement. Mais c'est une pensée qui me causerait certainement une inquiétude...

RITA

Une inquiétude?

ALLMERS

Oui, rappelle-toi que je suis responsable d'Asta. De son bonheur.

RITA

Oh ! baste... responsable ! Asta est majeure, n'est-ce pas? Elle saura certes choisir elle-même, je pense.

ALLMERS

Oui, espérons-le, Rita.

RITA

Moi, pour ma part, je n'ai pas du tout mauvaise opinion de Borgheim.

ALLMERS

Non, ma chère..., moi non plus. Au contraire. Et pourtant...

RITA, *continuant.*

Et je verrais bien volontiers un mariage entre lui et Asta.

ALLMERS, *contrarié.*

Oui, pourquoi donc?

RITA, *de plus en plus excitée.*

Oui, car elle devrait alors partir loin avec lui ! Et elle ne pourrait pas venir ici nous voir comme maintenant !

ALLMERS, *la regarde, étonné.*

Comment ! Tu pourrais désirer être débarrassée d'Asta !

RITA

Oui, oui, Alfred !

ALLMERS

Mais pourquoi, au nom du ciel?...

RITA, *lui jette passionnément les bras autour du cou.*

Oui, parce qu'alors je t'aurais enfin pour moi toute seule ! Bien que... pas encore ! Pas entièrement à moi !

(Elle éclate en sanglots convulsifs.)

Oh ! Alfred, Alfred..., je ne peux renoncer à toi.

ALLMERS, *se dégage doucement.*

Voyons, ma chère Rita..., sois donc raisonnable !

RITA

Non, je ne me soucie pas du tout d'être raisonnable ! Je ne me soucie que de toi ! De toi seul au monde !

(Elle se jette à son cou de nouveau.)

De toi, de toi, de toi !

ALLMERS

Lâche-moi..., tu m'étouffes !...

RITA, *le lâche.*

Ah ! si je le pouvais !

(Avec un regard flamboyant.)

Oh ! si tu savais comme je t'ai détesté !...

ALLMERS

Détesté !...

RITA

Oui..., quand tu étais ici, assis tout seul, absorbé dans ton travail, jusque tard, tard dans la nuit.

(Avec reproche.)

Si tard..., si tard, Alfred... Oh ! comme j'ai détesté ton travail !

ALLMERS

Mais maintenant il n'en est plus question.

RITA, *avec un rire tranchant.*

Non certes ! Maintenant tu es occupé de ce qui est pire.

ALLMERS, *indigné.*

Pire ! Dis-tu de l'enfant qu'il est pire?

RITA, *vivement.*

Oui, je le dis. Pour ce qui est des rapports entre nous, je le dis. Car l'enfant..., l'enfant, c'est, de plus, un être vivant.

(S'exaltant de plus en plus.)

Et je ne souffrirai pas cela, Alfred ! Je ne le souffrirai pas, te dis-je !

ALLMERS, *la regarde fixement et dit, baissant la voix.*

J'ai bien souvent presque peur de toi, Rita.

RITA, *sombre.*

J'ai parfois peur de moi-même. Et c'est précisément pourquoi il ne faut pas éveiller ce qu'il y a de mauvais en moi.

ALLMERS

Mais, au nom du ciel..., est-ce que je le fais?

RITA

Oui, tu le fais..., quand tu déchires ce qui est le plus sacré entre nous.

ALLMERS, *insistant.*

Mais réfléchis donc, Rita. C'est de ton propre enfant..., de notre unique enfant, qu'il s'agit.

RITA

L'enfant n'est qu'à demi à moi.

(S'exaltant de nouveau.)

Mais il faut que tu sois à moi seule ! Complètement à moi ! J'ai le droit de l'exiger de toi !

ALLMERS, *hausse les épaules.*

Oh ! chère Rita..., exiger ne sert à rien. Tout doit être donné de bon gré.

RITA, *le regarde avec inquiétude.*

Et tu ne le peux plus désormais, peut-être?

ALLMERS

Non, je ne peux pas. Je dois me partager entre Eyolf et toi.

RITA

Mais si Eyolf n'était pas né? Alors, quoi?

ALLMERS, *évasivement.*

Oui, ce serait différent. Alors je n'aurais que toi à aimer.

RITA, *bas, d'une voix vibrante.*

Alors je voudrais ne l'avoir jamais mis au monde.

ALLMERS, *avec un sursaut.*

Rita ! Tu ne sais ce que tu dis !

RITA, *tremblante d'émotion.*

Je l'ai mis au monde avec d'indicibles souffrances. Mais j'ai tout supporté avec plaisir et joie, par amour pour toi.

ALLMERS, *chaleureusement.*

Oh ! oui, oui, je le sais bien.

RITA, *résolument.*

Mais il faut en finir. Je veux vivre. Vivre avec toi. Entièrement avec toi. Je ne peux pas être ici uniquement la mère

d'Eyolf. Rien de plus. Je ne veux pas, te dis-je! Je ne peux pas! Je veux être tout pour toi! Pour toi, Alfred!

ALLMERS

Mais c'est ce que tu es, Rita. Par notre enfant...

RITA

Oh!... ces façons de parler fades et écœurantes... Ce n'est rien de plus. Non, tu sais, cela n'est pas pour moi. J'étais faite pour enfanter l'enfant. Mais non pour lui servir de mère. Il faut me prendre comme je suis, Alfred.

ALLMERS

Et tu as aimé pourtant Eyolf si tendrement jusqu'ici.

RITA

J'avais pitié de lui. Parce que tu le laissais à l'abandon. Tu le faisais seulement travailler et bûcher. Tu ne le voyais même presque pas.

ALLMERS, *hoche lentement la tête.*

Non ; j'étais aveugle. Le temps n'était pas encore venu pour moi...

RITA, *le regarde.*

Et il est donc venu maintenant?

ALLMERS

Oui, enfin. Je vois maintenant que ce que j'ai de plus grand à faire ici en ce monde, c'est d'être un vrai père pour Eyolf.

RITA

Et pour moi? Qu'est-ce que tu seras pour moi?

ALLMERS, *avec douceur.*

Je continuerai à t'aimer. Avec une paisible tendresse.

(Il lui prend les mains.)

RITA, *retire ses mains.*

Je ne me soucie pas de ta paisible tendresse. Je veux t'avoir tout entier ! Et à moi seule ! Tel que je t'avais dans les premiers temps de délices débordantes.

(Vivement et rudement.)

Je ne me contente pas de restes, Alfred !

ALLMERS, *placide.*

Il me semble qu'il devrait y avoir du bonheur amplement pour nous trois, Rita.

RITA, *ironique.*

Alors tu te contentes de peu.

(Elle s'assied à la table de gauche.)

Écoute un peu.

ALLMERS, *se rapproche.*

Voyons. Qu'y a-t-il?

RITA, *le regarde avec un éclat voilé.*

Lorsque j'ai reçu ton télégramme hier soir...

ALLMERS

Oui? Après?

RITA

... je me suis habillée en blanc...

ALLMERS

Oui, j'ai vu que tu étais en blanc, quand je suis arrivé.

RITA

J'ai dénoué mes cheveux...

ALLMERS

Ton épaisse chevelure embaumée...

RITA

... qui m'ont couvert le cou et le dos...

ALLMERS

J'ai vu ça. J'ai vu ça. Oh ! que tu étais belle, Rita !

RITA

Les deux lampes avaient des abat-jour roses. Et nous étions seuls, tous deux. Seuls éveillés dans la maison. Et il y avait du champagne sur la table.

ALLMERS

Je n'en ai pas bu.

RITA, *le regarde avec amertume.*

Non, c'est vrai.

(Avec un rire aigu.)

« Tu avais du champagne, mais n'y as pas touché, » comme il est écrit.

(Elle se lève de son fauteuil et va. d'un air las, s'étendre à demi sur le canapé.)

ALLMERS, *marche dans le salon et s'arrête devant elle.*

J'avais l'esprit si plein de pensées graves. Je m'étais proposé de te parler de notre vie à venir, Rita. Et surtout d'Eyolf.

RITA, *sourit.*

Et tu l'as fait, mon cher...

ALLMERS

Non, je n'y suis pas parvenu. Car tu as commencé à te déshabiller.

RITA

Oui, et tu parlais d'Eyolf pendant ce temps-là. Tu ne te

rappelles pas? Tu m'as demandé comment allait le ventre du petit Eyolf.

ALLMERS, *la regarde d'un air de reproche.*

Rita !...

RITA

Et tu t'es couché dans ton lit. Et tu as dormi profondément.

ALLMERS, *branle la tête.*

Rita..., Rita !

RITA, *s'étend tout à fait et le regarde.*

Eh bien? Alfred?

ALLMERS

Après?

RITA

« Tu avais du champagne et n'y as pas touché. »

ALLMERS, *presque durement.*

Non. Je n'y ai pas touché.

(Il s'éloigne d'elle et se place dans la porte du jardin. Rita reste un moment immobile, les yeux fermés.)

RITA, *se lève d'un bond.*

Mais je te dirai une chose, Alfred.

ALLMERS, *se retourne.*

Quoi?

RITA

Tu ne devrais pas te sentir si sûr, tu sais !

ALLMERS

Sûr?

RITA

Non, tu ne devrais pas être si insouciant ! Pas si sûr de m'avoir !

ALLMERS, *se rapproche.*

Que veux-tu dire par là?

RITA, *avec un tremblement des lèvres.*

Jamais par une seule pensée je ne t'ai été infidèle, Alfred ! Jamais un instant.

ALLMERS

Non, Rita, je le sais. Moi qui te connais si bien.

RITA, *avec un éclat dans les yeux.*

Mais si tu me dédaignes !...

ALLMERS

Dédaigner !... Je ne comprends pas où tu veux en venir !

RITA

Oh ! tu ne sais pas tout ce qui pourrait surgir en moi, si...

ALLMERS

Si?...

RITA

Si jamais je m'apercevais que tu ne te soucies plus de moi. Que tu ne m'aimes plus comme autrefois.

ALLMERS

Mais, ma chère Rita..., les gens se transforment au cours des ans... ce changement doit se produire aussi dans notre vie commune. Comme chez tout le monde.

RITA

Jamais en moi ! Et je ne veux admettre aucun changement chez toi non plus. Je ne le supporterais pas, Alfred. Je veux te garder pour moi seule.

ALLMERS, *la regarde avec chagrin*

Tu es d'humeur terriblement jalouse...

RITA

Je ne peux pas me faire autre que je suis.

(Menaçante.)

Si tu te partages entre moi et quelqu'un d'autre...

ALLMERS

Eh bien?...

RITA

Je me vengerai, Alfred !

ALLMERS

Comment pourrais-tu te venger?

RITA

Ça, je ne sais pas... Oh ! si, je sais bien !

ALLMERS

Voyons !

RITA

J'irai me jeter...

ALLMERS

Te jeter...?

RITA

Oui, je le ferai. J'irai tout droit me jeter dans les bras de... du premier venu !

ALLMERS, *la regarde tendrement et branle la tête.*

Tu ne feras jamais cela..., ma loyale, ma fière, ma fidèle Rita.

RITA, *lui jette les bras autour du cou.*

Oh ! tu ne sais pas ce qu'il pourrait advenir de moi, si tu... si tu ne voulais plus de moi.

ALLMERS

Ne plus vouloir de toi, Rita? Et tu peux dire des choses pareilles!

RITA, *riant à demi, le lâche.*

J'aurais pu tendre mes filets pour l'attraper..., ce constructeur de routes qui vient ici.

ALLMERS, *soulagé.*

Ah! Dieu merci..., c'est donc une plaisanterie.

RITA

Pas du tout. Pourquoi pas lui, aussi bien que n'importe quel autre?

ALLMERS

Non, parce qu'il est déjà sûrement plutôt pris.

RITA

Tant mieux! Car je l'enlèverais à un autre. C'est précisément ce que m'a fait le petit Eyolf.

ALLMERS

Dis-tu que notre petit Eyolf a fait cela?

RITA, *l'index tendu.*

Vois-tu! Vois-tu! Il suffit que tu prononces le nom d'Eyolf, aussitôt tu es ému et ta voix tremble.

(Menaçante, les poings serrés.)

Oh! je serais presque tentée de souhaiter... hou!

ALLMERS, *la regarde avec angoisse.*

Que pourrais-tu souhaiter, Rita!...

RITA, *vivement, s'éloigne de lui.*

Non, non, non..., je ne le dirai pas. Jamais!

ALLMERS, *s'approche d'elle.*

Rita ! Je t'en supplie..., pour toi et pour moi..., ne te laisse tenter par rien de mauvais.

(Borgheim et Asta montent du jardin. Ils sont tou. deux émus et se maîtrisent. Ont l'air grave et triste Asta reste debout sur la véranda. Borgheim entre dans le salon.)

BORGHEIM

Voilà. Mademoiselle Allmers et moi avons fait notre dernière promenade ensemble.

RITA, *le regarde, étonnée.*

Ah !... Et un plus long voyage ne suivra pas la promenade?

BORGHEIM

Si, pour moi.

RITA

Pour vous seul?

BORGHEIM

Oui, pour moi seul.

RITA, *avec un coup d'œil sombre sur Allmers.*

Tu entends, Alfred?

(Elle se tourne vers Borgheim.)

Je parierais que c'est un mauvais œil qui vous a joué là un tour.

BORGHEIM, *la regarde.*

Un mauvais œil?

RITA, *avec un signe de tête.*

Un mauvais œil, oui.

BORGHEIM

Vous croyez au mauvais œil, madame Allmers?

RITA

Oui, je commence à y croire maintenant. Surtout au mauvais œil des enfants.

ALLMERS, *indigné, chuchote.*

Rita..., comment peux-tu !...

RITA, *à mi-voix.*

C'est toi qui me rends méchante et vilaine, Alfred.

(On entend au loin, du côté du fjord, des cris et appels confus.)

BORGHEIM, *va vers la porte vitrée.*

Quel est ce bruit?

ASTA, *dans la porte.*

Voyez tous ces gens qui courent en bas sur le quai !

ALLMERS

Qu'est-ce que cela peut être?

(Il regarde un instant dehors.)

Sûrement ces gamins des rues qui jouent encore des tours.

BORGHEIM, *crie de la balustrade.*

Hé ! les enfants, là-bas ! Qu'est-ce qui se passe?

(On entend plusieurs voix répondre à la fois indistinctement.)

RITA

Que disent-ils?

BORGHEIM

Ils disent qu'il y a un enfant noyé.

ALLMERS

Un enfant noyé?

ASTA, *inquiète.*

Un petit garçon, disent-ils.

ALLMERS

Oh ! ils savent nager, tous.

RITA, *crie, anxieuse.*

Où est Eyolf !

ALLMERS

Du calme. Du calme. Eyolf est à jouer dans le jardin.

ASTA

Non, il n'était pas dans le jardin...

RITA, *les bras tendus.*

Oh ! pourvu que ce ne soit pas lui !

BORGHEIM, *écoutant et criant.*

C'est l'enfant de qui, dites-vous?

(On entend des voix indistinctes. Borgheim et Asta poussent un cri étouffé et se précipitent dans le jardin.)

ALLMERS, *angoissé.*

Ce n'est pas Eyolf ! Ce n'est pas Eyolf, Rita !

RITA, *sur la véranda, écoutant.*

Chut ; tais-toi ! Laisse-moi entendre ce qu'ils disent !

(Rita se sauve dans le salon avec un cri déchirant.)

ALLMERS, *la suit.*

Qu'est-ce qu'ils ont dit?

RITA, *s'affaisse sur le fauteuil à gauche.*

Ils ont dit : La béquille surnage !

ALLMERS, *presque paralysé.*

Non ! Non ! Non !

RITA, *d'une voix rauque.*

Eyolf ! Eyolf ! Oh ! mais il faut qu'ils le sauvent !

ALLMERS, *affolé.*

Impossible autrement ! Une vie si précieuse ! Une vie si précieuse !

(Il couri dans le jardin.)

ACTE II

(Un petit ravin étroit dans les bois d'Allmers près de la côte. De grands et vieux arbres, à gauche, étendent leurs branches sur le ravin. Un ruisseau bouillonne au fond en descendant la colline et se perd dans les pierres à la lisière de la forêt. Un sentier longe le ruisseau. A droite se dressent quelques arbres seulement, entre lesquels on aperçoit le fjord. Sur le devant on voit le coin d'un hangar à bateaux avec une barque amarrée. Sous les vieux arbres de gauche est une table avec un banc et deux sièges, le tout charpenté avec de minces troncs de bouleaux. Temps lourd et pluvieux, avec des nuages de brouillards qui passent.)

ALFRED ALLMERS, *dans le même costume que précédemment, est assis sur le banc, les bras appuyés sur la table. Son chapeau est posé devant lui. Son regard immobile, l'air absent, est fixé sur le fjord.*
Un peu après, ASTA *descend le sentier. Elle tient un parapluie ouvert.*

ASTA, *s'approche de lui sans bruit et doucement.*

Tu ne devrais pas rester ici dans l'humidité, Alfred.

(Allmers fait lentement un signe de tête sans répondre.)
(Asta ferme son parapluie.)

J'ai marché longtemps à ta recherche.

ALLMERS, *d'une voix sans expression.*

Merci.

ASTA, *déplace une chaise et s'assied près de lui.*

Y a-t-il longtemps que tu es là? Tu y as été tout le temps?

ALLMERS, *ne répond pas. Au bout d'un moment, il dit :*

Non, je ne peux concevoir cela. Cela me paraît tellement impossible.

ASTA, *lui pose avec compassion la main sur le bras.*

Mon pauvre Alfred.

ALLMERS, *la regarde fixement.*

Est-ce réellement vrai, Asta? Ou suis-je devenu fou? Ou bien est-ce que je rêve seulement? Oh! si ce n'était qu'un rêve! Hein? qu'il serait délicieux de se réveiller maintenant!

ASTA

Oh! que ne puis-je te réveiller maintenant!

ALLMERS, *regardant vers le fjord.*

Comme le fjord a l'air inexorable aujourd'hui! Lourd et morne. D'un gris de plomb..., avec des lueurs jaunes..., reflétant les nuages de pluie.

ASTA, *suppliante.*

Oh! Alfred, ne reste pas en contemplation devant ce fjord!

ALLMERS, *sans l'écouter.*

A la surface, oui. Mais dans le fond..., il y a le rapide courant sous-marin...

ASTA, *avec angoisse.*

Oh! au nom du ciel..., ne pense pas au fond!

ALLMERS, *la regarde avec douceur.*

Tu crois sans doute qu'il gît là, tout près, toi? Mais non, Asta. Il ne faut pas croire cela. Rappelle-toi combien le courant est violent ici. Et il va jusqu'à la mer.

ASTA, *se jette en sanglotant contre la table, le visage dans ses mains.*

Oh ! Dieu..., oh ! Dieu !

ALLMERS, *accablé.*

C'est pourquoi le petit Eyolf est si loin..., si loin de nous maintenant.

ASTA, *le regarde d'un air suppliant.*

Oh ! Alfred, ne dis pas cela !

ALLMERS

Si, tu peux calculer toi-même. Toi qui es si habile... En vingt-huit, vingt-neuf heures... Voyons !... Voyons !...

ASTA, *crie et se bouche les oreilles.*

Alfred !...

ALLMERS, *appuie durement son poing serré sur la table.*

Mais peux-tu comprendre le sens de cela, toi?

ASTA, *le regarde.*

De quoi?

ALLMERS

De ce qui a été fait là contre moi et Rita.

ASTA

Le sens?

ALLMERS, *impatient.*

Oui, je dis bien, le sens. Car cela doit avoir un sens. La vie, l'existence, les coups du sort, ne peuvent tout de même pas être tout à fait dénués de sens.

ASTA

Oh ! qui peut rien dire de sûr et certain, cher Alfred?

ALLMERS, *avec un rire amer.*

Non, non ; tu peux, certes, avoir raison en cela. Peut-

être tout s'en va-t-il comme ça, au hasard. Abandonné, comme l'épave à la dérive, sans gouvernail. Ça se peut bien... Il me le semble presque, du moins.

ASTA, *songeuse.*

Et si cela semblait seulement ainsi?...

ALLMERS, *vivement.*

Oui? Peux-tu peut-être me débrouiller cela? Moi, je ne peux pas.

(Plus doucement.)

Voilà qu'ici, Eyolf est sur le point d'entrer dans la vie consciente. Il y a en lui des possibilités infinies. Des possibilités magnifiques, peut-être. Qui auraient rempli mon existence de joie et de fierté. Et il suffit que vienne ici une vieille folle... et lui montre un chien dans un sac...

ASTA

Mais nous ne savons pas du tout comment c'est arrivé.

ALLMERS

Si, nous le savons. Les garçons ont vu la femme s'éloigner à la rame sur le fjord. Ils ont vu Eyolf debout, seul, à l'extrémité du quai. Ils l'ont vu les yeux fixés sur elle..., et comme pris de vertige.

(La voix tremblante.)

Et c'est ainsi qu'il est tombé... et qu'il a disparu.

ASTA

Oui, oui. Mais tout de même...

ALLMERS

C'est elle qui l'a attiré vers l'abîme. Sois-en certaine.

ASTA

Mais, voyons, pourquoi l'aurait-elle fait?

ALLMERS

Oui, voilà..., c'est la question. Pourquoi? Il n'y a pas là de représailles. Rien à venger, je veux dire. Eyolf ne lui a jamais fait aucun mal. Il n'a jamais crié après elle. N'a jamais jeté une pierre au chien. Il ne l'avait pas vue, ni son chien, jusqu'à hier. Donc, pas de représailles. Tout cela est sans motif. Tellement dénué de sens, Asta... Et cependant, l'ordre universel a besoin de cela.

ASTA

As-tu parlé de cela à Rita?

ALLMERS, *branle la tête.*

Il me semble que je peux mieux parler avec toi de ces sujets.

(Il respire péniblement.)

Et de tous autres aussi.

(Asta sort de sa poche de quoi coudre et un petit paquet enveloppé dans du papier. Allmers la regarde faire, d'un air absent.)

Qu'est-ce que tu as là, Asta?

ASTA, *prend le chapeau d'Allmers.*

Un peu de crêpe.

ALLMERS

Oh ! à quoi bon?

ASTA

Rita m'a priée de le faire. Tu veux bien?

ALLMERS

Oh ! oui ; ça m'est égal.

(Asta coud le crêpe au chapeau.)

ALLMERS, *la regarde.*

Où est Rita?

ASTA

Elle est là-haut dans le jardin, je crois. Borgheim est avec elle.

ALLMERS, *un peu étonné.*

Vraiment? Borgheim est ici encore aujourd'hui?

ASTA

Oui. Il est arrivé par le train de midi.

ALLMERS

Je ne m'y serais pas attendu.

ASTA, *cousant.*

Il aimait tant Eyolf.

ALLMERS

Borgheim est un cœur fidèle, Asta.

ASTA, *calme, avec chaleur.*

Oui, il est fidèle, en effet. C'est certain.

ALLMERS, *la regarde fixement.*

Tu as de l'affection pour lui, au fond.

ASTA

Oui, c'est vrai.

ALLMERS

Et pourtant, tu ne peux pas te décider à...

ASTA, *l'interrompant.*

Oh ! mon bon Alfred, ne parle pas de cela !

ALLMERS

Si, si..., dis-moi seulement pourquoi tu ne peux pas?...

ASTA

Oh ! non ! Je t'en supplie. Ne m'interroge pas. C'est si pénible pour moi... Tiens. Voilà ton chapeau prêt.

ALLMERS

Merci.

ASTA

Mais il y a encore le bras gauche.

ALLMERS

Il faut y mettre aussi du crêpe?

ASTA

Oui, c'est l'usage.

ALLMERS

Bon..., comme tu voudras.

(Elle rapproche sa chaise et se met à coudre.)

ASTA

Ne remue pas le bras, que je ne te pique pas.

ALLMERS, *sourit à demi.*

C'est comme autrefois.

ASTA

Oui, n'est-ce pas?

ALLMERS

Quand tu étais une petite fille, tu t'occupais ainsi de mes vêtements.

ASTA

Le mieux que je pouvais, oui.

ALLMERS

La première fois que tu as cousu pour moi, c'était aussi du crêpe noir.

ASTA

Vraiment?

ALLMERS

A ma casquette d'étudiant. Lorsque père est mort.

ASTA

J'ai cousu, alors?... Crois-tu, je ne me rappelle pas.

ALLMERS

Oh ! non ; tu étais si petite.

ASTA

Oui, j'étais petite dans ce temps-là.

ALLMERS

Et deux ans plus tard..., quand nous avons perdu ta mère..., tu m'as aussi cousu un grand crêpe au bras.

ASTA

Je trouvais qu'il le fallait, moi.

ALLMERS, *lui tapote la main.*

Oui, oui, il le fallait, en effet, Asta... Et lorsque ensuite nous avons été seuls au monde, nous deux... Tu as déjà fini?

ASTA

Oui.

(Elle range les affaires de couture.)

Ce fut pourtant une période agréable pour nous, en somme, Alfred. Nous deux, seuls.

ALLMERS

Oui, agréable. Bien que nous ayons travaillé dur.

ASTA

Toi, oui.

ALLMERS, *plus animé.*

Oh ! tu travaillais dur aussi à ta façon, toi...

(Il sourit.)

... toi, mon cher, fidèle... Eyolf.

ASTA

Pfuh ! ne me rappelle pas cette absurde plaisanterie.

ALLMERS

Hé ! si tu avais été un garçon, tu te serais appelé Eyolf.

ASTA

Oui, si..., oui. Mais quand tu es devenu étudiant...

(Elle sourit malgré elle.)

Dire, tout de même, que tu pouvais être aussi enfant.

ALLMERS

Est-ce moi qui étais enfant !

ASTA

Oui, c'est ce que je trouve maintenant, quand je me rappelle. Car tu étais vexé de n'avoir pas de frère. Rien qu'une sœur.

ALLMERS

Mais non, c'était toi. Tu étais vexée.

ASTA

Oh ! oui, un peu, moi aussi, peut-être. Et puis, j'avais comme pitié de toi...

ALLMERS

Oui, tu devais avoir pitié... Et voilà qu'un jour tu découvres mon vieux costume d'enfant...

ASTA

Le beau costume du dimanche, oui. Te rappelles-tu la blouse et la culotte?

ALLMERS, *la regarde longuement.*

Oh ! j'ai bon souvenir des jours où tu les mettais et circulais avec.

ASTA

Oui, mais je ne le faisais que chez nous, quand nous étions seuls.

ALLMERS

Et comme nous étions sérieux et graves. Et tout le temps, je t'appelais Eyolf.

ASTA

Mais, Alfred, tu n'as jamais raconté cela sans doute à Rita?

ALLMERS

Si, je crois le lui avoir raconté une fois.

ASTA

Non, voyons, comment as-tu pu le lui dire?

ALLMERS

Oh ! vois-tu..., à sa femme on raconte tout... à peu près.

ASTA

Oui, on le fait, j'imagine.

ALLMERS, *comme se réveillant, se prend le front et se lève brusquement.*

Ah !... dire que je peux être là, et...

ASTA, *se lève et le regarde avec inquiétude.*

Qu'est-ce qu'il y a?

ALLMERS

Je l'avais presque oublié. Oublié tout à fait.

ASTA

Eyolf !

ALLMERS

J'étais là, je vivais dans les souvenirs. Et il n'y était pas.

ASTA

Si, Alfred..., le petit Eyolf était au fond de tout cela.

ALMERS

Il n'y était pas. Il avait disparu de mon esprit. De ma pensée. Je ne l'ai pas vu un instant, pendant notre conversation. Je l'ai complètement oublié, tout ce long temps.

ASTA

Oh ! mais il faut aussi que tu te reposes un peu de ta douleur.

ALLMERS

Non, non, non... ; c'est justement ce qu'il ne faut pas ! Cela ne m'est pas permis. Je n'en ai pas le droit... Et je n'y ai pas le cœur non plus.

(Il se dirige vers la droite, très agité.)

Je n'ai qu'à demeurer là, dehors, où il gît et dérive dans l'abîme !

ASTA, *le suit, le retient fortement.*

Alfred..., Alfred ! Ne va pas au fjord !

ALLMERS

Il faut que j'aille vers lui ! Lâche-moi, Asta ! Je veux prendre la barque.

ASTA, *épouvantée.*

Ne va pas au fjord, te dis-je !

ALLMERS, *cédant.*

Non, non..., je n'irai pas. Laisse-moi seulement.

ASTA, *l'amène vers la table.*

Il faut que tu reposes tes pensées, Alfred. Viens ici t'asseoir.

ALLMERS, *veut s'asseoir sur le banc.*

Oui, oui..., comme tu voudras.

ASTA

Non, tu ne vas pas t'asseoir là.

ALLMERS

Si, laisse-moi.

ASTA

Non, pas là ! Tu ne ferais que regarder au loin...

(Elle l'oblige à s'asseoir sur une chaise, le dos tourné à droite.)

Voilà. Tu es bien comme ça.

(Elle-même s'assied sur le banc.)

Et nous allons causer encore un peu.

ALLMERS, *respire bruyamment.*

Ça m'a fait du bien d'apaiser un instant la douleur et le chagrin.

ASTA

Il le faut, Alfred.

ALLMERS

Mais ne trouves-tu pas que je suis terriblement apathique et veule..., moi qui le peux?

ASTA

Oh ! que non. Il est impossible d'avoir l'esprit sans cesse occupé d'une seule et même pensée.

ALLMERS

Oui, pour moi c'est impossible. Avant que tu viennes me trouver, j'étais là, indiciblement accablé par cette douleur lancinante, cuisante...

ASTA

Oui?

ALLMERS

Et le croirais-tu, Asta?... Hm!...

ASTA

Eh bien?

ALLMERS

Au milieu de mon chagrin je me suis surpris à me demander ce que nous aurions à dîner aujourd'hui.

ASTA, *le rassurant.*

Oui, oui, pourvu que cela repose, c'est...

ALLMERS

Oui, songe donc, il me semblait que c'était comme un repos.

(Il lui tend la main par-dessus la table.)

Que c'est bon de t'avoir, Asta! C'est une joie pour moi. Une joie, une joie..., au milieu du chagrin.

ASTA, *le regarde gravement.*

Ta joie doit être avant tout d'avoir Rita.

ALLMERS

Oui, cela va de soi. Mais Rita et moi, nous ne sommes pas parents. Ce n'est pas la même chose que d'avoir une sœur.

ASTA, *saisie.*

Tu dis cela, Alfred?

ALLMERS

Oui, notre famille est assez particulière.

(Plaisantant à demi.)

Nos noms ont toujours eu des initiales sonores. Te sou-

viens-tu comme nous avons souvent parlé de cela autrefois? Et tous nos cousins..., ils sont tous également pauvres. Et nous avons tous les mêmes yeux.

ASTA

Trouves-tu que j'ai, moi aussi?...

ALLMERS

Non, tu tiens complètement de ta mère, toi. Tu ne ressembles pas du tout à nous autres. Pas même à père. Mais tout de même...

ASTA

Tout de même?...

ALLMERS

Oui, je crois que la vie en commun nous a tout de même marqués à l'image l'un de l'autre. Dans notre caractère, j'entends.

ASTA, *émue, avec chaleur.*

Oh ! il ne faut pas dire cela, Alfred. C'est moi seule qui ai reçu ton empreinte. Et c'est à toi que je dois tout..., tout ce que j'ai de bon au monde.

ALLMERS, *secoue la tête.*

Tu ne me dois rien, Asta. Au contraire...

ASTA

Je te dois tout ! Tu dois bien pouvoir te le dire à toi-même. Aucun sacrifice n'a été pour toi trop lourd...

ALLMERS, *l'interrompant.*

Ah ! baste... sacrifices ! Ne parle pas de cela !... Je t'aimais, Asta, tout simplement. Déjà quand tu étais un petit enfant.

(Après un court silence.)

Et il me semblait toujours aussi que j'avais tant de torts à réparer.

ASTA, *étonnée.*

Des torts ! Toi?

ALLMERS

Pas précisément les miens. Mais...

ASTA, *attentive.*

Mais?...

ALLMERS

Ceux de père.

ASTA, *se lève à demi du banc.*

Ceux... de père !

(Elle se rassied.)

Qu'entends-tu par là, Alfred?

ALLMERS

Père n'a jamais été vraiment gentil avec toi.

ASTA, *vivement.*

Oh ! ne dis pas cela !

ALLMERS

Si, car c'est vrai. Il ne t'aimait pas. Pas comme il l'aurait dû.

ASTA, *évasivement.*

Non, peut-être pas autant qu'il t'aimait. C'est bien naturel.

ALLMERS, *continue.*

Et il était souvent dur aussi envers ta mère. Du moins, dans les dernières années.

ASTA, *doucement.*

Mère était beaucoup, beaucoup plus jeune que lui. Songe à cela.

ALLMERS

Crois-tu qu'ils n'étaient pas bien faits l'un pour l'autre?

ASTA

Peut-être pas.

ALLMERS

Oui, mais quand même... Père, qui était si doux, si cordial d'ordinaire... Si aimable envers tout le monde...

ASTA, *tranquillement.*

Mère n'était pas toujours non plus comme elle aurait dû être.

ALLMERS

Ta mère !

ASTA

Peut-être pas toujours.

ALLMERS

A l'égard de père, tu veux dire?

ASTA

Oui.

ALLMERS

Je ne m'en suis jamais aperçu.

ASTA, *retenant ses larmes, se lève.*

Oh ! cher Alfred..., laissons reposer en paix... ceux qui ne sont plus.

(Elle se dirige vers la droite.)

ALLMERS, *se lève.*

Oui, laissons-les reposer.

(Il serre les poings.)

Mais ceux qui ne sont plus..., ils ne nous laissent pas en paix, nous, Asta. Ni jour ni nuit.

ASTA, *le regarde avec chaleur.*

Avec le temps, tout cela s'adoucira.

ALLMERS, *la regarde d'un air désemparé.*

Oui, ne le crois-tu pas aussi?... Mais comment viendrai-je à bout de ces terribles premières journées?...

(D'une voix rauque.)

Non, je ne l'imagine pas.

ASTA, *suppliante, pose les mains sur ses épaules.*

Va trouver Rita. Oh ! je t'en supplie...

ALLMERS, *violemment, s'écarte.*

Non, non, non..., ne me parle pas de cela ! Car je ne peux pas, vois-tu.

(Plus calme.)

Restons ici ensemble.

ASTA

Oui, je ne te quitterai pas.

ALLMERS, *lui prend les mains et les tient serrées.*

Je te remercie !

(Il regarde un moment vers le fjord.)

Où est mon petit Eyolf maintenant?

(Avec un sourire triste à Asta.)

Peux-tu me le dire..., toi, mon grand, sage Eyolf?

(Il branle la tête.)

Personne au monde ne peut me le dire. Je ne sais que cette chose affreuse, c'est que je ne l'ai plus.

ASTA, *regarde à gauche et retire sa main.*

Les voilà qui viennent.

(Mme Allmers et Borgheim descendent le sentier; elle est devant; il la suit. Elle est en noir, avec un crêpe noir sur la tête. Il a un parapluie sous le bras.)

ALLMERS, *va à la rencontre de Rita.*

Comment vas-tu, Rita?

RITA, *passe devant lui.*

Oh ! ne le demande pas.

ALLMERS

Que viens-tu faire ici?

RITA

Je te cherchais, simplement. Qu'est-ce que tu fais?

ALLMERS

Rien. Asta est venue me trouver.

RITA

Oui, mais avant qu'Asta soit venue? Je ne t'ai pas vu de la matinée.

ALLMERS

Je suis resté ici à regarder l'eau.

RITA

Hou !... comment peux-tu !

ALLMERS, *impatient.*

Je préfère être seul maintenant !

RITA, *va et vient, agitée.*

Et assis, immobile ! Toujours au même endroit.

ALLMERS

Je n'ai rien au monde à faire.

RITA

Je ne peux rester en place nulle part. Surtout ici..., avec le fjord devant moi.

ALLMERS

C'est justement parce que le fjord est si proche.

RITA, *à Borgheim.*

Vous ne trouvez pas qu'il devrait remonter avec nous?

BORGHEIM, *à Allmers.*

Je crois que ce serait le mieux pour vous.

ALLMERS

Non, non..., qu'on me laisse plutôt où je suis.

RITA

Alors, je reste auprès de toi, Alfred.

ALLMERS

Eh bien! oui, reste donc... Reste aussi, Asta.

ASTA, *chuchote à Borgheim.*

Laissons-les seuls.

BORGHEIM, *avec un regard d'intelligence.*

Mademoiselle Allmers..., irons-nous faire un tour... le long de la grève? Pour la toute dernière fois?

ASTA, *prend son parapluie.*

Oui, venez. Allons faire un tour.

(Asta et Borgheim sortent ensemble derrière le hangar à bateaux.)

(Allmers circule un peu, puis il s'assied sur une pierre sous les arbres du premier plan à gauche.)

RITA, *s'approche et se place devant lui, les bras pendants, les mains jointes.*

Peux-tu concevoir cette idée, Alfred..., que nous avons perdu Eyolf?

ALLMERS, *les yeux tristement baissés.*

Il faut nous habituer à le concevoir.

RITA

Je ne peux pas. Je ne peux pas. Et cette affreuse vision que j'aurai devant moi toute ma vie.

ALLMERS, *lève les yeux.*

Quelle vision? Qu'as-tu vu?

RITA

Je n'ai rien vu moi-même. Entendu seulement raconter. Oh !...

ALLMERS

Allons, dis-le tout de suite.

RITA

J'ai emmené Borgheim au quai...

ALLMERS

Que voulais-tu y faire?

RITA

Demander aux gamins comment c'était arrivé.

ALLMERS

Mais nous le savons.

RITA

Nous en avons appris davantage.

ALLMERS

Eh bien?

RITA

Ce n'est pas vrai qu'il ait disparu tout d'un coup.

ALLMERS

Ils disent cela maintenant?

RITA

Oui. Ils disent l'avoir vu gisant au fond. Tout au fond dans l'eau claire.

ALLMERS, *grinçant des dents.*

Et ils ne l'ont pas sauvé !

RITA

Sans doute ne le pouvaient-ils pas.

ALLMERS

Ils savaient nager..., tous. Ont-ils dit comment il gisait, quand ils l'ont vu?

RITA

Oui. Ils ont dit qu'il était couché sur le dos. Avec de grands yeux ouverts.

ALLMERS

Les yeux ouverts. Mais tout à fait immobile.

RITA

Oui, tout à fait immobile. Et alors un courant est survenu, qui l'a emporté. Ils appelaient ça un remous.

ALLMERS, *hoche lentement la tête.*

Voilà donc ce qu'ils ont vu de lui, en dernier lieu.

RITA, *d'une voix étouffée par les larmes.*

Oui.

ALLMERS, *d'une voix sourde.*

Et jamais..., jamais personne ne le verra plus.

RITA, *gémissante.*

Nuit et jour il sera devant moi tel qu'il gisait là-bas.

ALLMERS

Avec les grands yeux ouverts.

RITA, *frissonnant.*

Oui, avec les grands yeux ouverts. Je les vois ! Je les vois devant moi !

ALLMERS, *se lève lentement et la regarde avec calme, d'un air menaçant.*

Étaient-ils mauvais, ces yeux, Rita?

RITA, *pâlit.*

Mauvais !...

ALLMERS, *s'avance tout près d'elle.*

Était-ce avec le mauvais œil qu'il regardait vers le haut? Du fond de l'abîme?

RITA, *recule.*

Alfred !...

ALLMERS, *la suit.*

Réponds-moi ! L'enfant avait-il le mauvais œil?

RITA, *criant.*

Alfred ! Alfred !

ALLMERS

Nous en sommes maintenant... au point que tu souhaitais, Rita !

RITA

Moi? Qu'est-ce que je souhaitais?

ALLMERS

Qu'Eyolf ne fût pas ici.

RITA

Jamais de la vie je n'ai souhaité cela ! Qu'Eyolf ne fût pas un obstacle entre nous..., voilà ce que je désirais.

AL MERS

Eh bien ! oui..., désormais il ne le sera plus.

RITA, *bas, le regard fixe.*

Peut-être surtout désormais.

(Avec un sursaut.)

Oh ! cette affreuse vision !

ALLMERS, *avec un signe de tête.*

Le mauvais œil, oui !

RITA, *dans l'angoisse, recule.*

Laisse-moi, Alfred ! J'ai peur de toi ! Je ne t'ai jamais vu ainsi.

ALLMERS, *la regarde durement et froidement.*

La douleur rend méchant et vilain.

RITA, *avec crainte, mais avec bravade.*

Je l'éprouve de même, moi aussi.

(Allmers va vers la droite et regarde le fjord. Rita s'assied près de la table. Court silence.)

ALLMERS, *tourne la tête vers Rita.*

Tu n'as jamais eu pour lui une affection entière. Jamais !

RITA, *froidement, se maîtrisant.*

Eyolf n'a jamais voulu entrer entièrement en confiance avec moi.

ALLMERS

Parce que tu ne voulais pas.

RITA

Oh ! si, va. Je ne demandais que cela. Mais quelqu'un s'est interposé. Dès le début.

ALLMERS, *se tourne complètement.*

Je m'interposais, tu veux dire?

RITA

Oh ! non. Pas au commencement.

ALLMERS, *se rapproche.*

Qui, alors?

RITA

La tante.

ALLMERS

Asta?

RITA

Oui. Asta me barrait le chemin.

ALLMERS

Tu dis cela, Rita?

RITA

Oui. Asta..., elle l'a capté... depuis le jour... de la malheureuse chute.

ALLMERS

Si elle l'a fait, elle l'a fait de tout cœur.

RITA, *vivement.*

Justement ! Je ne supporte pas de rien partager avec d'autres ! Pas en amour !

ALLMERS

Nous deux, nous l'aurions partagé entre nous de tout cœur.

RITA, *le regarde avec mépris.*

Nous? Oh ! tu n'as jamais eu vraiment d'amour pour lui, au fond, toi non plus.

ALLMERS, *la regarde, étonné.*

Je n'ai pas eu !...

RITA

Non, tu ne l'as pas eu. Tout d'abord, tu étais si complètement pris par ce livre... sur la responsabilité.

ALLMERS, *fortement.*

Oui, je l'étais. Mais ce livre, précisément..., je l'ai sacrifié à cause d'Eyolf.

RITA

Pas par amour pour lui.

ALLMERS

Pourquoi, alors, d'après toi?

RITA

Parce que tu étais rongé de défiance à l'égard de toi-même. Parce que tu avais commencé à douter d'avoir une grande mission à remplir en ce monde.

ALLMERS, *la scrutant du regard.*

As-tu pu observer chez moi quelque chose de ce genre?

RITA

Oh ! oui..., peu à peu. Et alors il t'a fallu du nouveau, qui pût remplir ta vie... Je ne te suffisais plus, sans doute.

ALLMERS

C'est la loi de la transformation, Rita.

RITA

C'est pourquoi tu as voulu faire un enfant prodige du pauvre petit Eyolf.

ALLMERS

Je ne voulais pas cela. Je voulais en faire un être heureux. C'est cela seulement que je voulais.

RITA

Mais non par amour pour lui. Rentre en toi-même.

(Avec une expression timide.)

Et réfléchis à tout ce qu'il y a là-dessous... et derrière.

ALLMERS, *évite le regard de Rita.*

Il y a un fait que tu veux éluder.

RITA

Toi aussi.

ALLMERS, *la regarde, pensif.*

Si tout est comme tu le penses, nous n'avons jamais possédé notre enfant, en somme.

RITA

Non. Pas de tout cœur.

ALLMERS

Et pourtant nous sommes ici à le pleurer amèrement.

RITA, *avec amertume.*

Oui, et n'est-ce pas singulier à penser? Pleurer ainsi un petit enfant étranger.

ALLMERS, *violemment.*

Oh ! ne l'appelle pas étranger !

RITA, *branle tristement la tête.*

Jamais nous n'avons conquis le garçon, Alfred. Pas moi. Toi non plus.

ALLMERS, *se tord les mains.*

Et maintenant il est trop tard ! Trop tard !

RITA

Et c'est désespérant..., tout cela.

ALLMERS, *s'emportant soudain.*

C'est ta faute.

RITA, *se lève.*

A moi !

ALLMERS

Oui, à toi ! C'est ta faute, s'il est devenu... ce qu'il est devenu ! C'est ta faute, s'il n'a pu se sauver de l'eau !

RITA, *repoussant le reproche.*

Alfred..., tu ne vas pas rejeter cela sur moi !

ALLMERS, *de plus en plus hors de lui.*

Si, si, je le fais ! C'est toi qui as laissé le bébé couché sur la table, abandonné à lui-même.

RITA

Il était si bien dans les coussins. Et il dormait si tranquillement. Et tu avais promis de veiller sur l'enfant.

ALLMERS

Oui, je l'avais promis.

(Il baisse la voix.)

Mais alors tu es venue, toi, toi, toi..., et tu m'as attiré près de toi.

RITA, *le regarde d'un air de défi.*

Oh ! dis plutôt que tu as oublié l'enfant et tout au monde.

ALLMERS, *réprimant sa fureur.*

Oui, c'est vrai.

(Plus bas.)

J'ai oublié l'enfant... dans tes bras !

RITA, *indignée.*

Alfred, Alfred..., c'est odieux de ta part !

ALLMERS, *bas, avançant vers elle ses poings fermés.*

A ce moment-là tu as condamné à mort le petit Eyolf.

RITA, *furieuse.*

Toi aussi ! Toi aussi..., alors !

ALLMERS

Hé ! oui..., accuse-moi, moi aussi..., si tu veux. Nous sommes coupables, tous les deux. Et c'est pourquoi il y avait tout de même expiation dans la mort d'Eyolf.

RITA

Expiation?

ALLMERS, *plus maître de lui.*

Oui. Sentence contre toi et moi. Nous voilà punis pour notre faute. Avec un lâche remords latent, nous avions peur de lui, nous nous sommes écartés de lui tant qu'il a vécu. Nous ne supportions pas de voir cette... sur laquelle il lui fallait se traîner...

RITA, *bas.*

La béquille.

ALLMERS

Oui, c'est cela... Et ce que nous appelons aujourd'hui deuil et chagrin..., ce sont tourments de la conscience, Rita. Rien d'autre.

RITA, *avec un regard désespéré.*

Je trouve que cela doit aboutir au désespoir..., jusqu'à la folie pour nous deux. Car nous ne pourrons jamais..., jamais réparer le mal.

ALLMERS, *sous une impression plus calme.*

J'ai rêvé d'Eyolf cette nuit. Il me semblait le voir remonter du quai. Il pouvait sauter comme les autres garçons. Rien ne lui était donc arrivé. Aucun malheur. La suffocante réalité n'était donc qu'un rêve, me disais-je. Oh ! comme je remerciais et bénissais...

(Il s'arrête.)

... hm !...

RITA, *le regarde.*

Qui?

ALLMERS, *hésitant.*

Qui?...

RITA

Oui ; qui remerciais-tu et bénissais-tu?

ALLMERS, *éludant la question.*

C'était dans un rêve, tu comprends...

RITA

Quelqu'un à qui tu ne crois pas?

ALLMERS

C'est tout de même ainsi que cela m'est venu. Je dormais...

RITA, *avec reproche.*

Tu n'aurais pas dû m'inspirer le doute, Alfred.

ALLMERS

Aurait-ce été bien de ma part, si je t'avais laissé traverser la vie avec des idées creuses?

RITA

Cela aurait mieux valu pour moi. J'aurais eu ainsi un espoir pour me consoler. Maintenant je ne sais où me tourner.

ALLMERS, *la regarde fixement.*

Si tu avais le choix... Si tu pouvais rejoindre Eyolf où il est maintenant...

RITA

Oui? Après?

ALLMERS

Si tu étais tout à fait sûre de le retrouver... de le connaître... de le comprendre?...

RITA

Oui, oui ; après?

ALLMERS

Ferais-tu de bon gré le saut jusqu'à lui? Quitterais-tu de bon gré tout ce qui est ici? Renoncerais-tu à toute la vie terrestre? Le ferais-tu, Rita?

RITA, *à voix basse.*

Maintenant, tout de suite?

ALLMERS

Oui, aujourd'hui. Sur l'heure. Réponds-moi. Le ferais-tu?

RITA, *hésitante.*

Oh ! je ne sais pas, Alfred... Non ; je crois que je voudrais d'abord rester quelque temps ici auprès de toi.

ALLMERS

Pour moi?

RITA

Oui, uniquement pour toi.

ALLMERS

Mais plus tard, alors? Voudrais-tu?... Réponds !

RITA

Oh ! que puis-je répondre à pareille question? Je ne pourrais pas te quitter. Jamais ! Jamais !

ALLMERS

Mais si je rejoignais Eyolf? Si tu étais tout à fait sûre de retrouver et lui et moi. Viendrais-tu vers nous?

RITA

Je le voudrais, certes. Oh ! bien volontiers ! Bien volontiers ! Mais...

ALLMERS

Quoi?

RITA, *gémit légèrement.*

Je ne le pourrais pas..., je le sens bien. Non, non ; je ne pourrais jamais ! Pas pour toute la splendeur du ciel !

ALLMERS

Moi non plus.

RITA

Non, n'est-ce pas, Alfred ! Tu ne le pourrais pas non plus !

ALLMERS

Car c'est ici, dans la vie de la terre, que nous sommes chez nous, nous, les vivants.

RITA

Oui, c'est ici qu'est la sorte de bonheur que nous comprenons.

ALLMERS, *sombre.*

Oh ! le bonheur..., le bonheur, vois-tu...

RITA

Tu veux dire, sans doute, que le bonheur..., nous ne le trouverons jamais plus.

(Elle l'interroge du regard.)

Mais si?...

(Vivement.)

Non, non ; je n'ose pas dire cela ! Même pas le penser.

ALLMER

Si, dis-le. Va, dis-le, Rita.

RITA, *hésitante.*

Ne pourrions-nous pas essayer de?... Ne pourrions-nous pas parvenir à l'oublier?

ALLMERS

Oublier Eyolf.

RITA

Oublier le remords et les tourments, je veux dire.

ALLMERS

Pourrais-tu souhaiter cela?

RITA

Oui. Si l'on pouvait y parvenir.

(Éclatant.)

Car cette situation, je ne la supporterai pas, à la longue ! Oh ! ne pourrions-nous rien trouver qui procure l'oubli !

ALLMERS, *branle la tête.*

Qu'est-ce que ce pourrait être?

RITA

Ne pourrions-nous essayer de voyager au loin?

ALLMERS

Quitter la maison? Toi qui ne te plais nulle part qu'ici même.

RITA

Eh bien ! voir beaucoup de monde chez nous? Mener grand train. Nous jeter dans une vie qui puisse calmer et soulager.

ALLMERS

C'est une existence qui ne me convient pas... Non..., alors j'essayerais plutôt de reprendre mon travail.

RITA, *d'un ton acerbe.*

Ton travail? Qui s'est dressé si souvent comme un mur entre nous?

ALLMERS, *lentement, la regardant fixement.*

Il doit y avoir toujours un mur entre nous deux désormais.

RITA

Pourquoi cela?...

ALLMERS

Qui sait si de grands yeux d'enfant ouverts ne nous regardent pas jour et nuit?

RITA, *bas, frissonnant.*

Alfred..., c'est affreux d'imaginer cela !

ALLMERS

Notre amour a été comme un feu dévorant. Il faut maintenant qu'il soit éteint...

RITA, *s'avance vers lui.*

Éteint !

ALLMERS, *durement.*

Il est éteint..., en l'un de nous.

RITA, *comme pétrifiée.*

Et tu oses me dire cela !

ALLMERS, *plus doucement.*

Il est mort, Rita. Mais dans ce qu'aujourd'hui, par sentiment de complicité et besoin de contribution, je ressens pour toi..., j'entrevois comme une résurrection...

RITA, *violemment.*

Oh ! je ne me soucie pas de résurrection !

ALLMERS

Rita !

RITA

Je suis une créature humaine au sang chaud, moi ! Je

ne vis pas une vie somnolente..., avec du sang de poisson dans les veines.

(Elle se tord les mains.)

Oh ! être enfermée à vie... dans le remords et le repentir ! Enfermée avec un être qui n'est plus à moi, à moi, à moi !

ALLMERS

Il fallait en venir là un jour, Rita.

RITA

Il fallait en venir là ! Quand on avait commencé tous les deux avec un amour si...

ALLMERS

Mon amour ne m'a pas tout d'abord porté vers toi.

RITA

Qu'as-tu donc senti pour moi tout au commencement?

ALLMERS

De la peur.

RITA

Je le comprends. Mais comment alors t'ai-je tout de même conquis?

ALLMERS, *baissant la voix.*

Tu étais d'une beauté si éblouissante, Rita.

RITA, *le scrutant du regard.*

Il n'y avait donc que cela? Dis-le, Alfred. Rien que cela?

ALLMERS, *avec effort.*

Non ; il y avait encore autre chose.

RITA, *éclatant.*

Je devine ce que c'était ! C'était « l'or et les forêts vertes », comme tu dis. N'est-ce pas, Alfred?

ALLMERS

Oui.

RITA, *le regarde avec un profond reproche.*

Comment as-tu pu..., comment as-tu pu faire cela?

ALLMERS

J'avais Asta, à qui je devais penser.

RITA, *vivement.*

Asta, oui !

(Avec amertume.)

C'est donc Asta, au fond, qui nous a unis.

ALLMERS

Elle ne savait rien. Elle ne s'en doute pas, aujourd'hui encore.

RITA, *d'un ton tranchant.*

C'était quand même Asta !

(Elle sourit avec un coup d'œil dédaigneux.)

Ou plutôt non, c'était le petit Eyolf. Le petit Eyolf, tu sais !

ALLMERS

Eyolf?...

RITA

Oui, ne l'appelais-tu pas Eyolf autrefois? Il me semble que tu l'as dit un jour..., en un moment secret.

(Elle se rapproche.)

Te le rappelles-tu... ce moment d'ardeur exquise, Alfred?

ALLMERS, *recule comme avec horreur.*

Je ne me rappelle rien ! Je ne veux rien me rappeler !

RITA, *le suit.*

C'est à ce moment-là... que ton second petit Eyolf est devenu infirme !

ALLMERS, *d'une voix sourde, s'appuyant contre la table.*

L'expiation.

RITA, *menaçante.*

Oui, l'expiation !

(Asta et Borgheim reviennent près du hangar à bateaux. Asta porte des nénuphars dans sa main.)

RITA, *se dominant.*

Eh bien ! Asta..., êtes-vous arrivés au bout de ce que vous aviez à dire, toi et monsieur Borgheim?

ASTA

Oh ! oui..., à peu près.

(Elle se débarrasse du parapluie et pose les nénuphars sur une chaise.)

BORGHEIM

Mademoiselle Allmers a été sobre de paroles pendant la promenade.

RITA

Non, vraiment? Eh bien ! Alfred et moi nous avons causé très amplement, et ça suffit...

ASTA, *les regarde tous deux avec inquiétude.*

Qu'est-ce qu'il y a?

RITA

Ça suffit pour toute la vie, je vous assure.

(S'interrompant.)

Mais venez, et remontons tous les quatre. Il faut que nous ayons de la société autour de nous désormais. Alfred et moi, nous ne nous en tirerons jamais tout seuls.

ALLMERS

Oui, allez donc devant, vous autres.

(Il se tourne.)

Mais toi, il faut d'abord que je te dise quelques mots, Asta.

RITA, *le regarde.*

Ah?... Eh bien ! venez donc avec moi, monsieur Borgheim.

(Rita et Borgheim remontent le sentier.)

ASTA, *anxieusement.*

Alfred, qu'est-ce qui se passe?

ALLMERS, *sombre.*

Il y a que je ne peux plus y tenir, ici.

ASTA

Ici? Avec Rita, tu veux dire?

ALMLERS

Oui. Rita et moi ne pouvons continuer à vivre ensemble.

ASTA, *lui secoue le bras.*

Voyons, Alfred..., ne dis pas cela... ; c'est terrible !

ALLMERS

C'est comme je le dis. Nous nous rendons l'un l'autre méchants et vilains.

ASTA, *douloureusement émue.*

Oh ! jamais..., jamais je ne me serais doutée de rien de pareil !

ALLMERS

Je ne m'en suis pas rendu compte non plus avant aujourd'hui.

ASTA

Et maintenant, tu veux !... Oui, qu'est-ce que tu veux au juste, Alfred?

ALLMERS

Je veux quitter tout ce qui est ici. M'en éloigner bien loin.

ASTA

Et vivre tout seul dans le monde.

ALLMERS, *approuve de la tête.*

Comme autrefois, oui.

ASTA

Mais tu n'es pas fait pour rester seul !

ALLMERS

Oh ! si. Autrefois, du moins, je l'étais.

ASTA

Oui, autrefois, oui. Dans ce temps-là, tu m'avais près de toi.

ALLMERS, *veut lui prendre la main.*

Oui. Et c'est près de toi, Asta, que j'irai maintenant de nouveau me réfugier.

ASTA, *se dérobant.*

Près de moi ! Non, non, Alfred ! C'est tout à fait impossible.

ALLMERS, *la regarde tristement.*

Alors Borgheim fait donc tout de même obstacle?

ASTA, *vivement.*

Non, non ; pas du tout ! En cela tu te trompes !

ALLMERS

Bien. Alors chez toi..., ma chère, chère sœur. Il faut que je retourne chez toi. Chez toi pour me relever et me purifier de la vie commune avec...

ASTA, *indignée.*

Alfred..., tu médis de Rita !

ALLMERS

J'ai médit de Rita. Mais pas en cela. Oh ! réfléchis donc, Asta ! Songe à la vie commune entre toi et moi? N'a-t-elle pas été d'un bout à l'autre comme un seul grand jour de fête.

ASTA

Oui, Alfred, c'est vrai. Mais on ne vit pas deux fois pareille vie.

ALLMERS, *avec amertume.*

Veux-tu dire que le mariage m'a irrémédiablement dégradé?

ASTA, *tranquillement.*

Non, je ne dirai pas cela.

ALLMERS

Eh bien ! nous revivrons donc notre vie d'autrefois.

ASTA, *nettement.*

Nous ne le pouvons pas, Alfred.

ALLMERS

Si, nous le pouvons. Car l'amour d'un frère et d'une sœur...

ASTA, *l'esprit tendu.*

Eh bien?

ALLMERS

C'est le seul lien qui ne soit pas soumis à la loi du changement.

ASTA, *bas, d'une voix tremblante.*

Mais si ce lien n'est pas...

ALLMERS

N'est pas?...

ASTA

... n'existe pas entre nous?

ALLMERS, *la regarde, étonné.*

N'existe pas? Ma chère, que veux-tu dire par là?

ASTA

Il vaut mieux que je te le dise tout de suite, Alfred.

ALLMERS

Oui, oui, parle !

ASTA

Les lettres à ma mère... Celles qui sont dans le portefeuille...

ALLMERS

Oui ; eh bien?

ASTA

Il faut que tu les lises... quand je serai partie.

ALLMERS

Pourquoi le faut-il?

ASTA

Oui, parce que tu verras que...

ALLMERS

Allons !

ASTA

... que je n'ai pas le droit de porter... le nom de ton père.

ALLMERS, *recule.*

Asta ! Qu'est-ce que tu dis là !

ASTA

Lis les lettres. Tu verras. Et tu comprendras... Et tu auras peut-être un pardon... pour ma mère aussi.

ALLMERS, *se prend la tête.*

Je ne comprends pas. Je ne peux pas fixer mon esprit... Toi, Asta..., tu ne serais donc pas...

ASTA

Tu n'es pas mon frère, Alfred.

ALLMERS, *vite, avec un regard presque de défi.*

Eh bien ! en quoi cela change-t-il les relations entre nous? En rien, au fond.

ASTA, *branle la tête.*

Cela change tout, Alfred. Nos relations ne sont pas celles d'un frère et d'une sœur.

ALLMERS

Non, non. Mais elles sont tout aussi sacrées. Et le seront toujours.

ASTA

N'oublie pas... qu'elles sont soumises à la loi du changement..., comme tu le disais tout à l'heure.

ALLMERS, *la scrutant du regard.*

Veux-tu dire par là que...

ASTA, *calme, avec une chaude émotion.*

Pas un mot de plus..., cher, cher Alfred...

(Elle prend les fleurs sur la chaise.)

Vois-tu ces nénuphars?

ALLMERS, *hoche lentement la tête.*

Ils sont de l'espèce qui pousse tout au fond de l'eau.

ASTA

Je les ai cueillis dans l'étang. A l'endroit où il s'écoule dans le fjord.

(Elle les lui tend.)

Les veux-tu, Alfred?

ALLMERS, *les prend.*

Merci.

ASTA, *les yeux mouillés de larmes.*

Ils sont comme un dernier adieu de... du petit Eyolf.

ALLMERS, *la regarde.*

De l'Eyolf qui est là-bas? Ou de toi?

ASTA, *à voix basse.*

De nous deux.

(Elle prend son parapluie.)

Allons, rejoignons Rita.

ALLMERS, *prend son chapeau sur la table et murmure tristement.*

Asta. Eyolf. Petit Eyolf!...

(Il suit Asta sur le sentier.)

ACTE III

(Une hauteur couverte de buissons dans le jardin d'Allmers. Pente escarpée, avec balustrade, au fond, et escalier de descente à gauche. Large vue sur le fjord, que l'on domine de haut. Un mât avec des cordes, mais sans drapeau, se dresse près de la balustrade. Au premier plan à droite, un pavillon couvert de plantes grimpantes et de vigne vierge. Un banc hors du pavillon. Soir d'été avancé avec ciel clair. L'ombre s'épaissit lentement.)

ASTA *est assise sur le banc, les mains sur ses genoux. Elle est en manteau et chapeau, a son ombrelle près d'elle et un petit sac de voyage passé en bandoulière sur l'épaule.*

BORGHEIM *monte au fond à gauche. Lui aussi a un sac de voyage sur l'épaule. Il porte sur son bras un drapeau roulé.*

BORGHEIM, *aperçoit Asta.*

Oh ! c'est ici que vous vous tenez?

ASTA

Je regarde au loin pour la dernière fois.

BORGHEIM

Il est donc heureux que je sois venu jeter un coup d'œil ici.

ASTA

Est-ce que vous m'avez cherchée?

BORGHEIM

Oui. Je désirais vous dire adieu... pour cette fois. Pas pour la dernière, j'espère.

ASTA, *sourit vaguement.*

Vous êtes tenace.

BORGHEIM

Il faut qu'un constructeur de routes le soit.

ASTA

Avez-vous aperçu Alfred? Ou Rita?

BORGHEIM

Oui, je les ai vus tous les deux.

ASTA

Ensemble?

BORGHEIM

Non. Ils sont chacun de son côté.

ASTA

Qu'allez-vous faire avec ce drapeau?

BORGHEIM

Madame Rita m'a prié de le hisser.

ASTA

Hisser le drapeau maintenant?

BORGHEIM

En berne. Il devra flotter jour et nuit, a-t-elle dit.

ASTA, *soupire.*

Pauvre Rita ! Et pauvre Alfred !

BORGHEIM, *occupé avec le drapeau.*

Avez-vous le cœur de les quitter? Je vous le demande, car je vois que vous êtes en costume de voyage.

ASTA, *baissant la voix.*

Il faut que je parte.

BORGHEIM

Oui, du moment qu'il le faut...

ASTA

Et vous partez aussi cette nuit.

BORGHEIM

J'y suis aussi obligé. Je prends le train. Le prenez-vous aussi?

ASTA

Non. Je rentre avec le vapeur.

BORGHEIM, *jette un coup d'œil sur elle.*

Chacun son chemin, alors.

ASTA

Oui.

(Elle s'assied et le regarde hisser le drapeau à mi-mât. Quand il a fini, il va vers elle.)

BORGHEIM

Mademoiselle Asta..., vous ne pouvez imaginer combien je regrette le petit Eyolf.

ASTA, *lève les yeux sur lui.*

Oui, je n'en doute pas.

BORGHEIM

Et cela m'est bien pénible. Car les chagrins, en somme, ce n'est pas du tout mon affaire.

ASTA, *regarde le drapeau.*

Avec le temps, ça passe... tout. Tous les chagrins.

BORGHEIM

Tous? Vous croyez?

ASTA

C'est comme une ondée. Quand vous serez loin, vous...

BORGHEIM

Il faudrait que ce fût joliment loin.

ASTA

Et puis vous avez le nouveau grand travail de route.

BORGHEIM

Mais personne pour m'aider.

ASTA

Oh ! si, vous avez sûrement quelqu'un.

BORGHEIM, *branle la tête.*

Personne. Personne avec qui partager le plaisir. Car c'est surtout du plaisir qu'il s'agit.

ASTA

Pas la peine et les tracas?

BORGHEIM

Pfuh !..., ça, on peut toujours en venir à bout tout seul.

ASTA

Mais le plaisir..., il faut le partager avec quelqu'un, à votre avis?

BORGHEIM

Oui, autrement quel bonheur éprouve-t-on dans le plaisir?

ASTA

Oh ! non..., il y a du vrai là dedans.

BORGHEIM

Enfin, bien entendu, on peut pendant quelque temps

être content au dedans de soi. Mais cela ne suffit pas à la longue. Non, pour goûter la joie, il faut être deux.

ASTA

Toujours deux seulement? Jamais davantage? Jamais beaucoup?

BORGHEIM

Oh! voyez-vous..., c'est autre chose, ça... Mademoiselle Asta..., ne pouvez-vous vraiment pas vous résoudre à partager bonheur et joie et... et peines et tracas avec un seul..., avec un tout seul.

ASTA

J'ai connu cela... autrefois.

BORGHEIM

Vous l'avez connu!

ASTA

Oui, tout le temps où mon frère..., où Alfred et moi avons habité ensemble.

BORGHEIM

Oui, avec votre frère. C'est tout à fait différent. Il faut appeler cela quiétude plutôt que bonheur, il me semble.

ASTA

C'était charmant tout de même.

BORGHEIM

Vous voyez bien..., vous trouvez que cela seul, déjà, était charmant. Songez, alors..., s'il n'avait pas été votre frère!

ASTA, *veut se lever, mais reste assise.*

Alors nous n'aurions jamais vécu ensemble. Car j'étais alors une enfant. Et lui aussi, presque.

BORGHEIM, *un peu après.*

Il a été si charmant, ce temps-là?

ASTA

Oui, vous pouvez le croire.

BORGHEIM

Avez-vous vécu alors quelque événement vraiment agréable et heureux?

ASTA

Oh ! oui, beaucoup. Tant et tant !

BORGHEIM

Parlez-moi un peu de cela, mademoiselle Asta.

ASTA

Rien que des menus faits, en somme.

BERGHEIM

Comme, par exemple?... Voyons?

ASTA

Comme lorsque Alfred a passé son bachot. Il avait été excellent. Et lorsque, peu à peu, il a eu des leçons dans une école ou une autre. Ou bien quand il écrivait un article. Il me le lisait. Et ensuite le publiait dans une revue.

BORGHEIM

Oui, je comprends bien que ce dut être une vie charmante et paisible. Un frère et une sœur qui partagent leurs joies. *(Il branle la tête.)*

Je ne comprends pas que votre frère ait pu vous quitter, Asta !

RITA, *réprimant son trouble.*

C'est qu'Alfred s'est marié.

BORGHEIM

Cela ne vous a-t-il pas été bien pénible?

ASTA

Oui, au commencement. Il me semblait que je l'avais vraiment perdu.

BORGHEIM

Enfin, heureusement, il n'en était rien.

ASTA

Non.

BORGHEIM

Mais tout de même. Qu'il ait pu faire cela. Se marier, je veux dire. Quand il aurait pu vous garder seule chez lui !

ASTA, *regarde devant elle.*

Il était sans doute soumis à la loi du changement, je pense.

BORGHEIM.

La loi du changement?

ASTA

Alfred l'appelle ainsi.

BORGHEIM

Pfui !..., ce doit être une loi bien sotte ! Je ne crois pas du tout à cette loi-là.

ASTA, *se lève.*

Vous viendrez peut-être à y croire, avec le temps.

BORGHEIM

Jamais de la vie !

(Avec insistance.)

Mais écoutez, mademoiselle Asta. Soyez raisonnable... pour une fois. A ce sujet, je veux dire...

ASTA, *l'interrompant.*

Oh ! non, non..., ne revenons pas là-dessus !

BORGHEIM, *continue comme précédemment.*

Si, Asta..., je ne peux pas renoncer à vous si facilement. Votre frère a eu maintenant tout comme il le désirait. Il vit sa vie de façon assez satisfaisante sans vous. Vous ne lui manquez pas du tout... Et puis, il y a ce fait, qui d'un seul coup modifie toute la situation ici...

ASTA, *sursautant.*

Que voulez-vous dire par là?

BORGHEIM

L'enfant qui leur est enlevé. Quoi d'autre?

ASTA, *se ressaisit.*

Le petit Eyolf est mort, oui.

BORGHEIM

Et alors, qu'avez-vous encore à faire ici? Vous n'avez plus à vous occuper du pauvre petit garçon. Aucun devoir, aucune tâche ici d'aucune espèce...

ASTA

Oh ! je vous en prie, mon cher Borgheim..., ne me pressez pas tant !

BORGHEIM

Si ; je serais fou de ne pas insister autant que je pourrai. Un de ces jours je vais quitter la ville. Je n'aurai peut-être pas l'occasion de vous y voir. Je ne vous verrai peut-être plus d'ici long, long temps. Et qui sait ce qui peut se passer dans l'intervalle?

ASTA, *sourit avec sérieux.*

Avez-vous peur de la loi du changement, tout de même?

BORGHEIM

Non, pas du tout.

(Il rit amèrement.)

Et il n'y a rien à changer non plus. Pas en vous, j'entends. Car vous ne vous souciez guère de moi, à ce que je vois.

ASTA

Vous savez bien que si.

BORGHEIM

Oui, mais pas assez, loin de là. Pas comme je le voudrais.

(Plus vivement.)

Bon Dieu ! Asta..., mademoiselle Asta..., on ne saurait imaginer de votre part rien de plus absurde. Demain ou après-demain tout le bonheur de la vie est peut-être là, qui nous attend. Et nous le laissons là ! Ne regretterons-nous pas cela, Asta?

ASTA, *calme.*

Je ne sais. Mais nous devons laisser là toutes les possibilités heureuses.

BORGHEIM, *la regarde en se dominant.*

Alors j'irai construire mes routes tout seul?

ASTA, *avec chaleur.*

Oh ! si je pouvais ! si seulement je pouvais vous y aider ! Prendre part à votre tâche. Partager vos joies...

BORGHEIM

Le voudriez-vous..., si vous pouviez?

ASTA

Oui. Alors, je le voudrais.

BORGHEIM

Mais vous ne pouvez pas?

ASTA, *regarde devant elle.*

Vous contenteriez-vous de m'avoir à demi?

BORGHEIM

Non. Il faut que je vous aie entièrement.

ASTA, *le regarde et dit tranquillement.*

Alors je ne peux pas.

BORGHEIM

Adieu donc, mademoiselle Asta.

(Il va pour sortir. Allmers arrive sur la hauteur par le fond à gauche. Borgheim s'arrête.)

ALLMERS, *encore à la montée, indiquant le pavillon, à voix basse.*

Rita est-elle là, dans le pavillon?

BORGHEIM

Non ; il n'y a ici que mademoiselle Asta.

(Allmers s'approche.)

ASTA, *va au-devant de lui.*

Irai-je descendre la chercher? L'amener ici, peut-être?

ALLMERS, *avec un geste de refus.*

Non, non, non..., laisse.

(A Borgheim.)

Est-ce vous qui avez hissé le drapeau?

BORGHEIM

Oui. Madame Rita m'a prié de le faire. C'est pour cela que je suis monté ici.

ALLMERS

Et c'est cette nuit que vous partez?

BORGHEIM

Oui. Cette nuit je pars pour de bon.

ALLMERS, *avec un coup d'œil vers Asta.*

Et vous vous êtes assuré bonne compagnie, si je comprends bien.

BORGHEIM, *branle la tête.*

Je pars seul.

ALLMERS, *interdit.*

Seul?

BORGHEIM

Tout seul.

ALLMERS, *l'esprit distrait.*

Vraiment?

BORGHEIM

Et seul aussi je resterai.

ALLMERS

C'est affreux, ça, d'être seul. J'en ai comme un frisson...

ASTA

Oh ! mais, Alfred, tu n'es pas seul, toi !

ALLMERS

Cela peut être affreux, cela aussi, Asta.

ASTA, *le cœur serré.*

Oh ! ne dis pas cela ! Pas de pareilles idées !

ALLMERS, *sans l'écouter.*

Mais puisque tu ne pars pas avec?... Puisque tu n'as aucun engagement? Pourquoi ne veux-tu pas rester ici chez moi... et chez Rita?

ASTA, *agitée.*

Non, car je ne le peux pas. Il faut absolument que je rentre en ville maintenant.

ALLMERS

Mais rien qu'en ville, Asta. Tu m'entends !

ASTA

Oui.

ALLMERS

Et tu me promets de revenir ici bientôt.

ASTA, *vite.*

Non, non, je n'ose te le promettre avant quelque temps.

ALLMERS

Bien. Comme tu voudras. Nous nous verrons donc en ville, alors.

ASTA, *suppliante.*

Mais, Alfred, il faut que tu restes chez toi auprès de Rita maintenant.

ALLMERS, *sans répondre, se tourne vers Borgheim.*

Il se pourrait que ce soit le mieux pour vous, de n'avoir pas encore de compagnon de voyage.

BORGHEIM, *malgré lui.*

Oh ! comment pouvez-vous dire cela !

ALLMERS

Si, car vous ne pouvez jamais savoir qui vous pourrez peut-être rencontrer ensuite. En chemin.

ASTA, *malgré elle.*

Alfred !

ALLMERS

Le bon compagnon de voyage. Quand il est trop tard. Trop tard.

ASTA, *bas, la voix tremblante.*

Alfred ! Alfred !

BORGHEIM, *les regarde tour à tour.*

Que signifie cela? Je ne comprends pas...

(Rita arrive de la gauche au fond.)

RITA, *d'une voix plaintive.*

Oh ! ne me quittez donc pas tous !

ASTA, *au-devant d'elle.*

Tu préférais être seule, disais-tu...

RITA

Oui, mais je n'ose pas. C'est si vilain, cette obscurité qui vient. Il me semble que de grands yeux ouverts me regardent !

ASTA, *doucement compatissante.*

Quand ce serait, Rita? Tu ne devrais pas avoir peur de ces yeux-là.

RITA

Et tu peux dire cela ! Pas peur !

ALLMERS, *insistant.*

Asta, je t'en prie..., pour tout au monde..., reste ici... près de Rita !

RITA

Oui ! Et près d'Alfred aussi ! Fais-le ! Fais-le, Asta !

ASTA, *luttant.*

Oh ! je voudrais si volontiers...

RITA

Eh bien ! fais-le donc ! Car Alfred et moi ne pouvons pas endurer seuls la douleur et le chagrin.

ALLMERS, *sombre.*

Dis plutôt... le remords et les tourments.

RITA

Oui, appelle-les comme tu voudras..., nous ne les supporterons pas tout seuls, nous deux. Oh ! Asta, je t'en supplie instamment ! Reste et aide-nous ! Tiens-nous lieu d'Eyolf...

ASTA, *recule.*

D'Eyolf !

RITA

Oui, n'est-ce pas ce qu'elle doit faire, Alfred?

ALLMERS

Si elle le peut et le veut.

RITA

Tu l'appelais ton petit Eyolf autrefois.

(Elle saisit la main d'Asta.)

Désormais tu seras notre Eyolf, Asta ! Eyolf, comme tu l'étais autrefois.

ALLMERS, *cachant son émotion.*

Reste, et partage la vie avec nous, Asta. Avec Rita. Avec moi. Avec moi..., ton frère.

ASTA, *résolue, retire sa main.*

Non, je ne peux pas.

(Elle se retourne.)

Borgheim..., à quelle heure part le bateau?

BORGHEIM

Tout à l'heure.

ASTA

Il faut que je le prenne. Voulez-vous m'accompagner?

BORGHEIM, *avec une discrète explosion de joie.*

Si je veux ! Oui, oui, oui !

ASTA

Eh bien ! venez.

RITA, *lentement.*

Ah ! c'est comme ça. Oui, alors, tu ne peux pas rester chez nous.

ASTA, *se jette à son cou.*

Merci, Rita, merci pour tout !

(Elle va serrer la main d'Alfred.)

Alfred..., adieu ! Adieu, adieu !

ALLMERS, *à mi-voix, ému.*

Qu'est-ce que cela signifie, Asta? On dirait une fuite.

ASTA, *calme, mais avec angoisse.*

Oui, Alfred..., c'est bien une fuite.

ALLMERS

Une fuite..., c'est moi que tu fuis !

ASTA, *à voix basse.*

Toi... et moi-même.

ALLMERS, *recule.*

Ah !...

(Asta court descendre au fond. Borgheim agite son chapeau et la suit.)

(Rita s'appuie contre l'entrée du pavillon. Allmers, profondément troublé, s'approche de la balustrade et regarde en bas. Un silence.)

ALLMERS, *se retourne et dit en se maîtrisant avec peine :*

Voilà le bateau qui arrive. Regarde, Rita.

RITA

Je n'ose pas le regarder.

ALLMERS

Tu n'oses pas?

RITA

Non. Car il a un œil rouge. Et un œil vert aussi. De grands yeux brillants.

ALLMERS

Oh ! ce ne sont que les fanaux.

RITA

Désormais ce sont des yeux. Pour moi. Ils regardent fixement du fond de l'ombre... Et leur regard pénètre aussi dans l'ombre.

ALLMERS

Voici que le bateau accoste.

RITA

Où aborde-t-il ce soir?

ALLMERS

Au quai, comme d'habitude, chère...

RITA, *se redresse.*

Comment peut-il aborder là?

ALLMERS

Il le faut bien.

RITA

Mais c'est là qu'Eyolf... Comment ces gens peuvent-ils aborder là?

ALLMERS

Oui, la vie est impitoyable, Rita.

RITA

Les gens sont sans cœur. Ils n'ont égard à rien. Ni aux vivants ni aux morts.

ALLMERS

Pour cela, tu as raison. La vie suit son cours. Absolument comme si rien n'était arrivé.

RITA, *le regard perdu.*

Il n'est rien arrivé non plus. Pas pour les autres. Seulement pour nous deux.

ALLMERS, *dont la douleur se réveille.*

Oui, Rita..., c'était bien inutile que tu l'aies enfanté dans la douleur. Puisqu'il est reparti... sans laisser de traces.

RITA

Il n'est resté que la béquille.

ALLMERS, *violemment.*

Tais-toi ! Ne me fais pas entendre ce mot !

RITA, *gémissant.*

Oh ! je ne peux supporter cette idée, que nous ne l'avons plus.

ALLMERS, *froid et amer.*

Tu savais si bien te passer de lui, quand tu l'avais. Tu restais des demi-journées sans le voir.

RITA

Oui, c'est qu'alors je savais bien que je pourrais le voir quand je voudrais.

ALLMERS

Oui, c'est ainsi que nous avons gaspillé le temps de notre courte vie commune avec le petit Eyolf.

RITA, *écoute, inquiète.*

Entends-tu, Alfred ! Voilà que ça sonne encore !

ALLMERS, *regarde en bas.*

C'est la cloche du bateau qui sonne. Il va partir.

RITA

Oh ! ce n'est pas de cette cloche-là que je parle. Toute la journée j'ai entendu sonner à mes oreilles... Voilà que ça sonne encore !

ALLMERS, *vient vers elle.*

Tu te trompes, Rita.

RITA

Non, je l'entends très nettement. Ça sonne comme un glas. Lentement. Lentement. Et toujours les mêmes mots.

ALLMERS

Des mots. Quels mots?

RITA, *remue la tête en cadence.*

« La bé-quille. » « La bé-quille ». Oh ! il me semble que tu dois pouvoir l'entendre.

ALLMERS, *branle la tête.*

Je n'entends rien. Et il n'y a rien non plus.

RITA

Oui, oui, tu peux dire ce que tu voudras. Je l'entends très nettement.

ALLMERS, *regarde par-dessus la balustrade.*

Ils sont maintenant à bord, Rita. Le bateau est en route vers la ville.

RITA

Non, dire que tu n'entends pas ça ! « La bé-quille. » « La bé... »

ALLMERS, *s'avance.*

Tu nevas pas rester à écouter un bruit qui n'existe pas.

Je te dis qu'Asta et Borgheim sont maintenant à bord. Déjà en route... Asta est partie.

RITA, *le regarde timidement.*

Alors tu seras sans doute bientôt parti aussi, Alfred?

ALLMERS, *vite.*

Qu'entends-tu par là?

RITA

Que tu rejoindras ta sœur.

ALLMERS

Asta a-t-elle dit quelque chose?

RITA

Non. Mais tu as dit que c'était à cause d'Asta que... que nous nous sommes mariés.

ALLMERS

Oui, mais tu m'as toi-même lié à toi. Par la vie commune.

RITA

Oh ! à ton goût je ne suis plus... plus aussi ravissante.

ALLMERS

La loi du changement pourrait peut-être nous maintenir unis tout de même.

RITA, *hoche lentement la tête.*

Il y a changement en moi maintenant. Je l'éprouve douloureusement.

ALLMERS

Douloureusement?

RITA

Oui, car il y a là aussi comme une sorte d'enfantement.

ALLMERS

C'est cela. Ou une résurrection. Passage à une vie supérieure.

RITA, *découragée, le regard vague.*

Oui..., avec la ruine de tout, tout le bonheur de la vie.

ALLMERS

Cette ruine, c'est précisément un gain.

RITA, *violemment.*

Oh ! des mots ! Bon Dieu, nous sommes des créatures terrestres, tout de même !

ALLMERS

Nous sommes un peu apparentés avec la mer et le ciel, Rita.

RITA

Toi, peut-être, pas moi.

ALLMERS

Oh ! si. Tu l'es, plus que tu le penses.

RITA, *fait un pas vers lui.*

Écoute, Alfred..., ne pourrais-tu penser à reprendre ton travail?

ALLMERS

Ce travail que tu as détesté?

RITA

Je suis devenue peu exigeante aujourd'hui. Je suis disposée à te partager avec le livre.

ALLMERS

Pourquoi?

RITA

Rien que pour te conserver ici chez moi. A proximité, simplement.

ALLMERS

Oh ! je ne peux guère t'être utile, Rita.

RITA

Mais peut-être pourrais-je t'être utile.

ALLMERS

Pour mon travail, veux-tu dire?

RITA

Non. Pour vivre la vie.

ALLMERS, *branle la tête.*

Il ne me semble pas avoir de vie à vivre.

RITA

Enfin, pour supporter la vie.

ALLMERS, *sombre, se parlant à lui-même.*

Je crois que le mieux pour nous deux serait de nous séparer.

RITA, *le scrute du regard.*

Où irais-tu, alors? Peut-être chez Asta quand même?

ALLMERS

Non. Jamais chez Asta désormais.

RITA

Où, alors?

ALLMERS

Dans la solitude.

RITA

Là-haut, dans les fjelds? C'est là ce que tu veux dire?

ALLMERS

Oui.

RITA

Mais ce ne sont là que des rêveries, Alfred. Tu ne pourrais pas vivre là-haut.

ALLMERS

C'est tout de même où j'aspire maintenant.

RITA

Pourquoi? Dis-le-moi !

ALLMERS

Assieds-toi. Je vais te raconter quelque chose.

RITA

Quelque chose qui t'est arrivé là-haut?

ALLMERS

Oui.

RITA

Et dont tu n'as parlé ni à Asta ni à moi?

ALLMERS

Non.

RITA

Oh ! tu fais toujours le silence sur tout. Tu ne devrais pas.

ALLMERS

Assieds-toi là. Je vais te le raconter.

RITA

Oui, oui..., je t'écoute !

(Elle s'assied sur le banc près du pavillon.)

ALLMERS

J'étais seul là-haut. En plein haut fjeld. Et j'arrivai à

un grand lac de montagne. Il me fallait traverser ce lac. Mais je ne pouvais pas. Car il n'y avait ni barque ni gens.

RITA

Et alors?

ALLMERS

Alors j'entrai au hasard dans une vallée latérale. Je me disais que je parviendrais sur les sommets, entre les cimes. Et que je redescendrais de l'autre côté du lac.

RITA

Oh ! tu t'es sûrement égaré, Alfred.

ALLMERS

Oui ; j'ai pris une mauvaise direction. Il n'y avait ni chemin ni sentier. Je marchai toute la journée. Et toute la nuit encore. Je croyais que je ne reviendrais plus jamais parmi les hommes.

RITA

Plus jamais chez nous? Oh ! alors, je sais bien que tes pensées te menaient ici.

ALLMERS

Non..., pas du tout.

RITA

Non?

ALLMERS

Non. C'était étrange. Toi et Eyolf, vous étiez loin, bien loin de moi, me semblait-il. Et Asta aussi.

RITA

Et à quoi donc pensais-tu?

ALLMERS

Je ne pensais pas. Je m'avançais avec peine le long des

précipices..., et je jouissais avec un calme bien-être de la sensation de la mort.

RITA, *bondit.*

Oh ! n'emploie pas de tels mots pour parler de ce qui est atroce !

ALLMERS

C'est ce que j'éprouvais. Pas la moindre angoisse. Il me semblait que nous marchions, la mort et moi, comme deux bons camarades de voyage. C'était tout naturel..., tout simple, à ce qu'il me semblait là-bas. Dans ma famille on ne vit pas vieux, d'habitude...

RITA

Oh ! veux-tu te taire, Alfred ! Tu t'en es bien tiré tout de même.

ALLMERS

Oui ; soudain je fus au but. De l'autre côté du lac.

RITA

Ce fut pour toi une nuit d'épouvante, Alfred. Mais maintenant qu'elle est passée tu ne veux pas te l'avouer à toi-même.

ALLMERS

Cette nuit m'a haussé à ma résolution. Et c'est ainsi que j'ai rebroussé chemin et suis rentré tout droit à la maison. Rejoindre Eyolf.

RITA, *à voix basse.*

Trop tard.

ALLMERS

Oui. Et alors... le camarade est venu et l'a pris... Alors, il y a eu de l'horreur en lui. En toute cette histoire. En tout ce... ce que nous n'osons pas quitter, malgré tout.

Tellement nous sommes attachés à la terre, nous deux, Rita !

RITA, *avec une lueur de joie.*

Oui, n'est-ce pas ! Toi aussi !

(Se rapprochant.)

Oh ! vivons la vie ensemble le plus longtemps possible !

ALLMERS, *hausse les épaules.*

Vivre la vie, oui ! Et n'avoir rien qui la remplisse. Désolation et vide partout. N'importe où je regarde.

RITA, *inquiète.*

Oh ! tôt ou tard tu me quitteras, Alfred ! Je le sens. Et je peux le voir sur toi aussi ! Tu me quitteras !

ALLMERS

Avec le camarade de voyage, tu veux dire?

RITA

Non, je veux dire ce qui est pis. Tu me quitteras volontairement. Car tu trouves que c'est seulement ici, chez moi, que tu n'as rien qui remplisse la vie. Réponds-moi ! N'est-ce pas là ce que tu penses?

ALLMERS, *la regarde fixement.*

Et si c'était là ma pensée?...

(On entend, venus de loin, en bas, des rumeurs et cris de voix irritées. Allmers va vers la balustrade.)

RITA

Qu'est-ce que c'est?

(Elle s'écrie :)

Oh ! tu vas voir, ils l'ont trouvé?

ALLMERS

On ne le trouvera jamais.

RITA

Mais qu'est-ce que c'est, alors?

ALLMERS, *va au fond.*

Rien qu'une rixe, comme d'habitude.

RITA

En bas, sur la grève?

ALLMERS

Oui. Il faudrait abattre tout ce hameau de la grève. Les hommes viennent de rentrer. Saouls, comme toujours. Ils battent les enfants. Tu entends comme les gamins crient! Les femmes appellent au secours pour eux...

RITA

Oui, ne devrions-nous pas envoyer quelqu'un à leur aide?

ALLMERS, *durement et en colère.*

A leur aide, eux qui n'ont pas secouru Eyolf! Non, qu'ils périssent plutôt, comme ils ont laissé périr Eyolf!

RITA

Oh! il ne faut pas parler ainsi, Alfred! Pas de pareilles idées!

ALLMERS

Je ne peux avoir d'autres idées. Toutes ces vieilles masures doivent être rasées.

RITA

Et que deviendront tous ces pauvres gens?

ALLMERS

Ils chercheront asile ailleurs.

RITA

Et les enfants?

ALLMERS

Cela ne revient-il pas à peu près au même, qu'ils tournent mal ici ou ailleurs?

RITA, *calme, avec reproche.*

Tu te forces à une pareille dureté, Alfred.

ALLMERS, *violemment.*

C'est mon droit d'être dur désormais ! C'est même mon devoir !

RITA

Ton devoir?

ALLMERS

Mon devoir envers Eyolf. Il ne faut pas qu'il reste sans vengeance. Bref, Rita ! C'est comme je te le dis ! Réfléchis à cette question. Fais raser tout le hameau d'en bas... quand je serai parti.

RITA, *le regarde profondément.*

Quand tu seras parti?

ALLMERS

Oui, car tu auras ainsi du moins de quoi remplir ta vie. Et il te faut cela.

RITA, *ferme et résolue.*

En cela tu as raison. Il me le faut. Mais peux-tu deviner à quoi je vais m'occuper..., quand tu seras parti?

ALLMERS

Eh bien ! à quoi?

RITA, *lentement, avec décision.*

Aussitôt que tu m'auras quitté, je descendrai sur la grève, et je ferai monter avec moi tous ces pauvres enfants perdus ici, chez nous. Tous ces gamins malappris...

ALLMERS

Qu'est-ce que tu feras d'eux ici?

RITA

Je les prendrai avec moi.

ALLMERS

Tu veux !...

RITA

Oui, je le veux. Du jour où tu seras parti, ils seront ici, tous... comme s'ils étaient mes propres enfants.

ALLMERS, *indigné.*

Ils remplaceraient notre petit Eyolf !

RITA

Oui, ils remplaceront notre petit Eyolf. Ils occuperont les chambres d'Eyolf. Ils s'instruiront avec ses livres. Ils joueront avec ses jouets. A table, ils s'assiéront tour à tour sur sa chaise.

ALLMERS

Mais c'est de la pure folie ! Je ne sais personne au monde qui soit moins propre à pareille besogne que toi.

RITA

Eh bien ! je m'y exercerai. J'apprendrai. Je me formerai.

ALLMERS

Si c'est ta ferme intention..., tout ce que tu dis là, il faut qu'un changement se soit produit en toi.

RITA

C'est bien ce qui est arrivé, Alfred. Tu as fait ce qu'il fallait pour cela. Tu as créé une place vide au-dedans de

moi. Et il faut que je trouve de quoi la remplir. Il me faut quelque chose qui ressemble un peu à l'amour.

ALLMERS, *reste un instant songeur, puis, la regarde.*

Au fond, nous n'avons pas fait grand'chose pour les pauvres gens d'en bas.

RITA

Nous n'avons rien fait pour eux.

ALLMERS

A peine même avons-nous pensé à eux.

RITA

Jamais nous n'avons pensé à eux avec compassion.

ALLMERS

Nous qui avions « l'or et les forêts vertes ».

RITA

Nos mains leur étaient fermées. Et nos cœurs aussi.

ALLMERS, *hoche la tête.*

Aussi est-il peut-être tout de même assez naturel qu'ils n'aient pas risqué leur vie pour sauver le petit Eyolf.

RITA, *à voix basse.*

Réfléchis un peu, Alfred. Es-tu bien sûr que... que nous-mêmes l'aurions risquée?

ALLMERS, *repoussant l'idée vivement.*

N'en doute pas, Rita!

RITA

Oh! nous sommes des créatures terrestres, tu sais.

ALLMERS

Que penses-tu faire au juste pour tous ces enfants malappris?

RITA

Je voudrais surtout essayer d'adoucir... et d'ennoblir leur destinée.

ALLMERS

Si tu réussis à cela, Eyolf ne sera pas né en vain.

RITA

Et ne nous aura pas été enlevé en vain non plus.

ALLMERS, *la regarde fixement.*

Comprends bien une chose, Rita. Ce n'est pas l'amour qui te pousse à cela.

RITA

Non, ce n'est pas l'amour. Du moins, pas encore.

ALLMERS

Alors, qu'est-ce donc vraiment?

RITA, *à demi évasive.*

Tu as souvent parlé avec Asta de la responsabilité humaine...

ALLMERS

Du livre que tu détestais.

RITA

Je le déteste encore, ce livre. Mais j'écoutais, quand tu en parlais. Et maintenant je veux essayer d'aller moi-même dans cette voie. A ma façon.

ALLMERS, *branle la tête.*

Ce n'est pas à cause de ce livre inachevé...

RITA

Non, j'ai encore une raison.

ALLMERS

Laquelle?

RITA, *à voix basse, avec un sourire triste.*

Je voudrais amadouer les grands yeux ouverts, vois-tu.

ALLMERS, *frappé, fixe son regard sur elle.*

Peut-être pourrais-je y prendre part? Et t'aider, Rita?

RITA

Tu le voudrais?

ALLMERS

Oui..., si seulement je savais que je le pourrais.

RITA, *hésitant.*

Mais alors, il te faudrait rester ici.

ALLMERS, *baissant la voix.*

Essayons de voir si ça pourrait aller.

RITA, *d'une voix à peine distincte.*

Essayons, Alfred.

(Tous deux se taisent. Puis Allmers va au mât et hisse le drapeau tout en haut. Rita, debout près du pavillon, le regarde faire.)

ALLMERS, *revient.*

C'est une rude journée de travail que nous avons devant nous, Rita.

RITA

Tu verras..., nous aurons de temps en temps le repos du dimanche.

ALLMERS, *paisiblement ému.*

Peut-être alors aurons-nous le sentiment que les esprits viennent nous voir.

RITA, *murmure.*

Les esprits?

ALLMERS, *comme précédemment.*

Oui. Peut-être seront-ils près de nous..., ceux que nous avons perdus.

RITA, *hoche lentement la tête.*

Notre petit Eyolf. Et ton grand Eyolf aussi.

ALLMERS, *regarde fixement devant lui.*

Il se peut que parfois..., au cours de la vie..., nous apercevions encore comme un reflet d'eux.

RITA

Où le verrons-nous, Alfred?

ALLMERS, *fixe son regard sur elle.*

En haut.

RITA, *approuve de la tête.*

Oui, oui..., en haut.

ALLMERS

En haut..., vers les cimes. Vers les étoiles. Et vers le grand silence.

RITA, *lui tend la main.*

Merci.

LES MANUSCRITS

I

PERSONNAGES

HARALD BORGHEIM.
JOHANNE, sa femme.
RITA, sa sœur.
ALFRED, son fils, 11 ans.
EJVIND ALMER, ingénieur des routes.
MADEMOISELLE GAROU, tante de Johanne.

(L'action se passe dans la propriété de Borgheim au bord du fjord.)

II

Ce manuscrit se compose de 30 cahiers de 8 pages numérotés de 2 à 22 et de 24 à 32. Le cahier qui devait être numéroté 1 manque, en sorte que le brouillon commence à la page 298, l. 5 du texte définitif. Il continue ensuite sans interruption, l'absence d'un cahier numéroté 23 provenant simplement de ce qu'Ibsen, par erreur, a écrit 24 sur le cahier qui aurait dû porter ce numéro. Les dates qui sont inscrites au commencement et à la fin de chaque acte sont données dans la notice.

P. 298, l. 5-P. 299, l. 3. — Oui, mais c'est sûrement bon pour lui.

RITA. — Le crois-tu vraiment?

MME SKJOLDHEIM. — Je n'ai pas d'opinion là-dessus. Hakon doit s'entendre le mieux à ces questions-là.

(Hakon Skjoldheim, tenant par la main le petit Alfred, entre

par la porte de gauche. C'est un homme svelte au visage empreint de gravité. Cheveux et barbe foncés, peu fournis. Alfred est petit, chétif, et a l'air un peu maladif.)

HAKON SKJOLDHEIM. — Tiens, tu es ici, Rita?

RITA. — Oui, il m'a semblé que je devais... Sois le bienvenu à ton retour.

P. 299, l. 4, 8, 11, 13. — *Les indications scéniques manquent.*

l. 12. — Alfred.] *Écrit d'abord :* Hakon.

l. 13-14. — SKJOLDHEIM [*corrigé en :* ALF] — Le livre?

l. 15. — ASTA] RITA [*corrigé en :* A]

l. 16-17. — Je le — — autrement] *Manque.*

l. 24. — cher Alfred] grand Dieu

tout ce temps-là] *Écrit d'abord :* pendant ces deux mois

l. 25. — *L'indication scénique est ajoutée après coup.*

P. 300, l. 4. — Tous les jours.] *Manque.*

l. 9. — l'air — — joyeux] content et *est biffé, et la phrase est suivie de :* Et si content de toi.

l. 13. — vois-tu] Rita

l. 15 *et* 19. — *L'indication scénique manque.*

l. 17-18. — RITA. — Non, voyons, Hakon !

l. 25-P. 307, l. 14. — *Après la l. 32, Skjoldheim continue :* Mais l'été prochain, quand je retournerai aux fjelds, tu viendras avec moi, Alfred.

ALFRED. — J'irai?

MME SKJOLDHEIM. — Oh ! fi, Hakon, penses-tu me quitter de nouveau?

RITA, à Alfred. — N'iras-tu pas volontiers, mon petit?

ALFRED, hésitant. — Oh ! oui,... je voudrais bien. Si ce n'est pas trop dangereux, je...

SKJOLDHEIM. — Dangereux? Comment cela, penses-tu?

ALFRED. — Oui, si je pouvais facilement tomber et me faire du mal.

SKJOLDHEIM, d'un ton décisif. — Il faut que l'enfant m'accompagne aux fjelds.

RITA. — Et puis, il faut que tu demandes à ton père d'apprendre à tirer et à chasser et à nager... et tout cela. N'en as-tu pas envie, Alfred?

ALFRED. — Si, je voudrais bien. Oui,... je n'ai qu'à être un peu prudent, et...

SKJOLDHEIM. — Oui, certainement, il faut l'être. Mais maintenant tu peux descendre au jardin et t'amuser.

ALFRED. — Est-ce que je ne prendrai pas des livres avec moi?

SKJOLDHEIM. — Non, non, pas de livres.

ALFRED. — Bon, je vais simplement descendre au jardin et m'amuser.

(Il va pour sortir sur la véranda, mais s'arrête et recule.)

Aïe ! non, je n'ose pas !

SKJOLDHEIM. — Pourquoi n'oses-tu pas?

ALFRED. — Non, voilà tante Ellen qui arrive.

SKJOLDHEIM. — As-tu aussi tellement peur d'elle?

MME SKJOLDHEIM. — Qu'est-ce qu'elle peut vouloir ici?

ALFRED. — Papa, crois-tu que c'est vrai qu'elle est loup-garou la nuit?

SKJOLDHEIM. — Oh ! pas du tout. D'où peut te venir cette idée?

ALFRED. — Je me l'imagine.

SKJOLDHEIM. — Elle a eu bien des malheurs. Et ça l'a rendue un peu bizarre. Voilà tout.

(Mlle Garou monte l'escalier de la véranda. Elle est vieille, ses cheveux sont gris. Son regard est aigu et perçant. Robe démodée, bariolée. Capote noire et salopette noire. Elle tient à la main un grand parapluie rouge et un sac noir pend à son bras.)

MLLE GAROU. — Bonjour, bonjour tout le monde. Il y a longtemps que je n'ai mis le pied ici.

MME SKJOLDHEIM. — Oui, il y a longtemps. Voulez-vous vous asseoir et vous reposer un peu?

MLLE GAROU. — Oui certes ! Merci ! (elle s'assied sur une

chaise près du canapé. Car j'ai été dehors à l'ouvrage. Et je vais y retourner. Et c'est fatigant.

SKJOLDHEIM. — Ah! vous avez été ce matin...?

MLLE GAROU. — Oui, à l'Ile Verte. (elle rit en dedans.)

P. 307, l. 15-16. — Chercher — — fallu] chercher hier soir. Ils y répugnaient fort. Mais à la fin il leur a bien fallu

l. 19. — mon petit monsieur] mon garçon.

l. 27-29. — A cause — — monsieur.] (Alfred, incertain, jette un coup d'œil interrogateur sur son père.)

SKJOLDHEIM. — Pourquoi ne pouvaient-ils plus se nourrir?

MLLE GAROU. — A cause des rats et des souris, vous pensez bien.

ALFRED. — Des rats et... !

P. 308, l. 3-5. — MLLE GAROU, rit. — Oui, ça grouillait. Au dedans comme au dehors.

l. 9-12. — EYOLF — — avons] ALFRED. — Qu'on ose [*corrigé en :* Moi je n'oserais pas] aller là... ! [*Écrit plus tard :* Je ne veux pas aller par là, tante.

MLLE GAROU. — [*Biffé :* J'ai osé] Et je les ai

l. 23-24. — MME SKJOLDHEIM crie : — Hou!

l. 26-27. — Oh! n'ayez donc pas peur pour si peu.

P. 309, l. 8. — Venez — — blessé] Venez un peu

l. 12. — MLLE GAROU caresse le chien

l. 15. — *Ajouté après coup :* le montre du doigt.

l. 19. — ALFRED [*Ajouté après coup :* le regard fixé sur le chien]

l. 23-24. — ALFRED [*Ajouté :* s'approche] caresse malgré lui légèrement le sac.

l. 27-28. — Il n'en peut plus] *Manque.*

P. 310, l. 2-13. — Car, ça use les forces, ce travail-là.

SKJOLDHEIM. — Quel travail?

MLLE GAROU. — L'attraction.

SKJOLDHEIM. — Est-ce le chien qui attire les rats, peut-être?

Mlle Garou. — Ratonneau et moi. Je lui passe un cordon dans le collier. Puis

l. 14-15. — Et je — — guimbarde.] *Ajouté.*

l. 15-17. — Et quand — — trous] Et alors il faut qu'ils sortent de leurs cachettes. Tous. [*Ajouté :* Tous ces petits êtres.] De bon ou de mauvais gré.

l. 21. — Les — — marmousets.] *Ajouté :* Les grands et les petits.

l. 23. — Dites... !] *Manque.*

l. 24-P. 311, l. 2. — Mlle Garou. — Puis je me mets à l'arrière dans la barque. [*Ajouté plus tard :* Et je joue de la guimb.] Et Trond part sur l'eau. Et Ratonneau nage derrière. Et je le tiens par la corde. Et tous les rats et toutes les souris nous suivent. [*Ajouté :* indéfiniment] Hé oui ! force leur est de le faire.

l. 6-8. — Parce — — aller] *Manque.*

l. 13. — *Manque.*

l. 14-17. — [*Ajouté :* Et alors ils sont bien, les charmants petits. Ils dorment là dans le fond un doux sommeil très paisible.]

l. 20. — Toute seule.] D'une autre façon.

l. 28-29. — jeune bourreau des cœurs] *Ajouté. Après cette réplique sont écrites les deux suivantes :*

Alfred. — Pourquoi l'avez-vous attiré?

Mlle Garou. — Parce qu'il m'avait quitté [*corrigé en :* Parce que je l'aimais tant]. Loin, loin par delà les mers et l'eau salée. Mais je l'ai attiré de nouveau vers moi. J'étais sur le point de l'avoir... Mais il m'a échappé. Disparu,... à tout jamais.

l. 3 *et* 5. — *L'indication scénique manque.*

l. 6-8. — Toujours — — Rita.)] *Manque.*

l. 9. — On — — aujourd'hui] Vous n'avez pas besoin de moi

l. 12. — merci] merci, mademoiselle Garou

l. 15-18. — Si — — Ratonneau] Et si ça arrivait, vous n'avez qu'à faire prévenir tante Ellen. (elle rit.) N'est-ce pas curieux

que tout le monde m'appelle tante Ellen? Bien que je n'aie pas le moindre parent,... ni au ciel ni sur terre.

l. 21-P. 314, l. 17. — (Un peu après, Alfred descend discrètement dans le jardin sans qu'on le voie.

RITA. — Elle était presque sinistre aujourd'hui.

MME SKJOLDHEIM. — Je trouve qu'elle l'est toujours.

l. 23-P. 322, l. 7. — [*Ajouté plus tard :* Qu'est-ce qui t'est arrivé...] On dirait presque un changement qui se serait produit en toi, Hakon.

MME SKJOLDHEJM. — Oui, ne le trouves-tu pas aussi?

SKJOLDHEJM. — Un fait s'est produit, qui m'a transformé. Il s'est produit au dedans de moi. Car dans la réalité extérieure il ne m'est rien arrivé du tout pendant mon voyage.

MME SKJOLDHEIM s'assied sur le canapé. — Il faut que tu nous racontes ça.

SKJOLDHEIM. — Oui, asseyons-nous, nous aussi,... et je vais essayer. (Il s'assied sur le canapé à côté de sa femme. Rita sur une chaise près de la table. Il reprend après un court silence.) L'excursion m'a donné, en somme, satisfaction et bonne humeur A quoi, pourtant, s'est mêlée quelque tristesse, dont je ne peux m'affranchir.

MME SKJOLDHEJM. — C'est sans doute parce que tu ne t'es pas mis au travail.

SKJOLDHEJM, avec un sourire triste. — Oui, tu me connais. Tu sais que c'est ainsi que j'ai été jusqu'ici.

MME SKJOLDHEJM sourit. — Très revêche et morose. Mal disposé lorsque parfois l'écriture ne voulait pas marcher.

SKJOLDHEJM. — Oui, vois-tu, chère Andrea,... ces ennuis-là, j'en suis débarrassé maintenant.

MME SKJOLDHEJM. — Grâce au voyage dans les fields?

SKJOLDHEJM. — Oui, là-haut dans la grande solitude... Il est vrai que j'ai été jusqu'ici un homme heureux. Mais j'ai par trop vécu ma vie à ma table de travail. Sans tracas ni soucis d'aucune sorte. Surabondance de tous les côtés... (il leur

tend les mains.) Et vous deux pour me flatter et me gâter.

RITA. — Nous t'avons simplement compris, Hakon.

MME SKJOLDHEJM. — Nous avons cru en toi. Et tâché de te suivre.

SKJOLDHEJM. — Quand je regarde en arrière... J'ai lancé dans le monde livre après livre. Je crois qu'ils sont bons. Et ils ont été bien accueillis. Et l'ouvrage principal devait venir à présent. Celui qui traite de la doctrine de la vie intellectuelle [*corrigé en :* spirituelle].

MME SKJOLDHEJM. — Oui, mais il va venir,... il va venir, Hakon. Maintenant que tu es rentré chez toi...

SKJOLDHEJM. — Il ne paraîtra jamais, chère... Ne paraîtra jamais.

MME SKJOLDHEJM. — Mon Dieu, et pourquoi pas?

SKJOLDHEJM. — Parce qu'il y manque une base essentielle.

RITA. — Qui manque? Mais ne peux-tu pas remédier à cela?

SKJOLDHEJM. — Non, c'est sans remède, Rita.

MME SKJOLDHEJM. — Oui, mais maintenant que tu as trouvé...

RITA. — Mais que peut être cette base essentielle qui manque?

SKJOLDHEJM. — Je n'ai pas tenu compte du renoncement.

MME SKJOLDHEJM. — Du renoncement?

SKJOLDHEJM. — Du renoncement, oui. L'abnégation. L'esprit de sacrifice. La joie du sacrifice. Tout ce qui devrait être le principe même d'une conduite de la vie.

RITA. — Oui, mais alors introduis tout cela dans l'ouvrage.

SKJOLDHEIM branle la tête. — Cela n'entrera dans aucun livre. Ce que j'ai appris à voir,... cela entrera dans la conduite de ma propre vie.

MME SKJOLDHEJM. — Comment l'entends-tu?

SKJOLDHEJM. — Vois-tu,... toute famille,... si elle est racée, bien entendu,... a sa série de générations montantes, elle s'élève de père en fils, atteint au plus haut que la famille puisse atteindre. Et ensuite elle redescend.

RITA. — Tu atteindras au plus haut, Hakon.

SKJOLDHEJM. — Ce fut la grande erreur de ma vie de le croire.

MME SKJOLDHEJM. — Tu ne le crois plus !

SKJOLDHEJM. — Non. Je sais maintenant qu'il n'en est rien. Je me suis emparé de force d'un trône royal. Maintenant j'en descends. Je cède la place...

MME SKJOLDHEJM. — A qui céderais-tu la place?

SKJOLDHEJM. — A celui qui la mérite.

MME SKJOLDHEJM. — Oui, mais qui, au nom de Dieu, qui la mérite?

SKJOLDHEJM. — C'est Alfred [*corrigé en :* Ejvind.]

RITA. — Alfred [*corrigé en :* Ejvind] !

MME SKJOLDHEJM [*corrigé en :* MME ALMER]. — Alfred [*corrigé en :* Ejvind] ! Crois-tu !

SKJOLDHEJM [*corrigé en :* ALMER]. — Je le vois. Il sera le sommet de la famille Skjoldhejm.

MME ALMER. — Oui, le crois-tu, Alfred?

ALLMER. — Je le crois en toute confiance. J'y aiderai de toutes mes forces. Je serai son professeur...

MME ALLMER. — Oh ! mais pourquoi te rendre la vie si pénible? Nous n'avons pas besoin de cela.

ALLMER. — Ce n'est pas une branche de savoir dont je veux le bourrer. C'est l'art même de vivre que je veux essayer de lui faire comprendre. Faire que l'art de vivre lui soit naturel.

MME ALLMER. — Mais, voyons, qu'est-ce que c'est, l'art de vivre? Ce n'est pas un art, je trouve, de vivre.

ALLMER. — Tu ne trouves pas?

MME ALLMER. — Non, c'est ce qu'il y a de plus simple au monde. Vivre ! Quand on a de quoi vivre, comme nous. Et quand, par suite, on peut vivre absolument comme on veut. Et qu'on n'a pas le besoin de faire autre chose que ce que l'on trouve juste et bien.

ALLMER. — Oui, tu as un heureux caractère, toi, Andrea.

MME ALLMER. — C'est ce qu'il te faudrait aussi.

ALLMER. — J'y parviendrai en remplissant mon devoir.

MME ALLMER. — Quel devoir?

ALLMER. — Mon devoir suprême. Celui de faire atteindre à la personnalité d'Ejvind le plus haut, le plus complet épanouissement.

MME ALLMER. — Trouves-tu que c'est là ton devoir suprême?

ALLMER. — Oui, pour un père il n'en est pas de plus haut.

MME ALLMER. — Non plus que pour une mère, sans doute?

ALLMER. — Non, bien entendu. Quand je dis « mon », c'est un effet, un reste de mon ancien égoïsme. On ne l'arrache pas facilement jusqu'aux racines. Je veux dire « notre », naturellement. C'est pour nous deux en commun, Andrea.

MME ALLMER. — Non, mon bon Alfred, mon chéri, je ne peux vraiment pas être complètement d'accord avec toi pour cela.

ALLMER. — Ne pas consacrer l'existence à rendre notre enfant parfait ! Autant que nous le pourrons.

MME ALLMER. — Oh ! tu parles de l'existence. L'existence,... c'est la vie, ça,... il me semble qu'on peut l'appeler le sentiment du bonheur.

ALLMER, gravement, presque sévèrement. — Je ne connais aucun sentiment du bonheur plus profond que de voir Ejvind se développer sous mon action.

MME ALLMER. — Mais jusqu'ici tu ne t'es occupé de lui qu'en passant.

ALLMER. — Tu as malheureusement raison. J'ai été trop occupé de moi-même et de...

MME ALLMER. — ...et de...?

ALLMER. — ...de toutes ces idées fausses, morbides, sans fondement, au sujet de quelque œuvre importante que j'aurais, moi-même, à faire en ce monde. Quelque œuvre extrêmement importante... Et qui ne concernait que moi.

MME ALLMER. — Est-ce là seulement ce qui t'a occupé? Qui a rempli ta vie, Alfred?

ALLMER. — Oui.

MME ALLMER. — Absolument rien d'autre?

ALLMER. — Rien qu'il vaille la peine de mentionner, à ce qu'il me semble.

MME ALLMER. — Rien... et personne non plus?

ALLMER. — Personne? Que veux-tu dire? Qui serait-ce?

MME ALLMER. — Ce serait moi, je pense.

ALLMER. — Oh ! toi, oui. Mais, ma chère Andrea, il va de soi que...

MME ALLMER. — Non, non, non ! Je ne veux rien savoir de ce qui va de soi ! Je veux que ce soit parce que je suis moi. Et parce que tu es toi.

ALLMER. — Mais, ma chère Andrea, voilà qui est tout à fait comme au temps de la lune de miel...

MME ALLMER. — Oui, c'est justement ainsi que ça doit continuer.

ALLMER. — Non, écoute,... tu sais,... il faut finir par être raisonnables.

MME ALLMER. — Jamais de ta vie tu ne m'amèneras à être raisonnable. Pas en cela. Cette idée d'être raisonnable,... ce n'est qu'un faux-fuyant,... quand on ne se soucie plus de quelqu'un.

ALLMER. — Non, voyons, écoute...

MME ALLMER. — Je te dirai une chose, Alfred,... Je n'admettrai pas de céder la place... la première place dans ton cœur. Je ne la céderai même pas à mon propre petit garçon.

RITA. — Alfred a toujours besoin de quelqu'un dont il puisse s'occuper. Il a toujours été ainsi. Envers moi aussi. Du plus loin que je me souvienne.

P. 322, l. 11. — Allure ferme.] Allure ferme. Cheveux et barbe bruns, bouclés.

l. 13. — Bonjour madame

l. 15. — Allmers] le docteur.

l. 16, *et* P. 323, l. 4, 6, 14 *et* 19. — *L'indication scénique manque.*

l. 20-23. — ALLMERS — — vrai] *Manque.*

P. 323, l. 3. — Allmers] Rita

l. 9. — crois fermement] construis si solidement

l. 23. — J'ai — — hier] Oui, la semaine prochaine.

P. 324, l. 4. — monsieur Borgheim] *Manque.*

l. 13. — nous voir] *Manque.*

tout de même] *Ajouté.*

l. 16. — me *et* malheureusement *sont ajoutés.*

l. 22. — auquel — — suite] *Ajouté.*

l. 23-27. — ALLMER. — Non, vraiment.

MME ALLMER. — Je vous félicite. *Ces deux répliques sont écrites après* me contenir (P. 325, l. 1) [*Mais un signe indique qu'elles doivent précéder* Chut ! chut !]

P. 325, l. 1. — tout haut] *Manque.*

l. 1-2. — Il s'agit — —...,] C'est

l. 8-P. 326, l. 5. — MME ALLMER. — Est-ce [*Ajouté :* seulement] pour cela que vous avez aujourd'hui un si bel enthousiasme?

BORGHEIM. — Oui, c'est à cause de toutes les heureuses perspectives qui s'ouvrent devant moi !

MME ALLMER. — Y a-t-il encore autre chose?

BORGHEIM. — Oui, il y a ! C'est... Non, je ne peux plus garder cela pour moi. (il se tourne vers Rita.) Irons-nous...?

RITA, bas et vite. — Non, non... ! Ah ! faire un tour dans le jardin, vous voulez dire?

BORGHEIM. — Faire un tour? Oui, c'était ce que je proposais.

RITA. — Oui, j'irai volontiers avec vous.

ALLMER. — Et voyez un peu [*Ajouté :* en même temps] ce que fait Ejvind. Il est à jouer en bas.

BORGHEIM. — Non, Ejvind s'est mis à jouer maintenant. Il ne fait que lire, d'habitude.

P. 327, l. 5. — Allons — — Asta.] *Manque.*

l. 8-P. 329, l. 4. — *Allmer* les suit des yeux. — Y a-t-il quelque chose entre eux?

Mme Allmer. — Je commence presque à le croire. Cela te déplairait-il, si cela était?

Allmer. — Pas précisément. Mais j'ai comme une sorte de responsabilité pour Rita. Et c'est toujours une affaire grave lorsque un homme et une femme s'unissent.

Mme Allmer le regarde. — Parce que tu te dis que le lien peut ne pas tenir à la longue?

Allmer. — On ne peut jamais savoir. Ceux qui se lient ne peuvent eux-mêmes le savoir.

Mme Allmer. — Moi, pour ma part, je n'ai pas du tout mauvaise opinion de Borgheim.

Allmer. — Non, voyons,... mauvaise opinion? Qui dit cela? Mais j'ai peur qu'eux deux soient peu aptes à se transformer ensemble.

Mme Allmer. — Se transformer? Faut-il cela?

Allmer. — Ou se développer,... si tu préfères. Croître. Mûrir. Rappelle-toi que dans le mariage se créent des situations nouvelles. Comme ça, [*Biffé au crayon :* peu à peu, tu comprends. D'autres devoirs interviennent. Les enfants réclament leur droit, eux aussi. Leur droit est le premier, Andrea.

Mme Allmer s'avance vers lui, presque furieuse. — Tu dis cela? Le premier. Tu dis cela, Alfred!

Allmer. — Oui, car c'est ainsi que j'en suis venu à considérer ces questions.

Mme Allmer. — Alors, tu ne m'aimes plus.

Allmer. — Andrea, comment peux-tu dire cela? Car il est impossible que tu le penses.

Mme Allmer. — Si, je suis bien près de le penser maintenant. Tu n'es plus avec moi comme tu étais autrefois. Pas comme tu étais la première année.

Allmer. — Jamais tu ne m'as été plus chère que tu l'es aujourd'hui, Andrea.

Mme Allmer. — Mais pas de la même façon. Tu as commencé à te partager entre moi et ton travail. Et je ne

supporte pas cela. Je veux t'avoir entièrement pour moi.]

P. 329, l. 15 *et* 24. — *L'indication scénique manque.*

l. 22. — ici — — seul] *Manque.*

P. 330, l. 7. — Pour — — dis.] *Ajouté.*

l. 3, 5, 9, 12, 14, 23, 28, *et* P. 331, l. 3. — *L'indications cénique manque.*

l. 8. — ...l'enfant] *Manque.*

, de plus,] *Ajouté au crayon.*

l. 10-11. — *Ajouté au crayon.*

l. 24. — réfléchis donc, Rita] *Manque.*

l. 24-25. — ...de — — enfant] *Manque.*

P. 331, l. 1. — Mais] Il est à toi et à moi à la fois. Mais

l. 6-7. — RITA [*Ajouté au crayon :* avec inquiétude] — Et tu ne le peux pas [*corrigé en :* plus *au crayon*]

l. 9. — je ne peux pas] *Manque.*

l. 13 *et* 17. — *L'indication scénique est ajoutée au crayon.*

l. 19. — RITA [*Ajouté au crayon :* très émue.]

l. 22. — *L'indication scénique manque.*

l. 24. — *L'indication scénique est ajoutée au crayon.*

l. 26-P. 332, l. 1. — la mère d'Eyolf] *Écrit d'abord :* une mère pour Eyolf.

P. 332, l. 3. — ALLMERS. Cette orthographe apparaît pour la première fois.

l. 4. — Tu l'es, Rita. Par notre enfant...

l. 6-7. — Oh ! — — moi.] Façons de parler. Rien de plus

l. 14. — Tu le — — bûcher] *Écrit d'abord (au crayon) :* Il ne faisait que travailler et bûcher, *puis corrigé au crayon en le texte définitif.*

l. 16 *et* 19. — *Les indications scéniques manquent.*

l. 17. — ; j'étais aveugle] *Manque.*

l. 23. — ici *et* vrai] *Manquent*

l. 26. — Qu'est — — moi] *Ajouté au crayon.*

P. 333, l. 4. — de délices débordantes] *Manque.*

l. 5, 7, 10 *et* 12. — *Les indications scéniques manquent.*

l. 9. — Rita] *Manque.*

l. 14-19. — ALLMERS. — Voyons.

MME ALLMERS s'assied à la table. — Lorsque j'ai reçu ton télégramme hier soir...

ALLMERS. — Eh bien?

l. 23. — quand je suis arrivé.] *Manque.*

P. 334, l. 6. — Les deux] Toutes les lumières étaient allumées. Les deux

l. 11. — MME ALLMERS, avec un regard significatif.

l. 16-17. — (elle se lève et s'étend sur le canapé.)

l. 18. — ALLMERS s'approche d'elle.

l. 22. — MME ALLMERS [*Ajouté au crayon :* avec mépris]

P. 335, l. 6. — dans ton lit] *Ajouté au crayon.*

l. 11. — *Écrit d'abord :* Toi? *corrigé en :* Alfred.

P. 336, l. 3. — MME ALLMERS [*Ajouté :* frémissante.]

l. 5. — Alfred !] *Manque.*

l. 7. — Rita,] *Manque.*

l. 8-11. — *Manque. Au-dessus de la réplique suivante est noté :* Mais si tu me dédaignes...

l. 15. — Si...? *Ajouté plus tard :* Je ne comprends pas où tu veux en venir.

l. 17 *et* 18. — plus] pas

l. 20-22. — Mais — — commune] Mais, mon Dieu, Andrea,... le changement naturel [*Ajouté :* au cours des ans]... doit se produire aussi pour nous deux. [*corrigé en :* dans notre vie commune.]

l. 26. — moi seule.] moi seule. Tel que tu étais lorsque nous avons fait la conquête l'un de l'autre.

l. 27-28. — ALLMERS. — Tu as une nature jalouse [*corrigé en :* un caractère terriblement jaloux.] Autrefois tu étais jalouse de mon travail. Maintenant tu es jalouse d'Eyolf.

P. 337, l. 2. — me faire] être

l. 4. — moi — — d'autre] *Écrit d'abord :*nous. *Au-dessus de toute la réplique est noté :* Si tu me dédaignes... *(Voir plus haut.)*

l. 20. — tout droit] *Manque.*
l. 22. — *L'indication scénique manque.*
l. 27. — ...si tu] *Manque.*
l. 29. — Rita] *Manque.*
P. 338, l. 4. — le lâche] *Manque.*
l. 5-6. — ce — — ici] cet ingénieur.
P. 338, l. 7, 19, 22. — *Les indications scéniques manquent.*
l. 16. — que — — Eyolf.] *Ainsi corrigé au crayon. Il y avait d'abord :* qu'a fait le petit Eyolf à toi et à moi?
l. 26. — s'éloigne de lui] *Manque.*
P. 339, l. 6-7. — Asta — — salon.] *Manque.*
l. 8-28. — BORGHEIM. — Voilà! Ohé! Maintenant il m'est permis de le dire!

MME ALLMERS. — C'est sûrement inutile, cher monsieur Borgheim.

BORGHEIM. — Vraiment? Inutile? Avez-vous pu vraiment pu observer sur nous quelque chose?

MME ALLMERS. — Oui certes.

BORGHEIM. — Bon, maintenant elle s'est rendue. A moi... rendue à merci. Elle n'a plus d'hésitations...

MME ALLMERS. — Elle en avait d'abord?

BORGHEIM. — Oui, elle n'en manquait pas.

ALLMERS. — Puisse cela être pour ton bonheur, chère Rita.

RITA lui baise la main. — Merci pour tout, tout ce que tu as été pour moi.

ALLMERS. — Rita! Ma petite Rita!

BORGHEIM. — Et maintenant elle va venir avec moi. A notre travail commun. On aura maint col de fjeld à traverser. Avec des précipices à donner le vertige.

ALLMERS. — Oh! vous n'aurez qu'à bien vous entendre,... et ça ira.

MME ALLMERS. — Oh! fais que le mauvais œil n'intervienne pas ; ne le lui jette pas, Rita ;

RITA. — Le mauvais œil?

Tout ce passage est biffé au crayon; un nouveau texte écrit au crayon ne diffère du texte définitif, l. 8-21 que par ces variantes :

l. 12. — Ah !] Vraiment?

l. 16. — R. *(au lieu de :* Mme Allmers.]

l. 20. — sombre] *Manque*

l. 21. — Je le pensais presque. [*à la plume :* Ah ! tu entends, Alfred?

P. 340, l. 2. — surtout] *Manque.*

l. 4-6. — *Les indications scéniques manquent.*

l. 8-9. — (On entend des cris lointains du côté du fjord.)

l. 10. — BORGHEIM, dans la porte.

P. 340, l. 16-17. — *Manque.*

l. 18-25. — BORGHEIM crie par-dessus la balustrade. — Hé ! l'homme, là-bas, qu'est-ce qui se passe? (On entend une réponse indistincte.)

ALLMERS. — Que dit-il?

BORGHEIM. — Il dit qu'il y a un enfant noyé.

P. 341, l. 1. — *L'indication scénique manque.*

l. 5-6. — *Manque.*

l. 11. — MME ALLMERS tord ses bras tendus.

l. 13. — écoutant et] *Manque.*

l. 14-17. — Qui est-ce, dites-vous? (On entend des voix indistinctes. Borgheim et Rita poussent un cri. [*Ajouté :* et se précipitent dans le jardin.)]

l. 18-26. — [*Biffé au crayon :* BORGHEIM. — Oh ! mon Dieu...

ALLMER. — Ce n'est tout de même pas Eyolf.

BORGHEIM se précipite dehors. — Si, ils le disent...]

Ce texte est corrigé en :

BORGHEIM. — Que disent-ils? (à la porte du jardin) Chut ! taisez-vous.

ALLMER. — Ce n'est tout de même pas Eyolf.

BORGHEIM. — Si, ils le disent. (Lui et Rita se précipitent dehors.)

En marge est écrit au crayon : R. [crie que non] *Puis, à la plume :* R. (crie). — Ils disent : La béquille surnage

l. 27-28. — MME ALLMERS crie. — Eyolf ! Eyolf ! [*Ajouté :* Elle s'affaisse sur le canapé. *Corrigé en :* elle chancelle et s'affaisse sur le fauteuil.]

ACTE II

P. 343, l. 2-23. — (Une petite éclaircie dans le bois d'Allmers près de la côte. Les arbres à aiguilles dominent, avec quelques bouleaux parmi. Un banc, une table ronde et deux chaises, le tout en troncs et branches d'arbres avec leur écorce, sont placés à droite. Quelques grosses pierres roulées sont sur le rivage et dans l'eau. Midi éclatant. Le fjord s'étale comme un miroir.)

(Alfred Allmers, dans son costume gris d'été, mais avec un crêpe noir au bras, est assis sur le banc, ses bras reposant sur la table. Sur l'une des chaises est son chapeau de feutre gris, également garni de crêpe. Il est assis un moment immobile, le regard absent fixé sur l'eau. Arrive [*Biffé :* Andrea Al] Mlle Andrea Allmers, vêtue de deuil, descendant une petite pente du bois à gauche, et elle va sans bruit vers lui.)

MLLE ANDREA. — Tu es assis là, Alfred?

(Allmers fait lentement signe de la tête sans répondre. Andrea met son chapeau sur la table et s'assied sur la chaise.)

P. 344, l. 1, 4, 16, 22. — *Les indications scéniques manquent.*

l. 13-15. — Vois comme le fjord est calme... à la surface...

l. 27. — Et — — mer.] *Manque.*

P. 345, l. 7. — Alfred] *Manque.*

l. 9. — Toi qui es si habile...] *Manque.*

l. 11. — et — — oreilles] *Manque.*

l. 15, 21, P. 346, l. 4, 6 *et* 9. — *L'indication scénique manque.*

l. 22. — je dis bien le sens] *Manque.*

l. 27. — ALLMERS, avec une amertume méprisante.

l. 11-12. — Des possibilités magnifiques, peut-être.] *Manque.*

l. 15-27. — ANDREA. — Oh ! mais il n'est pas du tout dit que ça s'est passé ainsi.

ALLMERS. — Si fait. J'en suis certain. Ça doit s'être passé ainsi. Les gens d'en bas... ils racontent que mademoiselle Garou s'est éloignée à la rame. Elle était à l'arrière de la barque et le chien nageait, tenu par la corde...

ANDREA. — Oui, oui, mais tout de même,... c'est...

ALLMERS. — Et quelqu'un a vu Eyolf debout sur le ponton du bateau. Un instant plus tard il avait disparu. Personne ne l'a vu depuis...

ANDREA. — Oui. on dit cela, mais...

ALLMERS. — Elle l'a attiré, Andrea. Il n'y a pas de doute là-dessus.

P. 347, l. 2-3. — Il n'y a — — dire.] *Manque.*

l. 4-5. — Il ne — — chien] Il n'avait pas vu le chien

l. 6-7. — Donc — — Asta.] Et cela ne ressemblerait pas à Eyolf. C'est absurde. Tellement dénué de sens.

l. 11. — *L'indication scénique manque.*

l. 14-P. 356, l. 29. — ANDREA. — Alfred, tu devrais en parler aussi avec Rita.

ALLMERS. — Je le ferai. Avec toi et avec elle... Mais tu vas bientôt nous quitter.

ANDREA. — Nous deux ne nous séparerons pas pour cela.

ALLMERS. — Non, il me semble que je ne peux m'imaginer cela.

ANDREA. — Nous resterons proches, si loin que j'aille.

ALLMERS. — Mais nous serons bien seuls, Rita et moi. Quand toi aussi tu vas nous quitter.

ANDREA. — Je crois que Rita le préfère ainsi.

ALLMERS la regarde. — Qu'elle préfère...?

ANDREA. — Elle préfère t'avoir pour soi toute seule.

ALLMERS. — As-tu remarqué cela?

ANDREA. — Oui, de temps en temps.

ALLMERS. — Mais je ne crois pas que cela te concerne, Andrea.

ANDREA. — Non, peut-être pas autant que d'autres.

ALLMERS. — Car elle sait bien ce que nous avons été l'un pour l'autre toute notre vie.

ANDREA. — Oh ! Alfred, dis plutôt ce que tu as été pour moi. Tu as été pour moi tout. Aucun sacrifice n'a été pour toi trop lourd.

ALLMERS. — Ah ! baste, sacrifices. Oh ! je t'ai tellement aimée dès ta petite enfance

P. 357, l. 1. — toujours] *Manque.*

l. 7, 13, 17. — *Les indications scéniques manquent.*

l. 11. — ANDREA, *sursautant.*

l. 19-24. — *Manque.*

P. 358, l. 2. — *D'abord écrit :* Ne parle pas de cela. Je t'en prie, Alfred. Tu s

l. 21-P. 359, l. 27. — ANDREA. — Tu étais la plupart du temps hors de la maison dans ce temps-là. Car je pense surtout aux années où tu étais à l'université.

ALLMERS. — Oui, ma chère Andrea,... mais je venais souvent chez nous en visite.

ANDREA. — Mais tout de même...

ALLMERS. — Jamais tu n'as fait allusion à rien de pareil jusqu'ici. Je croyais que la faute devait être entièrement du côté de père. S'il y avait faute, du moins.

ANDREA. — Oh ! la faute n'est certes jamais entièrement d'un seul côté...

ALLMERS. — En cela, tu peux avoir raison. Mais dis-moi seulement...

ANDREA. — Oh ! je t'en prie, Alfred,... ne parle plus de cela ! (elle regarde dans le bois à droite.) Voilà Rita et Bergheim qui arrivent.

ALLMERS. — Irons-nous au-devant d'eux?

ANDREA. — Ils nous verront bien. Ils viennent ici.

ALLMERS. — Y a-t-il longtemps que tu aimes Bergheim?

ANDREA, avec un rapide coup d'œil sur lui. — Que je l'aime?

ALLMERS. — Oui?

ANDREA. — Je ne l'ai connu que depuis bien peu de temps.

ALLMERS. — Et maintenant tu pars avec lui. Loin, loin. Je n'aurais jamais cru que nous nous séparerions.

ANDREA. — Moi non plus.

ALLMERS, le regard perdu. — Où est Eyolf maintenant? Quelqu'un peut-il me le dire? Personne au monde. Je sais seulement que je ne l'ai plus. Et bientôt je ne t'aurai pas non plus. Personne, personne à qui je sois apparenté.

ANDREA. — Tu as Rita.

ALLMERS. — Je ne suis pas apparenté à Rita. Ce n'est pas comme d'avoir une sœur...

ANDREA, saisie. — Tu dis cela, Alfred?

ALLMERS. — Oui, la famille Allmers est particulière. Nous avons toujours eu des voyelles sonores comme initiales de nos noms. Et nous avons eu tous les mêmes yeux.

ANDREA. — Moi aussi, tu trouves?

ALLMERS. — Non, c'est vrai. Pas toi. Tu ne ressembles pas à père. Tu tiens davantage de ta mère, toi. Mais tout de même...

ANDREA. — Tout de même...?

ALLMERS. — La vie commune, je crois, nous a empreints mutuellement,... nous a formés à l'image l'un de l'autre. Au dedans et comme allure.

ANDREA. — Tu l'éprouves ainsi, Alfred?

ALLMERS. — Oui, précisément ainsi.

ANDREA. — Alors, tu m'obliges à te dire...

ALLMERS. — Quoi? Quoi donc? Dis-le.

ANDREA regarde à droite. — Plus tard. Les voilà.

P. 360, l. 18. — l'eau] *D'abord écrit :* le fjo

l. 20. — Et si seul!

l. 21 *et* 23. — *Les indications scéniques manquent.*

l. 28-P. 361, l. 4. — Surtout — — nous?] Il y a quelque chose

en moi qui me pousse et me pousse sans cesse. Vous ne trouvez pas qu'il devrait remonter avec nous, monsieur Borgheim?

P. 361, l. 12-P. 365, l. 15. — Oui, reste

BORGHEIM à Andrea. — Andrea,... irons-nous un peu sur le chemin pendant ce temps-là? [*corrigé en :* le long de la grève?]

Au-dessus de la réplique est écrit : Pour la toute dernière fois?

ANDREA. — Volontiers. [*corrigé en :* Oui, marchons un peu

A côté du nom a été plus tard écrit : parapluie.

(Elle et Borgheim sortent le long de la grève à gauche.)

(Allmers circule un peu, puis s'assied sur le banc à gauche. Rita s'approche de lui.)

MME ALLMERS. — Peux-tu concevoir cette idée, Alfred,... que nous l'avons perdu !

ALLMERS. — Il faut nous habituer à le concevoir.

MME ALLMERS. — Je ne peux pas. Je ne peux pas. Mais est-il donc si certain qu'il a disparu... à tout jamais?

ALLMERS. — Les gens l'ont vu étendu au fond. Mais le courant est venu, qui l'a emporté.

MME ALLMERS. — Oui, oui, je sais bien. Mais ce n'est pas ce que je veux dire.

ALLMERS. — Quoi,, alors?

MME ALLMERS. — Il me semble l'avoir près de moi tout autant. Plus, mille fois plus qu'auparavant.

ALLMERS, amer. — Tu trouves?

MME ALLMERS. — Oui, mais ça ne suffit pas. Il faut que je le voie. Que je l'entende. Que je le sente...

ALLMERS. — Auparavant tu pouvais si bien te passer de lui,... de pleines demi-journées...

MME ALLMERS. — Oui, car alors je savais l'avoir quand même.

ALLMERS, accablé. — Maintenant nous ne l'avons plus. Tu as ce que tu désirais...

MME ALLMERS. — Qu'est-ce que je désirais?

ALLMERS la regarde sévèrement. — Que le petit Eyolf ne fût pas là.

Mme Allmers. — Que le petit Eyolf ne fût pas un obstacle entre nous. Voilà ce que je désirais !

Allmers. — Eh bien ! il ne l'est plus, le pauvre.

Mme Allmers le regarde. — Peut-être davantage maintenant.

P. 365, l. 16, 18, 26-P. 366, l. 1, 16 *et* 22. — *Les indications scéniques manquent.*

l. 17. — Jamais !] *Manque.*

l. 24-25. — Oh ! si. Je le voulais [*Ajouté :* ardemment] Mais quelqu'un s'est interposé. [*Ajouté :* Dès le début.]

l. 27. — tu veux dire] *Manque.*

l. 29. — Pas au commencement] *Ajouté.*

P. 366, l. 3-12. — Mme Allmers. — Andrea.

Allmers. — Andrea? Tu dis cela, Rita?

Mme Allmers. — Oui, Andrea l'a capté depuis qu'il était tout petit.

l. 26. — Comment peux-tu dire... comment peux-tu penser chose pareille !

l. 28-29. — Tout — — responsabilité.] Tu étais alors si complètement pris par ton travail.

P. 367, l. 2. — Oui — — précisément,...] Oui, et

l. 4. — Oui, mais pas par amour pour lui.

l. 5-P. 368, l. 4. — Allmers. — Pourquoi donc? Dis-moi ton idée !

Mme Allmers. — Tu avais commencé à être rongé de défiance à l'égard de toi-même. Toute la joyeuse confiance,... tout l'espoir que tu avais une grande action à accomplir commençait à se dérober à toi. Je l'ai bien vu.

Allmers. — Oh ! oui, tu peux avoir raison en cela. Mais quand même...

Mme Allmers. — Et tu es parti en voyage. En haut des grands plateaux libres. Et cela sans doute a élevé ton esprit...

Allmers. — Sûrement. Sûrement. Sois-en certaine, Andrea.

Mme Allmers. — Mais ne l'a pas élevé à l'amour...

Allmers, ardemment. — C'est là-haut, dans la grandeur et

la solitude, que j'ai cédé la place dans ma vie à cause du petit Eyolf.

MME ALLMERS. — Mais pourquoi,... pourquoi l'as-tu cédée?

ALLMERS. — Pourquoi?

MME ALLMERS. — [*Ajouté plus tard :* Je vais te le dire.

ALLMERS. — Eh bien?] Parce que tu avais besoin de quelque chose de nouveau qui pût remplir ta vie. Andrea t'avait souvent parlé des grandes aptitudes d'Eyolf, de toutes les possibilités qui pouvaient exister en lui... et cætera...

ALLMERS. — Oui, c'est elle qui s'occupait le plus de lui. Mais c'est donc pour cela, à ton avis...?

MME ALLMERS. — Tu voulais faire de lui un enfant prodige, Alfred. Parce qu'il était ton enfant. Mais tu ne l'as jamais vraiment aimé. Tu n'as jamais eu une affection profonde pour lui-même.

ALLMERS. — Crois-tu?

MME ALLMERS. — Oui. Si j'avais su que tu avais pour lui une affection profonde, peut-être aurais-je accepté de te partager avec lui. Bien que,... peut-être quand même pas.

P. 368, l. 6. — Si — — penses] Mais s'il en est ainsi, Rita

l. 11. — pourtant] *Manque.*

l. 12 *et* 15. — *Les indications scéniques manquent.*

l. 24-P. 370, l. 22. — *Manque.*

P. 371, l. 23-P. 371, l. 4. — ALLMERS, avec une émotion calme. — J'ai rêvé de lui cette nuit. Il me semblait le voir en bas dans le jardin. [*Au-dessus de cette phrase est écrit :* monter du quai. Il sautait, comme d'autres garçons. N'avait pas de béquille.] J'étais enchanté. Ravi. Nous ne l'avions donc pas perdu. Nous l'avions. L'affreuse réalité n'était donc qu'un rêve. Oh! comme je bénissais et remerciais... [*Ajouté plus tard :* (il s'arrête.)

MME ALLMERS. — Qui?

ALLMERS. — Qui?]

P. 371, l. 7. — *L'indication scénique est ajoutée.*

l. 8. — tu comprends...] *D'abord écrit :* Rita

l. 12-13. — Je dormais...] Car c'était dans le sommeil, tu entends...

l. 14 *et* 23. — *Les indications scéniques manquent.*

l. 15. — Alfred] vois-tu

l. 17-18. — traverser] continuer à traverser

l. 27. — Oui, oui,... après?

P. 372, l. 2. — Oui ; après?

l. 4-6. — Ferais-tu le saut de bon gré? Quitterais-tu de bon gré tout ce qui est ici? Les regrets et le deuil? Le ferais-tu?

Mme Allmers, hésitant un peu.

l. 10. — Sur l'heure.] *Manque.*

l. 11. — hésitante] à voix basse

l. 19. — Réponds !] *Manque.*

l. 26. — Mme Allmers, criant presque.

P. 373, l. 2. — Mais... Quoi?

l. 4-5. — Je ne le pourrais pas. Je ne pourrais pas [*corrigé en :* jamais.

Allmers. — Non plus si j'y allais tout de suite?

Mme Allmers. — Non, non ! Pas pour toute la splendeur du ciel !

l. 9. — Alfred] *Manque.*

l. 12-24. — Car c'est ici que nous sommes chez nous,... jusqu'à nouvel ordre.

Mme Allmers. — Oui, c'est ici qu'est le bonheur. [*corrigé plus tard en la réplique définitive.)*

Allmers. — Le bonheur?

Mme Allmers. — Oui, il nous faut retrouver le bonheur. Sans bonheur je ne peux pas vivre.

Allmers. — Où le trouverions-nous maintenant?

Mme Allmers branle la tête. — Non, non, non,... tu as raison. Nous ne le trouverons jamais, nous qui sommes ici à pleurer le petit Eyolf. (elle jette sur lui un regard interrogateur.) Mais...?

Allmers. — Mais...?

Mme Allmers, vite, comme effrayée.

P. 373, l. 4. — Oublier le chagrin, je veux dire.

l. 10-11. — Car cette situation, je ne la supporterai pas, à la longue !

Allmers. — Mais le souvenir, Rita? Nous n'y échapperons pas. Et le souvenir, ça ronge.

Mme Allmers. — Le souvenir du petit Eyolf s'adoucira avec le temps. Oh ! ne le crois-tu pas, Alfred?

Allmers. — C'est possible... un jour, peut-être. Mais le vide qu'il laisse... restera sûrement toujours sensible.

Mme Allmers, le regard perdu. — Non, il y a cela [*D'abord écrit :* le vide.] Le vide, le vide. Chaque jour, à toute heure,... au moindre détail, on s'en apercevra. [*Le commencement de la réplique suivante, jusqu'au mot* manteau, *a d'abord fait partie de celle-ci.*]

Allmers. — Rien que la chaise vide à table. Rien que l'absence de son manteau dans l'antichambre...

Mme Allmers. — Et dans le vide ne pousse pas le bonheur. Ni toi ni moi ne sommes capables de supporter cela, Alfred. [*D'abord écrit :* Almer.] Il faut que nous trouvions de quoi nous procurer l'oubli.

l. 21. — Nous — — vie] Trouver quelque chose

l. 24. — ...Non,...] Tu le sais bien. J'en serais excédé. Non,

l. 26. — *L'indication scénique manque.*

l. 27. — si souvent] *Manque.*

P. 375, l. 1-P. 384, l. 15. — Allmers. — [*D'abord écrit :* Tu te tr] Non, Rita. Tu te trompes en cela.

Mme Allmers. — Non, je ne me trompe pas ! Mais je ne veux pas accepter de te partager. Je veux t'avoir entièrement tel que tu étais autrefois. Il faut me rendre ton amour tel quel... je le veux, tu m'entends.

Allmers. — Cet amour était une ivresse, et il est mort [*corrigé en :* éteint] en moi.

MME ALLMERS. — Et tu peux dire cela... !

ALLMERS. — Il est mort. Mais dans ce que je sens pour toi il a resurgi...

MME ALLMERS. — Oh ! je ne me soucie pas de résurrection...

ALLMERS. — Rita... !

MME ALLMERS. — Je suis une créature au sang chaud, moi. Je n'ai pas du sang de poisson dans les veines... Et puis, être enfermée à vie ! Enfermée dans le deuil et le chagrin.

ALLMERS la regarde, pensif. — Oui, peut-on vraiment appeler cela deuil et chagrin... ce que nous éprouvons?

MME ALLMERS. — Quel autre nom...?

ALLMERS. — Désespoir.

MME ALLMERS. — Désespoir !

ALLMERS. — Oui. Je crois [*D'abord écrit :* il me semble] que c'est le vrai mot.

MME ALLMERS, avec un regard interrogateur angoissé. — Pourquoi irions-nous...?

ALLMERS. — N'en perçois-tu pas la raison?

MME ALLMERS. — Non. Si. Non. [*Biffé :* Dis-la d'abord.] Dis-le.

ALLMERS. — Dis-le la première.

MME ALLMERS. — Non, il faut que tu...

ALLMERS. — Le petit Eyolf était en réalité le plus grand obstacle...

MME ALLMERS. — Oh ! Alfred,... comment peux-tu... !

ALLMERS. — Tu n'as jamais été pour lui une vraie mère. Et moi jamais entièrement un père.

MME ALLMERS. — Qu'étions-nous donc?

ALLMERS. — Cela sonne si vilain, si je le dis.

MME ALLMERS. — Je ne te comprends pas, Alfred.

ALLMERS. — Mais ce n'est pas vilain. Il ne me semble pas qu'on puisse le dire.

MME ALLMERS. — Non, non,... mais qu'est-ce donc...?

ALLMERS. — Tu étais riche et j'étais pauvre, Rita.

Mme Allmers fait un pas vers lui. — Je ne crois pas à cela !

Allmers. — C'est tout de même ainsi que c'est venu.

Mme Allmers. — Vilainement, alors !

Allmers. — J'avais une sœur à entretenir. Rappelle-toi.

Mme Allmers. — C'était donc pour elle... !

Allmers. — Nous étions seuls au monde. Elle et moi. J'ai travaillé pour elle aussi longtemps que j'ai pu le faire. J'étais sur le point de succomber à la tâche.

Mme Allmers. — Et tu peux révéler cela après coup !

Allmers. — J'ai cru devoir t'épargner cet aveu des reproches pénibles que je me faisais. Maintenant je pense que tu sais pourquoi tu n'as jamais pu vraiment aimer Eyolf.

Mme Allmers. — Oh ! mais je l'ai aimé aussi.

Allmers. — Tu le considérais toujours comme s'il avait caché une inexplicable énigme.

Mme Allmers. — Là, tu as mal interprété. Je tremblais toujours de le voir t'enlever à moi. (avec un violent éclat.) Et maintenant tu dis toi-même que je ne t'ai jamais possédé !

Allmers. — Si fait. Je t'ai trouvée et t'ai intimement conquise lorsque Eyolf est né.

Mme Allmers, avec ironie. — Oui, certes. Car il était de la famille, lui. L'enfant... et la sœur ! Ça va... Oh ! comme je la déteste... la déteste !

(Andrea et Borgheim arrivent par le sentier de la grève.)

Allmers. — Oui, nous sommes encore là, nous, Andrea.

Andrea. — Et nous avons causé à fond. Nous ne voulons pas vous déranger.

Mme Allmers. — Non, allons tous les quatre. Il nous faut de la société autour de nous. Alfred et moi ne nous en tirerons pas tout seuls.

Allmers. — Oui, allez, allez, vous autres. Mais il faut que je te parle, Andrea.

Mme Allmers. — Vraiment ! Eh bien ! oui, venez, monsieur Borgheim.

(Mme Allmers et Borgheim montent le versant boisé à droite.)

Andrea. — Tu me veux quelque chose, Alfred?

Allmers. — Oui, je veux te poser une question.

Andrea. — Bien?

Allmers. — Dis-moi, y a-t-il quelque chose entre toi et Borgheim?

Andrea. — Oh ! je ne sais que répondre.

Allmers. — Comment? Est-ce que tu n'en sais rien?

Andrea. — Je n'ai pas le droit de répondre.

Allmers. — Il faut que nous deux restions ensemble.

Andrea. — Nous sommes ensemble.

Allmers. — Pas ici. Il me semble que je n'ai plus rien à faire ici.

Andrea. — Alfred !

Allmers. — Rita et moi ne pouvons être unis dans le même amour.

Andrea. — Oh ! ne dis pas cela !

Allmers. — Si, si, je le vois maintenant. Et c'est pourquoi j'ai recours à toi.

Andrea. — Oh ! pour cela je ne peux pas t'aider.

Allmers. — Si, tu peux. Toi seule. C'est d'une sœur que j'ai besoin...

Andrea, dans un murmure. — D'une sœur !

Allmers. — L'amour d'une sœur. Quelque chose de pur ! De sacré. Je sens que je deviens méchant ici.

Andrea. — Alfred ! Alfred !

Allmers. — Depuis le temps où tu étais toute petite, nous avons été unis. Dans ce temps-là tu avais besoin de moi. Et j'ai fait pour toi ce que je pouvais.

Andrea. — Tout ce que je suis, je te le dois.

Allmers. — Pas surtout à moi. Mais à notre belle vie commune sacrée.

Andrea. — Pas un trait de ma nature qui n'ait reçu son empreinte de toi.

ALLMERS. — Non, non. Cela est venu par le doux, insondable mystère...

ANDREA. — Quel mystère, Alfred?

ALLMERS. — Le mystère de l'amour fraternel. L'énigmatique attraction de la sœur pour le frère et du frère pour la sœur.

ANDREA. — Tu as senti cela ainsi?

ALLMERS. — Toujours. Et toi aussi. Toi aussi, Andrea. Je le sais très sûrement.

ANDREA. — Et maintenant? Que veux-tu maintenant?

ALLMERS. — Je veux que nous recourions l'un à l'autre de nouveau.

ANDREA, avec un frémissement. — Nous deux !

ALLMERS. — Autrefois tu avais besoin de moi. Maintenant j'ai besoin de toi. Que personne ne s'interpose entre nous. Promets-moi de continuer à être une sœur pour moi.

ANDREA. — Je ne peux pas, Alfred.

ALLMERS. — Tu ne peux pas?

ANDREA. — Non, plus maintenant. Pas avec toi, tel que tu es aujourd'hui. Je ne peux plus être comme une sœur pour toi.

ALLMERS. — Et pourquoi ne peux-tu pas?

ANDREA. — Parce que je ne suis pas ta sœur.

ALLMERS. — Qu'est-ce que cela signifie?

ANDREA. — Que je n'ai pas le droit de porter le nom d'Allmers.

ALLMERS. — Andrea !

ANDREA. — Il y a longtemps que je le sais. Maintenant tu le sais aussi. Et maintenant nous devons nous séparer.

ALLMER. — Pas le droit de porter... ! Dis-moi... ! Explique-moi... !

ANDREA. — Pas un mot de plus ! C'est ainsi.

ALLMERS, douloureusement. — Oh ! quelle indicible misère est la mienne.

ANDREA. — Tu pourrais avoir l'opulence,... l'opulence, Alfred.

ALLMERS. — Moi ! Moi, l'opulence !

ANDREA. — Oui, toi. Car tu as Rita et tu as l'or du deuil et du chagrin.

(elle monte le sentier à droite.)

ALLMERS, se parlant à lui-même. — Donc, pas de sœur... Et le petit Eyolf est emporté par les courants du fjord.

ACTE III

(Une hauteur dans le jardin d'Allmers. Précipice avec balustrade au fond. Large vue sur le fjord. Drapeau en berne près de la balustrade. Table, bancs et sièges de jardin sur la hauteur. Un pavillon à droite. Soirée d'été avancé.

(Mlle Asta Allmers est assise sur un banc à gauche et paraît attendre quelqu'un. Elle a les mains sur les genoux. Peu après l'ingénieur Borgheim arrive, montant la pente, au fond.)

BORGHEIM. — Ah ! je vous trouve, enfin !

ASTA. — Je suis restée ici et j'ai attendu...

BORGHEIM. — Mais pas moi?

ASTA. — Si, je vous attendais.

BORGHEIM, plus près. — Alors, je peux venir?

ASTA. — Oui, volontiers.

BORGHEIM. — Et vous parler..., une fois de plus?

ASTA. — Oui. Ou bien d'abord,... c'est moi qui vais vous parler.

BORGHEIM, debout devant elle. — Eh bien?

ASTA. — Vous partez donc ce soir?

BORGHEIM. — Je pars cette nuit. Je prends le vapeur. Il le faut.

ASTA. — Oui, oui, vous êtes obligé. Mais comprenez-moi bien, Borgheim.

BORGHEIM. — Je le voudrais bien.

ASTA. — Oh ! si l'on pouvait se partager ! Etre en deux endroits à la fois.

BORGHEIM avec une exclamation étouffée. — Si vous le pouviez,... que feriez-vous?

ASTA. — Je partirais avec vous...

BORGHEIM. — Vous partiriez... !

ASTA. — Avec vous. Par le vapeur de cette nuit.

BORGHEIM. — Vous le feriez ! Alors, tout de même... !

ASTA. — Mais je ne peux pas me partager. Je ne peux pas lâcher mon frère.

BORGHEIM. — Non, vous me l'avez déjà dit deux fois, Asta.

ASTA. — Surtout maintenant qu'il n'a plus le petit Eyolf. Oui, vous devez songer à ce qu'il a été pour moi toute ma vie...

BORGHEIM. — Oui, je comprends bien, Asta. Vous estimez de votre devoir...

ASTA. — Oh ! non, ce n'est pas cela. Ce n'est pas parce que c'est un devoir...

BORGHEIM. — Mais...?

ASTA. — Parce que je l'aime comme,... oui, comme je crois que seule une sœur peut aimer son frère.

BORGHEIM. — Et vous pensez que c'est le sentiment le plus profond.

ASTA. — Oui, je le crois presque. Parce que c'est le plus pur, le plus sacré.

BORGHEIM. — Que dites-vous de l'amour d'une mère pour son enfant?

ASTA. — Je ne l'ai guère connu.

BORGHEIM. — Et d'un père?

ASTA. — De celui-là je ne sais rien. Et vous?

BORGHEIM. — Oui, celui d'un père et d'une mère. Et je crois que c'est ce qui m'a donné un caractère gai et enjoué. Mais alors...?

ASTA. — Alors...?

BORGHEIM. — Alors je vais construire mes routes tout seul.

ASTA. — Oh ! si je pouvais être avec vous. Vous aider...

BORGHEIM. — Le feriez-vous, si vous pouviez?

ASTA. — Oui, je le ferais.

BORGHEIM. — Mais vous ne pouvez pas.

ASTA. — Vous contenteriez-vous de m'avoir à demi [*Biffé*, Borgheim]?

BORGHEIM. — Non, il faut que je vous aie entièrement.

ASTA. — Alors je ne peux pas.

(Alfred Allmers arrive d'en bas sur la hauteur.)

ALLMERS s'arrête et les regarde. — Aha ! vous êtes ensemble ici, vous deux !

BORGHEIM. — Tu sais bien que je pars cette nuit.

ALLMERS. — Oui, eh bien? Vas-tu partir seul?

BORGHEIM. — Oui. Et je resterai seul... désormais.

ALLMERS. — Seul. C'est terrible ça, d'être seul.

ASTA. — Oh ! mais, Alfred, tu n'es pas seul, toi !

ALLMERS. — Je ne le suis pas ! Moi qui n'ai plus d'enfant,... et pas de sœur non plus.

ASTA, inquiète. — Alfred, Alfred, il ne faut pas... !

BORGHEIM. — Comment peux-tu dire cela? Tu l'entends,... ta sœur ne part pas avec moi.

ALLMERS. — Peu importe. — Oh ! Asta, je ne t'ai plus. Pas comme je t'avais autrefois.

BORGHEIM les regarde, étonné. — Mais je ne comprends pas...

ASTA. — Si, tu m'as, Alfred. Crois-moi,... je resterai toujours pour toi la même que j'étais.

ALLMERS. — Mais pas moi !

ASTA, recule. — Ah... !

ALLMERS. — Ne te lie jamais, Borgheim ! Un moment peut venir où tu le regretterais. Mais alors il est trop tard.

BORGHEIM. — Jamais de la vie je ne pourrais rien regretter en ce cas.

ALLMERS. — Oh ! c'est incroyable à quel point on peut changer.

ASTA. — Deux peuvent changer ensemble. Et rester tout aussi proches.

ALLMERS. — Ne compte pas là-dessus, Asta. Ce serait le bonheur pour toute la vie, ça.

(Mme Rita Allmers monte la colline.)

RITA. — Oh ! tu es aussi là-haut, Alfred? (elle veut s'en aller.)

ALLMERS. — Non, reste, Rita. Que voulais-tu?

RITA. — Rien que marcher, marcher. Je ne peux tenir en place.

ALLMERS. — Moi non plus.

RITA. — Et dire que nous ne pouvons marcher ensemble.

ASTA. — Oh ! mais, ne le pouvez-vous pas? Essayez.

RITA. — C'est devenu tout à fait impossible, il me semble. Il nous faut suivre chacun notre chemin désormais...

ALLMERS. — Je ne supporte pas la solitude...

RITA. — Je le vois. Je le sais. Je le sens. Asta, il ne faut pas que tu le quittes jamais.

ASTA. — Moi !

BORGHEIM. — Jamais !

RITA. — Non, il lui faut quelqu'un sur qui se reposer.

ASTA. — Oh ! mais toi, Rita !

RITA. — Plus maintenant. Un obstacle s'interpose.

ALLMERS. — Il doit disparaître... si nous devons vivre.

RITA. — Il ne disparaîtra jamais. L'ombre te convient. Et il me faut la lumière du soleil. Reste avec nous, Asta.

ALLMERS. — Tu le veux !

RITA. — Oui, c'est pour toi. Reste auprès de lui. Et si je gêne, je céderai la place.

ALLMERS. — Jamais tu ne céderas la place.

RITA. — Je l'ai cédée une fois déjà. J'ai cédé devant mon propre enfant. Ce doit être bien ainsi.

ALLMERS. — Oh ! mais... Rita !

RITA. — Tu seras notre enfant, Asta. Nous te prenons à la place d'Eyolf. Car il nous faut un enfant qui soit un lien entre nous.

ASTA le regarde. — Qu'en dis-tu, Alfred?

ALLMERS, indécis. — Moi...?

RITA. — Il le faut ! Il le faut ! Ce dont tu as besoin, c'est la chaleur paisible, sans passion. Un enfant ou une sœur.

ALLMERS, avec un coup d'œil sur Asta. — Ah ! une sœur...

ASTA. — Veux-tu que je reste ici, Alfred?

ALLMERS. — Non, tu vas partir.

RITA. — On ne te laissera pas faire !

ASTA. — Je le veux, et il le faut. Dès ce soir.

RITA. — Où t'en iras-tu?

ASTA. — D'abord seulement en ville. Mais ensuite...

BORGHEIM. — Ensuite...?

ASTA. — Loin, loin d'ici. (elle regarde Borgheim et lui tend la main.) Je pars avec vous.

BORGHEIM, débordant de joie. — Vous le voulez tout de même !

ASTA. — Demain vous saurez tout. Et alors vous choisirez.

BORGHEIM. — Oh ! je ne me soucie de rien d'autre que de vous avoir, Asta.

RITA. — Ah ! c'est comme ça !

ASTA. — Adieu, Rita. (Elle lui jette les bras autour du cou) Et merci pour tout. (elle tend la main.) Adieu, Alfred.

ALLMERS ouvre les bras. — Asta...

ASTA recule avec confusion. — Adieu... Adieu ! (à Borgheim.) Venez, venez. Il faut nous dépêcher maintenant.

(Borgheim serre silencieusement les mains d'Allmers et de Rita, et suit Asta à la descente de la colline.)

ALLMERS, à la balustrade, regardant le fjord. — Voilà le vapeur qui vient. Ils seront bientôt partis.

RITA. — Et nous serons seuls, nous deux.

ALLMERS. — Il faut que ce soit ainsi.

RITA. — Le pourrons-nous?

ALLMERS. — Il le faut.

RITA. — Oui, pour Asta.

ALLMERS la regarde. — Pour Asta... Que veux-tu dire?

RITA. — Elle ne pouvait rester ici. Elle voulait être tout pour toi, elle aussi. Comme moi.

ALLMERS. — Ce n'est pas pour elle-même qu'elle avait besoin de partir. Mais...

RITA. — Mais...? [*D'abord écrit :* Mais pour moi]

ALLMERS. — Pour moi.

RITA. — Alfred ! Tu aurais des pensées... des convoitises... criminelles ! Jamais de la vie !

ALLMERS, branle la tête. — Oh ! non, pas criminelles. Mais il y a un secret dans la famille...

RITA. — Dans ta famille?

ALLMERS. — Oui. Asta et moi sommes libres de tout lien.

RITA. — Et tu ne m'en as rien dit !

ALLMERS. — Je ne l'ai su qu'aujourd'hui.

RITA. — Par elle?

ALLMERS. — Oui.

RITA. — Et alors, elle part.

ALLMERS. — Oui, elle part.

RITA. — Et tu ne l'as pas priée de rester?

ALLMERS. — Mieux valait pour nous tous qu'Asta partît.

RITA. — Que tu l'aies pu, Alfred. Moi, je n'aurais jamais pu. Oh ! mais c'est comme je dis,... le sang de poisson... Non, non, je ne pense pas. C'est ce qu'il y a de grand, de pur en toi, qui a remporté la victoire !

ALLMERS. — Oh ! il y a encore loin jusqu'à la victoire.

RITA. — Eh bien ! aidons-nous mutuellement.

ALLMERS. — A retrouver le bonheur?

RITA. — Pas le bonheur que nous avons perdu. Nous ne retrouverons jamais celui-là. Mais...

ALLMERS. — Mais...?

RITA. — Oh ! je ne sais pas, Alfred. Mais on doit trouver quelque chose à mettre à la place.

ALLMERS. — Quelque chose qui compense la perte du bonheur, tu veux dire.

RITA. — Pas quelque chose qui équivaille au bonheur. Mais quelque chose qui rendrait la vie possible.

ALLMERS. — Et la vie, tu tiens donc absolument à la vivre? A tout prix?

RITA. — Oui, Alfred,... je le veux. Malgré tout ! Malgré tout.

ALLMERS, après un court silence. — Dis donc, Rita,... j'ai écrit quelques strophes cet après-midi.

RITA. — Tu as pu le faire?

ALLMERS. — Oui, aujourd'hui je l'ai pu. Veux-tu les entendre?

RITA. — Oui, volontiers. Est-ce sur moi?

ALLMERS. — Sur toi aussi. (il s'assied sur le banc.) Viens t'asseoir, tu vas entendre ça.

(Elle s'assied sur une chaise en face de lui. Il sort un papier de sa poche et lit)

Ils vivaient tous les deux dans leur douce maison,
en automne et aux jours d'hiver.
Puis, la maison brûla. Tout n'est plus que décombres.
Les deux doivent fouiller la cendre.
Car en elle est caché un précieux joyau,...
un joyau qui ne peut brûler.
Et s'ils le cherchent avec soin, il se peut bien
qu'ils le retrouvent, l'un ou l'autre.
Mais s'ils trouvent enfin, les deux incendiés.
le beau joyau incombustible,...
jamais elle n'aura sa quiétude éteinte,
ni lui son bonheur consumé.

(il interroge Rita du regard.) As-tu compris, Rita?

RITA se lève. — Oui. Et j'ai compris aussi que tu n'as pas écrit ces strophes sur moi.

ALLMERS. — Sur qui d'autre...?

RITA. — C'est sur toi et Asta que tu les as écrites.

ALLMERS. — Sur le petit Eyolf avant tout...

RITA. — Oh ! pas du tout sur le petit Eyolf qui gît dans le fond, là-bas.

ALLMERS. — Rita, Rita, comment peux-tu...

RITA. — Tu as écrit sur l'autre. Sur celle que tu appelais petit Eyolf lorsqu'elle était enfant.

ALLMERS. — Sur le grand et sur le petit. Et sur toi aussi, Rita. Il me fallait donner expression à un sentiment que je ne pouvais garder muet.

RITA. — Cela pourrait-il te servir si tu étais débarrassé de moi?

ALLMERS. — Non.

RITA. — Et vivre ensemble comme mari et femme, nous ne le pouvons pas non plus.

ALLMERS. — Non.

RITA. — Car le petit Eyolf pourrait peut-être le voir. Qui sait? Et il ne faut pas qu'il nous voie vivre heureux sans lui.

ALLMERS. — Nous ne le pourrions pas non plus, Rita. Même si nous le voulions.

RITA. — Non, nous ne pourrions pas. (elle s'arrête.) Mais si nous pouvions le ramener à la vie, Alfred !

ALLMERS. — Comment l'entends-tu?

RITA. — Si nous pouvions le rendre vivant au dedans de nous, je veux dire.

ALLMERS. — Oh ! il est vivant au dedans de nous. Dans le deuil et le chagrin, et... et dans le remords, aussi.

RITA. — Oh ! deuil, chagrin et remords, ce n'est pas la vie. Ce n'est pas ce qui convient au caractère enfantin d'Eyolf. Il nous faut trouver de quoi le remplir d'une joie paisible.

ALLMERS branle la tête et sourit tristement. — Comme s'il pouvait voir à quoi nous nous occupons ici.

RITA. — Peut-être peut-il le voir tout de même... à sa façon. Il nous faut vivre et agir comme s'il était derrière nous. Et nous regardait. Comme s'il voyait et comprenait tout. Tout ce que nous faisons et tout ce que nous pensons.

ALLMERS se tord les mains. — Oh ! s'il avait vécu avec nous. Vécu sa propre vie. Maintenant c'est comme s'il n'avait jamais

existé. Que ferait-il ici dans le monde, du moment qu'il n'a pas...

RITA. — Il n'a tout de même pas vécu en vain, tu sais.

ALLMERS. — Oh ! façons de parler, ma chère. (il indique la grève du doigt par-dessus la balustrade.) Non, écoute-les, en bas. Tous ces gamins qui crient et braillent. Tout ceux qui l'ont laissé sombrer. Et ne sont pas allés à son secours.

RITA. — Tous, ils succombent aussi, Alfred. Ils succomberont dans ces malheureux foyers.

ALLMERS. — Oui, en cela tu as peut-être raison.

RITA. — Et nous sommes ici sur nos hauteurs et regardons cela. Et nous ne venons pas à leur aide.

ALLMERS. — Nous...?

RITA. — Nous pourrions venir à leur aide, si nous voulions. Mais nous ne le faisons pas.

ALLMERS, regarde devant lui. — Ce serait la vengeance du petit Eyolf. La vie en échange de la mort.

RITA. — Et il n'aurait donc pas vécu en vain.

ALLMERS. — Et ne serait pas mort en vain non plus.

RITA. — Si tu veux,... nous ferons cela, Alfred. Nous nous aiderons mutuellement en amis fidèles.

ALLMERS. — Le petit Eyolf continuera de vivre par notre intermédiaire. (Il va au mât et hisse le drapeau tout en haut.)

RITA. — Plus de signe de mort. Cela soulage, Alfred. Oh ! comme cela soulage.

ALLMERS. — Je te remercie de m'avoir engagé à cela.

RITA. — Remercie le petit Eyolf.

ALLMERS. — Oui, lui d'abord... En action.

RITA. — Pourvu qu'on n'exige pas le bonheur... à tout prix,... il me semble que la vie peut être vécue.

ALLMERS. — Le souvenir d'Eyolf nous enseignera à vivre la vie.

RITA. — Oui, oui, Alfred. Et lui-même y vivra.

RITA. — Oui, il vit avec nous. Jamais plus nous ne le chercherons dans le fond des sombres courants boueux.

ALLMERS. — Ce n'est pas là qu'il est. Il est invisible près de nous, ici, sur terre. Il prend part à la vie quotidienne. Il nous aide à protéger des destinées humaines précaires et branlantes.

RITA. — Et si parfois une paisible sérénité de dimanche vient envahir notre esprit...?

ALLMERS. — Après, Rita?

RITA. — Ne crois-tu pas que ce pourrait être la visite de quelque absent?

ALLMERS. — Qui sait? Nous chercherons les absents. Peut-être les apercevrons-nous.

RITA. — Le petit Eyolf. Et le grand. Où regarderons-nous, Alfred?

ALLMERS. — En haut.

RITA, approuvant de la tête. — Oui, oui, en haut !

ALLMERS. — En haut,... vers les étoiles. Et vers le grand silence.

RITA lui tend la main. — Merci !

III

Nouvelles ébauches de passages refaits tantôt au cours de l'écriture du manuscrit précédent, tantôt plus tard. Les noms des personnages sont généralement indiqués par l'initiale ou quelques lettres.

I

De p. 293, l. 19 à p. 295, l. 28.

P. 293, l. 19-23. — EDITH, dans la porte. — Bonjour, très chère Rita. R. tourne la tête .— Non ; tu arrives de si bonne heure de la ville?

P. 294, l. 3-4. — et — — Eyolf *et* Et toi aussi.] *Manquent.*

l. 9. — Par — — dire.] *Manque.*

l. 10, 14. — *Les indications scéniques manquent.*

l. 15. — La valise d'Alfred, tu vois bien.

P. 295, l. 2. — Très court et froid] *Manque.*

l. 4. — Asta] Edith.

l. 8-14. — Oh ! oui, mais ce fut sans doute une joie d'autant plus grande...

R. — Oui, quand il a été là. Oui, tu peux le croire.

E. — Et il va bien. [*Ajouté plus tard :* Pas déprimé?]

l. 18. — non plus] *Manque.*

l. 24-25. — Mais l'air des montagnes a donc été trop vif pour lui.

2

De p. 298, *l.* 4 *à* les yeux si vifs, *p.* 299, *l.* 9.

P. 298, l. 4, 8. — *Les indications scéniques manquent.*

l. 16. — ...Tiens, regarde...] *Manque.*

l. 17-26. — (A. Allmers [*Ajouté :* en costume d'été] avec Eyolf à la main entre par la porte à g. C'est un homme svelte [*D'abord écrit :* élégant] de tournure élégante, de 36 à 37 [*D'abord écrit :* 37 à 38] ans. [*Ajouté :* aux yeux doux], cheveux bruns abondants [*corrigé en :* peu fournis] et barbe brune [*D'abord écrit :* mais sans barbe]. Son visage a une expression pensive et grave. [*Biffé :* Ses yeux sont pétillants.] — Eyolf marche avec une béquille sous le bras gauche. Il est petit de taille, a l'air maladif avec de [*Biffé :* grands] beaux yeux intelligents.)

Eyolf porte un costume comme une sorte d'uniforme à brandebourgs et boutons dorés.

l. 29. — Tu es ici !] *Manque*

3

De p. 301, *l.* 9 *à p.* 305, *l.* 22.

P. 301, l. 10. — que je serai — — fort] que je serai bientôt

[*corrigé en :* qu'un jour je serai assez fort [*Ajouté, puis biffé, puis rétabli :* de ma jambe]

l. 27. — A., à voix basse [*Biffé :* à R.]

P. 302, l. 2-3. — Oh ! mais il m'a priée si instamment.

l. 8-9. — Oui, c'est quelque chose pour toi.

l. 11. — la — — viendra] plus tard

l. 19-20. — Tu apprendras tout ce que tu voudras. [*Biffé :* et pourras.]

l. 24. — Dis-le-moi.] *Manque.*

P. 303, l. 5. — ; nous le verrons] *Manque.*

l. 14. — Quoi !] *Manque.*

l. 24-25. — R. — Peut-être la verrons-nous aussi.

P. 304, l. 8. — *L'indication scénique manque.*

l. 20. — désormais] *Manque.*

l. 23. — papa] *Manque.*

P. 305, l. 2-3. — de... — — habits] *Manque.*

l. 8-10. — *Réplique écrite avant la réplique l.* 23-25, *mais déplacée ensuite.*

l. 16 *et* 20. — *Les indications scéniques manquent.*

l. 22. — de la plage] ici.

4

De p. 312, *l.* 25 *à p.* 320, *l.* 8.

P. 312, l. 25, *et* P. 313, l. 5, 13, 21. — *Les indications scéniques manquent.*

l. 6. — Tu as trouvé le temps de le faire !

l. 8-9. — Oui, je l'ai fait en partie ici et en partie chez moi.

l. 14-18. — Oh ! oui, ceci et cela. Ce qui est là, dans le portefeuille, c'est des lettres à mère.

l. 22-24. — Non, tu les parcourras, toi aussi, Alfred. Un jour, plus tard... Mais aujourd'hui je n'ai pas la clef.

P. 314, l. 1. — *L'indication scénique manque.*

l. 2. — par — — chaude] à un moment

P. 315, l. 8. — Ne le nie pas !] *Manque.*

l. 11. — Mais...] *Manque.*

l. 19. — lui — — main] *Manque.*

l. 23. — Il faut que tu nous racontes un peu ça.

l. 26. — Le — — pourrai] *Manque.*

l. 27-30. — *Manque. Mais un* R. *indique qu'il faut ici une réplique de Rita.*

P. 316, l. 1. — ALLM. [*Ajouté plus tard :* regarde R.]

l. 3. — ...et ma destinée...] *Manque.*

l. 8, 11. — *Les indications scéniques manquent.*

l. 13. — sans l'écouter] continuant

l. 24. — *Après cette ligne est écrit :* R. — A quoi?

ALLM. — A ce que je vais raconter.

P. 317, l. 13-24. — Personne. Mais j'avais le sentiment d'avoir vraiment gâché mes meilleures facultés.

R. — Quand tu écrivais... !

ALLM, fait signe que oui. — Je n'ai pas des facultés pour cela seul. Je dois bien pouvoir faire encore ceci ou cela.

R. — Est-ce pour cela que ton travail marchait si péniblement?

ALLM. — Oui.

P. 318, l. 1-21. — ALLM. — J'étais là, écrivant jour après jour. Souvent aussi la moitié de la nuit. J'écrivais le grand livre sur la responsabilité humaine.

AST. — Oui, ce sera l'œuvre de ta vie.

R. — Oui, tu l'as dit bien souvent.

ALLM. — Je le croyais. Mais de plus en plus [*D'abord écrit :* toujours] me venait l'idée de plus hauts devoirs qui s'imposaient à moi.

En bas de page est noté : Et tu m'as mis en mesure de m'y atteler. Oh ! des bêtises... Toi, avec ton or et tes forêts vertes. — Si tu recommences avec ces sornettes, je te bats.

P. 319, l. 3. — déçue] comme déçue

l. 23 *et* 27. — *Les indications scéniques manquent.*

P. 320, l. 2-21. — Je développerai toutes les riches possibilités [*Ajouté :* qui sont] en lui. (il s'échauffe de plus en plus et se lève) Tout ce qu'il possède de nobles [*Ajouté :* germes et] facultés sera amené à produire fleurs et fruits. (il arpente la salle.) Eyolf reprendra l'œuvre de ma vie [*Ajouté :* s'il veut]. [*Biffé :* C'est pourquoi je l'abandonne.] Ou bien il choisira quelque travail qui sera bien à lui. Cela de préférence, peut-être. C'est pourquoi j'abandonne le mien.

l. 26-29. — Là, je ne peux pas me partager. C'est Eyolf qui sera l'homme accompli de notre famille. Et je consacrerai l'œuvre de ma vie à faire de lui cet homme accompli. (Il se dirige vers la table à gauche.)

P. 321, l. 4. — Oui —]*Manque.*

l. 6. — jamais] *Ajouté.*

l. 10. — solitude infinie] grande solitude

l. 10-11. — J'ai — — aimes.] *En note au bas de la page.*

l. 12-13. — J'étais — — pu.] Là-haut, j'ai lutté [*Ajouté :* contre moi-même] et j'ai remporté la victoire sur moi-même.

l. 14. — *L'indication scénique est ajoutée au bas de la page.*

l. 18-19. — Je — — t'assure] *Manque. En bas de la page est écrit :* peux pas me partager entre deux tâches

l. 25-27. — Avec toi, je le peux... Et avec Asta

P. 322, l. 5-7. — Allm. — Toi et Asta êtes pour moi comme un tout. L'une complète l'autre. Et penses-y, R... avec notre pauvre petit Eyolf tous les jours sous les yeux. Me voir [*Ajouté :* et me sentir] ennobli par lui...

5

De la p. 325, l. 20 à p. 328, l. 5.

P. 325, l. 20-26. — Mademoiselle A., n'irons-nous pas faire un petit tour?

Ast. — Merci, pas maintenant.

B. — Oh ! rien qu'un petit tour... J'ai à vous parler de quelque chose.

l. 9 *et* 12. — *Les indications scéniques manquent.*

l. 15. — Merci, merci. (A. prend son chapeau et son ombrelle)

6

Note pour deux répliques (V. p. 341, *l.* 11-14*).*

R, les mains tendues. — Oh ! pourvu que ce ne soit pas lui...

B. crie vers le bas. — Qui est-ce, dites-vous?

7

Nouveau brouillon pour le second acte, en quatre cahiers numérotés 1, 3, 4, 5. *(Le cahier n°* 2 *manque.)*

P. 343, l. 2-10. — (Une petite clairière dans les bois d'All. près de la côte. De grands et vieux arbres y étendent leurs branches. Un ruisseau bouillonne à gauche, descendant la colline sur des pierres. Le fond ouvre une perspective sur le fjord. Deux tables avec des chaises sont placées à droite et à gauche. Lourde journée pluvieuse avec des nuages d'orage qui passent. Au loin sur le fjord, une averse tombe, qui masque en partie le paysage.

l. 11. — dans — — précédemment] *Ajouté.*

l. 12. — sur le banc] à gauche

l. 14. — le sentier] un sentier de forêt à droite

l. 15-16. — A. s'approche de lui sans bruit. — Tu es assis là [par cette pluie, *corrigé en :* par ce temps d'orage, *corrigé en*] dans cette humidité, Alfred?

l. 20-22. — Allmers — — chaise et] (Elle

P. 344, l. 6. — fixement] *Ajouté.*

l. 22. — *L'indication scénique manque.*

l. 25. — , toi] *Manque.*

P. 345, l. 1. — contre la table] *Ajouté.*

l. 6-7. — A., d'un air suppliant. — Oh ! ne dis pas cela !
l. 8-12. — *Comme dans le ms II.*
l. 14-P. 346, l. 4, 6. — *L'indication scénique manque.*
l. 18. — moi et Rita] *D'abord écrit :* Rita et moi
l. 27. — Allm., avec amertume et ironie.
P. 346, l. 11. — infinies] nombreuses
l. 11-12. — Des — — peut-être.] *Manque.*
l. 19-20. — à — — quai] sur le quai. [*Biffé :* Et un]
l. 27. — vers l'abîme] *Manque.*
P. 347, l. 3. — Rien — — dire] *Manque.*
l. 6-7. — Tout cela est] C'est
l. 12-13. — ces sujets] cela
l. 27. — *Manque.*
l. 30. — enveloppé — — papier] *Manque.*
P. 348, l. 4-5. — All. — Borgheim est ici encore aujourd'hui?
l. 8. — All. la regarde.
l. 13. — Asta] *Manque.*
l. 14. — *L'indication scénique est ajoutée.*
l. 16, 22. — *Les indications scéniques manquent.*
l. 23. — Oh ! non. Il ne faut pas me demander cela. [*corrigé en :* m'interroger]
P. 349, l. 12-14. — *Manque.*
P. 350, l. 2. — J'ai — — Crois-tu,] *Manque.*
l. 4. — Oh ! *et* si] *Manquent.*
l. 8. — nous avons] tu as
l. 12. — la main] l'épaule
l. 17-18. — *Manque.*
l. 19-20. — en somme *et* Nous deux, seuls] *Manquent.*

Ici s'arrête le cahier marqué 1. *Le cahier* 2 *manque. Et le commencement du cahier* 3 *correspond à la p.* 361, *l.* 15.

P. 361, l. 15. — avec — — intelligence] avec un signe à A.
l. 19. — venez] *Manque.*
l. 24-25. — R. s'approche un peu.

P. 362, l. 1 *et* 6. — *Les indications scéniques manquent.*
l. 4. — affreuse] *Manque.*
l. 6-10. — *Manque.*
l. 23. — ALL. lève les yeux.
P. 363, l. 25. — R. sanglotant.
P. 364, l. 1. — R. [*Ajouté :* frissonnant]
l. 2-3. — Je — — moi !] *Manque.*
l. 7. — pâlit] pâle
l. 9. — s'avance] *Manque.*
l. 19. — Nous en sommes] Tu en es
P. 365, l. 3. — *Manque.*
l. 7. — R., vivement.
l. 12. — *D'abord écrit :* R., lui rendant son regard
l. 17. — Jamais !] *Manque.*
l. 26 *et* P. 366, l. 1. — *Les indications scéniques manquent.*
P. 366, l. 12. — ,... elle] *Manque.*
l. 16. — *L'indication scénique est ajoutée.*
P. 367, l. 2-3. — Oui, mais [*Ajouté :* justement, tu sais...] je l'ai sacrifié à cause d'Eyolf.
l. 11. — mission — — monde.] action à faire.
l. 12. — *L'indication scénique manque.*
l. 14. — pu observer] observé
l. 28. — *Manque.* [*Ajouté :* de façon significative.]
l. 29. — tout] *Manque.*
P. 368, l. 1-4. — *Manque*, mais est écrit, sans indication scénique, en bas de la page.
l. 6. — Si — — penses] Si tout est comme tu le dis [*Écrit d'abord :* S'il en est ainsi
l. 23. — Et c'est navrant, désespérant,... tout cela.
l. 24. — *L'indication scénique a été ajoutée plus tard.*
P. 369, l. 4, 6, 17, 27 *et* P. 370, l. 7, 19. — *Les indications scéniques manquent.*
l. 10. — si bien] *Manque.*
l. 14. — *Ajouté plus tard.*

l. 23. — R. s'écrie

P. 370, l. 8. — Sentence] *Manque.*

l. 9. — lâche] *Manque.*

l. 11-12. — Nous — — traîner...] *Ajouté en bas de la page :* Nous ne savions qu'inventer pour son bien. Mais ne supportions-nous pas de voir ce qu'il lui fallait pour se traîner...

l. 13-14. — *Ajouté en bas de la page.*

l. 16. — Oui, c'est cela.] *Ajouté.*

l. 20-21. — Je — — deux] *Ajouté en haut de la page, sans les mots :* jusqu'à la folie. *D'abord écrit :* Ce serait le désespoir, si c'est vrai, tout cela.

l. 25. — pouvait sauter] sautait

l. 25. — garçons.] garçons. N'avait pas de béquille.

l. 26. — La suffocante] L'effrayante [*D'abord écrit :* Tout cela]

P. 371, l. 14. — *L'indication scénique manque.*

l. 23-25. — *Comme dans le manuscrit II*

l. 30. — de le comprendre] *Manque.*

P. 372, l. 4-6. — jusqu'à lui, *et* toute, *et* Le ferais-tu, Rita?] *Manquent*

l. 7. — R., hésitante

l. 10. — Sur l'heure.] *Manque.*

l. 11. — R., à voix basse.

P. 373, l. 4-5. — Je ne pourrais pas ... Non,non, je ne pourrais pas du tout.

ALL. — Pas si j'y allais tout de suite?

R. — Non, non ; pas pour toute la splendeur du ciel.

l. 12-13. — Non ; car c'est ici que nous sommes chez nous.

l. 17. — sombre] tristement

l. 20. — sans doute] *Manque*

l. 24. — *Manque.*

P. 374, l. 12 *et* 26. — *Les indications scéniques manquent*

P. 375, l. 1. — *L'indication scénique manque. En marge :* fixement.

l. 2. — toujours] *Manque.*

l. 9. — *L'indication scénique manque. En marge :* épouvantée

l. 17. — Il — — éteint...] Maintenant il est éteint... en l'un de nous.

P. 375, l. 18, *et* P. 376, l. 20 *et* 26. — *Les indicationss céniques manquent.*

P. 376, l. 1. — une vie somnolente] *Manque*

l. 22. — *L'indication scénique manque. En bas de page :* scrutant

l. 24. — *L'indication scénique est ajoutée en bas de page.*

l. 27. — C'était] *Écrit d'abord :* J'ai toujours

P. 377, l. 10. — C'est donc A. qui nous a unis.

l. 16. — [*Ajouté :* elle sourit] avec un coup d'œil malin

l. 26. — All [*Ajouté :* vivement, comme effrayé.].

l. 29. — ton — — Eyolf] *D'abord écrit :* le petit E.

P. 378, l. 1, 3, 24. — *Les indications scéniques manquent.*

l. 11. — ... à peu près] *Manque.*

l. 15-16. — pendant la promenade] *Ajouté*

P. 379, l. 2. — d'abord] *Manque.*

l. 10, 16, *et* P. 380, l. 6, 15, 18, 20, 22. — *Les indications scéniques manquent.*

l. 22. — ... jamais] *Manque.*

P. 380, l. 2-3. — Je veux quitter tout. Tout cela.

l. 5. — dans le monde] *Manque.*

l. 13-14. — près de toi] *Manque*

P. 381, l. 1, 11, 14, *et* P. 382, l. 5. — *Les indications scéniques manquent.*

l. 18. — *L'indication scénique est ajoutée en bas de page.*

l. 29-P. 382, l. 4. — Mais si ce lien n'existe pas entre nous?

P. 383, l. 2. — Je ne peux — — esprit.] *Manque*

l. 6, 9, 18, 20, 22, 24, *et* P. 384, l. 3, 5, 7. — *Les indications scéniques manquent.*

l. 25. — Ils — — pousse] Ils poussent

P. 384, l. 11. — *L'indication scénique est ajoutée.*

l. 8. — Ou de toi?] Ou de toi [*Biffé* A.]?
l. 11. — *L'indication scénique est ajoutée.*
l. 15. — ALL. la suit.

8

Nouveau brouillon pour le troisième acte, mais dont on n'a que le cahier marqué 3, *qui correspond au texte définitif allant de la p.* 403, *l.* 3 *aux mots,* enfants perdus *de la p.* 411, *l.* 29.

P. 403, l. 3, 5, 21, *et* P. 404, l. 4, 8, 18. —*Les indications scéniques manquent.*

l. 8. — Que tu la rejoindras.

l. 12-13. — Non, mais tu as dit toi-même que c'est A. qui nous a réunis.

l. 15. — Par la vie commune.] *Manque.*

l. 17. — Oh ! [*Écrit au-dessus de la ligne :* à tes yeux] je ne suis plus aussi... aussi éblouissante maintenant, Alfred.

P. 405, l. 2-3. — chez — — simplement] *Manque.*

l. 12, 16, 19. — *Les indications scéniques manquent.*

l. 20-24. — Peut-être — — alors?] *Manque.*

P. 406, l. 24-26. — R. s'assied. — Oui, oui, je t'écoute !

P. 407, l. 12-13. — ni — — sentier] pas de chemin

P. 408, l. 9-11. — C'était — — d'habitude.] *Ajouté.*

l. 13. — veux — — Alfred] *Manque.*

l. 18-20. — Mais — — toi-même.] *Manque.*

l. 25. — *L'indication scénique manque.*

l. 30. — ... ce] *Manque.*

P. 409, l. 3. — *L'indication scénique a été ajoutée.*

l. 7, 20, *et* P. 410, l. 3 *et* 14. —*Les indicationss céniques manquent.*

l. 8. — qui la remplisse] pour quoi vivre

l. 9. — N'importe où je regarde] *Ajouté.*

l. 12. — Et je — — aussi] Je le vois sur toi !

l. 22-23. — des — — irritées] une rixe, des cris et clameurs d'enfants et d'hommes et de femmes ivres

l. 27-P. 410, l. 3. — *Manque.*

P. 410, l. 3, 14. — *Les indications scéniques manquent.*

P. 411, l. 4, 6, 17, 22 *et* 27. — *Les indications scéniques manquent.*

l. 13. — Rita] *Manque.*

l. 22. — En — — raison.] Oui.

IV

Deux notes, probablement rédigées au cours de l'écriture du manuscrit pour l'impression, se trouvent sur une même feuille.

P. 343, l. 2-8. — Un — — amarrée.] Un petit ravin étroit dans les bois d'A. près de la côte. De grands et vieux arbres, à gauche, étendent...

Un ruisseau bouillonne au fond, descendant la colline [*Ajouté :* et se perd dans les pierres parmi les arbres de gauche.] Un sentier longe le ruisseau. A droite se dressent quelques arbres seulement, entre lesquels on aperçoit le fjord. Sur le devant, on voit [*Écrit d'abord :* un h] le coin d'un hangar à bateaux, avec une barque amarrée.

P. 351, l. 8-14. — Dire — — vexé] [*Ajouté :* Dire, tout de même que tu pouvais être aussi enfant.

ALL. — L'étais-je?

A. — Oui, tu l'étais. Car tu étais vexé

.V

Le manuscrit pour l'impression diffère à peine du texte imprimé. J'y relève seulement :

P. 293, l. 13. — trente] *D'abord écrit :* trente à trente-deux

P. 295, l. 2. — une heure] *D'abord écrit :* une grande heure

P. 300, l. 9. — et joyeux] *Ajouté.*

P. 306, l. 29. — bien traiter] *D'abord écrit :* aider les gens contre

P. 321, l. 2. — terriblement dure] *D'abord écrit :* terrible

P. 356, l. 8. — Pas même à père.] *Ajouté.*

P. 399, l. 22-24. — Allmers — — en bas] Allmers s'approche de la balustrade et y reste à regarder le fjord.

l. 25. — *L'indication scénique manque.*

P. 410, l. 4. — d'habitude] *D'abord écrit :* d'habitude, le samedi

---



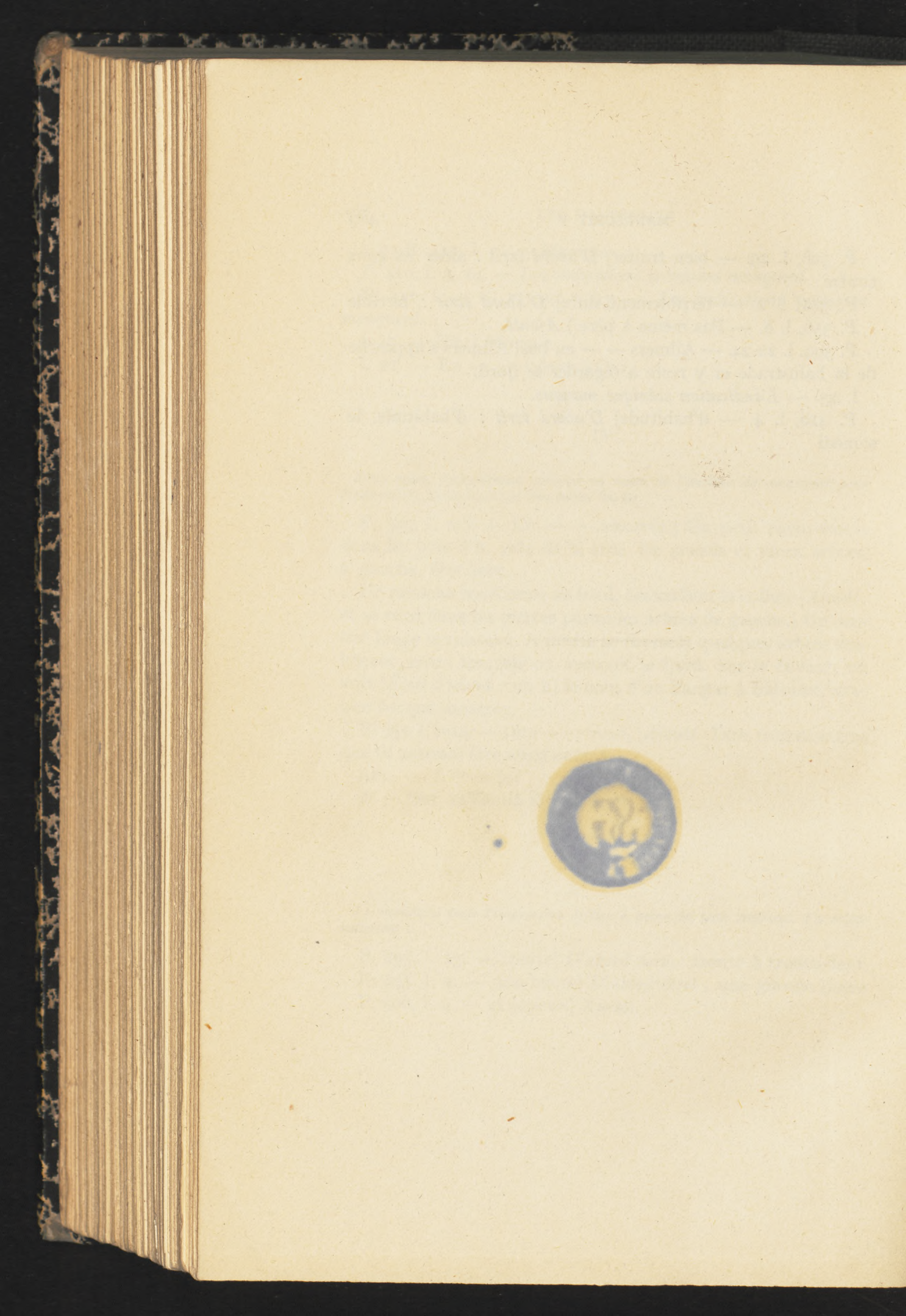


TABLE DES MATIÈRES

LE CONSTRUCTEUR SOLNESS

Pages.

NOTICE.. 3

CHAP. Ier. — Hilde et le constructeur d'églises........ 3
— II. — Le retour en Norvège.................. 14
— III. — Laura Kieler reparaît................. 27
— III. — L'œuvre............................ 37
— V. — La critique et les représentations........ 50

LE CONSTRUCTEUR SOLNESS, pièce en trois actes...... 59

LES MANUSCRITS.................................. 221

POÈMES ET DISCOURS

Projets de construction.............................. 247
Discours à la fête pour la centième de *L'Union des Jeunes*.. 248
Ils vivaient tous les deux............................. 251
Vaisseaux brûlés.................................... 252

LE PETIT EYOLF

Notice.. 255

Chap. Ier. — « L'art et la morale »................... 255
— II. — L'œuvre............................. 271
— III. — La critique et les représentations........ 284

Le petit Eyolf, pièce en trois actes................. 291

Les manuscrits.................................. 417



Paris N° 868
Dépôt légal : 2e trimestre 1945.
Mise en vente : Juin 1945.
Numéro de publication : 6312.
Numéro d'impression : 3163.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1945. 55586.

ŒUVRES COMPLÈTES D'IBSEN

Parus :

Tome I. *INTRODUCTION.*
Œuvres de Grimstad (1847-1850).
Poèmes. — Prose. — Catilina.

Tome II. **Œuvres de Kristiania (avril 1850-octobre 1851).**
Poèmes. — Proses. — Le Tertre du guerrier (1850).

Tome III. **Œuvres de Bergen (1851-1857).**
Poèmes. — Proses — La Nuit de la Saint-Jean (1852). — Dame Inger d'Œstraat (1853).

Tome IV. **Œuvres de Bergen** *(suite).*
La Fête à Solhaug (1855). — Olaf Liljekrans (1856). — Les Guerriers à Helgeland.

Tome V. **Œuvres de Kristiania, second séjour (1857-1864).**
Poèmes. — Proses.

Tome VI. **Œuvres de Kristiania second séjour** *(suite).*
La Comédie de l'amour (1861). — Les Prétendants à la couronne (1863).

Tome VII. **Œuvres d'Italie, premier séjour (1864-1868).**
Brand (1866).

Tome VIII. **Œuvres d'Italie, premier séjour** *(suite).*
Peer Gynt (1867).

Tome IX. **Œuvres de Dresde (1867-1875).**
L'Union des jeunes (1869). — Poèmes.

Tome X. **Œuvres de Dresde** *(suite).*
Empereur et Galiléen (1873).

Tome XI. **Les drames modernes.**
Les soutiens de la société (1877). — Maison de poupée (1879).

Tome XII. **Les drames modernes** *(suite).*
Les Revenants (1881). — Un ennemi du peuple (1882).

Tome XIII. **Les drames modernes** *(suite).*
Le canard sauvage (1884). — Rosmersholm (1886).

Tome XIV. **Les drames modernes** *(suite).*
La dame de la mer (1888). — Hedda Gabler (1890).

Tome XV. **Œuvres de Kristiania, troisième séjour (1891-1906).**
Le Constructeur Solness (1892). — Le petit Eyolf (1894).

A paraître :

Tome XVI. **Œuvres de Kristiania, troisième séjour** *(suite).*
John Gabriel Borkmann (1896). — Quand nous nous réveillerons d'entre les morts (1899).

PARIS (FRANCE). — TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1945. 55586.

